CHARLIE HIGSON

LA PEUR

VOUS ÊTES
SA PROCHAINE PROIE…

12N

CHARLIE HIGSON

LA PEUR

ENNEMIS - TOME 3

Traduit de l'anglais par Julien Ramel

POCKET JEUNESSE
PKJ

Pour Amanda.
Merci pour tout.

Le collectionneur

Des trucs… encore des trucs… toujours des trucs…

Dehors, la nuit était tombée. Il pouvait sortir tranquille, maintenant. Embarrassé par sa corpulence autant que par son pas vacillant, il se faufila dans l'étroit couloir, franchit la porte et flaira l'air nocturne.

Un sourire se dessina sur ses lèvres.

Trouver des trucs. *Plus de trucs*.

Voilà tout ce qui l'intéressait : les objets, les gadgets et les jouets qui encombraient depuis toujours son minuscule appartement en sous-sol. Il pouvait y passer des mois entiers, télé allumée, musique à fond, à jouer sur son ordinateur, jusqu'à perdre totalement la notion du temps. Quel bonheur il avait vécu, entouré de tous ses « trucs », ses étagères envahies de CD, de DVD, de vieux vinyles, de BD, de figurines *Star Wars*, de personnages de mangas, de tonnes de livres, de magazines, d'emballages cartonnés, de petits robots, de claviers, de décodeurs, d'écrans… Jeter lui était parfaitement étranger. Dans tous les coins, de vieux ordinateurs s'entassaient à côté de téléphones portables et d'appareils photo hors d'âge sous d'énormes pelotes de fils électriques, de câbles, de cordons, de prises…

Des trucs. Le fruit d'une vie.

Lorsque la place était venue à manquer, il avait percé les murs, investi les pièces voisines. Quand celles-ci avaient été pleines à leur tour, il avait envahi les étages supérieurs, palier par palier, jusqu'à ce que la maison tout entière déborde.

Et le soir, il partait à la pêche. C'était tellement facile. Y avait qu'à se baisser. Prévoyant, il emportait avec lui des gros cabas, même s'il doutait d'en avoir besoin.

Ce jour-là, il était en quête de jouets. Les derniers qu'il avait étaient cassés. Irréparables. Y marchaient plus. Ne bougeaient plus. Ils ne le faisaient plus rigoler avec leurs mouvements saccadés et leurs drôles de bruits. À quoi bon, si on pouvait plus s'amuser avec ?

D'ailleurs, quand ils ne fonctionnaient plus, il les mangeait.

Chiner des « trucs » et manger. Toute son existence se réduisait à cela dorénavant. Quand ses jouets étaient hors d'usage, il s'affalait sur son canapé et fixait du regard les écrans noirs de ses télés, en attendant que la nuit tombe. Parfois, il s'asseyait devant son ordinateur et pianotait sur le clavier en remuant de très vieux souvenirs. Ça pouvait durer des heures. Tape, tape, tape. Ça faisait une drôle de musique.

Mais là, c'était autre chose. Il avait un but.

D'un pas chaloupé, il s'avança lentement dans la rue, prenant bien soin de regarder où il mettait les pieds. La lueur du mince quartier de lune et des étoiles qui brillaient dans le ciel était à peine suffisante pour voir où il allait. L'obscurité ne le dérangeait pas. De fait, sa vie entière s'était déroulée dans le noir, derrière des rideaux tirés, sans plus de soleil que de bols d'air frais ou de contacts humains.

Pour autant, il se montrait prudent car, s'il tombait, il lui serait quasiment impossible de se relever. Il avançait obstinément, au rythme pesant de ses pieds nus s'enfonçant dans le lit d'ordures qui tapissaient cette route qu'il connaissait si bien. Nuit après nuit, il venait là, passait d'échoppe en échoppe, de maison en maison, poursuivant sa quête infinie. Tel un gros ours mal léché mettant à sac des poubelles de campeurs, ses énormes bras arrachaient et déchiraient tout ce qui pouvait se dresser entre lui et ce qu'il convoitait.

Le pouvoir d'attraction de l'imposant bâtiment qui s'élevait au bout de la rue se faisait toujours sentir. Le grand magasin. Combien de nuits avait-il passées là-dedans, à glaner ? Trop dangereux à présent. D'autres avaient investi la place. Même qu'il leur était arrivé de l'attaquer, alors qu'il

ratissait les allées du rez-de-chaussée, en quête de ce qu'il aurait pu rater lors d'un précédent passage. Oh ! ils ne pouvaient pas vraiment lui faire de mal. Il était beaucoup trop grand. Trop lourd. C'est juste qu'il aimait bien chasser en paix. Aussi s'était-il rabattu sur les maisons particulières. Y avait toujours des trucs à l'intérieur. D'autant que, par le passé, le quartier était plutôt privilégié. Il ne comptait plus les chaînes hi-fi qu'il avait cueillies sur leur petit meuble en plexi, les écrans plats qu'il avait arrachés des murs, les appareils photo, les GPS, les iPod, les smartphones dénichés au fond des tiroirs, puis fourrés dans de grands sacs et ajoutés à sa collection.

Mais pas ce soir. Ce soir, il devait se concentrer. Sur un seul but.

Les jouets.

La nuit précédente, il les avait entendus. Les avait flairés. Alors qu'il rentrait au bercail, traînant ses sacs remplis de bric-à-brac. Il s'était approché de l'immeuble où ils étaient planqués, mais, s'éclaircissant par-dessus les toits, le ciel l'avait finalement dissuadé de pousser plus loin ses investigations. Il s'en était furtivement retourné dans sa cave, pour y attendre le retour de la nuit.

Le soleil. Il détestait ça. Il l'aveuglait, le brûlait, le plongeait dans la plus grande confusion. Au contraire, l'obscurité était douce et réconfortante, comme une vieille couverture. Le jour, il n'était bon qu'à s'affaler sur son canapé, à attendre, à comater, à rêver. Mais là, c'était la nuit… Il avait tout son temps pour forcer l'entrée et débusquer les jouets.

Il esquissa un sourire en pensant à ce qu'il pourrait faire une fois qu'il les aurait chez lui. Il les titillerait, les agacerait, les ferait ramper dans tous les sens, les laisserait s'échapper, prendre un peu d'avance avant de les traîner de nouveau à l'intérieur. À l'évocation de ce bonheur, un gargouillis, expression d'un gloussement, monta de sa gorge.

Les trucs…

Si seulement ils duraient plus longtemps. Si seulement ils étaient un peu plus solides. Parce que c'était pas évident de les choper. Ils couraient partout en faisant un bruit du diable. La plupart étaient cassés avant même d'arriver à la maison.

À l'odeur, il descendit la rue, essuyant d'un revers de manche la morve qui s'écoulait en permanence de son nez. Sans parler des longs filets de bave qui tombaient sur son tee-shirt sale.

Les trucs…

Il mit un temps fou à atteindre l'intersection et à s'engager enfin dans la bonne rue, dans le silence de ses pieds nus sur le bitume. Pourvu que personne n'y soit allé avant lui. Ça sentait le jouet comme pas possible.

Enfin. Il y était. Une boutique où il était souvent venu. Un vendeur de gadgets. Ratissé depuis belle lurette. Ce qui, de toute évidence, n'avait pas découragé les jouets. Il les avait découverts par hasard, en passant par là la nuit dernière. Leur délicieux parfum l'avait fait tressaillir. Il s'était approché, avait tenté d'entrer, mais des planches clouées en travers de la porte barraient le passage. Pressé par l'imminence de l'aube, il était rentré.

En revanche, ce soir, il avait tout le temps nécessaire.

Il sourit de nouveau.

Les trucs…

Plus de trucs. Des bons trucs. Des trucs cool. Des trucs que j'ai pas. Des trucs et des trucs et des trucs.

Personne dans le coin. Les rues étaient calmes. Il s'avança vers l'échoppe, avec un bruit de froissement entre ses jambes chaque fois qu'elles se croisaient. Enfonçant son nez entre deux planches légèrement écartées l'une de l'autre, il flaira longuement.

Fallait qu'y soit sûr. Parfois, leur odeur flotte encore plusieurs jours après qu'ils sont partis. *Non*. Ils étaient là. Ses jouets. Il se colla aux planches et poussa, heureux de les entendre craquer et gémir sous son poids. Oui, c'était comme ça qu'il fallait faire. La nuit dernière, il avait commis l'erreur de vouloir les défaire à mains nues. Valait mieux pousser. Il recula de quelques pas. Posa ses sacs. Et démarra. Pas vraiment en courant, mais en prenant tout de même un peu de vitesse…

BOUM.

Il heurta les planches. D'autres bruits, provenant de l'intérieur, firent bientôt écho aux craquements du bois. Des mouvements. Des murmures. Les jouets étaient réveillés.

Il prit un nouvel élan, plus important que le précédent, et démarra de nouveau, son souffle sifflant dans ses naseaux.

BOUM.

Et encore. Et encore et encore – des coups lents, méthodiques, têtus – jusqu'à fracasser le rempart de planches et faire irruption à l'intérieur, dans le noir complet.

Ouh ouh, les trucs… Z'êtes où… ? Voulez voir ma collec' ?

Le fumet était encore plus fort ici. Entêtant. Enivrant. Il ferma les yeux, se pourlécha les babines. Ils étaient là. À portée de main. Qu'il en attrape seulement deux, voire trois, et il aurait toute la nuit devant lui pour en profiter. Après ? Bah, après, c'était toujours la même rengaine. Au bout de quelques jours, ils se cassaient.

Mais où étaient-ils exactement ? Il s'immobilisa et tendit l'oreille. Il y eut un grattement, un cliquetis et un bruit sourd. D'autres chuchotis… Il suivit les bruits, s'enfonçant à tâtons dans les entrailles de la boutique dévastée, jusqu'à la pièce du fond.

C'est là qu'ils étaient. Quatre. En train de s'échiner sur la porte de derrière. Ils s'étaient tellement bien barricadés qu'ils s'étaient eux-mêmes pris au piège. Il ouvrit grand les bras et rota. Les jouets firent volte-face ensemble, la lueur de leur pâleur rompant momentanément l'obscurité. L'un d'eux chargea. C'est à peine s'il ressentit l'assaut. Une mite s'écrasant sur un carreau. Ils criaient. Pourquoi y criaient toujours ? Z'auraient pas pu se taire ?

Allez, les trucs… Me compliquez pas la tâche…

C'étaient des petits modèles, faciles à transporter, mais fragiles. Il en attrapa un au hasard, le plus petit, et le poussa dans l'angle de la pièce en essayant de faire abstraction des autres, qui tambourinaient pitoyablement des deux poings contre son dos. Des mites sur un carreau.

Là, voilà ! Le soulevant de terre, il le coinça sous son bras. Les autres le frappèrent en hurlant de plus belle. Leurs petites voix aiguës lui portaient sur les nerfs. Heureusement qu'ils n'essayaient pas de fuir car, rapides comme ils étaient, ils lui auraient certainement échappé. Dans ce cas, il les aurait traqués toute la nuit, avec acharnement, en se fiant à leur odeur et en se répétant que les plus petits ne tiendraient sûrement pas la distance. De fait, ils se fatiguaient toujours avant lui. Mais ceux-là avaient décidé de rester et de se battre. Ça n'en serait que plus facile.

Deux d'entre eux avaient des bâtons. Les deux plus grands. Les coups qu'ils lui portaient ricochaient sans faire davantage de dégâts que de vagues gratouillis. Il soupira et lança son bras libre dans les airs, balayant un des jouets qui vola contre le mur. Après ça, il serait sûrement cassé. Bah, de toute façon, il ne pouvait pas les transporter tous. Fracassé, le jouet s'effondra sur le sol. Il s'attaqua à l'autre petit et, sans trop savoir comment, parvint à le caler sous son bras lui aussi. Deux, ça suffisait. Il assura sa prise en les enveloppant de ses flancs adipeux.

Et s'il essayait d'en prendre un troisième, en le tenant par le cou ? Sauf que, comme ça, il était sûr de le casser.

Non. Autant laisser le dernier. En plus, si ça se trouve, il resterait dans le coin et il pourrait revenir le chercher le lendemain.

Après un nouveau soupir, il prit le chemin de la sortie.

Le quatrième jouet le suivit dans le magasin. Il avait trouvé un gourdin plus gros. Et plus pointu. Braillant à tue-tête, il se jeta sur lui et lui assena un coup avec la pointe. À ce train-là, il allait le suivre jusque dans la rue, jusque chez lui, et attirer les autres par ses hurlements, qui l'attaqueraient pour lui voler son butin.

Il s'arrêta, se retourna, arrondit son énorme bedaine et le poussa contre un mur. Et puis il pressa, les yeux baissés sur l'amas de chair flasque qui se refermait autour du jouet, jusqu'à l'engloutir totalement. Il le sentit ruer, gigoter, se débattre jusqu'à ce qu'enfin il s'immobilise.

Le collectionneur s'écarta du mur, le petit corps collé à son énorme ventre. Puis, refermant sa poigne de fer dans ses cheveux, il le traîna dehors d'un pas lourd. Pour s'amuser avec celui-ci, c'était cuit ; en revanche, il pouvait toujours aller rejoindre le garde-manger.

Un jouet sous chaque bras et un troisième, démantibulé, qu'il traînait tant bien que mal dans son sillage, il s'engagea sur la route.

Tant pis pour les sacs. D'façon, il en avait plein. Des sacs et des sacs. Même des sacs de sacs. Pour autant, il avait le cœur gros. Il détestait laisser quoi que ce soit derrière lui.

Au début, les jouets s'étaient débattus, s'étaient tortillés tant et plus en donnant des coups de pied, mais le temps qu'il arrive devant chez lui, ils s'étaient calmés, épuisés. Il éprouva un doux sentiment de satisfaction. La nuit avait été bonne. Il avait de nouveaux trucs vraiment cool. De nouveaux jouets. Les quelques jours qui venaient seraient heureux. Mentalement, il se délecta de tout ce qu'il allait pouvoir faire avec eux, de tout ce à quoi ils allaient pouvoir jouer ensemble. Avant cela, dès qu'ils seraient à l'intérieur, il faudrait penser à briser leurs petites pattes. Car, si on ne le faisait pas, il en avait fait la cruelle expérience, ils pouvaient s'enfuir. Mais pourquoi essayaient-ils de fuir ? Pourquoi lui rendaient-ils chaque fois la tâche si difficile ?

Et pourquoi fallait-il toujours qu'ils se cassent ?

LES FAITS QUI SE DÉROULENT CI-APRÈS
ONT LIEU CINQ JOURS AVANT
LES INCIDENTS RELATÉS À LA FIN
DES *TRÉPASSÉS*.

1

Tous les petits faisaient des cauchemars. Et seul le contraire aurait été étonnant. Ils avaient assisté à tellement de choses terribles : la maladie, la mort, le feu, les ténèbres, le chaos… Autour d'eux, tout s'était écroulé. Ceux qu'ils aimaient étaient tombés malades sous leurs yeux : leurs mères, leurs pères, leurs sœurs et frères aînés, leurs meilleurs amis. Personne n'y avait échappé. Ils avaient tous perdu quelqu'un. Quand ils n'avaient pas perdu tout le monde. Comment ne pas faire de cauchemars après avoir vu ses parents se décomposer lentement, la peau couverte de pustules nécrosées, rongés par le mal jusqu'à leur dernier souffle ?

Ou plus grave encore.

Parce que, quand ils ne mouraient pas, ils se transformaient en légumes cannibales, traînant leur carcasse putride à la recherche de viande fraîche, et là, c'était pire.

Les petits qui s'étaient réfugiés dans la tour de Londres avaient tout fait pour oublier, pour se sortir de la tête les souvenirs de ce qu'ils avaient vécu. Hélas, pendant leur sommeil, ceux-ci refaisaient fréquemment surface et, soudain, ils revivaient le calvaire d'un proche emporté par la maladie ou revoyaient de bons copains subir les assauts de créatures affamées, qui n'avaient plus rien d'humain. Tout à coup, ils devaient à nouveau échapper

à leurs propres familles, tenter de fuir une mère ou un père qui tendait vers eux leurs doigts putréfiés.

Ils parlaient en dormant, s'agitaient, poussaient des cris. Leurs hurlements déchiraient la nuit. Certains avaient des crises de somnambulisme. On les retrouvait dans les endroits les plus improbables, bafouillant un impossible langage. Plus d'une fois, quelqu'un avait été réveillé par son voisin de chambrée qui essayait de s'étrangler lui-même.

BouleChien ne faisait pas exception. La nuit précédant son départ de la tour de Londres, il avait, une fois encore, fait le cauchemar qui le hantait de manière récurrente. Pourquoi celui-là en particulier ? Pourquoi ce même rêve, nuit après nuit ? Pourquoi son cerveau revenait-il systématiquement à ce souvenir ? Après tout, il avait survécu à des attaques plus féroces, avait perdu des copains plus proches. Alors pourquoi, dès qu'il faisait nuit, ce rêve sortait-il des limbes de son cerveau pour venir le hanter, telle une sombre créature tapie dans les tréfonds de sa matière grise ? Au point que, même lui, le caïd à la carrure d'athlète et à l'air d'être revenu de tout, sursautait, s'emmêlait dans ses draps et pleurait comme un bébé en appelant sa mère.

Chaque nuit, le rêve suivait le même cours. Impossible de se réveiller avant son effroyable issue…

Peut-être était-ce l'étrangeté de ce qui s'était passé, le fait qu'il n'ait jamais rien vu de semblable ni avant ni ensuite. La lenteur repoussante de cette scène surréaliste. D'ailleurs, sur le coup, déjà, ça faisait l'effet d'un rêve.

Ça s'était produit peu de temps après qu'ils s'étaient installés dans la Tour, alors qu'ils n'avaient pas encore exploré la totalité des environs, ni décrété « zone interdite » le quartier des affaires qui délimitait leur territoire au nord et à l'ouest. Les immenses tours de bureaux étaient toutes là, sur les lieux mêmes où, deux mille ans plus tôt, les Romains avaient fondé la ville. C'était un endroit où se côtoyaient sans transition les flèches de verre et d'acier de l'architecture la plus moderne et la pierre massive d'églises érigées au Moyen Âge ou les colonnades, les frontons et les ornements sculptés de bâtiments hérités des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

À vrai dire, cette partie de Londres semblait elle-même atteinte de maladie.

Mais, à l'époque, ils ne l'avaient pas encore admis…

C’est là que se déroule le rêve de BouleChien, pendant une patrouille avec ses copains Ed, Kyle ainsi qu’un autre enfant appelé Léo. Un expansif, le Léo. Bavard comme une pie, un dur à cuire, en même temps qu’un empoté de première. Mais son goût pour la bagarre l’incitait à se porter systématiquement volontaire pour les missions de maraude. Au grand dam des autres gamins qui rechignaient à l’avoir dans leur groupe tant sa présence représentait une menace aussi certaine pour ses partenaires que pour les éventuels crevards du camp d’en face. BouleChien est toujours nerveux quand il part en maraude avec lui – il est inattentif, bruyant et, pire que tout, très sûr de lui. Hélas, ce jour-là, de nombreux gars sont cloués au lit par la grippe et, donc, les circonstances imposent qu’il parte avec lui.

Ils avancent sur une large avenue. Dans son rêve, tout est en noir et blanc, comme dans les vieux films. Tels des confettis, des billets de banque volettent dans la brise. Le quatuor s’ébat gaiement en essayant d’en récupérer un maximum, en dépit de leur complète inutilité. Sans qu’ils ne s’en rendent compte, cette course au papier-monnaie les conduit jusqu’à un pompeux bâtiment de l’ère victorienne dont BouleChien se dit aussitôt que la façade rappelle un temple grec. C’est l’argent qui les a attirés là. De la fumée s’échappe de l’édifice. Mais les garçons sont curieux de savoir ce qui se trouve à l’intérieur, de voir d’où viennent tous ces billets.

La grosse porte à tambour du hall principal est fermée à clé. En revanche, la fenêtre qui se trouve juste à côté est brisée. Évitant soigneusement les tessons de verre, ils se glissent à l’intérieur.

À première vue, l’endroit leur fait l’effet d’une sorte de banque d’affaires spécialisée dans la gestion des grosses fortunes. Au centre de l’immense parterre de marbre, un motif circulaire représente un compas. Des colonnades, des habillages de bois sculpté, des peintures, et quelques arbres en pot, morts depuis longtemps. Au fond, un grand escalier menant à l’étage et, à gauche, un comptoir vide. Personne à l’horizon.

Léo est d’avis de poursuivre les investigations.

Il dit quelque chose à propos de la chasse au trésor et des coffres pleins d’or.

Les biffetons, on s’en fout, mais l’or, ça aura toujours de la valeur…

Ils se dirigent vers l’escalier. Et puis, alors qu’ils foulent l’emblème central, une fissure apparaît et le sol commence à s’effriter sous leurs pieds. Instinctivement, BouleChien s’accroche à Léo et tous deux s’agrippent l’un à l’autre pendant que le plancher s’effondre sous eux. Dans son rêve, tout se

passe lentement, comme s'ils flottaient dans les airs, alors que, dans réalité, ils seraient tombés de manière brutale.

Et hop, direct au sous-sol.

Miraculeusement, ils s'en sortent tous deux indemnes, leur chute ayant été amortie par quelque chose de mou. Une épaisse poussière emplit l'air. Tant et si bien que, durant quelques instants, BouleChien n'y voit plus rien, malgré le soleil qui filtre du rez-de-chaussée.

Ed et Kyle, qui se trouvaient légèrement à l'écart au moment de l'effondrement, ont échappé à la chute. BouleChien entend Ed qui l'appelle, qui demande s'il n'a rien.

BouleChien lui crie que tout va bien.

On a atterri sur kekchose… Il essaie de comprendre quoi… Enfin, il aurait aussi pu bien dire *dans* kekchose. Car il est enfoncé jusqu'à la taille dans une matière chaude et gluante. Et le pire, c'est que ça bouge, comme une sorte d'animal monstrueux.

— C'est quoi ? demande Léo.

— Craignos, répond BouleChien. Tirons-nous de là.

— Mais c'est quoi ?

— J'sais pas. Tout ce que j'sais, c'est qu'y faut se tirer.

La poussière en partie retombée, des choses se mettent à apparaître dans le clair-obscur.

Des visages. D'innombrables visages. Qui le regardent. Il se noie dans une mer de visages. Il comprend que la matière visqueuse dans laquelle il s'est enfoncé, ce sont des *gens*. Tellement serrés les uns contre les autres qu'ils ne forment plus qu'un seul et même amas informe. Ils sont empilés les uns sur les autres, en strates. Il voit d'autres visages en dessous. Des corps piétinés, compressés, broyés par ceux qui sont au-dessus.

Ils sont élégamment vêtus, façon cadre sup, à ceci près que les costumes sont sales, froissés, déchirés et que certains de ceux qui les portent, hommes ou femmes, sont de toute évidence morts. Hélas ! tous ne le sont pas. Des mains se tendent hors de la masse gélatineuse, des doigts rampent vers lui, des cous s'allongent pour s'approcher, mais la mêlée est si dense qu'aucun ne peut réellement bouger.

BouleChien jette un regard autour de lui. Le sous-sol tout entier grouille de ces gens. Comment font-ils pour vivre ici, que mangent-ils ? Il n'en a pas la moindre idée. Peut-être attendent-ils que ça leur tombe dans le bec ? C'est alors qu'horrifié, il découvre qu'ils s'entredévorent. Partout où c'est

possible, ils plantent leurs dents dans la chair de leur voisin. Ici, une tête disparaît sous trois ou quatre autres, qui sucent et mastiquent. Et là ! Deux têtes qui se mangent l'une l'autre ! Tous ces gens ont quelque chose d'infiniment froid et impassible, comme si leur comportement était naturel. Ils ont des airs de lézards.

Rapidement, BouleChien s'aperçoit que lui aussi est pris pour cible. Trois bouches lui sucent les jambes. D'un geste rageur, il s'arrache à leur voracité. Un ploc humide accompagne la libération de sa jambe. Fou furieux, il rue, tape et cogne, mais chaque fois qu'il en élimine un, un autre prend sa place.

— C'est l'horreur ! s'écrie-t-il.

— Remonte, répond Léo. Faut qu'on remonte !

De fait, le plafond est bien plus proche que BouleChien ne l'aurait cru. Dieu sait quelle est la profondeur de ce cloaque humain. Il se hisse vers l'ouverture en poussant sur ses jambes, marche sur des épaules et des têtes en essayant d'éviter les gueules béantes. Couché au bord du trou, Ed lui tend la main. BouleChien étire le bras. Ses doigts touchent ceux de son ami. Sauf qu'un Léo en mode panique le fait retomber dans la mélasse.

— Prem's, prem's ! braille-t-il en crapahutant à l'assaut du corps de BouleChien, tandis qu'il se sert de lui comme d'une échelle. Pitié, moi d'abord !

Après avoir grommelé un juron, BouleChien essaie de l'aider en le poussant. Las, dans son affolement, Léo dérape et dégringole dans une nuée de gueules ouvertes qui font comme une armée d'oisillons tendant avidement leurs becs hors du nid. Léo se débat, avec, pour seul résultat, de s'enfoncer davantage dans le marécage humain.

BouleChien tente de l'attraper, accroche un pan de sa chemise d'une main, sans cesser de tendre l'autre vers Ed, pendu jusqu'à la taille dans l'ouverture grâce au soutien de Kyle. BouleChien fait tout ce qu'il peut pour ne pas lâcher Léo. Mais c'est impossible. Il a au moins sept adultes sur le dos, accrochés à lui comme des sangsues.

BouleChien sait que, s'il le lâche, Léo va mourir. Qu'il est sa seule chance de salut. Mais lui aussi est en péril. Lui aussi court le risque d'être happé. Tant et si bien qu'à la fin, il le lâche et regarde, impuissant, son corps couler une dernière fois dans la mer de visages, qui gonfle au-dessus de lui avant de le submerger.

Toutes les nuits, la scène se répète. Toutes les nuits, le même déroulé des événements qui, invariablement, s'achève par l'image de Léo sombrant dans cette horreur.

Et cette nuit, comme toutes les autres, BouleChien se réveille en sursaut, le souffle court, l'épouvantable image imprimée sur la rétine. Baigné de sueur, tremblant, il se redresse, la tête dodelinant au-dessus de son long cou, en se disant que tout va bien, que ce n'était qu'un rêve. Rien qu'un maudit rêve. Non, il n'était pas là-bas. Ce n'était pas réel.

Pourtant, cela s'était bel et bien passé. Léo était mort par sa faute…

Il avait crié si fort que sa gorge en avait saigné. Ed l'avait hissé par l'ouverture et il s'était effondré sur le dallage de marbre. Ils l'avaient rapidement examiné. Il était couvert de salive de la tête aux pieds, mais exempt de plaies. Ed avait essayé de le réconforter, lui disant qu'il n'y était pour rien.

Si, il y était pour quelque chose. C'est lui qui avait lâché Léo.

Et ce sentiment de culpabilité l'empêchait d'oublier.

Non.

Il fallait qu'il se sorte ça du crâne, qu'il le refoule comme tous les autres mauvais souvenirs. Cette nuit plus que toute autre, il avait besoin de sommeil, parce que le lendemain, il partait.

Un an déjà qu'il était à la tour de Londres. Un an qu'avec Jordan Hordern, Ed, Kyle et tous ceux qui avaient survécu à la bataille de Lambeth Bridge, il construisait une nouvelle vie. Pourquoi ne rêvait-il jamais de cet épisode-là ? Quand la moitié de la ville avait été réduite en cendres par un incendie géant ?

Parce que ce n'était pas sa faute.

Non.

Allez, bonhomme. Fais pas ta mauviette. N'y pense plus. Zappe. Sois un homme. Embraye. Pense à Brooke. La belle Brooke et son caractère de cochon. Il esquissa un sourire. Après tout, ce cauchemar n'était pas son seul rêve récurrent.

Certaines nuits, il rêvait de Brooke, la pipelette blonde dont il avait été séparé dans la confusion de Lambeth Bridge. Ça avait été l'apocalypse. Fuyant l'avancée des flammes, une nuée de crevards les avait attaqués. La moitié du groupe avait réussi à s'en sortir en franchissant le pont, tandis que l'autre, celle dont BouleChien faisait partie, s'était retrouvée à descendre la Tamise sur un bateau-mouche…

Un an qu'il ne l'avait pas vue. Et pendant tout ce temps, il n'avait cessé de penser à elle. Dans ses rêves, elle était incroyablement belle, vêtue de frais, les cheveux propres et dorés – ce qui n'entamait en rien ni sa grossièreté ni son mépris. Paradoxalement, cela ne faisait que renforcer son attrait à ses yeux. Jusqu'à ce qu'il décide de prendre le taureau par les cornes et de monter une expédition avec d'autres enfants de la Tour pour remonter le fleuve et partir à la recherche des amis perdus.

Pour clair que fût le projet, il n'en était pas moins risqué. Pour la millième fois, étendu dans le noir, au cœur de la nuit, il se demanda s'il n'était pas complètement dingo. Pourquoi quitter la sécurité de la Tour ? Pourquoi s'éloigner de ses amis ? Il avait tout ici.

Ah ! ça, c'est un argument qui tient la route.

Le problème, c'était que jamais il ne serait général, comme Jordan Hordern. Jamais il ne serait aussi respecté qu'Ed le malin, que tout le monde adorait. Non, lui ne serait jamais qu'un lieutenant. Cloîtré dans ce lugubre château. Pour le restant de ses jours. Il ne pouvait quand même pas se satisfaire de ça ? Donc, il allait mener cette expédition, prendre son destin en main, faire quelque chose de sa vie. Il allait retrouver Brooke, la plus belle fille de Londres, et faire un retour triomphal à la Tour.

Accroche-toi à ça, BouleChien. C'est ça, ton avenir.

Tu vas leur montrer à tous.

Jordan Hordern, Ed… et Léo.

Tu vas leur montrer que t'es un héros.

2

Le jour était levé depuis longtemps. BouleChien et son escouade de volontaires se trouvaient au bord de la Tamise, où ils chargeaient leurs réserves d'eau et de nourriture, leurs armes, leurs sacs de couchage et leurs vêtements dans un gros canot. BouleChien portait son blouson d'aviateur de la Seconde Guerre mondiale, frappé d'un aigle dans le dos. Comme quelques autres, il emportait avec lui un plastron en acier destiné à le protéger en cas de combat, qu'il fourra avec le reste dans le fond de la barque. Beaucoup trop lourd et inconfortable pour imaginer ramer avec ça sur lui.

La journée s'annonçait belle et claire. Le soleil scintillait à la surface de la Tamise, changeant les eaux sales et boueuses en un tapis d'or et d'argent. Accusant la fatigue, éreinté par le soleil rasant, BouleChien voyait des formes se dessiner à la lisière de son champ de vision. Il avait beau faire, il ne parvenait pas à s'extirper des réminiscences de son rêve et à se concentrer sur ce qu'il faisait. Il allait falloir se montrer d'autant plus prudent. Oh ! bien sûr, le temps était radieux et, pour l'heure, le fleuve semblait sorti d'un film de Disney, mais il savait aussi que naviguer dans ces eaux n'était jamais sans risque. La Tamise était large, profonde, animée d'une puissance incommensurable et traversée de courants imprévisibles. Il

avait vu ce qu'elle était capable de faire. La nuit où ils étaient arrivés ici, un an auparavant, le bateau sur lequel ils se trouvaient avait heurté un pont et coulé à pic. Plusieurs gamins s'étaient noyés, dont la copine de Brooke, Aleisha.

Pas plus tard que le mois précédent, un gamin qui jouait près de Traitors' Gate avait glissé de la berge en faisant des âneries pour impressionner ses potes. Ce jour-là, le fleuve avait l'air aussi calme qu'un chat roulé en boule dans son panier ; ce qui n'avait pas empêché le malheureux d'être aussitôt happé par le courant et de disparaître à tout jamais.

Il ne fallait pas jouer avec le fleuve. Une fois installés à la Tour, les enfants avaient passé leur temps à s'organiser et à quadriller les alentours. Toutefois, depuis quelque temps, ils s'intéressaient aussi à la Tamise, essayant d'apprendre à interpréter ses humeurs et à ne plus la craindre.

BouleChien avait mûrement calculé l'heure du départ. La mer avait beau se trouver à des kilomètres de là, les marées avaient une influence directe sur le débit du fleuve. Ainsi, à marée montante, la mer du Nord poussait une immense masse d'eau dans l'estuaire. Avec l'effet d'entonnoir, celle-ci remontait le lit de la Tamise, au point d'inverser le sens du courant. Au plus fort du phénomène, le niveau de l'eau à la Tour pouvait grimper de sept mètres. Ensuite, à mesure que la marée se retirait, l'étiage baissait de nouveau, comme si les eaux du fleuve étaient aspirées par la mer.

Leur but était de faire route vers l'ouest. Par conséquent, s'ils voulaient profiter du courant, ils devaient attendre la marée montante. Une accalmie d'une vingtaine de minutes accompagnait la bascule, au cours de laquelle la Tamise semblait ne plus aller ni dans un sens ni dans l'autre. Mais, là, de toute évidence, la marée montait car le débit s'était fortement inversé vers l'amont. Remonter le fleuve à la rame n'en serait que plus aisé.

BouleChien aurait voulu partir plus tôt. Hélas, ce n'était qu'en fin de matinée que la marée était favorable. Quant au bateau, ils l'avaient récupéré dans un club d'aviron un peu plus à l'est, et il était venu s'ajouter à la flottille d'embarcations que les gamins avaient constituée au fil des mois. Il s'agissait d'un skiff à l'ancienne, large et profond, avec de la place pour six rameurs, plus deux barreurs. Un à chaque bout. Les membres de l'expédition avaient beau s'être durement entraînés sur l'eau durant les deux dernières semaines, cela ne faisait pas d'eux des marins aguerris. Aussi tout le monde était-il nerveux à l'instant d'embarquer les paquetages et de se préparer à appareiller.

Un équipage très mélangé, dont la benjamine, une gamine de dix ans appelée Olivia, avait été séparée de son frère lors de la bataille de Lambeth Bridge. Depuis, elle n'avait pensé qu'à une chose : le retrouver, et s'était morfondue tout au long de l'année passée. Comme elle était une petite chose maigre et nerveuse, BouleChien espérait qu'elle tiendrait le coup. À son crédit, elle était assez courageuse pour entreprendre le voyage, en dépit de la terreur que celui-ci lui inspirait. Bah, du moment qu'elle ne les ralentissait pas trop…

Olivia n'était pas la seule fille du voyage. Il y avait aussi Jessica. Jessica avait le même âge que BouleChien. Comme Olivia, elle s'était retrouvée à la Tour après avoir été séparée de son groupe dans la confusion de la bataille. Prétextant vouloir retrouver ses amis, elle s'était portée volontaire pour cette expédition. Mais BouleChien n'était pas dupe. Il savait bien qu'une des principales raisons qui l'avaient poussée à partir était de s'éloigner du petit copain avec lequel elle venait de rompre. Sous son plus beau jour, elle était d'humeur changeante et avait pour elle d'être dure à la tâche. Pour le moment, elle était malheureuse comme les pierres et, pour tout dire, d'assez mauvaise compagnie. La capacité du bateau les limitait à huit personnes. BouleChien était donc heureux de pouvoir également compter sur trois valeureux guerriers : Marco, Félix et Al. Marco et Félix étaient de vieux potes du musée impérial de la Guerre qui s'étaient portés volontaires surtout par goût de l'aventure et pour ne pas laisser tomber un vieil ami. Ils étaient très proches, même si, paradoxalement, ils passaient leur temps à se chamailler et à se moquer l'un de l'autre. Marco était gentil avec tout le monde et on le lui rendait bien. À l'inverse, le franc-parler de Félix le conduisait à se battre régulièrement. Al était un type au visage grêlé d'acné, au gros nez et aux grandes dents, qui voulait retrouver sa sœur Maria. BouleChien les avait surnommés The Good, the Bad et the Ugly[1], en se gardant bien de le dire en face d'Al.

Mais le meilleur guerrier d'entre eux, c'était Finn, le Gulliver de la bande, un ado d'une taille colossale. À ceci près que, par un foutu coup du sort, il s'était profondément entaillé le bras quelques jours auparavant et que la blessure s'était infectée. Résultat des courses ? Il avait le bras bandé jusqu'au coude et le portait en écharpe. Il ne pouvait plus ni se battre ni ramer, mais n'en avait pas moins insisté pour venir. Avec une bande de potes de son école, il déambulait dans le sud de Londres quand ils avaient été surpris par les flammes. Ils s'étaient séparés. Certains étaient partis vers

l'ouest et un ou deux, dont Finn, avaient poussé vers le nord pour finalement atterrir à la Tour. Il voulait savoir ce qu'étaient devenus les autres. Du genre taiseux, il en disait encore moins depuis sa blessure. Une blessure qui enrageait BouleChien. Car Finn était super fort pour son âge. On lui aurait facilement donné dix-huit ans. Typiquement le genre de type qu'on apprécie d'avoir de son côté en cas de coup dur. Pour autant, BouleChien pouvait difficilement lui interdire de venir, surtout que, même avec un bras esquinté, il serait toujours plus utile qu'Olivia.

Le dernier membre de l'expédition était Courtney, qui avait pris la place voisine de BouleChien, dans le bateau. Courtney et Aleisha, la fille qui s'était noyée dans le naufrage du bateau-mouche, formaient avec Brooke un inséparable trio de copines. Aussi la première piaffait-elle d'impatience à l'idée de retrouver la dernière, qui lui manquait terriblement. Courtney était une grande et lourde fille qui, au fil des mois, était devenue une farouche guerrière sur laquelle BouleChien pouvait toujours compter.

Au total, ça faisait cinq combattants et trois passagers. Pas si mal comme ratio, même si huit sur huit aurait été mieux…

BouleChien supervisait les opérations de chargement. Vivres, eau, couvertures, armes et armures… Il était le chef de cette expédition, et heureux de voir qu'ils faisaient tous ce qu'il disait sans rechigner. Ici, à la Tour, il était capitaine des Éclaireurs, le nom que Jordan Hordern avait donné aux gamins qui partaient en maraude. Il était donc habitué à donner des ordres. Tout comme à en recevoir. Puisque tous, sans exception, obéissaient aux ordres de Jordan Hordern. Le grand manitou, c'était lui. BouleChien n'était qu'un second couteau. Mais pas cette fois. Non, pour cette expédition, c'était lui, le chef. Faudrait voir à s'assurer que les mômes s'en souviennent.

Il esquissa un sourire. *Jefe*[2]. Amiral de la flotte. Boss.

Un cri sur la berge lui fit tourner la tête. Un petit groupe d'enfants s'avançaient sur le ponton métallique auquel ils étaient accostés. Il y avait là Jordan Hordern, Ed, ainsi que trois gardes de la Tour, armés de hallebardes. BouleChien alla à leur rencontre.

— Tout est prêt ? demanda Ed.

— Faut le souhaiter.

— Dis, t'es sûr de ce que tu fais ? demanda Jordan en plissant les yeux derrière ses épaisses lunettes.

BouleChien balaya la question d'un haussement d'épaules.

— Tu es un de nos meilleurs éléments, poursuivit Jordan. Ton absence va se faire sentir.

— *I'll be back*, répondit BouleChien sur le ton d'Arnold dans *Terminator*. Les bras chargés de cadeaux venant des quatre coins du monde !

Le visage de Jordan demeurait impénétrable. Il n'avait guère le sens de l'humour.

— Fais attention à toi, hein ? dit Ed.

Et il le serra dans ses bras.

— Arrête, on va croire qu'on est gays…

Pour toute réponse, Ed l'enlaça encore plus fort, le soulevant de terre. Ils éclatèrent de rire. Ed avait une tête de dingue quand il riait. Entre autres parce que la balafre verticale qui barrait sa joue se décolorait en tirant sur son œil et sa bouche, les déformant juste assez pour que ses traits prennent une expression vraiment étrange.

— Tu sais, il est encore temps de changer d'avis, fit BouleChien. Allez… Viens avec nous…

— Non, je reste. Z'ont besoin de moi ici. En plus, vous êtes complets.

— Oh ! si y a que ça, je peux facilement te faire une place. Finn ne nous sera pas d'un grand secours avec son bras en écharpe.

— Nah, répondit Ed en secouant la tête. C'est ton truc. Vas-y à fond.

Olivia se précipita vers eux et mit ses bras maigrelets autour de la taille d'Ed.

— S'teu plaît, viens avec nous, supplia-t-elle de sa voix aigrelette.

Ed la souleva de terre et l'assit sur sa hanche.

— J'peux pas venir avec vous, ma belle. Mais ne crains rien. Tu es entre de bonnes mains avec le clebs.

— J'ai peur.

— Faut pas, répliqua Ed en la fourrant dans les bras de BouleChien. Celui-là, il va bien s'occuper de toi, n'est-ce pas ?

— Mais bien sûr, acquiesça BouleChien avec un sourire radieux avant de porter la petite jusqu'au canot et de la confier à Marco et Félix, qui l'installèrent à l'avant.

BouleChien se retourna vers Ed.

— Ça fait du bien de faire enfin kekchose, dit-il en inspirant profondément, la tête levée vers le soleil. C'est sûr qu'on est en sécurité ici, mais, mec, ces derniers temps, ça commençait aussi à sentir le renfermé. On

se complaît dans la routine. Là, j'ai l'impression de provoquer le destin. D'influencer le cours des choses. De pas laisser les crevards diriger ma vie.

Ed fit la moue.

— Sans oublier Brooke, dit-il avec une œillade lubrique à son ami, une expression qui ne lui valait rien de bon.

— Ouais, Brooke. Tu prends du retard, mec. J'vais être dans la place avant toi.

— Poh poh poh, elle est tout à toi, répondit Ed, les mains levées en signe de reddition.

— Mmh… Tout à moi.

— Enfin… À condition que tu la trouves.

— Ah, j'te reconnais bien là. Fallait que tu me sapes le moral, hein ? Que tu me casses mon délire.

— Tu la trouveras, le rassura Ed.

BouleChien lui fit un *check* et grimpa à bord.

— Mais un an, c'est long, cria Ed dans son dos. Peut-être qu'elle a changé ?

— Pim pam poum, ironisa BouleChien en s'asseyant à côté de Courtney. T'entends ? C'est le bruit de mes fantasmes qui s'écroulent.

Jordan se pencha à la balustrade du ponton, impénétrable derrière ses grosses lunettes en plastique tenues par un vieux bout de sparadrap noirâtre et si rayées que BouleChien se demandait souvent comment il pouvait voir à travers.

— Je te garde la place au chaud, dit-il. Comme ça tu pourras reprendre exactement au même échelon à ton retour.

— Monsieur est trop bon, cria BouleChien en poussant le bateau loin du quai.

Avec un grand sourire à sa voisine, il attrapa sa rame, la fit glisser dans sa dame de nage et regarda négligemment la surface de l'eau. C'est là qu'il les vit, qui le regardaient depuis les sombres profondeurs du fleuve, la gueule béante, les mains tendues vers lui. Les créatures de son rêve.

Il ferma les yeux pour effacer l'image de son esprit et gémit doucement, comme s'il s'était fait mal.

Puis, il grogna, s'ébroua et rouvrit les yeux. Rester concentré sur la mission. L'heure était venue de brûler ses souvenirs à la lumière du jour et de laisser la fraîcheur de l'air emporter les derniers restes de ses cauchemars.

Les idées noires. C'est jamais bon. Ça fait qu'empoisonner l'esprit. Il allait tourner le dos à tout ça, larguer les amarres pour de bon. Oublier Léo. Oublier la culpabilité qui le hantait depuis l'épisode de la banque. Et il reviendrait, plus fort.

Il inspecta l'équipage. Personne ne semblait s'être aperçu de son malaise, bien trop occupés qu'ils étaient à gérer leurs propres appréhensions et à ramer, consciencieusement assis sur leur banc. Bien.

— OK, on est partis ! hurla BouleChien.

Et le canot accéléra, filant bientôt à pleine vitesse à la surface des eaux chatoyantes.

1. En référence au film *Le Bon, la Brute et le Truand*. *Ugly* : affreux. *(N.d.T.)*

2. *Jefe* : chef, en espagnol *(N.d.T.)*

3

À l'exception de Finn, ils étaient tous arrivés à la Tour par la Tamise, dérivant sur des chaloupes de secours après que leur bateau-mouche eut heurté la pile d'un pont et coulé. Mais les souvenirs précis de cette funeste journée se perdaient dans le flou.

Ça serait intéressant de remonter le fleuve jusqu'à Lambeth Bridge – là où ils avaient décidé de monter en bateau – et de voir quels souvenirs ça raviverait. Le groupe de Brooke avait réussi à fuir vers le nord, en traversant le pont à bord d'un semi-remorque de supermarché. C'était là que BouleChien avait l'intention d'entamer ses recherches, en suivant la route qu'ils avaient prise.

Ils avaient embarqué assez de vivres pour tenir une semaine, en se rationnant. Au-delà, BouleChien estimait que ce n'était pas raisonnable. S'ils n'avaient trouvé personne à cette date, ils retourneraient à la Tour et réessaieraient plus tard.

Tendant le cou pour regarder derrière lui, il dévisagea rapidement l'équipage. Olivia était assise à l'avant, telle une mini figure de proue. Elle tremblait un peu. De froid ou d'appréhension, il n'aurait su dire. Son expression était déterminée. Félix et Marco se tenaient côte à côte sur le banc de tête et se chamaillaient déjà au sujet de la manière dont chacun

plantait sa rame dans l'eau et tirait. Sur le suivant se trouvaient Ugly Al et Jessica la grincheuse, qui ramaient en cadence sans échanger le moindre mot. BouleChien et Courtney occupaient le dernier banc, face à Finn, assis à la poupe. Étant le seul dans le sens de la marche, il lui revenait de donner la direction. Et, soucieux de compenser son infirmité, celui-ci prenait sa tâche très au sérieux.

Un vent frais leur cinglait le visage. Ils voguaient bon train au milieu du fleuve, dépassant bientôt, sur leur gauche, la gigantesque carcasse bleu gris du HMS *Belfast*, et progressant à vive allure vers le London Bridge. Une situation qui leur offrait d'oublier un instant les drames qui se déroulaient partout autour d'eux. Vu d'ici, c'était comme si le désastre n'avait jamais eu lieu. Ça aurait pu être un jour ordinaire. De loin, les immeubles de la rive ressemblaient aux images des cartes postales anciennes. Sans parler du fait que, là où ils se trouvaient, ils étaient à l'abri d'éventuels adultes. S'ils avaient voulu, ils auraient pu ramer, ramer et ramer encore jusqu'à quitter la ville et s'enfoncer dans la campagne sans qu'aucun père lépreux ou qu'aucune mère putride ne puisse les en empêcher. De fait, ces derniers temps, les enfants commençaient à envisager le fleuve sous un autre angle, conscients de l'opportunité qu'il leur offrait.

Pour autant, ce n'était pas gagné. Il fallait planter la rame dans l'eau instable, essayer d'avoir des mouvements réguliers et, surtout, ne pas s'emmêler avec son voisin. Petit à petit, ils se mirent spontanément à travailler en équipe et à baisser leur rame en rythme, synchro les uns avec les autres.

BouleChien se prit rapidement au jeu, calant ses mouvements sur ceux de sa voisine, Courtney : pencher en avant, enfoncer la rame dans l'eau, puis tirer sur les bras pour propulser le canot. Avant arrière, avant arrière. BouleChien avait toujours été un homme d'action. Il n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il était concentré sur quelque chose de précis, son cerveau déconnecté du reste. Au fond, il n'aimait pas réfléchir.

Il sourit.

— Tu penses à Brooke ? demanda Courtney.

— Avant que t'en parles, non, répondit-il en souriant de plus belle. Mais, maintenant, oui.

— Tu penses qu'on va la retrouver ?

— J'en sais rien. J'espère. D'façon, l'espoir fait vivre.

— Tu vas faire honneur à ton surnom, hein ? Tu vas nous la flairer.

Pour toute réponse, il bascula la tête en arrière et poussa un long hurlement.

— Pas si fort, dit Courtney en riant. Elle va t'entendre et se barrer en courant.

BouleChien se fit soudain sérieux.

— À ton avis, elle me kiffe ?

— Vaudrait mieux pour toi.

— Tu penses pas qu'elle kiffe plus Ed ?

— Écoute, je l'ai pas vue depuis un an. Comment je saurais qui elle kiffe ou pas ?

— Oui, mais avant ? Elle kiffait qui ?

— Comment savoir ce qui se passe dans la caboche de cette nana ? répondit Courtney d'un air pensif. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a toujours eu un faible pour les beaux gosses.

— Comme Ed… J'veux dire, avant qu'il récolte cette cicatrice.

— En plein dans le mille, dit Courtney. En gros, les mecs les plus cool, ceux avec qui tout le monde veut sortir, ça a toujours été pour elle. Et pour les prendre dans ses filets, elle ne recule devant rien. Ensuite, pour faire court, elle en a marre au bout d'une semaine et passe à autre chose.

— Ed pense qu'elle s'est détournée de lui le jour où il a eu sa balafre.

— Possible.

— Tu crois pas qu'on s'y prend trop tard ? Qu'on aurait dû y aller plus tôt ?

— Peut-être bien, répondit Courtney. Mais on n'avait pas que ça à faire non plus, tu te rappelles ? On était déjà bien occupés à essayer de sauver notre peau. Jamais j'aurais pris le risque avant. Pas plus que j'y serais allée si t'avais pas été là.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. T'es un bon gars, BouleChien. Au début, je te prenais pour un demeuré, tu sais ? Mais t'as mûri. Pas beaucoup, remarque. Mais tu restes un marrant. J'aime bien Ed aussi, c'est sûr, mais, parfois, il est… Tu sais, comme ces types dans les dessins animés qui ont un nuage au-dessus de la tête en permanence. Alors qu'avec toi tout est toujours simple.

— Et dis-moi, c'est quoi, ton genre de mec ?

Courtney éluda la question par un grognement pouvant dire tout et son contraire.

— Alors ? insista BouleChien.

— J’ai pas de genre de mec.

Si elle avait été franche, elle aurait répondu qu’elle avait un faible pour les maigrichons rigolos qui ne se prennent pas trop la tête. Des mecs comme lui, en somme.

Brooke lui manquait, c’était certain. Et elle voulait vraiment la revoir. Mais la principale raison qui l’avait poussée à prendre part à cette expédition, c’était l’opportunité d’être seule avec BouleChien pendant quelques jours. Enfin, pas tout à fait seule, bien sûr, mais toujours plus tranquille qu’à la Tour avec tous ces gamins qui grouillaient partout. Bref, rien à voir avec maintenant, où elle était avec lui, épaule contre épaule sur le banc du canot. Bon d’accord, elle transpirait comme une bête et ne pouvait s’empêcher de souffler et de haleter en s’échinant sur sa rame. D’ailleurs, elle commençait déjà à avoir mal aux bras. Ses mains étaient entamées. Et le banc de bois lui paraissait de plus en plus dur. Malgré son rembourrage.

Son bon gros popotin.

Il n’empêche, elle était plus proche de lui qu’elle ne l’avait jamais été.

Ouais. C’était ça, la vérité. Sans les sentiments qu’elle éprouvait pour BouleChien, jamais elle ne se serait portée volontaire pour cette mission. Beaucoup trop dangereux. Certes, elle avait la réputation d’être une guerrière, une fille pugnace avec qui il ne faisait pas bon se prendre le bec, pourtant, il lui arrivait d’avoir peur. Et, pour tout dire, l’idée même de quitter la Tour pour s’aventurer comme ça dans Londres la terrifiait.

Bien sûr, elle se faisait un film. Car, au fond, elle savait pertinemment que si BouleChien avait entrepris ce périple, c’était pour retrouver Brooke et la persuader qu’ils étaient faits l’un pour l’autre. Qu’importe, elle aurait toujours eu cette parenthèse avec lui… Peut-être même qu’elle pourrait le faire changer d’avis ? Elle s’était déjà imaginé un tas de choses susceptibles de se produire pendant ce voyage et de faire basculer le cours des événements.

Comme lui sauver la vie…

Ridicule.

Et puis, quelles étaient les chances pour qu’un fil de fer comme BouleChien craque pour une grassouillette comme elle ? Parce que c’est ce qu’elle était. Grosse. Et elle était née comme ça. Elle ne mangeait pas plus qu’une autre, se remuait sans cesse. C’était pas comme si elle lézardait à longueur de journée ou quoi. Non, elle était juste grosse. Ses copines, afin

de la rassurer, disaient « en chair » plutôt que « grosse », invoquaient des questions de squelette, de morphologie, d'hérédité, de muscles… De fait, elle était musclée. Plus forte que toutes les filles qu'elle connaissait. Pourtant, dès qu'elle regardait son reflet dans le miroir de sa petite chambre, à la Tour – ce qu'elle essayait de faire le moins souvent possible –, tout ce qu'elle voyait c'était… une grosse.

Avec un cul énorme.

Du coin de l'œil, elle avisa BouleChien, qui se démenait sur sa rame. L'ado efflanqué typique. Ses bras ressemblaient à des cordes entortillées. Que voyait-il quand il la regardait ?

Une copine ? Un soldat ? Une grosse ?

Sa démarche était pitoyable.

Sans espoir.

Non, pire : complètement barjo.

Enfin, barjos, ils l'étaient tous plus ou moins. Jusqu'à cette expédition qui, en elle-même, était un truc de dingue. Courtney craquait pour BouleChien, qui craquait pour Brooke, qui craquait sans doute encore pour Ed (contrairement à ce que pouvait penser le dogue).

Quant à Ed, bien malin celui qui aurait su dire sur qui il avait des vues. Ed était quelqu'un de secret.

Oui, cette expédition était une pure folie. La preuve, ils ne savaient même pas si celle qu'ils recherchaient était encore en vie… Bizarre comme cette pensée, pour terrible qu'elle fût, la laissait de marbre. Il faut dire qu'au cours de l'année écoulée, elle avait côtoyé la mort de manière quasi quotidienne, mais ne s'y était pas faite pour autant. Chaque fois que quelqu'un mourait, elle en était profondément affectée. Il lui arrivait même de pleurer. Mais elle était également bien plus endurcie. Une part d'elle-même pouvait prendre du recul et regarder ça de haut, froidement… Il y avait de fortes probabilités pour que Brooke soit morte. Intérieurement, elle exclut toute tristesse à cette idée. Elle était assez meurtrie comme ça. D'autant qu'une autre partie d'elle-même – sombre et sournoise – espérait en secret qu'ils ne la retrouvent jamais, qu'elle soit morte ; ce qui lui laisserait le champ libre avec BouleChien.

Mon Dieu ! Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. C'était juste une pensée comme ça.

C'est pas interdit d'avoir de mauvaises pensées, si ? Du moment qu'on ne s'y accroche pas. Et puis, sérieusement, quelles étaient les chances qu'ils

retrouvent Brooke ? Une fille, perdue au milieu de Londres ? Si tant est qu'elle y fût toujours. Brooke et les autres étaient partis dans leur camion chargé de nourriture. Qu'est-ce qui les aurait empêchés de quitter Londres, d'aller à la campagne ? Certes, on savait que c'était encore pire là-bas, mais quand bien même…

— J'espère qu'on va la retrouver, dit-elle en essayant de se convaincre elle-même.

— On trouvera forcément quelque chose, répondit BouleChien. C'est ça, partir à l'aventure.

— Ouais…, raisonna Courtney, guère rassurée.

4

— J’pensais pas que c’était si près.

— Moi non plus.

Tels furent leurs premiers mots en passant entre la Tate Modern, cette vieille centrale électrique transformée en musée d’Art moderne, dont la gigantesque masse dominait la rive sud, et la cathédrale Saint-Paul, qui, un peu en retrait du fleuve, faisait son pendant sur la rive opposée. Sous le soleil, Saint-Paul resplendissait d’un blanc éclatant, symbole d’une pérennité rassurante. Elle s’élevait là depuis des centaines d’années et semblait devoir défier le temps pendant encore des siècles.

Ils n’en étaient pas moins frappés de la trouver si proche. Les enfants avaient appris à éviter la zone entre la Tour et la cathédrale. En effet, celle-ci faisait partie de la zone interdite, l’ancien quartier de la finance. La City. Des choses bizarres s’y passaient. Comme ce qui était arrivé à Léo. Les rues étaient parsemées de pièges et d’embûches. Une vraie jungle. D’ailleurs, il y a quelque temps, deux groupes étaient partis explorer cette zone et n’étaient jamais revenus. Par voie de conséquence, Jordan Hordern avait décrété ce quartier zone interdite. Depuis lors, si les gamins de la Tour voulaient sortir du périmètre balisé, ils allaient vers l’est ou bien sur la rive sud, en face de la Tour. L’incendie n’étant pas arrivé jusque-là, il y avait de

quoi faire de précieuses collectes dans les maisons et les magasins du secteur.

— C'était quoi, son nom ? marmonna BouleChien, perdu dans ses pensées.

— À qui ? demanda Courtney.

— Le maboule qui voulait aller à Saint-Paul ? Ce cinglé qui avait fait cet étendard débile et qui n'arrêtait pas de citer la Bible.

— Matt.

— C'est ça. Mad Matt. Je me demande s'il y est arrivé.

— Pourvu qu'y se soit noyé, lança Courtney.

Quand ils avaient fui l'incendie à bord d'un bateau-mouche, Matt était devenu hystérique et avait tenté de dérouter le navire vers la cathédrale. C'était sa faute si le bateau avait heurté un pont et coulé, avec Aleisha à son bord. La dernière fois qu'ils l'avaient vu, il dérivait sur un débris, en compagnie de ses disciples.

Malgré ce qu'elle venait de dire, Courtney ne put s'empêcher de se demander s'il s'en était sorti. Et s'il avait vécu à Saint-Paul pendant tout ce temps ? Si proche et, en même temps, à des années-lumière. Ça faisait bizarre de penser à toutes ces autres communautés d'enfants, disséminées dans tout Londres, qui essayaient tant bien que mal de survivre, sans rien savoir de leurs voisins.

Une idée lui traversa l'esprit.

— On fait quelque chose de bien, hein ? dit-elle.

— Si on fait quelque chose de bien ? Je veux, oui, répondit BouleChien.

— Explorer, poursuivit Courtney. Voir ce qu'il y a autour. Rencontrer d'autres enfants. Rassembler les énergies.

— Hé là ! Tu vas pas un peu vite en besogne ? Que je sache, on n'a rencontré personne jusqu'à présent.

— Oui, mais on va le faire.

— Regardez ça ! s'exclama Jessica, assise juste derrière eux.

Courtney et BouleChien se retournèrent. Ils avaient atteint la lisière de l'incendie. Tout le long de la rive sud, les bâtiments étaient éventrés, noirs de suie, voire effondrés. Un immense champ de ruines et de désolation. En effet, sans pompiers pour lutter contre l'incendie, celui-ci avait duré des jours et des jours, ravageant une grande partie de la ville, avant que la pluie et un brutal changement des vents ne finissent par l'étouffer peu à peu. De

fait, un épais nuage de fumée avait flotté au-dessus de Londres pendant des mois, même si, à présent, le ciel était dégagé.

Tous les gamins contemplèrent les ruines avec fascination, oubliant le bateau qui, rapidement, se mit à dériver. Au prix de quelques gueulantes et d'autant de jurons, ils reprirent leur cap, sans toutefois pouvoir détacher les yeux de cette dévastation, qui semblait s'étendre jusqu'à l'horizon. Le spectacle leur rappela à quel point leur mission était périlleuse. Et combien Londres avait pu changer.

Comme pour enfoncer le clou, deux cadavres dérivant au fil de l'eau croisèrent leur embarcation. Une petite fille qui ne devait pas avoir plus de cinq ou six ans, le corps boursouflé et bleui, les yeux dévorés par les poissons, et un homme d'âge moyen, la peau verdâtre couverte de pustules et de kystes, qui, plus qu'un être humain, évoquait un gros crapaud mort.

Un lourd silence s'abattit sur l'équipage. Chacun se concentra sur sa rame qui, en dépit de l'entraînement auquel ses membres s'étaient astreints, était beaucoup plus lourde que ce à quoi ils s'attendaient. Au début, l'exercice leur avait paru facile, mais petit à petit, ils prenaient conscience de la taille et de la puissance du fleuve, du poids du bateau et de la distance qui les séparait encore de Lambeth Bridge. Le banc de bois semblait mordre le derrière de BouleChien, qui en sentait chaque aspérité. Il avait mal au dos et aux bras. Ses mains étaient à vif.

Bientôt, ils arrivèrent en vue de Waterloo, où le fleuve faisait un large virage. Ne leur en déplaise, ils allaient devoir redoubler d'efforts pour lutter contre le violent courant qui les poussait vers la rive nord. Marco et Félix, qui s'étaient chamaillés à mi-voix pendant tout le voyage, élevèrent soudain la voix.

— Rame plus fort, bon sang ! ordonna Félix d'un ton hargneux.

— Mais c'est toi qui es trop mou, rétorqua aussitôt Marco. Regarde, le bateau n'arrête pas de tourner. Perce l'eau, bon sang. Ça ira mieux.

— Avec quoi ? Une pique ?

— Avec ta rame, crétin !

— À ton avis, je fais quoi, là, gogol ? J'arrête pas de planter ma rame dans l'eau !

— M'appelle pas gogol, espèce de gogol. Tu vas nous faire chavirer.

— Vous allez la boucler, tous les deux ! coupa BouleChien. Faites plutôt gaffe à pas heurter le pont. Si on tient pas le cap, on est sûr de se l'emplafonner.

— Vous savez, vous devriez pas dire ce mot, désapprouva Olivia en regardant Marco et Félix.

— Quel mot ? demanda Marco, essoufflé.

— Gogol. C'est un vilain mot. Une fois, Paul a cogné un gars qui avait dit ça.

— Qui est Paul ?

— Mon frère. Celui qu'on va retrouver.

— Ah, OK…

— On avait un cousin handicapé. Tout le monde se moquait de lui. Mais Paul prenait toujours sa défense.

— Ça a l'air d'être un mec gentil, ton frère, dit Marco.

— M'a surtout l'air d'un con, murmura Félix dans sa barbe.

Marco essaya de ne pas rire. Par chance, Olivia ne l'avait pas entendu.

— Il est génial, poursuivit-elle. Quand ma mère et mon père sont morts, il s'est occupé de moi.

— On va le retrouver, affirma Marco.

— Le con, ajouta Félix, un tout petit peu trop fort, ce qui eut le don de faire pouffer Marco.

Olivia était sur le point de répondre lorsque Finn, pour la première fois, fit entendre le son de sa voix.

Deux mots.

— Big Ben.

— On y est presque, haleta BouleChien. Lambeth Bridge est juste après le Parlement.

Mais la marée montante commençait à perdre de sa puissance et ils avaient beau s'échiner sur leurs rames, tirer aussi fort qu'ils pouvaient, ils n'avançaient presque plus. À hauteur de Westminster Bridge, c'était encore pire. L'eau gonflait et tourbillonnait autour des piles du pont. Une fausse manœuvre, et ils seraient projetés contre un poteau de pierre. Plus personne ne la ramenait tandis qu'ils redoublaient d'efforts pour maintenir le canot droit.

Enfin, presque une heure après avoir quitté la Tour, ils parvinrent à extirper le bateau de ces eaux agitées et émergèrent de l'autre côté du pont.

BouleChien n'avait pas eu le temps de dire ouf que des bruits et des mouvements lui firent lever la tête vers une rangée de gens qui tendaient le cou pour les voir, au bord de la terrasse du Parlement, en surplomb du fleuve.

Après un instant de panique, il fut soulagé de constater qu'il s'agissait d'enfants. Ils avaient dû repérer le bateau et sortir pour voir ce qui se passait. Aucun adulte souffreteux n'était en vue. Cela lui redonna espoir et décupla ses forces. Il exhorta le reste de l'équipage à souquer ferme. Initialement, ils avaient prévu de ramer jusqu'à la rive sud et de débarquer à l'embarcadère Lambeth, mais les enfants sur le quai hurlaient en leur faisant signe de venir les rejoindre, sur la rive opposée.

BouleChien interrogea Finn du regard. De puissants courants agitaient encore les eaux du fleuve. Ils devaient lutter pour garder le contrôle de l'embarcation.

— Peut-être qu'on devrait essayer de s'approcher ? Pour savoir ce qu'ils veulent ?

Finn ne répondit rien, se contentant d'un bref hochement de tête.

— À toi de décider, dit BouleChien. C'est toi, le pilote.

Finn répondit :

— Y a un escalier au quai. À l'autre bout des bâtiments. On devrait pouvoir y débarquer sans risque.

— On tente le coup.

Pour autant, ils ne pouvaient s'arrêter de ramer car, au premier relâchement, le courant les emporterait au-delà du point qu'ils voulaient atteindre. Aussi restèrent-ils près du bord pendant que Finn les dirigeait vers les marches. De la terrasse, au-dessus d'eux, tombaient les cris des gamins.

— Vous venez d'où ?

— Y vient d'où, ce bateau ?

— Z'êtes qui ?

Il ne pouvait pas tout comprendre – ils parlaient tous en même temps. Et puis BouleChien avait lui aussi une question :

— L'escalier, là, il est sûr ?

— Pour autant qu'on sache.

— *A priori*, oui.

— Quoi, vous l'avez jamais utilisé ?

— On n'a pas de bateau.

— Qu'est-ce t'en dis ? demanda BouleChien à Finn. On prend le risque ?

Pour toute réponse, Finn haussa les épaules et passa la main dans son écharpe crasseuse pour gratter son bras blessé.

— J’vois pas pourquoi ça serait plus dangereux que le ponton d’en face, raisonna Courtney. D’façon, c’est à cette hauteur qu’on avait prévu de débarquer, donc, moi je dis, si y a un escalier, on le prend.

— Bon, on essaye de s’amarrer au pied des marches, cria BouleChien aux gamins de la terrasse. Vous pouvez nous filer un coup de main ?

Les mômes déguerpirent aussitôt, telle une volée de moineaux, s’engouffrant dans le bâtiment avant de réapparaître bientôt de l’autre côté, de sorte que, le temps que l’embarcation atteigne les marches, celle-ci était attendue par une poignée de braillards vociférant des ordres contradictoires, dans une cacophonie qui ne faisait qu’ajouter à la confusion de la manœuvre.

Les marches de pierre accrochées au flanc du quai étaient recouvertes de vase et glissantes. Elles donnaient en outre une rassurante impression de solidité, renforcée par le fait qu’au cours des siècles, elles avaient dû voir défiler des légions de marins débarquant au Parlement.

Revenant à la vie, Finn hurla ses ordres aux rameurs. Il faut dire que le moment était critique. En effet, s’ils s’approchaient trop vite, les rames se briseraient contre le mur du quai, qui s’élevait plusieurs mètres au-dessus d’eux. En même temps, il fallait bien qu’à un moment ou à un autre, ils les relèvent et dérivent jusqu’à l’escalier. En revanche, s’ils le dépassaient, il faudrait ensuite remonter le courant… une perspective à laquelle, dans leur état de fatigue, ils préféraient ne pas penser.

Ils s’activèrent dans un lourd silence, concentrés sur chacun de leurs gestes. Personne ne voulait faire d’erreur.

BouleChien ne sentait plus ses bras, tétanisés jusqu’aux épaules. Il se risqua à jeter un œil vers le quai. Ils n’étaient plus qu’à deux mètres de l’escalier. Finn présidait à la manœuvre de main de maître. En partie rassuré, le capitaine s’autorisa à relâcher la tension.

— Sur mon bord ! appela-t-il. Tenez-vous prêts à relever vos rames.

Il n’avait pas terminé sa phrase que le bateau tangua et qu’un raclement à fendre l’âme retentit sous la coque. Il le ressentit au plus profond de lui, comme si quelque chose lui tailladait les entrailles.

— On a touché quelque chose ! hurla Olivia.

5

Le canot gîta si fort qu'il fut à deux doigts de chavirer. Les gamins se levèrent en catastrophe pour faire contrepoids et le maintenir à flot, emmêlant leurs rames dans la panique. Puis il y eut une nouvelle secousse, accompagnée d'un craquement sec.

— Merde ! s'écria BouleChien. Ça doit être une épave. On a plus qu'à prier pour qu'il n'y ait pas trop de dégâts.

Pourtant, en son for intérieur, il sentait que la situation était grave. L'eau commençait à bouillonner dans le fond du bateau. Puis il y eut un nouveau crac, un bruit de déchirure et, cette fois, ils virent une tige de métal transpercer la coque sous leurs pieds.

Une panique générale s'empara de l'équipage. Les enfants s'agitaient en tous sens en hurlant. Désemparés, certains d'entre eux laissèrent échapper leur rame. Avec l'énergie du désespoir, les autres se mirent à pagayer, à pousser et à battre l'eau pour rapprocher du quai le canot en perdition.

Le skiff tanguait d'un bord à l'autre. L'arrière s'enfonçait dangereusement. Il y avait un grand risque qu'il n'atteigne jamais la berge. Et s'ils tombaient à l'eau…

Courtney se rappela ce qui était arrivé à Aleisha quand le bateau-mouche avait coulé, non loin d'ici. Comment l'eau s'était engouffrée dans la cabine,

comme si le fleuve avait tendu les bras vers elle, et avec quelle rapidité elle avait été emportée !

BouleChien lutta pour garder son sang-froid et ne pas céder à la panique qui rendait les autres totalement inopérants. Il lui fallait réfléchir vite. Et bien. Après tout, il était capitaine. Il souleva sa rame et la tendit vers la grappe de gamins agglutinés sur les marches, qui braillaient tous en même temps.

— Attrapez ça ! cria-t-il. Tirez !

Un gros type avec un tee-shirt Coca-Cola posa une main sur la rame, puis l'autre, et tira de toutes ses forces en grognant. Quelques-uns de ses amis se joignirent à lui et, lentement, le canot alourdi par l'eau s'approcha du bord. Voyant ce qui se passait, Marco eut la présence d'esprit de tendre la sienne. Une fois n'est pas coutume, plutôt que de le critiquer, Félix l'aida à la lever.

Enfin, la coque cogna contre la pierre. Des dizaines de mains attrapèrent le bastingage afin de stabiliser l'embarcation tandis que BouleChien et son équipage jetaient en toute hâte leurs bagages détrempés sur le quai. Paniers de nourriture et d'eau, sacs à dos, vêtements de rechange, sacs de couchage, couvertures, armes et armures passèrent ainsi de main en main, jusqu'au sommet de l'escalier.

Enfin, sous les acclamations de ceux qui étaient à terre, les gamins quittèrent maladroitement le navire. BouleChien fut le dernier à débarquer, bondissant hors de l'épave juste au moment où les eaux grises passaient par-dessus bord. Ne pouvant plus le maintenir à flot, les enfants lâchèrent prise et le canot disparut dans les profondeurs. Ils pensaient tous que c'en était fini, pourtant, quelques secondes plus tard, l'étrave remonta à la surface et, tel un aileron de requin, fendit les flots sur quelques mètres avant de couler lentement et de rejoindre la masse de débris charriés par le courant.

BouleChien fulminait. À moins de trouver un autre bateau, ils n'auraient plus qu'à retourner à la Tour à pied. Tout avait si bien commencé. Mais pourquoi diable n'étaient-ils pas allés au débarcadère de l'autre rive, comme prévu initialement ? Une colère sourde le submergea soudain.

— Pourquoi vous nous avez pas dit qu'y avait une épave ? éructa-t-il en postillonnant à la face d'un pauvre petit qui n'y pouvait rien.

— On savait pas.

— Ouais… Ben…

BouleChien s'arrêta, défait. Il n'y avait aucune raison de blâmer ces mômes.

— Qui commande ? demanda-t-il.

— Moi, répondit une voix.

Levant les yeux, il découvrit une fille à la peau très blanche, avec une flamboyante touffe de cheveux roux, penchée par-dessus le parapet. Éclairée par le soleil, c'était comme si son visage était encadré par une crinière d'or rose. BouleChien esquissa un sourire. La vue d'une jolie fille lui remontait toujours le moral. Il grimpa les marches quatre à quatre et lui offrit de toper là, main levée à hauteur de tête.

Elle s'exécuta d'un air un peu gêné… De toute évidence ce n'était pas le genre de la maison. Elle restait plantée là, un peu embarrassée, entourée de types armés de gourdins. BouleChien fit claquer sa langue et jaugea rapidement la fille de la tête aux pieds.

— Ravi de te rencontrer, mignonne. On m'appelle BouleChien.

La fille le regarda, incrédule. Sans un sourire.

— Mon tag de *gamer*, poursuivit BouleChien. Et puis, disons que… ça m'est resté collé à la peau.

La fille ne paraissait pas plus avancée.

— Tu sais ce que c'est qu'un tag de *gamer*, au moins ?

— Non, pourquoi ? Je devrais ?

— Bah, en fait, non, répondit BouleChien en riant. Pour tout dire, ça fait un bail que j'ai pas joué sur un ordi. Et toi ? Comment tu t'appelles ?

— Nicola.

— Cool.

Nicola avait un ton un peu pincé, ce qui ne faisait qu'attiser l'intérêt de BouleChien. Il avait toujours eu un faible pour les BCBG. Ne voulant pas passer pour un gros lourd au regard insistant, il dévisagea rapidement l'assistance. En plus des mecs avec leurs battes, une vingtaine d'autres gamins encerclaient BouleChien et son équipage. Ils se trouvaient dans un long parc triangulaire, entouré d'arbres, à l'extrémité du Parlement. Les mômes avaient renforcé la clôture d'origine avec des poutres, des piques et du fil de fer barbelé afin de décourager toute intrusion. La pelouse était labourée et transformée en potager, les plantations bien plus soignées que les leurs à la Tour.

Puis les yeux de BouleChien se posèrent sur le chargement qu'il avait sauvé du naufrage, empilé à quelques mètres de là.

— Bon, on ferait bien de récupérer notre matos, dit-il en faisant mine de s'avancer vers le tas.

D'un geste de la main, Nicola l'arrêta.

— Une minute.

— Quoi, y a un problème ? demanda BouleChien en essayant de rester poli.

— À toi de me le dire.

— Bah, moi, perso, j'ai pas de problème.

Nicola se tourna vers l'assemblée d'enfants.

— Retournez au travail, ordonna-t-elle.

Aussitôt, les gamins se dispersèrent par petits groupes. Seuls ceux qui étaient armés restèrent à ses côtés. Et ils n'avaient pas l'air accueillants.

Nicola pivota vers BouleChien.

— Il faut qu'on parle.

6

— Franchement, j'ai l'air d'un crevard ? demanda BouleChien, les bras levés de dépit. À ton avis, je ressemble à un adulte ? À un zombi ? Ou à Dieu sait comment vous les appelez ?

— Non, répondit Nicola en le regardant droit dans les yeux.

— Ben alors ?

Ils étaient au milieu du parc, BouleChien et l'équipage du bateau, entourés par les types aux gourdins. Les autres garçons et filles s'affairaient dans les rangs de légumes, piochant, désherbant ou faisant la chasse aux nuisibles. Quelques autres patrouillaient le long de la rue. Ils n'étaient pas aussi bien armés que les gardes de la Tour. Leur équipement consistait en un méli-mélo de lances, de couteaux et de gourdins. BouleChien essayait de rester zen. Le reste de la troupe était plus en colère qu'effrayé, exception faite d'Olivia qui se cramponnait au bras valide de Finn.

Évaluant la situation, BouleChien se dit qu'ils pourraient facilement attaquer les gardes, les neutraliser et récupérer leurs armes. Courtney, the Good, the Bad, the Ugly et lui étaient tous de farouches guerriers. Néanmoins, il décida de rester sur la réserve, histoire de voir comment les choses allaient tourner.

— Il nous faut agir avec prudence, expliqua Nicola. On ne sait pas qui vous êtes…

— Mais…, coupa BouleChien.

— Nous sommes continuellement la cible d'autres enfants.

— C'est une blague.

— Hélas, je suis parfaitement sérieuse. (De fait, ça se lisait sur son visage.) On ne sait rien de vous.

— Attends… On a l'air d'envahisseurs ? pouffa BouleChien. On est huit…

— C'est vrai. Mais, précisément, la plupart des attaques dont nous sommes victimes se font par petits groupes, par escarmouches. Un groupe de gamins s'est installé dans Saint James Park. Et ils ne sont pas particulièrement sympathiques. Ils envoient sans cesse des commandos ici pour essayer de nous voler.

— Eh ben, si ça peut te rassurer, on vient pas de Saint James Park.

— D'où alors ?

— Écoute, frangine, tu frises carrément l'impolitesse, là. Un conseil, détends-toi, et dis à tes gars d'en faire autant. Y commencent à me porter sur les nerfs avec leur attitude de cowboy. Ensuite, on se sert la main et on va tous s'asseoir dans un coin peinard pour discuter tranquille, comme des gens civilisés. Qu'est-ce t'en dis ?

Nicola rumina un instant la proposition, puis se décontracta.

— Entendu, dit-elle en désignant des bancs à la lisière du parc. Allons là-bas.

Une fois assis, BouleChien expliqua qui ils étaient et d'où ils venaient. Nicola en parut satisfaite, mais pas tout à fait rassurée pour autant.

— Donc, vous recherchez des amis, dit-elle quand il en eut terminé.

— Exactement.

— Ils ont fui par le pont quand y a eu l'incendie, ajouta Courtney. Ils ont dû passer tout près d'ici. C'est pour ça qu'on voulait venir là. On cherche une fille appelée Brooke. Blonde, avec une grande bouche.

Nicola se tourna vers les cinq gars restés auprès d'elle.

— On n'a personne qui s'appelle Brooke ?

Ses gars secouèrent la tête.

— Y z'ont traversé le pont dans un gros camion Tesco, poursuivit BouleChien. Avec toute une bande d'enfants.

— Je me souviens du camion, intervint un grand type. J'ai traversé Lambeth Bridge en même temps qu'eux.

Il portait un catogan, et sa lèvre supérieure était assombrie d'un duvet. En outre, il lui manquait une dent de devant.

— Et après ? demanda BouleChien. Ils ont fait quoi ?

Le gars haussa les épaules.

— Pour autant que je m'en souvienne, dit-il, ils ont continué sans s'arrêter.

— Et personne sait où ils sont allés ? Ce qu'ils ont pu devenir ?

— Et Paul ? demanda Olivia. Mon frère ? Paul Channing ? Il était pas dans le camion, lui. Il est peut-être venu ici ? Y a pas que Brooke qu'on cherche.

L'intervention déclencha un chapelet de questions, tous les membres de l'équipage s'enquérant en même temps d'amis, de frères, de sœurs…

Nicola leva les mains et dut hausser la voix pour se faire entendre.

— Oh là, oh là ! fit-elle. Écoutez, le mieux, c'est qu'on convoque une session du parlement.

— Une quoi ? demanda BouleChien, interloqué.

— Le parlement, répondit Nicola, comme s'il s'agissait là de la chose la plus naturelle au monde.

BouleChien se demanda s'il devait éclater de rire. Réflexion faite, il s'en abstint. Nicola avait une expression trop sérieuse.

— C'est comme ça que ça se passe, ici, expliqua-t-elle. Tout est soumis au vote. Si on convoque une session, tout le monde doit y assister. Comme ça, on pourra demander si quelqu'un sait quelque chose à propos de vos amis.

— Vous votez sur tout ? fit remarquer BouleChien.

— Oui.

— Donc, si je comprends bien, t'as été élue ?

— En effet. J'ai gagné les élections. De ce fait, j'ai été nommée Premier ministre.

Cette fois, BouleChien ne put s'empêcher de rire à gorge déployée. Ça ressemblait tellement à un jeu, ou à un projet d'école. Mais Nicola était plus grave que jamais. BouleChien ravala son hilarité.

— Je sais que ça peut paraître idiot, reprit-elle avec, enfin, un vague sourire. Mais il faut bien que nous commencions à instaurer un semblant

d’ordre dans ce monde. On est nombreux. Les enfants ont besoin de normalité et de cadres dans leurs vies.

La maturité en formation accélérée, pensa BouleChien. Mais, au fond, le choix était simple : se comporter comme des adultes, ou mourir comme des bébés.

— Pas faux, admit-il. De même que Jordan Hordern est notre chef à la Tour. Enfin, sauf que lui est général. Pas Premier ministre.

— Qu’importe le nom, répondit Nicola. Mais, vu où nous étions, il nous semblait logique de constituer une sorte de gouvernement, comme dans l’ancien temps.

— Maintenant que t’en parles, pourquoi vous vivez ici ?

— Parce que le Parlement est un des endroits les plus sécurisés du pays, répondit le garçon à la queue-de-cheval.

— Si tu le dis…

— Le problème, c’est que c’est vraiment trop grand pour nous, poursuivit Nicola. Heureusement, de nouveaux enfants ne cessent d’arriver.

— On était déjà quelques-uns à s’être installés ici quand l’incendie a éclaté, l’an dernier, expliqua Queue-de-cheval. Et puis des centaines de gamins se sont mis à traverser les ponts. Il en arrivait par vagues entières. Certains ont fait une halte ici.

— Mais pas Brooke ? demanda Courtney.

— Désolé, répondit Queue-de-cheval. Pas que je m’en souvienne.

— C’est bien ce que je disais, affirma Nicola en se levant. On convoque une session. Vous, de votre côté, dressez une liste des personnes que vous recherchez. On est presque une centaine ici. Quelqu’un saura peut-être quelque chose.

7

À peine une heure plus tard, tous les enfants étaient rassemblés sur les gradins, assis sur les banquettes en cuir rouge de la Chambre des lords. Il y régnait un froid et une obscurité, en dépit de la lumière filtrant des vitraux, qui rimaient parfaitement avec l'allure de cathédrale du lieu.

— Chicos, marmonna Courtney en examinant les panneaux de bois sculpté qui ornaient les murs, les lustres et les toiles, tandis qu'elle s'asseyait à côté de BouleChien.

— On se croirait dans un film, répliqua celui-ci. Manquerait plus qu'ils portent des toges et des perruques…

L'équipage du canot avait récupéré ses affaires, à l'exception des armes et des armures que Nicola leur avait confisquées jusqu'à leur départ. Elle réclama le calme, expliqua le motif de la réunion, puis lut à haute voix les noms figurant sur la liste que lui avait remise BouleChien, y ajoutant une brève description du camion qui avait franchi le pont.

Un brouhaha s'empara de l'assistance. Très vite, il apparut que personne n'allait bondir sur ses jambes en s'écriant : « C'est moi ! » pas plus que : « Ouais ! Moi ! J'sais où y sont ! » Le murmure s'estompa et Nicola reprit la parole.

— Bon, donc personne ne sait rien à propos de ces enfants ?

Des signes de tête réprobateurs lui répondirent. Courtney en éprouva un mélange de déception et de soulagement, miroir des sentiments confus qui l'animaient dès que la question de Brooke et de BouleChien refaisait surface. Et puis, à sa grande surprise, elle se mit debout et lança avec force à l'assemblée :

— Est-ce que quelqu'un a au moins vu où est allé le camion ?

— Oui, moi, je l'ai vu, cria une voix. Il a continué sa route.

— Y avait des mecs à pied qui les accompagnaient, poursuivit Courtney en poussant la voix. Des p'tits bourges en blazer rouge, avec des fusils. Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Ça, on le sait tous, lâcha une fille installée au fond.

— Comment ça ? demanda Courtney, troublée.

— Leur chef, c'était pas un barjo appelé David ?

— Si, confirma Courtney. C'est ça. Il était à leur tête.

— Un ami à vous, si je comprends bien ? lança un gros gamin.

— Euh… pas exactement, intervint BouleChien. Mais il était chargé de protéger le camion. Donc, là où il est, on devrait aussi trouver le bahut.

— Cherchez pas, c'est ceux qui sont à Buckingham Palace.

Un bruyant tohu-bohu s'empara des travées. Nicola fusilla du regard les visiteurs.

BouleChien glissa discrètement à l'oreille de Courtney :

— Donc, David est à Buckingham. Bon, en même temps, ça m'étonne pas de lui. Bah, ceux-là se prennent bien pour le gouvernement… David préfère la Couronne.

Courtney éclata de rire. BouleChien se redressa sur la banquette.

— Le palais, demanda-t-il, c'est à combien d'ici ?

— Bof, pas plus de dix minutes, répondit quelqu'un, assis tout près.

— Vendu ! s'enthousiasma BouleChien, le poing brandi. OK, les lords ! Y en aurait-il au moins un parmi vous qui accepterait de nous accompagner pour nous montrer le chemin ? Et nous éviter les embûches ? C'est un coin qu'on connaît pas…

Face au silence, BouleChien soupira.

C'était sans espoir. Ces gars-là étaient peut-être bien organisés, mais, question témérité, ils étaient sacrément en retard.

— Je me vois dans l'obligation de vous le demander à nouveau : quel lien avez-vous avec David ? dit Nicola.

— Aucun, répondit BouleChien avec un petit rire moqueur. Quoi, tu sous-entends que j'suis gay ?

Une vague de rires parcourut les rangs.

— Je veux juste savoir ce qu'il est pour vous, répondit Nicola.

— Pour moi, rien du tout, rétorqua BouleChien. Il a juste débarqué un jour au musée de la Guerre, peu de temps avant tout ce chambard. Y cherchait des armes. Quand tout le monde a dû évacuer à cause de l'incendie, il s'est, en quelque sorte, porté volontaire pour escorter le camion. Je suppose qu'y voulait sa part du gâteau, avec toute la nourriture qui se trouvait à l'intérieur. Mais… pourquoi tu demandes ça ? T'as un problème avec lui ?

— On peut dire ça, en effet. Il essaie d'étendre son emprise sur nous.

— C'est lui qui vous harcèle, comme tu disais tout à l'heure ?

— Non, non, ce n'est pas lui. Lui, il a tout un contingent à Buckingham. Pourtant, ça ne lui suffit pas. Il en veut encore. Il n'arrête pas de nous proposer de faire alliance. Mais il est fourbe. On ne peut pas s'y fier. D'ailleurs, lors de la campagne électorale, j'ai fait une promesse à mes électeurs : que je m'engageais à ne rien négocier avec lui.

— Euh… Rassure-moi, ça ne t'empêche pas de nous dire où c'est, quand même ?

— Non, bien sûr. En revanche, je ne peux pas autoriser quelqu'un à vous accompagner.

Courtney secoua la tête en jetant une œillade entendue à son voisin.

— Quelle autre promesse t'as faite ? demanda BouleChien. Pour qu'on sache…

— Une seule : que jamais je n'attaquerais d'autres enfants.

— Ah ! Je vois, répondit BouleChien en riant. C'est pour ça que tu nous as piqué nos armes et que tu nous fais surveiller par tes gars ?

— Non, ça, c'est de la prudence élémentaire, nuance.

— Si tu le dis.

— 'Ttain, on croit rêver, explosa Courtney. Y en a pas un qui va nous filer un coup de main ?

— Nous ne sommes pas des combattants, objecta Nicola.

— Non, vous êtes des beaux parleurs. Et les bavardages, on n'en a pas besoin.

Sur ces mots, Courtney quitta sa place et se dirigea vers la sortie, invitant les autres à en faire autant. Après un bref instant d'hésitation, tous lui

emboîtèrent le pas. Le plus prompt à la rattraper, BouleChien, l'arrêta en posant une main sur son bras.

— Bah, c'est pas si terrible, dit-il. On a une piste. Et pis, on sait au moins où se trouve David. Faut pas leur en vouloir… Ces mômes ont leurs propres problèmes.

— Sans doute.

— Une minute ! appela Nicola en les rejoignant à grands pas.

Elle avait le rouge aux joues et semblait un peu embarrassée. Courtney lui tourna ostensiblement le dos. En revanche, BouleChien l'attendit.

— Je suis désolée, dit-elle, mais vous devez comprendre. Je dois prendre soin des miens. C'est pas long jusqu'au palais. Ça devrait aller.

— Vraiment ?

— Et vous pouvez rester un moment ici, si vous le désirez. Tant que vous respectez nos règles.

— C'est gentil, mais non merci, répondit BouleChien. On est venus chercher de vieux potes. On va pas prendre racine. Faut qu'on bouge. Donc, c'est comment, là, dehors ? Y a beaucoup de crevards ?

— Crevards ?

— Des adultes. Des mères et des pères…

— Ah, ceux-là… On les appelle des Oppozes – un diminutif d'« opposition ».

— Les ennemis ?

— Oui.

— Ils vous causent des problèmes ?

— Il y en a toujours quelques-uns qui traînent, mais moins qu'avant. David a bien nettoyé le quartier. Il faut au moins lui reconnaître ça. Les autres ont dû soit mourir de faim, soit succomber à la maladie, j'imagine. Toujours est-il qu'aujourd'hui, ça va, même s'il est toujours très risqué de s'aventurer dehors une fois la nuit tombée.

— Mmh, je vois ce que tu veux dire, répondit BouleChien.

Le gamin avec les dents du bonheur et la queue-de-cheval – apparemment le second de Nicola – les avait rejoints.

— On a sécurisé la zone du mieux qu'on a pu, expliqua-t-il. Mais il en arrive sans cesse de nouveaux, par les ponts, en provenance du sud. Des coriaces. Comme Nicola vous l'a dit, on n'est pas vraiment des guerriers, ici. On préfère se retrancher derrière nos défenses. Ce qui veut pas dire qu'on n'a pas quelques pelotons de chasseurs qui sillonnent le périmètre à

la recherche d'Oppozes. Des brigades de choc. En fait, notre sécurité dépend en grande partie d'eux.

— Si vous croisez une de ces brigades, vous aurez peut-être plus de renseignements, renchérit Nicola, tâchant de se montrer clémente. Ils couvrent de grands territoires.

— Mmh, je vois, grogna BouleChien. Par contre, pour faire une petite entorse à la règle et nous fournir une escorte, on peut se brosser, c'est ça ?

Nicola parut gênée.

— Je ne peux pas donner l'ordre à quelqu'un de vous accompagner. En même temps, je pourrais laisser entendre que je ne m'opposerais pas à celui ou celle qui se porterait volontaire, mais…

— Mais vous n'êtes pas des guerriers et vous restez sagement retranchés derrière vos remparts.

— Je vais vous rendre vos armes. Dans une demi-heure, ce sera l'heure du déjeuner. Je vous offre le couvert ainsi que des réserves d'eau. Ça vous va ?

— Marché conclu, ma belle ! Et, après, on met les voiles.

8

Nourris, réarmés, équipés de leurs armures et de leurs sacs à dos auxquels était accroché tout ce qu'ils n'avaient pu y faire entrer, ils se tenaient dans l'embrasure de Sovereign's Entrance, l'entrée principale de la tour Victoria, parés au départ.

Se retrouver au Parlement, dans les ors pompeux du vieux monde, lui avait fait l'effet d'un rêve. Jamais Courtney n'avait imaginé ça aussi grand. Presque une ville dans la ville. Et encore n'en avaient-ils aperçu qu'une infime partie. Certains des enfants qu'elle avait croisés parlaient du château de Westminster. Ils n'avaient pas tout à fait tort. C'en était un, avec ce qu'il faut de vieux tableaux, de dorures et de sols en marbre. Une fois encore, et peut-être plus que d'habitude, elle eut le sentiment que Londres s'était transformée en une vaste cour de récré où des bambins écervelés, vêtus des attributs de leurs parents, paradaient en jouant aux adultes. Mais, au fond, quel espoir avaient-ils de jamais reconstruire quelque chose d'équivalent ? Ils n'auraient même pas su par où commencer. La majesté des hauts piliers de pierre sculptée qui s'élevaient au-dessus de leurs têtes, supportant arches, charpente et statues, la prouesse que représentait la taille des fenêtres, par lesquelles s'engouffrait un flot de lumière, la frappèrent. Quand elle était petite, même les tours en Lego qu'elle construisait

s'effondraient systématiquement. Elle se remémora l'école primaire et les premiers enseignements à propos des Romains. En particulier le fait que, quand ils avaient quitté l'Angleterre, tout s'était déréglé. Leurs constructions les plus élaborées, avec leurs mosaïques, leur chauffage central, leurs vespasiennes, leurs fresques et tous les raffinements qu'on leur connaît, étaient rapidement tombées en ruine face à la volonté des Anglo-Saxons de revenir à leurs anciennes manières : manger une nourriture rustique dans des huttes en torchis, pelotonnés autour d'un feu. Et tout ce que les Romains avaient apporté fut oublié. *Dark Ages*, disaient les livres d'histoire en évoquant cette période. Les Âges sombres. Ça devait pas être beau à voir. Eh bien, aujourd'hui, ils étaient de nouveau dans les Âges sombres. Aucun doute là-dessus.

Et, une fois encore, les Romains les avaient laissés le bec dans l'eau.

En fait, non, tous les Romains n'avaient pas pris le large. Certains étaient restés. Et ils étaient devenus des monstres.

Courtney embrassa du regard le petit groupe de ses comparses. À part Marco et Félix, qui polémiquaient sur le fait de savoir lequel des deux avait le sac à dos le plus lourd, tous étaient muets et tendus. Olivia se serrait contre Finn, réconfortée par sa stature. Al et Jessica étaient adossés contre le mur, en attente du signal. BouleChien se dressait dans l'ouverture, le regard tourné au loin, dans la pâle lueur du soleil printanier. Avant le départ, ils s'étaient tous montrés pressés de s'en aller. Pourtant, à l'instant de faire le premier pas, ils hésitaient. Nerveux. Inquiets de ce qui pourrait les attendre là, dehors.

— Bon, on y va ou quoi ? demanda-t-elle en s'approchant de BouleChien.

— J'crois bien, répondit-il. Allez, on va se la donner…

Sur ces mots, ils descendirent une large volée de marches menant à l'imposant portail en fer forgé, BouleChien et Courtney en tête. Suivaient Al et Jessica avec Olivia et Finn, puis, fermant la marche, Marco et Félix, les deux seuls qui semblaient heureux de quitter les lieux. Ils n'avaient pas pris part à l'expédition pour assister à de grands débats, encore moins pour regarder une bande de morveux constituer un simulacre de gouvernement. Ce qu'ils voulaient, c'était partir en exploration, chasser le crevard, se battre et revenir au bercail avec un maximum d'histoires croustillantes.

À la Tour, Jordan Hordern exigeait de tous qu'ils se soumettent à deux heures quotidiennes d'entraînement militaire, mais ils n'avaient

pratiquement jamais l'occasion de mettre leur savoir en pratique. La plupart des adultes étaient éradiqués depuis longtemps, sauf dans la zone interdite, bien sûr.

Mais le truc avec la zone interdite, c'est qu'on n'y allait jamais. C'était ça, le problème.

Un garçon dépenaillé, coiffé d'un casque de policier trop grand pour lui, attendait pour leur ouvrir le portail. Le casque lui tombait sur les yeux et ses cheveux longs rebiquaient sur les côtés et dans la nuque. Il tapotait nerveusement une matraque contre sa jambe. Quand il vit se présenter l'équipage du canot, il déverrouilla la porte et l'ouvrit.

— J'aime bien ton casque, mon p'tit condé, l'apostropha Marco. Mais t'aurais pu en trouver un à ta taille.

— Le tien aussi déchire bien, répliqua le gamin.

De fait, Marco portait un casque à pointe allemand de la Première Guerre mondiale. Autant pour le look que pour la sécurité. Il l'avait déniché dans une vitrine du musée impérial de la Guerre et, depuis, il ne le quittait plus.

— Ouaip', répondit Marco en pérorant. Un vrai aimant à gonzesses.

— Sans déconner…

— Ben, tu crois quoi ? T'as déjà vu une fille qui aime les mecs avec un casque ridicule ?

— Euh… non. Mais y a une blague là-dessus, je crois me rappeler.

— Oublie.

Le gamin était sur le point d'ajouter quelque chose. Un mouvement soudain l'arrêta.

Tel un félin flairant un danger, BouleChien se raidit.

— Qu'est-ce qu'y a ? demanda Courtney.

Un groupe d'enfants venaient de jaillir du décor où ils s'étaient fondus jusqu'ici. Aussi soudainement qu'ils étaient apparus, ils coururent vers la porte, ne s'arrêtant que lorsque l'un d'entre eux tamponna le gamin casqué et l'envoya valdinguer par terre. Ils étaient sales, avaient l'air mauvais et étaient armés de barres de fer.

Croisant BouleChien et les siens, ils s'arrêtèrent. Les jaugèrent. Leur chef s'avança.

— Eh bien ? On est venus collecter not' taxe.

Il portait un bandana crasseux autour de la tête, une chemise aux manches coupées, un pantalon s'arrêtant juste au-dessus de grosses bottes dans lesquelles disparaissaient ses cannes nues. Une machette pendait

mollement à sa main gantée de cuir. Ses bras étaient bronzés. Il avait l'air d'un gamin des rues.

BouleChien renifla d'un air menaçant et alla se planter devant lui.

— Tu vois kekchose à redire ? lança l'ado au bandana.

— Pas mes oignons, répondit BouleChien. J'suis seulement de passage.

Le gamin au casque de flic se redressa péniblement.

— Allez, foutez le camp d'ici.

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'un des voyous, d'une pichenette, fit voler son casque. Alors qu'il se baissait pour le ramasser, le même lui balança un grand coup de pied au derrière, l'envoyant s'effondrer contre la grille.

— Laisse-le tranquille, tonna BouleChien.

— J'croyais que c'était pas tes oignons, grogna Bandana.

— Ça pourrait le devenir si vous continuez à vous en prendre à ce gamin.

Pour toute réponse, Bandana se tourna vers le gars et lui fit un signe de tête. La barre de fer que celui-ci avait en main s'abattit sur les côtes du pauvre môme casqué, qui se recroquevilla sur le sol en gémissant.

— Rentre pas là-dedans, s'exclama Courtney en s'approchant de BouleChien.

— C'est déjà fait, répliqua ce dernier en faisant lui-même signe à sa bande.

Marco, Félix et Ugly Al s'avancèrent, le premier brandissant une courte lance, le second une épée, le troisième une lourde massue. Bandana avait cinq gars avec lui. Ils avaient l'avantage du nombre. Pour autant, il paraissait clair qu'en cas de bagarre, il y aurait de la casse des deux côtés. Peut-être même mort d'homme. Un risque qu'aucun d'entre eux ne souhaitait prendre. Aussi se houspillèrent-ils à distance, telles deux meutes de chiens, dans un concert de sarcasmes et d'insultes. Finalement, BouleChien s'avança et alla se coller sous le nez de Bandana. Le visage à quelques millimètres du sien, il éructa :

— On va te massacrer, p'tit ragondin puant !

— Si je te découpe pas avant.

— Tu te la pètes avec ta lame, hein ?

— Bah, si t'insistes ! cracha Bandana en laissant tomber sa machette et en écartant grand les bras. Tu veux ta branlée ? Pas de problème ! Je t'attends !

BouleChien n'arrivait pas à croire que le gars soit assez stupide pour se découvrir ainsi. N'étant pas là pour enseigner l'art du combat, la leçon prit la forme d'un prompt direct au cou, en plein sur la trachée. Bandana s'étrangla et s'effondra. The Good, the Bad et the Ugly y virent leur chance. Sous la menace de leurs armes, ils encerclèrent la bande de voyous et les poussèrent dehors. Deux gars s'occupèrent de traîner Bandana par les épaules, à demi étouffé.

Alors qu'ils s'éloignaient, BouleChien ramassa la machette.

— Hé ! Oublie pas ton taille-crayon ! hurla-t-il en la lui lançant.

Ils éclatèrent de rire quand ils virent leurs agresseurs s'éparpiller pour fuir le point d'impact de la lourde lame, qui, après une série de rotations, tomba sur le bitume en carillonnant. D'un coup d'épaules, Bandana se libéra de ses sauveteurs et beugla d'une voix rauque :

— T'aurais pas dû faire ça, bonhomme. On va revenir. Plus nombreux. Et je crains que vous ne coupiez pas à un sévère redressement fiscal !

— C'est ça, ouais… Tiens, t'as qu'à taxer mon cul, répondit BouleChien qui lui tourna le dos en agitant l'arrière-train.

Après quoi, ils aidèrent le gamin du château qui, à peine relevé, rajusta son casque en les remerciant.

— C'est qui ? demanda Courtney.

— Les gamins du parc, répondit le garçon. Ces derniers temps, ils nous attaquent de plus en plus souvent. Ils attendent une ouverture et puis ils s'engouffrent dans la brèche. Je pensais que tout était dégagé, mais y devaient être planqués derrière les anciennes barrières de sécurité. En général, ils pénètrent à l'intérieur pour nous piquer de la bouffe et des trucs. Celui que t'as étalé s'appelle Carl. C'est un de leurs chefs. En attendant, je te dois une fière chandelle.

— Laisse, répondit BouleChien. Tu veux nous aider ? Dis-nous quel est le meilleur chemin pour aller à Buckingham.

Le garçon se gratta une aisselle, puis pointa sa matraque droit devant.

— Traversez le parc et puis c'est direct par Birdcage Walk. C'est par là que j'irais.

— Vendu.

— Néanmoins, vous seriez bien bêtes d'aller là où je vous dis, ajouta le garçon.

— Pourquoi ?

— Parce que Birdcage Walk longe Saint James Park et que c'est là que ton nouveau meilleur copain, *alias* Carl, et sa bande ont leur camp de base.

— Ben alors, pourquoi t'as dit que c'est par là que t'irais ? demanda BouleChien.

— J'sais pas, répondit le garçon. Je fais toujours tout de travers. J'suis un peu bête.

— Comment tu t'appelles ? demanda Courtney.

— Mes copains m'appellent Bozo.

— Pourquoi ?

— Je te dis. Parce que je suis idiot.

Sur ces mots, il loucha et tapa sur son casque avec la matraque, assez fort pour que le coup s'accompagne d'un bruit sec.

BouleChien persévéra.

— Bon, tu nous le dis ou pas, le meilleur chemin ?

— Si vous étiez plus malins que moi, vous remonteriez Victoria Road et vous bifurqueriez pour atteindre le palais par le côté. C'est un peu plus long, mais vous éviteriez les loubards du parc.

— Très bien, on va faire au plus malin, dit BouleChien.

— Je me doutais que vous diriez ça, répliqua Bozo. Mais faites gaffe. J'étais au palais avant de venir ici. Donc, je peux vous dire que David est une vraie calamité. Y supporte pas la contradiction. C'est une vraie taule, là-bas. Y boucle tout. Ça a été la croix et la bannière pour se tirer, croyez-moi. Et il fait tout ce qu'il peut pour convaincre les gamins d'ici de le rejoindre. Tu sais, comme Facebook. Quand tout le monde se battait pour avoir le maximum d'amis. Ben, là, c'est kif-kif. Y veut un max de *followers*.

— T'inquiète, les types comme David, on sait les gérer, répondit BouleChien en franchissant la porte avec sa bande. Ça va aller.

Bozo les salua en leur souhaitant bonne chance.

— Ah, çui-là, c'est un modèle de compétition, lâcha Félix alors qu'ils s'éloignaient.

BouleChien éclata de rire, puis leur fit contourner l'énorme masse de l'abbaye de Westminster avant de s'engager dans Victoria Street, la large avenue qui se trouvait derrière l'édifice. Ils marchaient au milieu de la route, vaguement regroupés, aucun d'entre eux ne semblant désireux de sortir du rang pour prendre la tête du détachement.

Félix et Marco paraissaient des plus décontractés. Ils papotaient avec Finn, qui portait Olivia sur ses épaules.

— Qu'est-ce tu penses de la bombe qu'on a vue là-bas ? demanda Félix.

— Pas fait attention, répondit Finn. D'autres choses en tête…

— Ah, poursuivit Félix. Parce que nous, la principale raison qui nous a poussés à nous lancer dans l'aventure, c'était de voir si on pouvait pas trouver de nouvelles meufs. Tu vois ce que je veux dire, mon pote ? À la Tour, ça le fait pas trop. Y a bien trop de mecs par rapport aux filles.

— Ben, et moi ? J'suis bien une fille, fit valoir Olivia.

— Oui, mais, toi, tu comptes pas, ma puce.

— C'est vrai, c'est reulou de voir toujours les mêmes bobines, enchérit Marco. Et rien n'a vraiment changé depuis la maladie, hein ? Les filles canon courent toujours les beaux gosses qui savent causer, les guerriers, les chefs… Les mecs vernis, quoi. Alors que nous, le commun des mortels… On fait ce qu'on peut.

— Et Jessica ? dit Finn en levant le menton vers elle. En plus, elle vient de rompre avec son mec.

— Ouais, tiens, Jessica, répondit Marco en faisant la grimace. Pourquoi pas ? Tant qu'on y est… Non, honnêtement, j'ai toujours trouvé qu'elle avait l'air… blet.

Al se retrouvait de nouveau coincé avec Jessica. Sur le bateau, il n'avait guère eu le choix, mais il avait espéré qu'à terre, il pourrait s'en défaire et rejoindre Marco et Félix qui le faisaient toujours bien marrer. Malheureusement, Jessica lui avait mis le grappin dessus. Et elle n'arrêtait pas de le saouler à propos de son ex-petit ami, Brendan. Avec tous les détails de la rupture. Al priait le ciel pour qu'elle ne s'intéresse pas à lui. Il préférait cent fois se gondoler avec les gars plutôt que de discuter avec les filles des trucs qui les intéressent, comme les… sentiments. Il était sûr à quatre-vingts pour cent que ça ne lui avait même pas effleuré l'esprit. Non, les filles ne l'entreprenaient jamais de la sorte. Elles le voyaient uniquement comme une épaule compatissante sur laquelle s'épancher. Il aurait presque été jaloux de Finn, qui portait Olivia. Au moins, elle, elle ne lui causait pas de sentiments, ni d'ex-petit ami… Nul doute qu'elle était bien trop occupée à lui relater par le menu les mille et une aventures de son super frangin Paul.

De son côté, Courtney saisit l'occasion qui lui était offerte de parler avec BouleChien.

— T'as pas peur ?

— Bien sûr que si. Finalement, notre petit tour en barque aura été la partie la plus facile. Fait juste chier qu'on ait perdu le bateau, mais, au moins, pour les prochains coups, on sait comment faut faire.

— Les prochains coups ? s'exclama Courtney. En tout cas, moi, je le refais pas.

— Non ? Allez… Me dis pas que tu le sens pas, ma jolie, répondit BouleChien. Il est pas simplement question de retrouver des copains.

— Ah ? Première nouvelle.

— Allez ! Fais pas l'innocente. Tu l'as dit toi-même sur le bateau. On est des explorateurs. On a ça dans le sang. Qu'est-ce qu'on est censés faire ? Rester le cul sur une chaise à la Tour en attendant de devenir vieux et gros ? Jusqu'à crever là ? Jamais de la vie ! Le monde est vaste. Et j'ai bien l'intention d'en voir au moins une partie. Y a plein d'endroits où aller. Plein de mystères à éclaircir. Faut qu'on sache ce qui se passe dehors.

— Si tu le dis…

— Ouais, je le dis ! On va rentrer à la Tour en héros, parce qu'on est des explorateurs. Je vais devenir quelqu'un d'important, Courtney. Changer les choses. Et tu sais comment ? En ouvrant cette ville en deux par le milieu. La Tamise sera… notre avenue. Et je suis sûr qu'on pourrait facilement établir des liens avec d'autres communautés comme celle qu'on a rencontrée au Parlement.

— Euh… Tu m'en voudrais si je te disais que l'idée d'être bien à l'abri derrière les remparts de la Tour jusqu'à devenir vieille et grosse ne serait pas pour me déplaire ? Enfin, *encore* plus grosse, devrais-je dire. Non, sans rire, tu crois qu'on est vraiment prêts pour ça ?

Ce disant, elle balaya d'un œil inquiet les deux rangées d'immeubles qui bordaient la rue, s'attendant presque à voir jaillir une meute de crevards de l'ombre d'un porche.

— On est prêts, dit BouleChien. La dernière fois qu'on est venus là, c'était il y a un an. Aujourd'hui, on sait mieux comment s'y prendre pour éviter de se faire accrocher. On en a fait des progrès en un an ! On connaît mieux l'ennemi et la meilleure façon de le combattre.

— Ou de détaler, ironisa Courtney.

— C'est ça, l'expérience, ma fille ! Savoir quand combattre et quand battre en retraite. Tu sais, j'suis pas un demeuré. J'sais bien que ce sera pas une partie de plaisir. Donc, oui, j'ai peur, mais j'ai pas peur. Si tu vois ce que je veux dire. Et toi ?

Elle éluda la question d'un haussement d'épaules. Une attitude bravache bien éloignée de ce qu'elle éprouvait en réalité.

— Je me souviens d'une fois, au musée, dit-elle après un long silence. On était en train de bavarder, moi, Brooke et Aleisha. C'était juste après la sortie où on avait trouvé le camion, on était cool, on se disait que tout allait bien se passer, qu'on allait gérer les crevards. Enfin, bref, on discutait tranquille. Et si je m'en souviens aussi clairement, c'est pour une bonne raison : c'est la dernière fois qu'on a été comme ça, toutes ensemble et heureuses. J'étais en train de dire que le seul problème avec les crevards, c'est quand ils attaquent en masse et qu'y a un risque d'être submergé. Le problème, c'est que, sur le moment, j'avais oublié le mot. Submergé. Un mot zarbi. Et on avait toutes rigolé que j'arrive plus à trouver mes mots. *Submergé*. Faut dire que c'est pas un mot qu'on utilise souvent. En tout cas, chaque fois que je repense à Brooke et Aleisha, je me rappelle ce moment-là, quand on rigolait toutes les trois.

— C'est vrai que c'est un mot zarbi, confirma BouleChien. Ben voilà, maintenant, grâce à toi, je l'ai dans la tête.

— Mais tu vois bien ce que je veux dire, non ? poursuivit Courtney. Les seules fois où y sont vraiment dangereux, c'est quand ils sont nombreux. Un ou deux, c'est toujours gérable. Pas de problème. Mais quand y sont des dizaines, des centaines…

BouleChien acquiesça en silence. Tout à coup, il y était de nouveau. À la banque. Avec Léo. Ce pauvre empoté de Léo. Submergé par les crevards.

Y avait pas d'autre mot pour ça.

Il secoua la tête, revint à la réalité.

— On va s'assurer, dit-il. S'assurer que, quoi qu'il arrive, on soit pas submergés. OK ?

— OK.

Tandis qu'ils se faisaient un *check*, comme si un dieu facétieux voulait les prendre au mot, ils perçurent du mouvement devant eux. Ils s'immobilisèrent et, mâchoire béante, virent un important groupe d'adultes qui traversaient la rue.

— Oh, merde ! grommela BouleChien en dégainant son épée.

9

Marco passa la langue sur ses lèvres sèches et craquelées. Sa poitrine lui semblait comme prise dans un étau. Tout ça commençait à devenir un peu trop craignos. Ramer sur la Tamise ? Facile, voire amusant. Les gamins du Parlement ? Qui aurait pu avoir peur d'une telle bande de dégonflés ? Ainsi, petit à petit, Félix et lui en étaient venus à croire que le monde extérieur était bien moins dangereux qu'ils ne l'avaient imaginé. Pendant les préparatifs du départ, ils avaient plaisanté ensemble, réjouis à l'idée de se lancer dans l'aventure et de tourner le dos à la monotonie de la vie au château. À présent, à voir les crevards traverser la rue, c'était plus le même délire.

Et, bon Dieu qu'ils étaient nombreux !

Les enfants s'immobilisèrent, espérant ne pas avoir été repérés. Et puis quelque chose attira l'attention d'un des crevards, qui se retourna. Aussitôt, tous les autres adultes s'arrêtèrent. Ils étaient trop loin pour que Marco puisse bien les distinguer. Mais il en avait assez vu pour dire que, dans leur genre, ils étaient plutôt agiles et vifs. Ce qui signifiait qu'ils étaient jeunes et pas encore trop diminués par le mal.

Les plus dangereux.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

— Moi, je dirais qu'on court, répondit Félix. Y sont bien trop nombreux pour qu'on les affronte.

D'instinct, Marco se retourna pour voir si la route derrière eux était toujours dégagée.

— On retourne au Parlement ?

— Ou bien on prend une perpendiculaire, proposa Courtney. Pour essayer de les contourner.

— Bonne idée, acquiesça BouleChien qui, entraînant avec lui le reste de la bande, prit une rue plus petite, pourtant appelée Broadway[1].

Ils la remontèrent au pas de course, dans le cliquetis du barda qu'ils avaient sur le dos.

Au carrefour suivant, ils découvrirent un autre groupe de crevards courant vers eux dans une des rues adjacentes. Pestant et jurant, ils accélérèrent l'allure, sans autre effet que de se jeter plus vite dans la gueule du troisième groupe d'adultes. Sans autre choix, ils s'engouffrèrent dans une ruelle qui partait sur leur gauche. Tout s'était passé trop vite pour qu'ils aient le temps d'avoir peur. En outre, tant qu'ils couraient, il leur restait une chance de s'en sortir sans combattre.

BouleChien était très en colère. Quel méga bide si son expédition venait à capoter dès le premier jour ! Il voulait qu'on se souvienne de lui pour avoir accompli un acte héroïque, pas comme le type qui envoie ses potes au casse-pipe.

Pourtant, c'est exactement ce qu'il faisait…

La ruelle tournait à angle droit. Ils débouchèrent dans une impasse. Un point mort. Mort à tous points de vue à en juger par les cadavres séchés par le soleil qui gisaient au pied d'un mur de briques.

Courtney jura avant de s'écrier :

— Et maintenant, on fait quoi ?

— On prie pour qu'ils ne nous aient pas vus, répondit BouleChien. Pour qu'ils passent en courant.

— Faut pas y compter, dit Marco, un œil à l'angle de la ruelle. Les v'là !

Les gamins se rassemblèrent en peloton défensif : BouleChien, Marco, Félix et Al devant ; Courtney, Olivia, Finn et Jessica derrière. Olivia sanglotait. Jessica tenta de la rassurer en la prenant par l'épaule. Pourtant, son geste semblait produire l'effet inverse : la petite redoublait de cris aigus dont l'écho se répercutait entre les hauts murs de l'allée.

BouleChien pivota et lui ordonna de se taire.

Ils attendirent en silence, le souffle court, dans une tension extrême, leurs armes pointées devant eux, les yeux rivés sur le groupe de crevards qui avançait vers eux.

Ne voulant pas trahir sa terreur devant BouleChien, Courtney serra plus fort sa lance, histoire de l'empêcher de trembler entre ses mains. Une vague de chaleur inonda ses cuisses. Les sphincters avaient lâché. Tout ce qu'elle voulait, c'était se rouler en boule par terre. Mais elle prit sur elle, se persuadant qu'elle devait tenir. Résister et se battre.

À mesure que les adultes approchaient, elle les distinguait mieux. Ils étaient jeunes, une vingtaine d'années pour la plupart, et, pour des crevards, avaient l'air en pleine forme. Musclés, toniques, farouches. Ils étaient vêtus de vêtements de sport : bas de survêt ou shorts, maillots moulants et tee-shirts. Certains étaient à moitié nus, exhibant des muscles fermes et bien dessinés. En bref, ils semblaient sortir d'une salle de sport. L'un avait des écouteurs d'iPod enfoncés dans les oreilles. Un autre portait un bandeau en éponge autour de la tête. Si la plupart étaient couverts des habituels kystes et furoncles, un ou deux semblaient indemnes.

Pour autant, ni les uns ni les autres n'avaient plus rien d'humain.

C'étaient leurs yeux qui les trahissaient. Vides, morts. Des yeux de bête.

Non, ce n'étaient pas des hommes, mais des animaux tournés vers un seul but : assouvir leur besoin de nourriture.

Ils étaient en outre bien mieux organisés que la majorité des adultes qu'ils avaient pu croiser, comme en témoignait la jeune femme à leur tête, qui semblait faire office de chef. Plus hardie que les autres, elle paraissait entraîner le reste de la bande dans son sillage. Elle portait un pantalon de jogging et avait les cheveux tirés en queue-de-cheval. Étonnamment, elle était maquillée : un épais mélange de fard à paupières, de rouge à lèvres et de blush rose dont elle s'était barbouillé la figure avec le même enthousiasme qu'une petite fille jouant avec la trousse à maquillage de sa mère.

BouleChien ne la quittait pas des yeux. Il tenait dans ses mains une épée de *Parliamentarian* datant de la guerre civile anglaise, assez lourde et assez solide pour trancher un crâne. Un plastron lui protégeait l'abdomen et il portait une épaisse paire de gants à crispin. Il regretta de ne pas avoir emporté de bouclier. Pour voyager léger. Mais après tout, les crevards n'avaient pas d'armes. C'étaient de leurs dents qu'il fallait se méfier. La moindre entaille pouvait s'infecter.

Mais le pire, en l'occurrence, c'était qu'ils se retrouvent acculés contre un mur. Si la vague de crevards était assez puissante, elle passerait le rideau défensif, et BouleChien et les siens seraient rapidement dépassés. Non, c'était quoi, le mot qu'avait employé Courtney ?

Submergés.

— Allez, grogna-t-il doucement en tentant d'imaginer un moyen de se sortir de ce mauvais pas.

S'il descendait la femme, peut-être que les autres reculeraient. S'il attaquait maintenant, alors qu'ils ne s'y attendaient pas, la bataille pourrait peut-être s'achever avant même d'avoir commencé.

Il poussa un cri et se précipita sur la mère, l'épée cinglant l'air au-dessus de sa tête. Mais il avait trop attendu. Anticipant la charge, elle recula prestement à l'abri de la meute. L'épée s'abattit dans le vide et BouleChien se figea, ne pouvant prendre le risque de s'avancer davantage. Ils étaient au moins une vingtaine, collés les uns aux autres.

Son arme brandie, BouleChien poussa un nouveau cri de guerre. La mère qui menait la troupe pencha la tête, à la façon d'un oiseau. Le père avec les écouteurs opina du chef, ouvrit la bouche et poussa un long cri de gorge.

Et puis ils chargèrent.

BouleChien et sa bande étaient solidement aguerris. Aussi la première vague d'assaut fut-elle aisément repoussée, non sans un combat d'une âpre violence. Un concert de coups, de grognements, de cris et de soupirs résonna dans l'impasse. Le bruit du métal broyant les os et des lames entaillant les chairs. Une mère squelettique s'effondra, morte, aux pieds de BouleChien ; un père rampa à reculons, l'épaule en sang ; une jeune femme en survêtement jaune vif y avait laissé les doigts d'une main, qu'elle agitait devant elle d'un œil incrédule : le sang giclait sur les murs de l'allée.

Jusqu'à présent, aucun des gamins n'était touché.

Un court instant, BouleChien eut la faiblesse de penser que leurs chances de survie n'étaient pas aussi faibles qu'il l'avait cru.

Son espoir fut éclipsé par la nouvelle vague d'assaut, lancée par les crevards les plus vaillants : quatre pères en short crasseux, torse nu, tout en sueur, la bave aux lèvres, le blanc des yeux marbré de rouge, de jaune et de marron. Ils avançaient ensemble, d'un pas conquérant. Dans le confinement de l'allée, BouleChien était trop à l'étroit pour lâcher ses coups, de peur de blesser un des siens. Du coin de l'œil, il avisa Al qui faisait feu de tout bois avec sa massue, cognant et cognant encore un des crevards qui refusait de

reculer. Dos au mur, Courtney et Félix vendaient chèrement leur peau en faisant pleuvoir un déluge de coups sur l'ennemi. Et puis la lance de Marco vola dans les airs. Il dégaina aussitôt une longue dague de sa ceinture, mais la mère meneuse, à l'affût derrière les quatre gars de devant, bondit et, de ses ongles horriblement longs, lui griffa le poignet. Marco poussa un cri de douleur et essaya de la poignarder. Mais sans qu'on sache comment, elle lui arracha la lame des mains. Elle s'apprêtait à planter ses crocs dans son avant-bras quand Al lui envoya un bon coup de massue dans le dos. Avec un grognement féroce, elle fit volte-face. Mais, avant qu'elle n'ait eu le temps d'attaquer Al, Finn, de sa main valide, lui balança un direct sur le cou. Enfin, elle battit en retraite, et avec elle le reste de la meute, à l'exception d'un père qui gisait sur le sol à côté de la mère morte.

Deux de moins. Plus que dix-huit.

À ceci près que, dorénavant, la mère meneuse possédait une arme, la dague de Marco, qu'elle brandissait fièrement au-dessus de sa tête. Ce spectacle eut raison de l'optimisme de BouleChien, qui se sentit soudain blêmir. Habituellement, les crevards ne savaient pas se servir d'une arme. Mais cette mère devait être plus perspicace que ses congénères. Donc plus dangereuse. Plus que jamais, il fallait l'abattre. Facile à dire… Elle était entourée d'un cordon de gaillards.

La tête en arrière, elle agita le couteau et poussa un cri perçant. Les autres joignirent leurs râles au sien, les moins atteints parvenant à émettre une sorte de plainte d'animal blessé.

La vue de cette mère qui brandissait son poignard semblait les enhardir. Ils se regroupèrent en prévision d'une nouvelle attaque. Des êtres humains normaux auraient été effarouchés face aux armes des enfants. Mais pas les crevards. Trop débiles pour cela. Qu'importe qu'ils soient décimés. S'ils avaient faim, ils reviendraient à la charge tant qu'il leur resterait un souffle de vie.

Marco rajusta son casque à pointe. Il avait réussi à ramasser sa lance, mais la douleur se lisait sur son visage. La mère lui avait tordu le bras et, de toute évidence, il avait du mal à tenir son arme. Tout comme Courtney, dont la lance tremblait si fort que sa pointe sanguinolente décrivait d'impossibles zigzags. Olivia pleurait de nouveau. BouleChien préféra se concentrer sur les adultes, tenter d'anticiper leurs mouvements, d'identifier ses cibles. Pour autant, il était conscient que s'ils attaquaient en nombre, en jetant

toutes leurs forces dans la bataille, la poignée de gamins n'aurait pas l'ombre d'une chance.

Il jura. Les crevards gémirent et avancèrent d'un pas lourd, en se grattant et en bavant.

— Allez, grommela BouleChien, approchez, monstres de foire, venez tâter de…

Et puis tout bascula. Une puissante charge déferla dans l'impasse. BouleChien n'eut le temps que de lâcher un coup, qui décrocha à moitié la tête d'un père, avant de se retrouver collé au mur par trois affreux, putrides et bien atteints. De près, leur peau était pire que tout : nécrosée, recouverte de grosseurs et de furoncles. Les gencives saignaient, les yeux baignaient dans un répugnant liquide visqueux et jaunâtre qui s'épanchait au coin des paupières. D'instinct, il fila un coup de tête au premier et sentit une traînée de morve, de salive et de pus s'étaler sur son visage. Il cracha, ramena à lui son épée, la sentant s'enfoncer dans les chairs. Il n'avait aucune idée de la manière dont s'en sortaient les autres, prisonnier qu'il était de cette inextricable mêlée.

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! grogna-t-il en sentant des dents s'enfoncer dans son bras.

Et puis des aboiements et des grognements de chiens retentirent à l'autre bout de l'allée. Les adultes se retournèrent et se dispersèrent, en pleine confusion. La meneuse prit la tangente. Quelque chose les avait mis dans tous leurs états. Les gamins y virent leur chance.

— Chargez ! hurla BouleChien. On les repousse hors de l'impasse et on se tire d'ici.

— Vous avez entendu le chef, cria Marco. En avant !

Les gamins se précipitèrent en rugissant, et bousculèrent les crevards qui leur barraient le passage. Quand ils débouchèrent dans la rue, ils s'aperçurent qu'une autre bande d'enfants prenait les adultes à revers. C'est ça qui les avait effrayés.

Les nouveaux venus, armés jusqu'aux dents, étaient dissimulés derrière des pièces d'armure en cuir qu'ils avaient confectionnées eux-mêmes. Ils tenaient cinq gros chiens en laisse : trois staffs, un bull-terrier et un énorme rottweiler, qu'ils lâchaient sans pitié sur les crevards en fuite. À eux tous, ils faisaient un raffut de tous les diables.

Les crevards se dispersèrent en clopinant, mugissant de peur et d'espoirs déçus.

Les deux bataillons d'enfants s'unirent pour pourchasser le gros des fuyards, pourfendant impitoyablement les retardataires. Malheureusement, lorsqu'ils arrivèrent à Birdcage Walk, la large avenue qui longeait Saint James Park, les adultes se dispersèrent et la meneuse armée de son couteau leur fila entre les doigts.

Un grand type au visage dissimulé derrière un masque en cuir lança un ordre à deux filles de petit gabarit, d'une remarquable agilité.

— Suivez ceux-là ! Ne perdez pas leur trace !

Les filles démarrèrent aussitôt, d'une foulée si aérienne que l'on aurait pu croire qu'elles flottaient au-dessus du bitume. Gardant leurs distances, elles emboîtèrent le pas au groupe de meneurs.

Tirant sur leurs laisses à s'en étrangler, aboyant à tout rompre, écumant, les chiens reportèrent leur attention sur BouleChien et sa bande. Leurs propriétaires beuglèrent d'autant, avant de les fouetter à l'aide de courtes badines jusqu'à ce qu'ils se taisent.

Courtney balaya du regard la bande de gamins qui les avait sauvés. Ils étaient une quinzaine. Et, dans le genre, c'était du lourd. Leurs silhouettes disparaissaient sous un singulier mélange de cuir, de fourrure et de tissu de camouflage. Ils étaient armés de lances, d'arcs et de gourdins. La plupart portaient des casques ou des masques.

Leur chef s'avança, une batte en bois renforcée par du ruban adhésif gris à la main. Son masque ressemblait à un visage.

Courtney s'étrangla. Ça ne ressemblait pas à un visage, *c'était* un visage. Desséché et tanné par le soleil. Oui, ça ne pouvait être que ça. Elle eut un haut-le-cœur et ravala la bile qui lui remontait dans la gorge.

Il ôta son masque. Son visage n'était guère mieux : balafré et grêlé par l'acné. Il semblait relativement âgé, peut-être seize ans, et il fixait d'un œil impavide la bande de BouleChien.

— Ça va ? demanda-t-il enfin.

— Ouais, répondit Marco, un peu ému. Grâce à vous.

— On est après ceux-là depuis ce matin, répondit le garçon.

— Vous êtes chasseurs ? demanda Courtney en se rappelant ce que Nicola leur avait dit.

— Ouais, répondit le type avec assurance. Les bodybuildés se sont installés dans le quartier y a à peu près deux semaines. Notre taf, c'est de les faire dégager.

— Les bodybuildés ? répéta Félix sans qu'on sache très bien s'il allait éclater de rire ou fondre en larmes.

À sa décharge, ces dernières minutes avaient été plutôt rudes, et ces hurluberlus ne faisaient rien pour détendre l'atmosphère.

— Ouais, répliqua le garçon avec un signe de tête en direction de la troupe de fuyards. Z'avez pas vu ? On dirait qu'y pompent tous de la fonte. En tout cas, sont plus toniques et moins atteints que les mères et les pères qu'on chasse d'habitude, ça, c'est sûr. Pas faciles à harponner, ces fumiers. Ça fait des jours qu'on les piste en essayant de leur faire quitter la zone. On a fini par trouver leur nid ce matin. Devait y en avoir une cinquantaine là-dedans. Dans un ancien centre de fitness.

Courtney avisa une cordelette qui pendait à la ceinture du gars. Elle crut y voir enfilée une rangée de champignons secs. Le garçon surprit son regard.

— Des oreilles, expliqua-t-il, placide. Des trophées.

— Ah, dégeu… ! s'exclama Courtney.

Le garçon haussa les épaules. Rassemblés au milieu de la route, ses potes observaient en silence, jaugeant les nouveaux d'un œil froid.

— T'as pas peur d'attraper leur maladie ?

— Pff ! Personne a rien chopé jusqu'ici.

— Mais ce sont des oreilles… humaines !

— Et alors ? Les mères et les pères sont que des ordures qu'il faut éliminer.

— Et en faire des accessoires pour vos tenues…

— Y nous faut des preuves de ce qu'on fait, expliqua le type.

— J'comprends pas, intervint Marco en se grattant le bras à l'endroit où la mère l'avait griffé.

— Vous êtes pas du coin ? demanda le chasseur.

— Non, répondit Courtney. On est arrivés de l'est par le fleuve… pour chercher des amis.

— Cool, répondit le garçon avec un sifflet admiratif. Mais si vous étiez du coin, vous sauriez qu'ici, ce sont les chasseurs qui règnent sur la rue. Les communautés nous fournissent vêtements, armes, vivres et tout le matériel nécessaire pour qu'on empêche les mères et les pères de venir flairer leur camp de base d'un peu trop près. Mais, là, je dois dire que ces accros de la salle de gym nous donnent du fil à retordre. Au fait, je m'appelle Ryan.

Ryan Aherne. Souvenez-vous-en. En cas de souci, demandez-moi. On est ce qui se fait de mieux dans le genre.

— Je saurai m'en souvenir, répliqua BouleChien en lui tendant le poing pour le saluer, puis il fit une rapide présentation du reste de la bande.

— Et donc, vous allez où comme ça, Boule ? demanda Ryan.

— Au palais. Avec un peu de chance, quelqu'un pourra peut-être nous dire ce qui est arrivé à nos potes.

— On peut vous rapprocher, proposa Ryan en crachant par terre d'un air dégoûté. Par contre, pas jusqu'à la grille. On supporte pas le bonhomme.

— Qui ça ? David ?

— Oui. Un jour, il nous a fait faire un sale boulot et il nous a jamais payés. Ce type n'a pas de parole. C'est un de vos amis ?

— Pas vraiment, répondit BouleChien. Mais nos potes voyageaient avec lui.

— OK, les touristes, écoutez-moi. On est des mercenaires. On va au plus offrant. Mais, pour cette fois, on va faire une exception et vous escorter jusqu'au palais pour rien. Première séance gratuite, on va dire.

— Merci, mec, dit BouleChien.

Et ils se donnèrent un *check*.

— En tout cas, mon pote, poursuivit Ryan, si j'ai un conseil à vous donner, faites gaffe quand vous y serez. Le gadjo a des yeux et des oreilles qui traînent partout, sans parler de sa garde de bouffons. Vérifiez les issues. Votre homme a une fâcheuse tendance à essayer de boucler tous ceux qui viennent chez lui.

— T'inquiète, dit BouleChien. J'crois qu'on peut gérer. Après tout, c'est qu'un gamin. On sera partis avant que ça ait fait tilt.

— Tu crois pas si bien dire, renchérit Finn en s'engageant sur la route, Olivia de nouveau sur les épaules. D'façon, ce David-là, ça peut pas être pire que les crevards.

1. *Broadway* : large rue, en français. *(N.d.T.)*

10

Malgré leur expérience, malgré leur méfiance viscérale et leur perpétuel état d'alerte, aucun des chasseurs n'avait remarqué qu'on les observait.

Seul au milieu des buissons, à l'ombre d'un grand platane, à la lisière de Saint James Park, immobile et silencieux, était assis un garçon. Il était enveloppé dans une cape qu'il avait confectionnée lui-même et dont le capuchon rabattu ne laissait apparaître que ses yeux. Il n'avait négligé aucun détail pour éviter d'être repéré. L'imprimé camouflage de la cape était spécialement adapté à l'environnement urbain : des taches irrégulières de gris et de vert bouteille sur fond marron. Passés à la suie, son visage et ses mains avaient une teinte cendrée qui se confondait avec l'étoffe. Cachée dans les replis de sa cape, une longue dague à fine lame dont sa main droite ne lâchait pas une seconde le manche. Prêt à dégainer. Non qu'il pensât en faire usage immédiatement, mais il valait toujours mieux pécher par excès de prudence qu'avoir des regrets.

Si besoin était, il pouvait garder cette position durant des heures. Il avait l'habitude. Il avait appris à vivre dans l'ombre. De fait, même quand il se déplaçait et qu'il sillonnait les rues autour du palais, il était parfaitement indétectable. Rien de ce qui se passait dans les parages ne lui échappait. Il savait où se trouvaient toutes les communautés d'enfants, où les adultes

nichaient, où l'on pouvait trouver des dépôts secrets de nourriture et où se situaient les meilleures planques. Dans les endroits sombres.

Il avait toujours été comme ça : un observateur, un homme de l'ombre, systématiquement en retrait. Ça lui avait valu le surnom de Shadowman, il y a bien longtemps… Et le nom était resté. En revanche, il était rare qu'il l'utilise quand il se mélangeait à d'autres enfants. Pour cela, il avait une liste de pseudos. Un pour chaque communauté, afin que personne ne sache vraiment qui il était. De sorte que, même au milieu des autres, il était caché.

Son vrai nom était Dylan Peake. Parfois, il lui arrivait de se demander combien ils étaient à le savoir. Quatre ? Au mieux. Dans ce nouveau monde où pièces d'identité et documents officiels avaient cessé d'avoir cours, sans parents, sans professeurs, sans adresse fixe, sans médecins ni policiers, vous étiez libre d'être qui vous vouliez.

Donc, dans un sens, Dylan Peake était quelqu'un de différent. Détaché de Shadowman. Comme un autre qu'il aurait connu autrefois. Il était né au pays de Galles, mais avait vécu toute son enfance dans l'ouest de Londres. Dans une grande maison de Notting Hill. Son père était producteur de films, sa mère maquilleuse. Décédés tous les deux. Il avait deux frères et deux sœurs. Morts aussi.

Envisager Dylan Peake comme quelqu'un d'autre, comme un personnage de fiction ayant vécu dans un passé mythique – ce paradis perdu de nourriture abondante, d'eau claire, d'amusements et de jeux sans fin – l'aidait à supporter la peine, la solitude et le deuil.

Car lui était encore là.

Pourtant, même à l'époque, Dylan Peake était un garçon singulier. En tant qu'enfant noyé au sein d'une large fratrie, il avait vite appris à se cacher entre ses frères et sœurs pour qu'on ne le voie pas. Dans sa chambre sous les combles, il avait patiemment étudié les bruits de la maison, jusqu'à les identifier tous. Les craquements des lattes de parquet quand quelqu'un marchait, les coups de bélier de la tuyauterie quand on ouvrait ou qu'on refermait les robinets, le grincement de chacune des portes. Il épiait aussi les conversations, essayait de découvrir ce qui se disait, espionnait sa propre famille.

Mais pas seulement elle.

Ainsi avait-il pris l'habitude d'errer au hasard des rues, de suivre les passants, d'entrer dans les magasins et les cafés pour écouter ce qui se disait, s'imprégnant des rythmes secrets de la ville. Il rêvait de savoir ce que

faisaient ceux qui l'entouraient. La poursuite de ce rêve l'amena ainsi à développer un réel talent pour l'effraction. Il pénétrait dans les endroits où il n'avait pas le droit d'aller. Des écoles. Des fêtes. Des bureaux. Des concerts. Des événements. Il n'y avait pas un lieu auquel il n'ait eu accès. Et, quel que soit l'endroit, il arrivait à se fondre dans la masse et à passer inaperçu.

Il faut dire qu'il était bon imitateur. La voix, la gestuelle, l'attitude. Il lui suffisait d'observer quelqu'un pendant quelques minutes pour le singer à la perfection. Une aptitude qu'il avait maintes fois mise à profit au téléphone, mais qui sous-entendait aussi qu'il pouvait sans problème se mêler à n'importe quel groupe, et s'y intégrer, en faisant semblant d'être plus vieux ou plus jeune qu'il n'était, ou plus rupin, ou plus voyou, et même, à quelques occasions, se faire passer pour un étranger.

Libre comme l'air, il allait où il voulait sans laisser de traces.

Donc, pour ainsi dire, Dylan Peake n'avait *jamais* réellement existé. C'était un concentré de toutes les personnalités qu'il avait imitées. Et, aujourd'hui, Shadowman était le nom d'une organisation, d'une galerie de personnages.

Il regarda les enfants s'éloigner et attendit qu'ils soient à bonne distance pour se lever et les suivre. Restant consciencieusement derrière les grilles. S'ils entraient dans le parc, il les suivrait ; s'ils partaient, il lâcherait l'affaire. Il avait reconnu Ryan. Ça faisait des mois qu'il l'observait. Il avait même intégré la horde pendant quelques jours, il y a bien longtemps. D'ailleurs, il doutait que Ryan le reconnaisse si d'aventure il le croisait. Ce court passage lui en avait néanmoins beaucoup appris : les noms de tous les membres du groupe, les forces et faiblesses de chacun… Synthèse ? La horde de chasseurs que dirigeait Ryan était sûrement la meilleure du coin. Un jour, cela pourrait se révéler utile pour Shadowman.

En revanche, les autres là, ils n'étaient pas du coin. Forcément, puisqu'il ne les avait jamais vus auparavant. Ils l'intriguaient. D'où venaient-ils ? Mais il ne pouvait faire qu'une chose à la fois. Fallait qu'il reste concentré. D'autant qu'il se rapprochait dangereusement du camp de sauvages qui avaient élu domicile à l'extrémité est de Saint James Park, sur la place d'apparat de Horse Guards Parade, où ils avaient érigé une sorte de bidonville de tentes et de baraques branlantes faites de vieilles planches, de tôle ondulée et de bâches en pastique.

D’après lui, ils avaient nomadisé dans Londres, s’établissant dans un endroit et ne le quittant que lorsque toutes ses ressources avaient été épuisées. Il devait en apprendre autant que possible sur eux. Donc, ces nouveaux venus pouvaient attendre. Une chose à la fois. Une des leçons qu’il avait apprises. Ne pas se précipiter. Faire les choses correctement. Effacer ses traces.

Rester en vie.

Une nuée d’enfants n’y était pas parvenue.

11

Un de ses jouets rampait par terre. Tout tremblant.

Il l'avait réveillé en lui cognant les jambes, alors qu'il rêvait, assis sur son sofa. De fait, il dormait toujours bien après un bon repas. La veille, il avait presque terminé le jouet cassé qu'il avait ramené l'autre nuit. Ils perdaient de leur saveur si on les laissait attendre trop longtemps. Parfois, ils se mettaient même à puer et ça le rendait malade à crever s'il les mangeait. Il avait probablement englouti les meilleurs morceaux. Le reste, il le mettrait dans un sac qu'il emporterait avec lui la prochaine fois qu'il partirait en maraude. Ça pouvait être utile au cas où il croiserait les autres. Il pourrait ainsi leur jeter quelques miettes et ils le laisseraient tranquille. Certains en avaient même pris l'habitude. Ils l'attendaient, puis le suivaient tels des animaux domestiques à l'heure de la gamelle. Il avait eu un chat, dans le temps. Quand il était tombé malade, que les magasins avaient été dévalisés et que tout était parti à vau-l'eau, il avait dû manger le chat.

Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit. Et s'il avalait tous ses nouveaux jouets avant qu'ils ne soient foutus ? Celui-là était particulièrement casse-pieds. Il arrêtait pas de bouger, d'essayer de fuir, traînant derrière lui ses pièces cassées, avec un horrible bruit exaspérant.

Pénible.

Il repoussa le jouet avec le pied en grognant. Pourquoi y se tenaient pas tranquilles quand il ne s'amusait pas avec eux ? Stupides jouets…

Il soupira. Rota. Un filament de liquide brunâtre et visqueux remonta de sa gorge et coula sur sa poitrine.

Ce monde était stupide. Que de travail ! Il aimait sa collection, tout comme partir en chasse pour la compléter. Mais c'était difficile. Il fallait éviter le soleil, et souffrir de la faim et de la soif.

Il s'amusait bien avec ses jouets. Sauf avec celui-là, qui lui pourrissait la vie. Il le faisait travailler encore plus dur que d'habitude.

Il avait besoin de dormir. Pouvaient pas comprendre ça, ces foutus jouets ? Pourquoi fallait-il qu'ils soient méchants avec lui ? C'était pas juste. S'il fallait qu'il se lève sans arrêt pour les remettre dans leurs boîtes, c'était plus une vie.

— Emmerdeur ! cria-t-il.

Le jouet émit un pitoyable couinement et continua de ramper sur le sol. Le collectionneur grogna et s'extirpa avec peine du canapé. Il fallait trouver quelque chose pour l'empêcher de bouger comme ça. Il lui avait brisé les pattes, pourtant. Mais il arrivait encore à se mouvoir en se tortillant, les membres à la traîne.

— Emmerdeur ! répéta-t-il en se penchant pour l'attraper.

Sans jambes du tout, il se tiendrait enfin tranquille.

12

— Le fait est que ce sont vos amis qui nous ont abandonnés, assena David d'un ton sentencieux, son visage couvert de taches de rousseur affichant un sérieux presque risible. De notre côté, nous avons respecté le contrat. Mais eux ont choisi de poursuivre leur route et de nous abandonner à notre sort. Donc, inutile de vous dire que votre amie Brooke n'est pas dans mes petits papiers.

L'équipage du bateau était assis en compagnie de David sur une terrasse donnant sur les jardins de Buckingham. Le soleil étincelait à la surface du lac, derrière ce qui avait un jour été des pelouses impeccables et qui, maintenant, s'apparentait davantage à un champ boueux, planté de légumes autour desquels s'agitaient une escouade de gamins armés de bêches, de fourches et de déplantoirs.

Si ça leur avait fait bizarre de se retrouver au Parlement avec une bande de gamins se prenant pour le gouvernement, c'était encore plus étrange d'être ici, à Buckingham Palace. BouleChien et ses amis étaient entrés par la grande cour où quatre gars de l'école de David, vêtus de leur sempiternel blazer rouge, montaient la garde dans des guérites. D'abord hostiles, ils s'étaient heureusement détendus quand un des gars s'était souvenu d'avoir croisé BouleChien au musée impérial de la Guerre, avant l'incendie. Après

quelques négociations, ils avaient enfin ouvert le portail. BouleChien à sa tête, la petite troupe avait alors traversé la cour d'honneur, puis s'était enfoncée dans l'ombre de l'imposante bâtisse. David les avait reçus à l'intérieur, dans une des salles de réception, faisant assaut d'amabilités et les accueillant comme s'il s'agissait de ses plus proches amis. Après quoi il leur avait fait faire le tour du propriétaire, intarissable quant aux avantages qu'il y avait à vivre ici. Pour finir, il les avait conduits au jardin. Il s'agissait plutôt d'un petit parc, avec un étang en son centre, de grands arbres et des buissons. Une fois encore, son principal objectif semblait de leur en mettre plein la vue. Il était dithyrambique au sujet de l'organisation qu'ils avaient réussi à mettre en place, sur l'importance du nombre de gamins qui vivaient là, sur la quantité et la qualité de leurs cultures, sans oublier la sécurité dont ils bénéficiaient…

Ne manquant à aucun de ses devoirs, il avait même envoyé quelqu'un leur préparer du thé.

Et voilà comment BouleChien, Courtney, Olivia, Finn, Al et Jessica se retrouvèrent assis sur des chaises de jardin en fer forgé, d'un blanc immaculé, à siroter du thé sous la lumière mordorée du jour déclinant. Marco et Félix avaient préféré se poser sur la pelouse, pour profiter des derniers rayons de soleil.

Tout se passait le plus civilement du monde. Détendu, David se rengorgeait, bien droit sur sa chaise, devant sa tasse de thé. On parlait de tout et de rien, on prenait des nouvelles de tel ou tel, jusqu'à ce qu'au détour d'une phrase, BouleChien confie qu'il se languissait de retrouver Brooke. David s'était alors tourné vers lui en le fusillant du regard, ne provoquant chez BouleChien qu'une irrépressible envie de rire devant son attitude plus que théâtrale.

— Brooke peut aller au diable, je m'en tape.

Non, décidément, BouleChien n'avait jamais vu un enfant parler comme lui.

— Comment ça, ils vous ont abandonnés ? demanda-t-il pour essayer de creuser la question.

— Comme j'ai dit… ! Au départ, l'idée, c'était que mes gars et moi on escorte le camion sur le pont en échange d'une partie des vivres qui se trouvaient à l'intérieur.

— Vraiment ? répondit BouleChien en haussant les épaules. J'étais pas au courant. C'était pas ma bouffe. C'était pas mon camion. Même si j'étais

là quand on l'a trouvé. Par contre, toi, j'ai pas le souvenir que t'aies participé à cette prise…

— C'est vrai, je n'étais pas là, répondit David d'un ton calme. D'ailleurs, tu le sais très bien. Mais le deal, c'était…

— Ouais, ouais, j'ai compris. Vous escortez le camion sur le pont et ils vous filent une partie de la bouffe. T'as forcément vu ça avec Ed et Brooke. Pas avec moi.

Deux gardes en blazer rouge se tenaient en retrait, le fusil au côté. BouleChien se souvenait de ces armes. Et pour cause, puisqu'elles venaient du musée. Il se souvenait aussi du raffut qu'avait fait David pour les avoir et de sa fierté lorsqu'il y était parvenu. Enfin, il se rappelait qu'ils ne leur avaient donné qu'une très faible quantité de munitions. Les fusils qu'il avait sous les yeux étaient-ils seulement chargés ? Ou n'était-ce qu'un leurre ?

— Nous avons respecté notre part du marché, poursuivit David. Nous avons fait traverser le camion, ce qui n'a pas été facile, vu le monde agglutiné sur le pont suite à l'incendie. Et puis, dès que nous nous sommes retrouvés sur l'autre rive, le camion a accéléré et s'est éloigné. On a bien essayé de le prendre en chasse, mais peine perdue…

— Ils vous ont abandonnés.

— Oui, répondit David d'un ton neutre.

— David l'a très mal pris, commenta un ado qui s'approchait de la tablée. Il l'a ressassé pendant des semaines.

Sa tête était auréolée d'une incroyable tignasse en pétard, il était vêtu d'un étrange manteau, à l'évidence fait maison, constitué d'un impossible patchwork de différents bouts de tissus, ce qui ne l'empêchait apparemment pas de jouir d'une certaine autorité. Il se tenait derrière David, les mains appuyées sur le dossier de sa chaise.

— David en a été profondément froissé, poursuivit-il.

— Je n'en doute pas, répondit BouleChien. Maintenant, encore une fois, je ne suis au courant de rien. Je découvre. Mais je suis persuadé qu'ils avaient leurs raisons.

— Certainement, convint David, et tu veux que je te dise laquelle ?

— Vas-y.

— Ils n'ont jamais eu l'intention de partager leurs vivres. Ils nous ont utilisés parce que c'était pratique pour eux et puis ils nous ont laissés tomber, comme ils l'avaient prévu depuis le début.

— Je suis sûre que non, objecta Courtney.

— Parce que t'étais là ?

— Non. Je n'y étais pas. Et c'est bien là le problème. On a été séparées. Voilà pourquoi BouleChien et moi on cherche Brooke. Mais en fait, tu vois, je connais bien Brooke. Oh ! bien sûr, elle a une grande gueule, mais elle a bon cœur.

— Bon cœur ? ironisa David, dédaigneux. Arrête, on se croirait dans une émission de téléréalité américaine. Personnellement, du peu que j'en ai vu, je serais plus enclin à dire que c'est une sacrée petite salope. Méchante et égoïste.

Courtney se leva d'un bond et se pencha sur lui, les poings serrés. Les deux gardes firent mine d'intervenir. D'un petit geste de la main, David les arrêta. Le demi-sourire qu'il affichait en soutenant le regard de Courtney ne faisait qu'envenimer les choses.

— Je ne te permets pas de parler comme ça de mon amie ! brailla-t-elle. Tu te prends pour qui ? Tu m'impressionnes pas ! Pas plus que tes baltringues avec leurs fusils. Je vous prends quand vous voulez, bande de couilles molles.

— Assieds-toi, répliqua calmement David.

— Pas tant que tu ne te seras pas excusé.

— Laisse tomber, frangine, intervint BouleChien, certain que jamais David n'y consentirait. Il en vaut pas la peine.

— Mmh, t'as raison…, dit-elle en se rasseyant, non sans lancer un coup de menton vengeur à David.

— J'ai peut-être eu des mots un peu forts, admit ce dernier, toujours aussi condescendant. Mais vous comprenez ma colère ? Enfin, j'espère… On respecte sa parole.

— Parfaitement…, grogna Courtney en le gratifiant du plus noir de ses regards.

— Et, apparemment, elle compte beaucoup pour vous, poursuivit David. Sinon, vous n'auriez pas fait tout ce chemin depuis la tour de Londres pour la chercher. Rien que ça, c'est déjà une prouesse.

— Faut rien exagérer, nuança BouleChien. C'était pas si difficile.

— Dites-m'en un peu plus, poursuivit David. Racontez-moi comment se passe la vie à la Tour. Je suis curieux de savoir comment les autres s'en sortent.

Très bien, *mon pote,* pensa BouleChien, *puisque t'insistes*. Et la balle changea brutalement de camp. BouleChien se lança dans une longue

description de leurs conditions de vie, sans se priver de quelques exagérations, mais se refusant à tout mensonge éhonté. Ainsi peignit-il le tableau d'une joyeuse bande de guerriers, grassement nourris et lourdement armés, menant grand train dans l'antique château du bord de la Tamise.

Ses comparses ne se privèrent pas d'ajouter leur grain de sel à son récit, en racontant quelques anecdotes. David les écouta attentivement, puis demanda des éclaircissements. Finalement, BouleChien leva la main.

— Très bien, dit-il, on a répondu à tes questions, mec. Maintenant, à toi de répondre aux nôtres, OK ? Donc, en mettant de côté ta rancœur, est-ce que t'as la moindre idée de ce qui a pu arriver à Brooke et à ceux qui l'accompagnaient après qu'ils vous ont *abandonnés* ?

— Quand bien même je le saurais, pourquoi je vous le dirais après ce qu'ils nous ont fait ?

— Pourquoi pas ? Après tout, on est du même bord. L'ennemi, c'est les parents.

— Parfaitement d'accord, répondit David. Hélas, c'est un point de vue qu'ils n'ont pas eu l'air de partager quand ils se sont enfuis.

— Certes, mais, si je retrouve Brooke, je pourrai lui demander pourquoi ils ont fait ça et te le dire ensuite.

David regarda BouleChien en souriant.

— En toute franchise, reprit-il, je n'ai aucune idée de l'endroit où ils ont pu aller. Et, comme je l'ai déjà dit, c'est le cadet de mes soucis.

BouleChien soupira bruyamment, imitant le bruit d'un ballon qui se dégonfle.

— Pour de vrai ?

— *Pour de vrai*, répéta David avec plus qu'une pointe de mépris dans la voix.

Le garçon avec le manteau en patchwork ricana.

— Bon, si je comprends bien, aucun d'entre vous n'est disposé à m'aider. Mais… et mes potes, là ? dit BouleChien en désignant le reste de la bande. Olivia, Al, Jessica, Finn ? Ils n'étaient pas avec nous au musée. Ils ne connaissaient personne dans le camion. Eux, vous pouvez bien les aider ?

Les concernés se réveillèrent d'un coup, clamant ensemble une série de noms et d'informations. David et Patchwork se serrèrent l'un contre l'autre et échangèrent quelques mots à voix basse. Finalement, Patchwork déclara :

— Écoutez. Je m'appelle Jester. Je suis le bras droit de David.

L'équipage du bateau marmonna de vagues saluts.

— Je suis au courant de tout ce qui se passe ici. Je connais le nom de tout le monde. Je sais d'où ils viennent et ce qu'ils faisaient avant. J'ai toutes les infos. Donc, à l'avenir, si vous avez quelque chose à demander, n'hésitez pas, demandez-le-moi, d'accord ? Surtout pas de jugement hâtif. Et vous avez raison : nous ne pouvons pas vous tenir rigueur de ce qui s'est passé avec le camion.

Sur ces mots, il serra la main de tout le monde, faisant mine de se concentrer pour se souvenir du nom de chacun. Al fut le dernier qu'il salua. La poignée de main fut un peu plus longue que pour les autres.

— Al, mon ami, dit-il avec un large sourire d'animateur de jeu télé. Tu as de la chance. Ta sœur est ici, avec nous.

Al bondit de son siège comme si quelqu'un lui avait planté une fusée dans les fesses. Soudain, son gros visage ingrat et boutonneux aurait presque paru charmant tant son sourire était radieux. Il tremblait d'excitation.

— Elle est là ? Maria est là ?

— Ici même.

— Et… elle va bien ?

— Tout le monde va bien ici, répondit Jester en gratifiant Al d'une bonne claque dans le dos. On prend soin de nos troupes.

Il appela alors un des gardes et lui donna un ordre bref auquel le garçon acquiesça, avant de tourner les talons et de s'éloigner à grands pas. Aussitôt, David et Jester furent bombardés de questions par les autres gamins.

Pendue à la manche de son manteau en patchwork, Olivia ne cessait de demander à Jester :

— Et mon frère ? T'es sûr qu'il est pas là ? Son nom, c'est Paul Channing. Il a les cheveux bruns, il est plus âgé que moi, très grand…

— Désolé, trésor.

— Tu pourrais vérifier ? Ça a pu t'échapper…

David lui fit signe de se taire.

— Crois-moi, dit-il, Jester sait. Jester sait tout. S'il dit que ton frère n'est pas là, c'est qu'il n'est pas là. Et cela vaut pour tout le monde.

— Mais on peut essayer de demander ? insista Jessica. Les autres gamins, peut-être qu'ils savent quelque chose.

— J'aimerais autant que vous n'alliez pas ennuyer tout le monde. Laissez faire Jester.

— Arrête de déconner, répondit BouleChien en se levant. Tu ne penses quand même pas nous empêcher de parler à qui on veut ?

David leva les mains au ciel. BouleChien lui jeta un regard noir avant de dévaler les marches et de s'approcher d'un groupe de gamins occupés à désherber les rangs de légumes. À son approche, ils s'arrêtèrent, se redressèrent et frottèrent leurs mains sur leurs pantalons.

— Nous sommes à la recherche d'amis, dit-il avec un peu plus d'agressivité qu'il n'aurait voulu. L'un d'entre vous sait peut-être où ils se trouvent. Mais David prétend que nous devons passer par lui…

Une gamine maigrelette, le visage et les mains sales, s'apprêtait à répondre, non sans avoir préalablement interrogé David du regard. BouleChien le vit faire non de la tête.

— Si David dit qu'il ne sait rien, alors nous non plus, lança la petite.

— Absolument, confirma une fille à côté d'elle. On ne peut vraiment pas vous aider.

Étouffant un juron, BouleChien alla trouver le groupe suivant et obtint la même réponse. Personne ne voulait lui parler. Au bout de quelques minutes, il baissa les bras et se retourna vers la terrasse d'où David le regardait d'un air satisfait.

Leurs regards se croisèrent. BouleChien fulminait. On voyait sa poitrine se gonfler au rythme de ses inspirations. David l'avait ridiculisé.

La tension retomba en même temps que résonnèrent les rires et les cris d'une fille qui sortait en trombe du palais. Courant droit vers Al, elle se jeta dans ses bras. Ils s'embrassèrent longuement, tous deux en pleurs. À la vue de ce spectacle, BouleChien ne put s'empêcher de s'imaginer dans la même situation avec Brooke, elle pleurant sur son épaule pendant qu'il lui passait tendrement la main dans les cheveux…

Pourtant, malgré ses efforts, l'image peinait à prendre corps. Ni l'un ni l'autre n'étaient du genre à se laisser aller à de telles effusions. Et, pour la mille et unième fois, il se demanda où elle était et ce qu'elle pouvait bien faire. Chaque pas en avant pour se rapprocher d'elle semblait s'accompagner de deux pas en arrière.

13

— Écoute, pourquoi ne pas passer la nuit ici ? Allez manger quelque chose, et puis nous nous retrouverons après ?

Courtney mit un moment à comprendre que David s'adressait à elle. Les épaules voûtées, le visage fermé, BouleChien traînait sa colère parmi les jardiniers, sous l'œil impassible de David qui le regardait du haut de la terrasse, debout, les bras croisés.

— Faut qu'on bouge, répondit fermement Courtney.

— Mais pour aller où ?

— Pas ton problème.

— Navré qu'on soit partis d'un si mauvais pied, dit David d'un ton magnanime en se tournant vers elle, bras ouverts. Je n'ai absolument rien contre vous. C'est Brooke et les autres qui m'ont laissé tomber. Peut-être me suis-je emporté. Si j'ai pu vous froisser, j'en suis désolé. Je vais me calmer. C'est juste que… le simple fait d'entendre son nom a fait remonter de mauvais souvenirs.

— C'est ma meilleure amie.

— Je sais. Et je t'en prie, ne va pas croire que ça ne me touche pas.

— Ouais, ben je vais la retrouver.

— Bien sûr, bien sûr, et c'est tout à ton honneur, mais je ne peux décemment pas vous laisser partir comme ça… Après ce qui vous est arrivé, inutile que je vous dise à quel point les rues sont encore dangereuses. Puis-je faire une suggestion ?

— Je t'écoute…

— Pourquoi ne pas rester un moment ici, avec nous ? On a de la nourriture en abondance, de l'eau et l'endroit est très sûr.

— Écoute, je viens de te dire que j'voul…

— Laisse-moi terminer.

— OK. Désolée.

— Je vais envoyer Jester en éclaireur. Il a des contacts partout. Il connaît ces rues par cœur. Si quelqu'un est en mesure de retrouver Brooke, c'est lui.

— Mmh… Ça serait une possibilité, bougonna Courtney.

Puis elle considéra avec une indulgence dont elle ne se serait pas crue capable l'idée de rester un moment au palais, de se reposer, de manger correctement, en sécurité, seule avec BouleChien, sans Brooke dans les parages pour tout gâcher.

— Mais… J'croyais que t'avais dit qu'elle pouvait aller au diable ? ajouta-t-elle.

— Dans certaines circonstances, je sais aussi me montrer adulte, répondit David, souriant. Enfin… Pardon pour le choix de la métaphore. Pas très heureux, en fait. Tu auras corrigé de toi-même… Tout ça pour dire qu'il est peut-être temps que je tourne la page et que je pardonne. Ou alors, c'est de voir ces deux-là réunis qui m'a rendu tout chose.

Il regarda la pelouse, où Al et sa sœur Maria discutaient avec animation pour rattraper au plus vite le temps perdu.

— Restez au moins cette nuit, suggéra David. On vous offrira le meilleur repas que vous ayez mangé depuis le désastre. Vous pourrez aussi vous laver, mettre des vêtements propres.

Ses yeux s'attardèrent sur le jean de Courtney, taché de sombre à l'entrejambe suite au petit accident dont elle avait été victime.

Courtney rougit et se perdit dans la contemplation d'un carré de pelouse, comme si elle avait trois ans.

— Quoi qu'il arrive, poursuivit David, reposez-vous et prenez le temps de réfléchir. On en reparlera au dîner.

Puis il s'approcha d'elle et déclara d'une voix douce, ses yeux clairs rivés aux siens :

— Mais, au fond, peut-être que Brooke n'est pas réellement ta priorité. Je me trompe ? Peut-être que Brooke, c'est du passé ? Ce n'est jamais bon de se raccrocher ainsi au passé. Moi, ce que je vous offre, c'est l'avenir. Ici au palais. Où nous avons grand besoin de gens comme vous. Résistants, aguerris, et qui comprennent bien comment les choses se passent dehors. Vous n'auriez aucun mal à trouver votre place ici. Vous auriez la belle vie… Surtout toi, Courtney.

— J'y réfléchirai.

— Je l'espère bien, répondit David. (Il s'éloigna de quelques pas, se retourna et ajouta :) Quoi qu'il arrive, vous restez ici cette nuit.

— Mais…

— Ça vaut mieux pour vous.

Sur ces mots, il disparut à l'intérieur. Tout se bousculait dans la tête de Courtney. Il fallait qu'elle parle à BouleChien. Elle le chercha du regard. Il n'était visible nulle part.

14

Les jardins du palais étaient entourés de grands arbres, et lorsqu'on se tenait au centre, à côté de l'étang, on pouvait facilement s'imaginer en pleine campagne, sans qu'aucun bruit de voitures ou d'avions ne vienne gâcher l'illusion.

Profitant du fait que David était absorbé par sa discussion avec Courtney, BouleChien s'était éclipsé sous les arbres et longeait le mur d'enceinte. Si pour une raison ou une autre David essayait de les retenir ici, ça valait le coup de trouver une échappatoire.

Or, jusqu'ici, ça ne sentait pas bon.

Le mur lui-même était haut de cinq mètres, surmonté d'une barre en acier hérissée de roues à pointes, au-dessus de laquelle s'élevaient deux bons mètres de fil de fer barbelé recourbé vers l'extérieur.

Clairement, le mur avait été conçu pour empêcher toute intrusion. Quoi de plus normal, après tout, pour un palais royal, résidence de la reine à Londres. Oh ! bien sûr, BouleChien se souvenait de quelques histoires relatant comment certains maboules avaient réussi à s'introduire dans le palais grâce à des stratagèmes plus ou moins élaborés. L'endroit n'en demeurait pas moins une forteresse imprenable. Et, bien entendu, ces murs étaient tout aussi efficaces pour maintenir les gens à l'intérieur.

Plus inquiétant, certains membres de la garde rapprochée de David semblaient patrouiller dans le périmètre. BouleChien en avait repéré un quelques minutes auparavant. En même temps, difficile de le louper avec son blazer rouge vif. BouleChien n'avait eu aucun mal à se cacher derrière un arbre en attendant qu'il passe. En dépit du fusil qui pendait à son épaule, le gamin ne semblait pas prendre sa ronde très au sérieux. Mais qui aurait pu l'en blâmer ? Aucun crevard ne pourrait jamais escalader l'enceinte depuis l'extérieur. À l'évidence, tout ce cérémonial n'était qu'un cirque destiné à rassurer les autres enfants.

À moins que… ? Et, soudain, BouleChien se demanda si certains mômes n'étaient pas retenus ici contre leur gré, comme l'avaient sous-entendu les chasseurs.

Une sorte de camp d'internement, en somme.

— Hé, là !

Merde.

BouleChien n'avait pas repéré un deuxième garde qui, après s'être furtivement approché dans son dos, le tenait en joue avec son fusil.

— Quoi ? demanda BouleChien, le plus nonchalamment du monde.

— Tu devrais pas être ici.

— Pourquoi ?

— Ordre de David.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est dangereux.

— Pourquoi ?

Le gars baissa son fusil et haussa les épaules devant l'absurdité de la discussion. Il avait un gros nez et ne paraissait pas particulièrement agressif.

— Tu t'ennuies pas à tourner comme ça ? demanda BouleChien.

— Si, un peu. Mais c'est toujours mieux que de bêcher des légumes.

BouleChien éclata de rire.

— Comment tu t'appelles, soldat ?

— Andy. Et toi ? C'est CouilleChien, non ?

— Presque.

— Je me souviens de toi, au musée. C'est vous qui nous avez donné ces fusils.

— Exact. Tu t'en es déjà servi ?

— Jamais de la vie, répondit Andy en riant.

Ils se firent un *check* amical.

— Franchement, poursuivit Andy, j'aurais bien aimé rester avec vous. Mais David a pas voulu. Il a dit qu'on devait rester ensemble. Entre nous, ce mec, c'est vraiment une tête de nœud.

— Non ? répondit BouleChien en feignant la surprise. On en apprend tous les jours. Mais dis-moi, Andy, mon pote, est-ce que quelqu'un a déjà passé ce mur ?

— Pff, bien sûr que non. C'est impossible, répondit Andy sans pour autant paraître très convaincant.

— T'es sûr ? Personne ? Ni dans un sens ni dans l'autre ?

Andy le regarda, embarrassé. Jetant discrètement un œil autour de lui, il vérifia que personne ne rôdait dans le coin, puis répondit :

— Si je te raconte quelque chose, tu me promets de ne jamais dire à personne que ça vient de moi ?

— Tu peux compter sur moi, mon pote.

— Y a un passage. C'est les enfants qui l'ont fait. Ils ont tordu les herses rotatives pour qu'elles ne tournent pas et ils ont coupé des barbelés. Et puis, ils les ont remis en place pour que ça ne se voie pas. D'façon, David y va jamais.

— Pourquoi y z'ont fait ça ?

— Ben, pour pouvoir entrer et sortir, pardi ! Sinon, David nous laisse pas.

— Pour s'enfuir d'ici ?

— Non. Mais certains prennent des trucs, genre, de la bouffe, qu'ils échangent avec les enfants des autres communautés.

— Mais pas toi, soldat, hein ? Tu ne manges pas de ce pain-là ?

— Franchement, jamais eu le courage. En plus, j'ai un blazer… donc quelques privilèges à préserver.

— Bon, alors, tu me le montres, ce passage ?

Andy secoua la tête et regarda ses chaussures.

— Je t'en ai déjà trop dit. Si David l'apprend…

Au bruit de quelqu'un approchant dans le sous-bois, il se tut, la mine déconfite de celui qui attend de passer dans le bureau du proviseur. Voyant qu'il ne s'agissait que de Courtney, il se détendit et sourit.

Celle-ci lui répondit par un vague salut s'apparentant davantage à un ordre de déguerpir qu'à une invite à participer à la discussion, puis elle alla droit vers BouleChien.

— Ah, t'es là, dit-elle d'un ton ronchon. Je t'ai cherché partout.

— J’faisais juste une petite balade. Pour me dégourdir les pinceaux.

— Mmh, je vois…

BouleChien prit alors congé d’Andy et retourna vers le palais au côté de Courtney.

— David veut qu’on reste pour le dîner, annonça-t-elle. Mais Al a des nouvelles qui pourraient bien changer les choses.

— Cool. Envoie.

— Il te le dira lui-même.

15

Sous sa tente close, assis en tailleur sur un tapis de sol, Shadowman vérifiait son matos en prévision de sa sortie nocturne. Des éclats de voix résonnaient un peu partout. C'était toujours bruyant, ici, dans les taudis du bout du parc. Une suite sans fin de chiens qui aboient, d'éclats de rire, de cris, de bagarres, de plaisanteries, de chants. Jusqu'à des vagissements de nourrissons. Personnellement, il avait du mal à imaginer comment on pouvait élever des enfants dans un monde aussi barjo. Quelques filles étaient tombées enceintes et, sans trop qu'on sache comment, avaient survécu à l'accouchement.

La tente était minuscule. La publicité, là où il l'avait trouvée, avait beau parler d'une deux-places, on y tenait à peine seul. Ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il agissait en solitaire et ne s'en portait que mieux. Pas question de s'embarrasser de compagnie, d'affaires, de responsabilités. Voyager léger. C'était ça, la clé. En dehors de son sac de couchage, tout ce qu'il possédait tenait dans son mini sac à dos, conçu à l'origine pour transporter un ordi portable, qui épousait à merveille la forme de ses omoplates. Sous son manteau, personne ne pouvait en soupçonner l'existence.

Le contenu de ses poches, dont il avait entrepris l'inventaire, s'étalait sur son sac de couchage. Une opération qu'il réalisait régulièrement. Une sorte

d'habitude, pour ne pas dire d'obsession. Un petit rituel censé lui apporter protection et chance. Il prenait successivement en main tous les objets, se remémorait pourquoi il les possédait, puis, avec précaution, les remettait à leur place, au fond de ses poches. Comme l'aurait fait un paysan avec ses outils ou un soldat avec son arme.

L'ensemble se résumait à peu de chose.

Des denrées d'urgence : quelques fines tranches de bœuf séché, des fruits secs, un vieux bout de chocolat rance, un plan de Londres, un couteau suisse, un compas, un briquet, une boîte d'allumettes dans un sachet étanche, accompagnée de quelques bouts de chandelle, un nécessaire à couture, une pierre à aiguiser pour le poignard qu'il portait à la ceinture, dans un fourreau, un petit assortiment d'outils qui allaient dans une chouette petite boîte toute plate, une assiette en fer-blanc, des couverts de camping, une torche électrique, quelques piles de rechange, des mini jumelles, un ou deux stylos-billes, du papier, une trousse de premiers secours avec pansements, crème antiseptique et antalgiques, un livre de poche qu'il jetterait dès qu'il l'aurait terminé pour le remplacer par un autre, du gros scotch, une paire de chaussettes de rechange, un maillot de corps. Inutile de s'embarrasser de vêtements. De toute façon, il ne se lavait jamais, ou presque. Quant aux habits, dans ce nouveau Londres, il n'y avait qu'à se servir pour en avoir des neufs. L'important, c'était de pouvoir faire le paquetage et lever le camp en un clin d'œil. Ainsi, il dormait tout habillé, avec ses bottes, son sac à dos à ses pieds, au fond du sac de couchage. Il lui fallait moins d'une minute pour se lever, enfiler son sac, accrocher ses gourdes à sa ceinture et jeter son manteau sur ses épaules. Il le savait. Il s'était chronométré. Et, tous les dix jours, il répétait l'enchaînement afin de vérifier qu'il n'avait pas perdu la main.

Dans ce scénario, il laissait la tente. Profiterait bien à quelqu'un d'autre. D'façon, là encore, rien de plus simple que de s'en procurer une neuve. Et puis, pour parler franchement, il préférait dormir à l'intérieur, sous un toit. En revanche, il emportait le sac de couchage, roulé, qu'il installait en travers de sa poitrine.

Il se demandait bien pourquoi ces enfants avaient choisi de vivre dans des tentes ou des huttes de fortune plutôt que dans un immeuble en dur. C'était forcément plus dangereux. En même temps, c'est ce qui semblait leur plaire. Braver le danger. Attendaient-ils que les adultes s'en prennent à eux ? Ils avaient l'air de bien aimer se battre. Une mère et un père avaient

eu le malheur de s'aventurer dans le camp la semaine précédente. Ils avaient été pris en chasse par une horde de gamins munis de pierres et de bâtons. Quand ils en avaient eu fini avec eux, leurs corps écrabouillés ressemblaient davantage à deux monticules de viande hachée qu'à deux êtres humains.

Voilà ce qu'ils faisaient des adultes. Peut-être que leur bidonville était une manière de ne rien devoir au monde que ceux-ci leur avaient laissé – même si Shadowman doutait sincèrement qu'ils puissent analyser la situation en ces termes. De fait, ils ne paraissaient guère portés sur la réflexion. Ils vivaient au jour le jour, dans la plus grande précarité, sans s'arrêter pour regarder en arrière, pas plus que devant eux, sans se poser la moindre question. À cet égard, ils se ressemblaient.

Il fourra les objets dans ses poches et rangea ceux qui restaient dans celles, innombrables, de son sac à dos. Chaque chose à sa place. Le tricot de corps calait l'ensemble et étouffait jusqu'au plus léger tintement. Satisfait, il se redressa, passa la tête dans l'unique et épaisse sangle du sac, puis enfila son manteau. Les enfants du bidonville portaient un étrange mélange de vêtements pillés à droite à gauche : des pièces d'uniformes militaires, des trucs chics, du style punk, des blousons de cuir, des robes extravagantes… C'était à qui serait le plus vulgaire. Le manteau ne trancherait donc pas. Dans d'autres circonstances, et avec d'autres enfants, il l'aurait peut-être enlevé, roulé et porté sur ses épaules, comme une couverture, mais, là, dans cette communauté, il avait le sentiment qu'il aurait pu être habillé n'importe comment et passer inaperçu.

Le camp végétait dans son état de saleté habituel. En effet, un des plus gros problèmes que les gamins avaient à gérer depuis le désastre, c'était l'ennui. Au fond, leur situation devait beaucoup ressembler à ce que les hommes avaient vécu pendant la guerre ; ce que corroboraient les récits qu'il avait pu entendre ici et là : des jours d'un inlassable ennui, ponctués de brefs épisodes de profonde terreur et de violence extrême. À ceci près qu'aujourd'hui, c'était la vie de tout le monde. Pas de télé, d'ordinateurs, de tablettes, de téléphones portables, de Xbox… Strictement rien à faire sinon essayer de rester en vie.

Le taudis était installé en grande partie sur la dalle de la cour d'honneur, et débordait sur la pelouse du parc, où un groupe de gamins jouaient au foot. Comme souvent, le ballon était un peu dégonflé. En effet, ceux-ci se perçaient avec une facilité inverse à celle des réparations. De sorte qu'une

balle gonflée correctement n'était pas loin de s'apparenter à un précieux trésor.

D'autres jeux avaient cours : les plus jeunes se poursuivaient, des gamines s'égayaient autour d'une de leurs inventions, savant mélange de cloche-pied, de saut à la corde, de bonds, de claquements de mains, de chants et de comptes et décomptes à haute voix. Néanmoins, pour l'immense majorité des enfants, l'essentiel de l'activité consistait à se prélasser sur ce qu'ils avaient pu trouver pour se poser : chaises cassées, souches, tas d'ordures. Ils palabraient sans fin, tels les participants éreintés d'ennui d'une quelconque émission de téléréalité. Bien entendu, ils ne pouvaient pas discuter de ce qu'ils avaient regardé à la télé la veille, ni du dernier morceau qu'ils avaient écouté, encore moins de ce qu'ils avaient pu dénicher sur YouTube, pas plus que du dernier jeu vidéo ou des résultats sportifs du week-end… Restait le commérage. Paraît qu'un tel… J'te jure… Alors, elle a dit… Non !… Mais bien sûr qu'y sont ensemble…

Autre avantage à se fondre dans le décor : on n'avait pas besoin de parler aux autres. Shadowman s'avançait dans le camp à grands pas, s'arrêtant ici ou là près d'un des feux que les enfants faisaient brûler jour et nuit et s'immergeant dans les panaches de fumée du brasier. Voilà longtemps qu'il avait compris que les adultes pouvaient flairer les enfants. Aussi faisait-il tout ce qu'il pouvait pour masquer son odeur. La fumée était sûrement le meilleur désodorisant qui soit. Il imprégnait les vêtements, les cheveux, la peau, jetant un voile de fumée sur toutes les odeurs nauséabondes d'un corps dénué d'hygiène. Il avait étalé de la suie sur sa peau pour n'être plus qu'un crasseux de plus.

Non loin, des gamins faisaient de la « musique » en cognant sur des cartons, en tapant du pied ou en claquant des mains pour accompagner les scansions d'apprentis rappeurs – dont l'un s'échinait sur une vieille guitare à laquelle ne restaient plus que trois cordes. De temps à autre, un des participants sortait du rang et esquissait quelques pas de danse, en mode *battle*.

À quelques encablures de là, deux garçons se bastonnaient. Une petite foule les entourait. Ils se battaient pour de vrai, ce qui avait le don de faire rire aux éclats les spectateurs. Shadowman esquissa un sourire. Personne ne pensait plus à ce qui les obsédait en permanence : la nourriture. D'où elle viendrait, en quoi elle consisterait, quelle quantité il y aurait.

Bien sûr, le compte n'y était jamais. Et c'était rarement ragoûtant. Le plus souvent, c'était périmé ou rance.

La moitié des gamins du camp était encore en maraude dehors, occupés qu'ils étaient à fouiller les magasins et les maisons à la recherche de ce qui pouvait leur être utile. Tels des chasseurs rentrant d'une battue, leur retour déclenchait toujours une vague d'excitation.

Encore une des raisons pour lesquelles Shadowman préférait travailler en solitaire. Il pouvait ainsi choisir sa propre nourriture et s'occuper de lui sans avoir à s'inquiéter des autres, sans être obligé de partager ni d'attendre que les caïds veuillent bien lui laisser quelques miettes.

Il avisa un des enfants avec lesquels il avait sympathisé, une petite frappe irlandaise répondant au surnom de Paddy. Assis tout seul dans un coin, il jouait avec des figurines à moitié cassées. Shadowman s'assit à côté de lui. Paddy le salua.

— C'est quoi, ça ? demanda Shadowman en désignant les bonshommes qui ressemblaient à des guerriers du futur.

— Des figurines Halo. Je les ai dégottées dans un magasin de BD, y a quelques mois de ça. Mais, là, elles sont un peu fatiguées… Ça serait cool si je pouvais en trouver des neuves.

— J'adorais jouer à Halo, répondit Shadowman. Ma mère arrêtait pas de gueuler « arrête avec ce foutu jeu… »

— Ouais. La mienne aussi.

— Mon préféré, c'était Fable.

— Connais pas.

— Top cool. Bonne histoire. Bonne action.

— Moi, j'aime les jeux où faut péter des trucs… dégommer des gens…

— Ouais.

Du raffut éclata à la lisière du camp. Quelqu'un rentrait. Shadowman vit John et Carl qui traversaient la grand-place d'un pas décidé, les bras encombrés de cartons emballés dans un film plastique. Ils affichaient un large sourire. Dans leur sillage suivaient d'autres gars, chargés eux aussi de boîtes.

John et Carl étaient les deux caïds du camp. Mais le grand manitou, c'était John. Pour sa part, Shadowman le considérait avant tout comme un petit salopard édenté, moche comme un pou et mauvais comme une teigne, dont la personnalité se résumait à un mélange désastreux de bêtise et de débrouillardise acquise dans la rue, le tout saupoudré d'une fâcheuse

tendance à céder à des rages d'une extrême violence qui le prenaient sans crier gare. Les autres enfants en avaient une trouille bleue et il se servait de cet avantage pour asseoir son autorité sur la communauté. Car, en dépit de l'apparente anarchie, une certaine discipline, aussi tordue que mouvante, régnait dans le groupe. D'ailleurs, au fond, les enfants n'étaient pas mécontents d'être aux ordres de ce jobard. Ça leur apportait un sentiment de sécurité.

Carl était son second. Plus malin et moins moche, au propre comme au figuré, il s'habillait style pirate et ne se défaisait jamais du bandana noué autour de son crâne. Entre les deux, il n'y avait pas l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette, Carl se satisfaisant de sa position et ne manifestant aucune envie de prendre la place du chef. Il était le seul à pouvoir ramener John dans le droit chemin quand il lui arrivait, plus souvent qu'à son tour, de péter les plombs. En effet, de ce qu'en avait vu Shadowman, John était un vrai psychopathe, un fou furieux. S'il n'y avait pas eu le désastre, nul doute qu'il aurait été interné. Seulement voilà, dans ce nouveau monde qui marchait sur la tête, des cinglés comme John étaient des despotes et des généraux.

Le peloton approchant, Shadowman constata que les cartons qu'il rapportait contenaient non pas de quoi manger, mais des cannettes de bière et de cidre. Et John, pas peu fier, haranguait déjà la foule.

— Regardez ce que tonton Johnny vous rapporte, bande de merdeux, beuglait-il d'un air triomphant. Après ça, vous direz pas que je m'occupe pas bien de vous. Ce soir, c'est la fête au village ! Et pas un adulte pour nous gâcher le plaisir ! Pas de parents, pas de flicards, on va se la mettre jusqu'au bout de la nuit !

Paddy se leva et courut se planter devant lui.

— Files-en une, files-en une ! cria-t-il gaiement.

Pour toute réponse, John lui décocha avec désinvolture un bon coup de pied dans les parties. Paddy s'effondra, répandant ses figurines un peu partout. John éclata de rire et reprit sa route, en en broyant quelques-unes sous sa botte au passage.

— Plus tard, dit-il. Et t'attendras ton tour, comme tout le monde, Irlandais de mes deux. On va se prendre une bonne biture… dans les règles de l'art. Ça fait des lustres que j'ai rien picolé.

Puis il s'approcha de sa casemate et laissa tomber son carton à terre, sur le seuil de la porte. Les autres empilèrent les leurs autour du sien.

— Écoutez-moi, bande de brindezingues, cria John en montant sur les cartons. Ce soir, je veux un vrai feu de joie, de la musique et de la bouffe. Alors, occupez-vous de ça ! Et que ça saute ! Quand tout sera prêt, on pourra tranquillement se rincer le gosier. Enfin, non, pas tous, seulement ceux qui auront bien bossé.

Puis, content de lui, il sauta de son perchoir, arracha le couvercle de son carton et attrapa une cannette, qu'il ouvrit avant de la porter à sa bouche. Tandis qu'il en engloutissait d'un coup le contenu, il croisa le regard de Shadowman.

— Qu'est-ce tu regardes ?

— Rien, répondit Shadowman en baissant les yeux, gêné d'avoir ainsi été repéré.

De toute évidence, son aura d'invisibilité avait ses limites.

— Amène-toi.

N'ayant d'autre choix que de s'exécuter, Shadowman s'avança sous le regard de John qui le fixait par-dessus sa cannette de bière. Il se sentait aussi nu que ridicule.

— Ça fait un moment que je t'ai dans le collimateur, toi, lança le caïd. Et j'suis pas sûr de pouvoir te blairer.

— Où t'as eu la bière ? répondit Shadowman en haussant les épaules.

— Qu'est-ce ça peut te foutre ?

— Comme ça, ça m'intéresse.

— Ah ouais, ça t'intéresse ? Tu t'intéresses à beaucoup de choses, dis-moi. Je te vois fourrer ton nez partout, comme une petite fouine.

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'il lâchait sa main gauche en un ample revers que Shadowman, d'instinct, esquiva en se baissant et en reculant.

— Mais c'est qu'on serait rapide avec ça ?

— Un peu.

John se plia en deux et, durant un moment, Shadowman se demanda ce qu'il allait faire. Finalement, il saisit une autre bière et la lui lança. Shadowman la rattrapa avec adresse.

— Santé, fit John.

— Merci. Il est où, le piège ?

— Pas de piège. On a trouvé ça dans la cave d'un pub… si tu veux savoir. C'est rempli ras la gueule. Une chance, quand on sait comment le précédent raid de Carl a foiré. Enfin, j'envoie une autre équipe là-bas pour récupérer le reste. Allez, bois !

Shadowman ouvrit sa cannette, puis leva le coude. D'un geste vif comme l'éclair, John sortit un couteau et, profitant qu'il avait la tête en arrière, enfonça la pointe sur sa gorge.

— Eh ben, Snoopy. On dirait que t'as baissé la garde, là, dit-il en collant son visage à celui de Shadowman, sans cesser d'appuyer sur la lame, au point qu'une goutte de sang coula dans son cou. Je t'ai à l'œil, va ! Tu peux en être sûr…

— Pigé, s'étrangla Shadowman en essayant de masquer les tremblements de sa voix.

John retira le couteau avec un sourire plein de dédain et tourna les talons. Une de ses nanas s'approcha de lui en courant. John la repoussa sans ménagement.

— Dégage. T'inquiète, t'en auras… Le moment venu…

Puis il s'assit sur les cartons et alluma une cigarette. Autour de lui, les gamins s'affairaient en tous sens pour que tout soit à sa convenance.

Shadowman se demanda si ce n'était pas là un présage, une vision du destin qui attendait les hommes. La situation allait-elle dégénérer au point que l'humanité tout entière sombrerait dans cette sordide existence ? La précarité et la loi du plus fort allaient-elles triompher ou bien les choses se conformeraient-elles à l'image de ce que David avait institué à Buckingham Palace ?

C'était marrant, au fond. L'humanité possédait un tel instinct de survie qu'elle résistait au pire. Il avait lu des histoires évoquant des enfants du tiers-monde qui vivaient sur des tas d'ordures. Des gamins de cinq, six ans qui, pour aider leur famille, triaient des poubelles à longueur de journée pour quelques centimes. Et tout ça, pour quoi ? Pour qu'ils puissent à leur tour devenir adultes, avoir des enfants qui eux-mêmes vivraient de la décharge…

Ni la faim, ni les maladies, ni la violence ne venaient à bout de cette flamme. L'immense majorité d'entre eux préférait demeurer dans des conditions sordides plutôt que mettre fin à leurs jours.

Il se remémora un vieux bonhomme qui habitait dans sa rue quand il était petit. Il avait vécu là toute sa vie. C'était même un des derniers résidents originaires de Notting Hill. Tout le monde attendait qu'il meure dans l'espoir de pouvoir racheter sa maison. De fait, s'il l'avait mise en vente, il en aurait sans doute tiré deux millions de livres. Mais il ne souhaitait pas vendre. Il ne voulait pas déménager.

Le matin, Shadowman le voyait parfois partir faire ses courses. Il était très vieux et marchait le dos courbé, les mains déformées par l'arthrite. C'est tout juste s'il pouvait encore se déplacer. Le voir avancer au ralenti en traînant les pieds jusqu'au bout de la rue faisait peine à voir. Ça lui prenait presque toute la matinée. Et puis, avec les quelques pièces qu'il avait, il s'achetait une demi-miche de pain, des biscuits bon marché, un litre de lait, des œufs, puis s'en retournait chez lui comme il était venu.

Shadowman ne savait rien de son passé, pas plus que ce qui occupait ses pensées tandis qu'il se traînait d'un bout à l'autre de la rue pour faire ses maigres emplettes. Mais il était convaincu que si quelqu'un lui avait demandé s'il voulait en finir, il aurait répondu non. Il était toujours vivant. Il se débrouillait encore. Et il voulait que ça continue aussi longtemps que possible.

Comme si un élan vital poussait toute chose à continuer de mener son existence, quel qu'en soit le coût. Ces gamins étaient vivants et ils continueraient à vivre. Peut-être même qu'ils allaient reconstruire le monde. Qui sait ? Ce n'était pas la première grande épidémie qui s'abattait sur les hommes. La peste noire avait bien rayé de la carte la moitié de la population européenne sans que cela ne signe la fin de l'humanité. Certes, ce mal-ci était sans doute plus meurtrier. Les trois quarts ? Mais, puisque les enfants n'étaient pas touchés, ils allaient survivre. Par conséquent, d'une manière ou d'une autre, ils reconstruiraient un monde nouveau. Car, jusqu'ici, tout semblait indiquer qu'ils étaient immunisés. Shadowman avait quinze ans maintenant. Et il ne montrait aucun signe de maladie. Ni kystes, ni furoncles, ni pensées bizarres. Mais ça ne voulait pas dire qu'il en serait toujours ainsi.

Personne ne pouvait prédire de quoi l'avenir serait fait.

Ce qui était sûr, c'est que, s'il voulait préserver ses chances, il devait se tenir à distance de John pendant un certain temps.

Il vida la cannette et la jeta sur un tas de déchets.

Bientôt la nuit. L'heure de se mettre en route.

Des choses à faire.

Du monde à voir.

16

David se trouvait sur le balcon du palais, en compagnie de Jester. De tout Buckingham, c'était l'endroit qu'il préférait. Par le passé, lors des grandes occasions comme les mariages, les naissances ou les jubilés, la famille royale avait coutume d'apparaître là pour saluer la foule. Aujourd'hui, c'était David qui appréciait d'y venir pour se perdre dans la contemplation de Saint James Park et, au-delà, de Londres, qu'il considérait comme son royaume. Son monde. La seule ombre au tableau, c'était ces squatteurs dans leurs taudis, à l'autre bout du parc. Une communauté de réfractaires, qui échappait à son contrôle. Autant dire une épine dans le pied qui lui pourrissait la vie chaque fois qu'il y pensait. Il fallait absolument qu'il trouve un moyen de les ramener de son côté.

Mais, pour l'heure, il avait d'autres soucis. Ici, chez lui. En la personne de ces huit importuns qui s'étaient présentés à sa porte.

— Donc, ils acceptent de rester pour la nuit ? demanda-t-il sans même prendre la peine de se tourner vers son second.

— Ouais.

— Bon, c'est déjà ça. On va pouvoir relâcher un peu la surveillance. Ce qui me laissera tout le temps d'entreprendre Courtney. Quelque chose me dit qu'elle ne serait pas contre le fait de rester ici. Au moins pour un temps.

Tu penses qu'elle a gobé mon histoire quand je lui ai dit que j'allais t'envoyer fouiner dehors à la pêche aux infos ?

— Je crois que oui, répondit Jester en dodelinant de la tête et en s'appuyant à la balustrade à côté de David. Elle a pas l'air d'avoir inventé l'eau tiède.

— On va organiser une grande cérémonie pour ton départ, avec tambours et trompettes, poursuivit David. Ils n'y verront que du feu. Ensuite, il ne sera pas difficile de les garder au chaud ici, le temps que tu reviennes avec des nouvelles de Brooke. Avec un peu de chance, d'ici là, ils auront goûté à la belle vie et ils ne voudront plus partir. J'offrirai à BouleChien un poste à responsabilités. Pourquoi pas général.

— Quel nom ridicule, dit Jester. Comment peut-on espérer arriver à kekchose avec un nom aussi pourri que BouleChien ?

— Peut-être, mais la clé, c'est lui. Ils lui obéissent. Si nécessaire, on le laissera partir et on gardera les autres ici. S'il disparaît du paysage, y a toutes les chances pour qu'ils fassent ce qu'on leur demande sans discuter.

— Et moi ? demanda Jester. Qu'est-ce que je vais leur dire en revenant ? La vérité ? Que Brooke et les autres vivent au bout de la rue, au musée d'Histoire naturelle ?

— Je ne sais pas. De toute façon, ça finira forcément par se savoir. Je vais y réfléchir.

— Combien de temps tu veux que je reste dehors ?

Détournant un instant les yeux de Saint James Park, David se tourna vers son second.

— En fait, j'aimerais que tu fasses plus que simplement t'éclipser pendant quelques jours.

— Ah bon ? Quoi alors ?

— BouleChien a dit qu'il était là uniquement pour retrouver Brooke.

— Et tu ne le crois pas ?

— J'sais pas… J'veux dire… Bien sûr qu'il la cherche, mais, si y avait autre chose ?

— Comme quoi ? Je te suis pas.

— T'as entendu ce qu'il a dit sur la situation à la tour de Londres ? Sur la façon dont ce tordu de Jordan Hordern a organisé tout ce petit monde en une sorte d'armée ?

— Ouais, et alors ?

— Je parie que BouleChien et sa bande sont des espions. Qu'ils sont là pour nous surveiller.

Jester ne put s'empêcher de laisser échapper un petit rire nasillard.

— Tu crois pas que t'es un peu parano, là ?

— C'est bien d'être parano, répondit David.

— Me dis pas que tu veux que j'aille espionner ce qui se passe à la Tour ? C'est à des kilomètres d'ici.

— Non. Pas ça, rétorqua David. Mais, de toute évidence, il y a beaucoup plus d'enfants qu'on ne pensait qui survivent un peu partout dans Londres.

— Ouais, et alors ?

— Alors, si on veut être aux commandes, il faut qu'on les ait dans notre camp. Pour ça, on doit leur montrer qu'on est les plus forts, les mieux organisés, les… j'sais pas moi… les mieux nourris de Londres ! En d'autres termes, il faut qu'on lève une armée. Exactement comme ce qu'a fait Jordan Hordern. De façon à éviter toute polémique. Nous sommes déjà la communauté la plus puissante des environs. Ce ne sont pas Nicola et ses zozos du Parlement, qui ont besoin de s'en remettre à Ryan et à ses chasseurs pour assurer leur sécurité, qui me contrediront. Pour autant, on a besoin d'hommes. De soldats.

— Désolé, répondit Jester, mais ça ne me dit toujours pas ce que tu attends de moi.

— C'est BouleChien qui m'a donné l'idée, expliqua David. En gros, je veux que tu fasses comme lui, que tu explores le terrain.

— Que j'explore le terrain ?

— Exactement. Ne t'inquiète pas, je te donnerai suffisamment de ressources pour que tu puisses mener ta mission en toute sérénité, mais je veux que tu ratisses le terrain et que tu recrutes le plus de gars possible. Offre-leur ce que tu veux. Dis-leur ce que tu veux. Tout ce qui m'importe, c'est que tu les ramènes ici. Tant qu'on ne contrôlera pas tout Londres, on ne sera pas en sécurité. Et pour y arriver, j'ai besoin d'une véritable armée.

Il marqua une pause et tendit le bras vers le parc.

— Les autres, là-bas, dit-il. John et sa bande de squatteurs dégénérés. Il faut qu'on commence par eux. Qu'on leur montre ce qu'il en coûte de marcher sur nos platesbandes. On va les pulvériser. Et ensuite, on écrasera Brooke, Justin, et tous ces fayots du musée.

— Que fait-on de l'offre de Justin ? demanda Jester. Je pensais que les gamins du musée voulaient nous rejoindre, former une sorte d'alliance ?

— Ils aimeraient bien, répondit David. Ça, c'est sûr. Mais ça ne m'intéresse pas. Je veux leur donner une leçon, Jester. Les briser, les faire souffrir, me venger de ce qu'ils m'ont fait. Une fois qu'ils auront bien compris qui est le patron, qu'ils viendront me supplier à genoux en rampant comme des larves, alors seulement j'accepterai qu'ils nous rejoignent.

Comme pour donner plus de poids à son affirmation, il tapa du poing sur la balustrade de pierre.

— La nuit tombe, dit Jester après un court silence. Ça va bientôt être l'heure du dîner. On ferait bien de se préparer.

— Tu as raison, répondit David en se redressant. D'autant qu'on va devoir faire fort, ce soir ; nous montrer sous notre meilleur jour, caresser les nouveaux venus dans le sens du poil. Je pense qu'on devrait aussi déboucher quelques bouteilles de vin, histoire de les attendrir. Il faut absolument qu'on réussisse à les convaincre de rester au moins jusqu'à ce que tu reviennes, soit une semaine.

— T'es vraiment machiavélique, constata Jester en riant tandis qu'ils quittaient le balcon.

— C'est ce qu'y faut, Jester. C'est ce qu'y faut. D'ailleurs, c'est exactement ce dont les enfants de Londres ont besoin : un chef inflexible, résolu, impitoyable et perspicace.

C'est ça, pensa Jester, *inflexible, résolu, impitoyable et perspicace. Sans oublier complètement mégalo*.

17

Pour peu qu'à ce moment précis David et Jester se fussent trouvés sur l'arrière du bâtiment et non côté façade, ils auraient vu BouleChien et l'équipage du bateau se glisser en catimini hors du palais, traverser la terrasse, et filer en direction des jardins.

Détalant sur ce qu'il restait de pelouse, ils se carapatèrent entre les parterres de légumes, avant de disparaître sous les arbres, en direction de l'angle nord-est du parc, là où se trouvait le passage secret.

En effet, après moult discussions, BouleChien avait réussi à convaincre Andy de lui montrer précisément où était cet endroit et comment il fallait s'y prendre. Bien sûr, il avait fallu le menacer de tout raconter à David pour que le pauvre garçon craque.

L'équipage du bateau courut à toutes jambes sous les arbres jusqu'à un mur, qu'ils longèrent ensuite à la recherche du vieux bac à compost servant de point de repère. Seul Al manquait à l'appel. Il avait préféré rester avec sa sœur Maria.

D'ailleurs, c'était grâce à elle qu'ils avaient su que David leur mentait. Tandis qu'elle dressait une immense table en vue du dîner, ses paroles se perdant ainsi dans le bruit des assiettes et le tintement des couverts, elle avait confié à Courtney et BouleChien :

— David sait parfaitement où se trouve Brooke. Il l'a toujours su. Et il n'a jamais cessé de lui causer des problèmes. Un moment, il a même laissé entendre qu'il voulait la faire disparaître. C'est dire s'il a une dent contre elle.

Si elle était au courant de tout ça, c'est que son petit copain, Pod, un des généraux de David, lui en avait dit plus qu'il n'aurait dû pour essayer de l'impressionner.

— Donc elle est où ? avait demandé BouleChien.

— Au musée d'Histoire naturelle, avec plein d'autres gamins. D'après ce que j'ai compris, ils sont super bien installés là-bas, sauf qu'ils ont quelques problèmes pour trouver de quoi manger.

— C'est loin d'ici ?

— Non, j'crois pas. Deux ou trois kilomètres, je dirais. Je vais demander à quelqu'un de vous faire un plan…

Arrivé devant le bac à compost, BouleChien sortit un bout de papier de sa poche. Le plan était très rudimentaire, rien de plus qu'un trait droit reliant le palais au musée, jalonné de quelques repères grossiers.

Trois kilomètres. Soit une demi-heure, s'ils ne lambinaient pas. La journée avait été longue et particulièrement riche en événements. Pour autant, tous étaient pressés de partir. Car un même sentiment les habitait : s'ils ne s'en allaient pas maintenant, ils ne le pourraient plus jamais, sans compter que l'idée de retrouver Brooke dès le premier jour et d'être avec elle d'ici à la nuit donnait des ailes à BouleChien.

Mais le jour déclinait rapidement.

Marco grimpa sur le vieux composteur puis Félix se hissa sur ses épaules de manière à atteindre le fil de fer barbelé, tout en faisant bien attention de ne pas s'empaler sur le casque à pointe de son compère.

Comme Andy l'avait dit, le barbelé était sectionné au niveau d'un piquet et remis en place à la va-vite, juste pour que ça ne se voie pas trop. Félix ne mit donc que quelques minutes à dégager la voie, après quoi il attrapa la barre d'acier à laquelle étaient accrochées les pointes rotatives et se hissa jusqu'en haut. Les pointes avaient beau avoir été limées et bloquées pour les empêcher de tourner, leur franchissement n'en était pas moins délicat. Ensuite, il suffisait de sauter sur le toit de la camionnette idéalement garée de l'autre côté.

Malgré ces difficultés, ils passèrent les uns après les autres. Ne restaient plus que BouleChien, Finn et Jessica. Alors que le premier s'apprêtait à

soulever la dernière pour l'aider, celle-ci posa la main sur son bras et l'arrêta.

— J'veux pas y aller.

— Quoi ? Tu plaisantes ? Pourquoi ?

— J'sais pas si mes amis sont avec Brooke. Ils peuvent être n'importe où.

— En tout cas, une chose est sûre, c'est qu'ils ne sont pas là.

— Je sais, mais… j'ai la trouille, Boule. L'accrochage avec les crevards, la bataille. Tout ça m'a sacrément refroidie. J'ai pas l'habitude, moi. J'ai pratiquement pas quitté la Tour depuis qu'on y est. J'suis pas prête à affronter ce qu'on pourrait rencontrer dehors. J'peux pas. Si j'ai quitté la Tour, c'est juste que j'en avais ras le bol de Brendan.

— Vaudrait mieux qu'on reste ensemble, Jess.

— Non, Boule, dit-elle en enfonçant ses ongles dans son bras. Ma décision est prise. Je reste. Par contre, je compte sur toi. Si t'entends quoi que ce soit ou, encore mieux, si tu les retrouves, dis-leur que je suis là.

— Bien sûr. Pas de problème, cousine. Je comprends.

— En plus, peut-être que j'apprendrai des choses en restant ici. Et puis, ce type, là, Jester, peut-être qu'il va rev…

— Jester ? Alors ça, c'est un nom pourri ! Comment on peut espérer arriver à kekchose avec un nom aussi ridicule ?

Jessica éclata de rire.

— Tu t'appelles bien BouleChien.

— Ben, quoi ? C'est cool comme nom, non ?

Sur ces mots, il déposa un baiser sur ses lèvres, puis sauta sur le composteur. Il ne voulait pas s'attarder davantage. Si d'aventure David s'apercevait qu'ils étaient partis, il lancerait sûrement ses gardes à leur recherche.

— Ah, et, surtout, fais-les bien tourner en bourrique, hein ? dit-il à Jessica tout en aidant Finn à grimper sur le bac à compost. Vas-y à fond sur la fausse piste.

— Tu peux compter sur moi. Et Boule…

— Quoi ?

— Fais attention à toi, OK ?

BouleChien fit la courte échelle à Finn et le poussa le long du mur jusqu'à ce qu'il puisse refermer sa main valide sur une prise et se hisser au sommet, où l'attendaient Marco et Félix qui l'aidèrent à basculer de l'autre côté. Ensuite, ce fut au tour de BouleChien d'escalader rapidement la paroi,

de s'assurer que tout allait bien pour Finn et de sauter sur le toit de la camionnette. Enfin, il aida Félix à remettre le barbelé en place, puis il se retourna et contempla un moment les alentours.

À l'ouest, le soleil disparaissait peu à peu derrière les toits des immeubles, ce qui signifiait qu'il était entre sept et huit heures. Avec le soir, la température s'était rafraîchie. L'été avait beau être proche, le fond de l'air restait frisquet.

Un chien traversa la rue en trombe, à la poursuite d'un rat.

Malgré la pénombre, on y voyait encore assez pour mesurer le contraste avec les jardins du palais. Les rues étaient jonchées de détritus. Des herbes folles poussaient dans les interstices des dalles du trottoir. Des voitures traînaient un peu partout, à l'endroit exact où elles avaient été abandonnées. BouleChien se remémora la vitesse avec laquelle l'essence était venue à manquer à partir du moment où le mal s'était déclaré. Quelle stupeur cela avait causée ! Aujourd'hui, Londres n'était plus qu'une ville fantôme.

Pour tout le monde, le retour à la réalité fut brutal. L'intermède du palais leur avait fait l'effet d'une parenthèse enchantée. Un peu comme dans ces passages les plus ennuyeux du *Seigneur des anneaux*, quand la communauté séjourne chez les elfes. BouleChien esquissa un sourire en s'imaginant David avec de grandes oreilles pointues et de longs poils.

Elrond.

Il se laissa glisser sur le sol. Ils étaient au rond-point de Hyde Park Corner. Sur le terre-plein central s'élevait un arc de triomphe en pierre blanche, surmonté d'une allégorie ailée brandissant une couronne de laurier et une poignée de fleurs, debout sur un char tiré par quatre chevaux cabrés.

Un char… Si seulement ils en avaient un.

— Par ici, indiqua-t-il en se précipitant vers l'arc de triomphe.

Ils traversèrent le rond-point en diagonale, courant vers l'angle nord-ouest. Tous avaient le souffle court. Leurs cœurs tambourinaient dans leurs poitrines. S'arracher des griffes de David n'avait pas été simple, mais, au moins, avec lui, le pire qui pouvait leur arriver, c'était une prise de tête, voire une bagarre.

Dehors, c'était une autre histoire. Le ciel qui rougeoyait vers le couchant les rendait nerveux, un peu comme s'ils étaient soudain revenus à l'âge des cavernes, quand les hommes étaient terrifiés à l'idée de ce qui pouvait être tapi dans les ténèbres. Il en allait de même aujourd'hui. Dès que le soleil se

couchait, tous les enfants de Londres désertaient les rues, se terraient, aussi terrorisés que leurs ancêtres de la préhistoire.

Les rues n'étant pas éclairées, il faisait vraiment noir, ce qui, dans un sens, n'était plus arrivé depuis les black-out de la Deuxième Guerre mondiale. Mais, le plus terrible, c'était que les crevards sortaient de nuit. Pour l'essentiel, ils fuyaient la lumière du jour. Certes, les plus audacieux, les moins atteints, à l'image des bodybuildés, pouvaient éventuellement la braver. Mais les moins humains, les plus malades, restaient prudemment à l'abri jusqu'à ce que les conditions leur permettent de ramper sans risque hors de leur tanière et d'arpenter les rues à la recherche de nourriture.

Tout enfant qui n'avait pas trouvé refuge pour la nuit était une proie potentielle. Au cours de l'année écoulée, la plupart des gamins s'étaient regroupés en vastes communautés vivant dans des endroits retranchés, comme Buckingham Palace ou la tour de Londres. Néanmoins, il restait encore quelques groupes isolés qui vivaient dans des maisons, préférant ne rien devoir à personne. Ceux-là étaient les plus vulnérables.

Personne ne savait combien de crevards étaient encore en vie. Mais on pouvait les entendre, la nuit, rôdant en meutes dans les rues. Même le jour, il fallait faire attention de ne pas les réveiller. Ils étaient dans les caves, les tunnels du métro, les égouts, partout où il faisait noir. Ils n'avaient pas besoin de lumière. Ils chassaient à l'odeur. BouleChien avait conscience que lui et ses amis allaient devoir faire vite s'ils ne voulaient pas attirer les plus enhardis d'entre eux qui, à l'heure qu'il était, émergeaient lentement de leurs terriers pour se mettre en chasse.

— Mettez-vous au milieu de la route ! cria-t-il tandis que le petit groupe avançait au pas de course. Et restez bien groupés.

Ils se dirigeaient vers l'ouest, en direction de Knightsbridge dont la silhouette se détachait sur fond de ciel rouge sang. Par le passé, cela avait été un des quartiers les plus cotés de Londres, le haut lieu du commerce de luxe et de l'immobilier de standing. Aujourd'hui totalement délabré.

Ils passèrent devant un show-room ultra-moderne dédié à la marque Jaguar. Le building au pied duquel il était installé ressemblait à une construction en Lego : des toits pointus, de hautes cheminées et des façades où alternaient les rangs de briques rouges et blanches. Certains immeubles voisins possédaient des tourelles, des arrondis ou des façades à colonnades. Par endroits, ils croisaient une construction moderne, tout de verre et d'acier.

Grand Dieu, pensa Courtney, Londres semblait s'étendre à l'infini. Tant de maisons, de bureaux, d'échoppes, de banques, de restaurants… Tant de gens. Que leur était-il arrivé ?

Comme pour répondre à sa question, un hurlement retentit. Les enfants se figèrent et regardèrent autour d'eux, essayant de déterminer d'où venait le bruit. Courtney serra plus fort sa lance et se rapprocha de BouleChien.

— Faut pas s'arrêter, dit celui-ci. Il fait de plus en plus sombre.

— Vaudrait pas mieux faire demi-tour ? suggéra la petite Olivia.

— Pas question, répondit BouleChien. On continue. On savait que ce ne serait pas une partie de plaisir. On ne va tout de même pas se dégonfler chaque fois qu'on entend un bruit.

— J'ai peur, fit Olivia. S'il te plaît, rentrons. On était bien au palais.

— Écoute, chérie, tu veux retrouver ton frère, n'est-ce pas ? Tu veux retrouver Paul ? (Olivia hocha la tête.) Alors on continue.

— En plus, ce bruit peut venir de n'importe où, ajouta Courtney en essayant de se montrer rassurante. Si ça se trouve, y venait de derrière nous.

Elle comprit aussitôt qu'elle aurait mieux fait de se taire. Ses mots n'avaient fait qu'inquiéter davantage la petite, qui tremblait comme une feuille en sanglotant. Il fallait absolument éviter qu'elle se fige sur place, ce qui les aurait tous mis en danger. Courtney lui prit la main.

— Tout va bien se passer, dit-elle. On n'est pas loin.

Olivia hocha la tête de nouveau, ravalant ses larmes.

Plus prudemment, afin de ne pas se jeter dans la gueule du loup, ils se remirent en route, l'oreille aux aguets, surveillant les alentours, flairant l'air à la recherche de cette puanteur caractéristique, aigre et putride, qui trahissait la présence de crevards. Pourtant, aucune odeur ne flottait dans les rues.

Ils entendirent un nouveau hurlement, qui semblait plus lointain que le précédent.

— Tu vois, dit Courtney en serrant plus fort la main d'Olivia. Ça s'en va.

— C'était un adulte ?

— Pas forcément. Ça peut être un chat, un renard, ou je ne sais quoi.

— J'aurais préféré qu'on attende demain matin.

— Allez, tout va bien se passer. On va retrouver ton frère, d'accord ?

Olivia tressaillit.

— Et s'il est mort ?

Courtney soupira.

— Tu peux pas penser à quelque chose de plus positif…

— J'arrive pas.

Courtney commençait à regretter de lui avoir pris la main. Non seulement, elle ne pouvait plus s'en défaire, mais, en plus, la petite était une vraie Cassandre. Tout ce qu'elle avait fait, en essayant naïvement de la rassurer, c'était la faire flipper davantage. Elle et le reste de la bande, qui était sûrement dans le même état d'esprit qu'Olivia. Elle était sur le point de parler à la petite quand un fracas sur un côté de la rue l'arrêta.

— C'était quoi, ça ?

— Rien… T'inquiète…

Pourtant, deux secondes plus tard, trois crevards émergèrent d'un pas trébuchant dans la rue, tenant une indéfinissable chose morte. Ce n'étaient que des mères : deux grandes et minces et une troisième, plus âgée, voûtée, chauve, le ventre pendant jusqu'aux genoux. Ces dernières furent aussi surprises de découvrir les enfants que l'inverse. Elles s'immobilisèrent, les yeux exorbités.

— On court ! hurla Olivia.

— Non ! coupa BouleChien. On ne court pas. Et si elles nous cherchent, elles vont nous trouver.

Puis il dégaina son épée et fit un pas, aussitôt imité par Félix et Marco, qui prirent position à ses côtés, armes au clair. Courtney lâcha Olivia et les rejoignit en essayant de faire bonne figure. Finn prit la petite sous son aile et se mit à l'abri derrière les autres, maudissant de toutes ses forces ce bras impotent, enflé, qui pesait lamentablement dans son écharpe. Le plus petit choc lui causait d'horribles douleurs jusqu'à l'épaule. Et, depuis la veille, ça empirait. Il ne pouvait plus rien porter, ni même bouger la main. Il se sentait aussi un peu fiévreux, ce qui l'inquiétait.

Et si encore il s'était fait ça au combat… mais même pas ! Il avait juste glissé sur une marche mouillée, à la Tour, et s'était profondément entaillé sur une pierre.

— Allez, amenez-vous, lança BouleChien en menaçant les mères de son épée. Voulez en tâter ? Pas de problème. Alors ? Qu'est-ce que vous attendez ?

La vieille mère retroussa ses lèvres boursouflées, dévoilant des gencives édentées. Crachant comme un vieux chat en direction des gamins, elle se traîna vers eux, ses congénères joignant aussitôt leurs forces à cette charge grotesque.

— Regarde pas, dit Finn en couvrant les yeux d'Olivia.

L'affrontement ne dura pas plus d'une minute. Les gamins fondirent sur les adultes avec toute la férocité que le stress et la tension avaient fait naître en eux. Les trois crevardes s'effondrèrent dans l'instant, leur sang inondant le caniveau.

Les enfants nettoyèrent leurs armes et se remirent en route, soulagés, voire euphoriques après cette victoire éclair. Ils marchaient en affichant un large sourire. Les commentaires exaltés allaient bon train.

— T'as vu la tronche de la vieille chauve-souris quand je lui ai cassé la tête… ?

— Moi, j'ai cru que ma lance allait rester coincée ! J'avais oublié de la tourner…

— Ouais, mais avec une épée, faut faire gaffe. Dans un sens, il vaut mieux attaquer en taille qu'en estoc…

— Comment elles ont pu croire qu'elles allaient nous avoir ?

— Parce qu'elles ont pas l'habitude de se coltiner des gavroches comme nous. Nous, on est des soldats de Jordan Hordern. On est entraînés, on est l'élite…

— Ouais ! Les rois de la rue !

— Eh, regardez-moi ça, s'exclama soudain Courtney.

Dans un même mouvement, ils s'immobilisèrent devant le spectacle d'un cossu bâtiment de couleur marron, presque rosâtre, coiffé d'une imposante coupole. Des drapeaux en lambeaux pendaient le long de la façade, au-dessus d'une rangée d'auvents verts dans le même état.

— C'est pas *Harrods* ?

— Si, répondit Félix en sifflant. Pourquoi, tu veux acheter kekchose ?

— J'y suis allée, une fois, poursuivit Courtney. C'était de la folie. L'endroit le plus classe que j'avais jamais vu, plus chic même que Buckingham Palace. Tu pouvais tout acheter, là-dedans. Tous les objets du monde. Même un hélicoptère, si ça se trouve… Et fallait voir le rayon bouffe. Dingue ! Bon, pour ce qui est du personnel, c'est vrai qu'y me regardait un peu comme si je m'étais perdue, mais, bon…

— Tu peux y aller tranquillement, maintenant, répondit Marco. Vas-y, fais comme chez toi !

— C'est vrai que je pourrais…

— Sauf que c'est sûrement bourré de crevards, fit remarquer Félix.

— Ouais, ben merci de le faire remarquer, au cas où j'aurais oublié… répondit Courtney d'un ton bougon. Comme si j'allais, genre, prendre ma carte de crédit et me taper une fièvre acheteuse. C'était un agréable souvenir, OK ? Un rêve. Que t'as gentiment bousillé…

— C'est vrai ça, Félix…, ajouta Marco. T'es vraiment con, parfois.

— Ah ouais ? Parce que toi, tu l'es pas, p't'être ? rétorqua Félix avec une grimace de pitié.

— Pff, à côté de toi j'suis un génie.

— À côté de moi, t'es qu'un filet de morve qui coule du nez d'une mère bien dégueu, rétorqua Félix.

— Vous allez la boucler, oui ? les rembarra Courtney. 'Tain, c'est vrai, quoi ! Par moments, vous êtes vraiment comme des mômes de cours moyen. Qu'est–ce que je dis ? De CE1.

Quatre étages au-dessus d'eux, une mère léchait un carreau d'*Harrods* en gémissant. Elle avait si faim. Elle s'imaginait le goût des enfants, ses dents plantées dans leur chair tendre et juteuse. Le sang dans sa bouche. La texture de la viande qu'on mâche…

Mais ils étaient trop loin. Elle n'y serait jamais à temps. Fallait se faire une raison. Ces proies lui échapperaient. D'autant que d'autres étaient déjà en place. Elle les voyait, qui convergeaient de toutes parts vers les enfants.

Plein.

Une larme coula sur sa joue, sillonnant entre les cloques et les plaies que le mal avait dessinées sur son visage.

Tellement faim.

— T'occupe pas de ça, Courtney ! grogna Félix. C'est entre moi et Marco.

— Pas du tout ! répondit Courtney, avec l'air de ne pas comprendre. C'est entre toi et moi.

— Fermez-la, fit BouleChien. Faut qu'on bouge.

— Allez, Courtney. Choisis. Sur quoi tu veux qu'on se prenne le chou ? demanda Marco en l'ignorant royalement.

— T'es juste aussi mauvais que Félix.

— Oh, pitié, Courtney ! Lâche-moi un peu, tu veux…

Soudain, Finn poussa un hurlement. Quelque chose avait tiré son écharpe. D'instinct, il avait riposté d'un coup de coude. La douleur le

secouait tout entier. Il crut vomir.

Alertés par son cri, les autres tournèrent la tête et découvrirent une bonne vingtaine de crevards, massés sur toute la largeur de la rue, attirés par le bruit et l'odeur de sang frais de l'escarmouche avec les trois mères.

Olivia était trop terrorisée pour crier : « Au s'cou… ! » Les mots se figèrent dans sa gorge. BouleChien les prononça pour elle.

— Sauve qui peut !

18

Une chose que les enfants un peu plus grands avaient apprise, c'était qu'en forçant un peu, il était toujours possible de larguer un crevard à la course. Le problème, c'était Olivia. Plus jeune que les autres, elle courait moins vite et moins longtemps. Or, comme dans toute chaîne, la vélocité du groupe se mesurait à l'aune de son maillon le plus faible. Dans un premier temps, tout le monde ne pensa qu'à une chose : prendre ses jambes à son cou. BouleChien à leur tête, ils démarrèrent en trombe, animés par un instinct de survie quasi animal.

Néanmoins, tandis qu'il courait, BouleChien prit peu à peu conscience que tout ne se résumait pas à sauver sa peau. C'était lui qui avait embringué ces gamins dans cette galère. C'était lui, le responsable. S'il voulait rentrer à la Tour triomphant et se débarrasser une bonne fois pour toutes du fantôme de Léo, il fallait qu'il agisse en héros.

Mais les héros des livres n'ont pas de fillettes de dix ans sur les bras, si ?

Il jeta un coup d'œil en arrière. Olivia courait cinq mètres derrière eux, défigurée par la peur. Une pensée lui traversa l'esprit. S'ils abandonnaient Olivia, ils auraient plus de chances de s'en tirer.

Fallait-il décider de la sacrifier pour le bien du groupe ?

Ayant deviné ses scrupules, Félix haleta :

— Oublie-la.

— Non ! cria BouleChien, beaucoup plus fort qu'il ne le prévoyait.

Dans un sens, la décision s'était imposée d'elle-même. Il se précipita vers Olivia, l'attrapa par la main et la fit décoller du sol dans sa course. Les premiers crevards étaient à portée de main.

Olivia hurlait.

— Tais-toi ! l'invectiva BouleChien.

Par miracle, la petite fit silence.

— T'inquiète. J'vais pas te laisser.

Ses petites jambes maigrelettes rebondissaient et se tordaient chaque fois que ses pieds touchaient l'asphalte. Voyant ce qui se passait, Marco saisit la petite par l'autre main, non sans un coup d'épaule vengeur à Félix. Car il avait entendu ce que celui-ci avait dit.

— Fumier…, grogna-t-il en revenant à sa hauteur.

La rue principale était noire de crevards. Ils bifurquèrent dans la ruelle longeant *Harrods*, par bonheur déserte. BouleChien courait dans le sillage de Courtney, qui dorénavant menait la troupe, et à un train d'enfer avec ça. La gonzesse était balèze. Et, pour sa taille, étonnamment rapide. Finn se tenait entre Félix et Courtney. BouleChien, Marco et Olivia fermaient la marche, de plus en plus à la traîne.

— Allez, go ! hoqueta BouleChien.

Tous trois accélérèrent. Rapidement, ils débouchèrent dans une zone plus résidentielle et passèrent en trombe le premier croisement, faisant irruption sur une place entourée de somptueuses demeures aux façades peintes en blanc.

— Faut que je m'arrête, souffla Finn, la main sur la poitrine. J'peux pas… avec mon bras… putain de point de côté.

Les autres ralentirent puis s'arrêtèrent. Le groupe était dispersé. Leurs yeux scrutaient les environs à la recherche d'un éventuel mouvement. Entre chien et loup, il était facile de voir des formes mouvantes se dessiner. La tension était à son comble. BouleChien envoya Félix monter la garde au coin de la rue.

— Faut pas qu'on reste dehors, haleta Courtney. Faut qu'on se planque un moment. Le temps qu'y foutent le camp. Si on reste à découvert, on va en attirer plein d'autres.

— Là-bas ! s'écria soudain Olivia en pointant du doigt une maison. Y a du monde là-dedans. Les gars, regardez.

— T’es sûre ? demanda Marco en regardant dans la direction qu’elle indiquait.

— Je les ai vus, je te dis. Assis à une table. Y en a même un qui m’a fait un signe.

BouleChien trottina jusqu’au trottoir. La maison était en retrait de la rue, protégée par une grille. À travers la fenêtre, il vit trois silhouettes d’enfants, assis autour d’une table de cuisine couverte de nourriture. Un des gamins avait le bras levé.

— Ils arrivent ! soupira Félix en rejoignant ses amis.

— À l’intérieur. Vite, ordonna BouleChien. Allez, tout le monde. En vitesse !

La serrure de la porte d’entrée avait été fracturée. Peut-être que les gamins venaient de la casser. Tss-tss, pensa BouleChien. Ces mômes étaient vraiment inconséquents. Il allait devoir leur apprendre deux ou trois choses sur la sécurité.

Ça puait dans la baraque, mais, encore une fois, ils en avaient vu d’autres. Et pour cause, puisque personne ne se lavait ni ne se changeait. À leur décharge, la plupart des toilettes et des douches ne fonctionnaient plus. Et puis, en l’absence de frigo, la nourriture pourrissait vite.

Encombrée par des montagnes de magazines et de journaux empilés le long des deux murs, l’entrée se résumait à un étroit corridor ne permettant le passage que d’une personne à la fois.

Finn repensa à la vitesse avec laquelle les journaux s’accumulaient à la maison, avant que quelqu’un ne craque et ne dépose un gros tas dehors, le jour de la collecte du papier.

Nom d’une pipe, quelqu’un aurait bien dû faire la même chose ici.

Dernier à pénétrer dans la maison, Félix referma la porte sans faire de bruit et découvrit, derrière le battant, un buste en pierre à l’effigie de Shakespeare, posé sur le parquet rayé. De toute évidence, on s’en était servi pour bloquer le battant. Bien sûr, un tel rempart n’était pas de nature à résister à une poussée un peu musclée, mais, au moins, ça empêchait la porte de battre au vent. Il poussa le buste et le coinça contre le panneau de bois… non sans s’être demandé pourquoi les gamins de la cuisine ne l’avaient pas remis en place eux-mêmes.

D’autres questions le titillaient, mais il était trop paniqué et trop pressé de trouver un endroit où se cacher pour les formuler précisément. Emboîtant le pas aux autres, il s’enfonça dans le couloir, en direction de la cuisine.

La première chose que Félix nota, c'est que la pièce était pleine à craquer. Un bazar indescriptible. Des piles branlantes de poêles, d'assiettes sales, de sacs-poubelles débordant de nourriture avariée ; des grille-pain, des micro-ondes, des balances, des friteuses, des mixeurs, des centrifugeuses, des robots… Pas un appareil ménager qui n'ait manqué à l'appel, un peu comme dans une casse. Et pas seulement des ustensiles de cuisine, mais aussi des affaires qui n'avaient rien à faire là : des aspirateurs, des télés, des vélos, des ballons de foot, des clubs de golf, des vêtements, des instruments de musique, des livres, des magazines, des outils de jardinage. Comme si quelqu'un, après avoir pillé toutes les maisons des alentours, était venu déposer le tout dans cette pièce. On pouvait à peine entrer.

La deuxième, c'était que les trois gamins attablés étaient morts. Pire, ils étaient atrocement mutilés. Le corps du garçon qui semblait leur faire signe était littéralement coupé en deux. Ce n'était plus qu'un tronc, posé en équilibre sur le moignon sanguinolent de sa moelle épinière. Le bras levé n'était pas le sien, mais celui qu'on avait arraché à un autre gosse, une fille, et planté tout droit dans un gros pot à lait sur la table. Tout se brouillait dans la tête de Félix. Aucun signe de décomposition. Ce qui signifiait qu'ils n'étaient pas morts depuis longtemps. Autrement dit, l'auteur de cette boucherie, quel qu'il soit, était peut-être encore dans les parages.

Félix mit sa main sur sa bouche pour réprimer un haut-le-cœur.

— Putain, ça craint, gémit-il entre ses doigts. Faut qu'on s'arrache.

— Trop tard, répondit Courtney, accroupie devant la fenêtre, les yeux rivés sur la rue. (Voyant sa position, les autres se ratatinèrent d'instinct sur le sol.) Y débarquent. Y en a plein.

Plié en deux, BouleChien se glissa auprès d'elle.

— Merde. Tu penses qu'y savent qu'on est là ?

— J'crois pas. Du moins pas encore.

BouleChien fit un point rapide. Dehors, une trentaine de crevards erraient en traînant des pieds. La tête en arrière, un ou deux humaient déjà l'air à la recherche d'une piste.

— Tu crois qu'y peuvent nous flairer ? murmura BouleChien.

— Avec la puanteur qu'y a ici ? Ça m'étonnerait…

— Y a forcément une sortie de l'autre côté, dit Félix. Dans une baraque de bourges comme ça, y a obligatoirement un jardin.

— Tu as raison !

Courtney et BouleChien s'éloignèrent de la fenêtre et rejoignirent les autres, chacun s'efforçant d'éviter de poser le regard sur les macabres silhouettes des gamins autour de la table.

De retour dans le couloir, ils s'enfoncèrent dans les profondeurs de la maison. Olivia pleurnichait. Marco tira Félix sur le côté et lui mit un coup de poing dans le bras.

— T'allais la laisser, soupira-t-il d'un ton accusateur, laissant les autres prendre de l'avance.

— Oh, ça va, ferme-la ! répliqua Félix.

— Non, toi, ferme-la. On est ensemble, je te rappelle. En équipe. On se protège les uns les autres. Tout le monde doit être conscient de ça, sinon, personne ne se sentira en sécurité.

— Ah ouais ? Parce que, genre, là, je me sens hyper en sécurité, répondit Félix d'un ton sarcastique. Pauvre cloche. On est dans la petite maison des horreurs. Dehors, y a une armée de crevards prêts à nous bouffer. En plus, il fait nuit et on y voit plus rien.

— Tais-toi.

— Non, toi, tais-toi.

Ils découvrirent rapidement que le jardin derrière la maison était plus bas que le niveau de la rue. L'équivalent d'un étage.

— Doit y avoir un accès par le sous-sol, dit Finn.

— Ouais, et qu'est-ce qu'y a là-dessous ? demanda Félix.

— La ferme, Félix.

— Toi, la ferme, Marco.

L'escalier de la cave était plongé dans le noir. BouleChien sortit une torche de sa poche. *A priori*, il pouvait l'allumer sans risque vu que sa lueur ne serait pas visible depuis la rue. Malgré cela, il ne put s'empêcher de mettre sa main pour atténuer le faisceau en enclenchant l'interrupteur. Le sous-sol était encore plus encombré que l'étage ; les marches de l'escalier elles-mêmes étaient occupées par une foule d'objets.

À la vue du rayon de lumière sur les murs, BouleChien prit conscience qu'il tremblait de tous ses membres.

— Allez, on y va, dit-il en essayant vainement de maîtriser sa voix.

— J'suis pas sûre que ça soit une bonne idée, objecta Courtney. Quelqu'un a dépecé les gamins là-bas. Et s'il était en bas ?

BouleChien tira son épée. Pas facile à manier dans un endroit aussi exigu, mais, au moins, ça le rassurait.

— Si y a un crevard, dit-il, je le trucide.

Et il s'engagea dans l'escalier, le reste de la bande sur ses talons.

À la cave, le chaos était inimaginable. Comme dans le couloir, des empilements de livres, de magazines et de journaux montaient jusqu'au plafond, séparés par un étroit tunnel semblable à un labyrinthe. BouleChien progressait pas à pas. Au-delà du premier virage, il s'attendait à découvrir un monstre. Pourtant, tout ce qu'il vit, c'était une autre galerie et un nouveau tournant.

Au mur, des traces noires indiquaient qu'il y avait eu des passages répétés. Quelqu'un de gros et de sale.

BouleChien prit une grande inspiration et repartit.

Au fur et à mesure de leur exploration, ils découvraient des espaces aménagés entre les piles, comme des poupées russes. L'un d'eux servait de toilettes. Le sol était recouvert d'une épaisse couche d'excréments et de bouts de papier souillé. Dans un autre, ils entrevirent un monceau d'ossements et de membres à moitié dévorés ; dans le suivant, une étrange collection de petites voitures. Des centaines. Une énième pièce contenait une multitude de CD et de DVD.

Félix voguait dans un état second. Cette baraque, c'était trop dingue.

— J'savais pas qu'y avait des gens qui collectionnaient encore les CD, lança-t-il avec un petit rire nerveux. Moi qui croyais que tout le monde téléchargeait.

— La ferme, Félix, dit Marco, sans pouvoir s'empêcher de pouffer.

Bientôt, ils comprirent que le dédale s'étendait sous plusieurs maisons, des trous ayant été pratiqués dans les murs mitoyens. Très vite, ils n'eurent plus la moindre idée de l'endroit où ils se trouvaient. La probabilité de tomber sur la porte donnant sur le jardin s'éloignait de plus en plus. Finalement, ils atteignirent le fond du labyrinthe et découvrirent une sorte de tanière, meublée d'un sofa crasseux depuis longtemps effondré, d'une immense télé à écran plat et d'un bureau sur lequel étaient posés plusieurs ordinateurs. L'antre ne comprenait ni fenêtre ni issue en dehors du chemin qu'ils avaient pris pour venir. Désorientés, les enfants ne savaient même plus dans quelle direction se trouvait le jardin. Ainsi l'idée même de creuser un de ces murs de papier, en plus du danger que cela représentait, paraissait-elle totalement illusoire.

— Moi, je dis que le mieux, c'est de remonter à l'étage et de sauter dans le jardin, suggéra Marco. J'ai pas du tout envie d'être coincé ici quand les

occupants de ces lieux vont rentrer.

— C'est horrible, gémit Olivia.

BouleChien dut se retenir pour ne pas pousser une gueulante en lui faisant remarquer que c'était sa faute s'ils étaient venus là. Mais, au fond, était-ce vraiment sa faute ? Après tout, le chef, c'était lui. Un chef enfant. Et les enfants cherchent toujours à reporter leur responsabilité sur quelqu'un d'autre. Au creux de sa main, la torche oscillait comme jamais, révélant certains détails de la tanière. Ici, une grosse tache noire sur le canapé. Là, une petite main d'enfant émergeant de sous la télévision, les vestiges d'un circuit automobile, une bouteille de whisky vide.

L'image du crevard, assis sur son canapé, dans ce sous-sol, sirotant du whisky en regardant l'écran noir de sa télé avait quelque chose de parfaitement grotesque et d'effrayant.

Appuyant son coude contre la paroi, il essayait de stabiliser le faisceau de la torche. Il détestait montrer sa peur devant les autres, même si, à l'évidence, tous ressentaient la même chose. À la cave, l'odeur et le manque d'air étaient insupportables.

— Je veux partir, dit Olivia, reflétant de façon aussi éloquente que concise l'état d'esprit général.

— On y va.

Ils rebroussèrent chemin. Au moins, dans ce sens-là, savaient-ils à quoi s'attendre. Ils filèrent dans le labyrinthe, serpentant entre les immondices qui jonchaient le sol.

Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent en haut des marches. BouleChien éteignit sa lampe afin d'éviter d'être repéré depuis la rue. Dehors, il devait faire nuit noire. De fait, aucune lumière ne filtrait par l'œilleton en verre poli de la porte d'entrée.

Il s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le jardin. Elle était verrouillée et barrée. Bien sûr. Comment aurait-il pu en être autrement ? On était dans un quartier super chic. Les maisons étaient toutes barricadées contre les cambriolages.

— Ça, c'est pas bon, dit Félix. Ça va être pareil avec toutes les autres.

— On pourrait forcer une serrure, suggéra Marco.

— Et le bruit, ducon ? répondit Félix du tac au tac. Y vont nous entendre et rappliquer aussi sec.

— T'as une meilleure idée, baltringue ?

— Pourquoi c'est moins noir dans le jardin ? les interrompit BouleChien.

— Comment ça ? demanda Félix.

— Y a plus de lumière ici que devant.

— Vos gueules, coupa Courtney.

— J'dis juste que…

— Tais-toi. Écoute !

Le silence se fit. C'est alors qu'ils commencèrent à entendre un étrange grincement, comme une vieille machine qui aurait du mal à démarrer.

— C'est quoi ? demanda Olivia, proche de la syncope.

— Le chauffage central, p'têt'bien ? répondit Marco. Une chaudière ?

— Et comment y ferait tourner la chaudière, niquedouille ? répliqua aussitôt Félix.

— Ben… j'sais pas…

— Ça semblait venir du fond, dit Courtney, près de la porte d'entrée.

De nouveau, ils tendirent l'oreille. Le bruit était plus proche qu'ils ne l'avaient d'abord cru.

Ou alors, il s'était rapproché.

— Y a kekchose, dit Félix.

— J'veux pas voir ce que c'est, gémit Olivia.

— Rallume ta torche, *man*, fit Marco.

— Et pourquoi pas un p'tit coup de trompette ? objecta BouleChien.

— Faut qu'on voie ce que c'est, répliqua Courtney d'un ton qui ne souffrait pas la contradiction.

BouleChien ressortit sa torche. Sa main tremblait tellement qu'il avait peur de la laisser tomber. Retenant son souffle, il actionna le bouton.

Durant un instant, les gamins eurent le plus grand mal à trouver un sens à ce qu'ils voyaient.

Et puis BouleChien se rappela qu'il ne faisait pas complètement noir, dehors. Quelqu'un obstruait donc le passage, empêchant la lumière de passer.

Quelqu'un d'énorme.

Un homme.

Qui tenait à peine entre les piles de journaux et qui les regardait d'un œil jaunâtre.

Il était monstrueux, ses jambes nues ressemblaient à deux troncs d'arbre supportant une barrique. En tout et pour tout, il n'était vêtu que d'un short et des vestiges d'un immense sweat-shirt constellé de trous. Engoncé dans les lambeaux du sweat, sa masse obscène évoquait la chair d'un poulet paré

et prêt à cuire. De la graisse saillait des échancrures. Sa bedaine dégringolait sur son short.

Il avait de gros seins flasques. Ses cheveux étaient aussi longs qu'infâmes, avec de la nourriture collée dedans. Si ce n'était la barbe hirsute qui encadrait son visage bulbeux et luisant, ils auraient facilement pu le prendre pour une femme. Il avait la peau tellement sale qu'elle était noire, ce qui rendait ses yeux d'autant plus brillants, comme ceux d'un mineur de fond. Le bruit qu'ils avaient entendu n'était autre que celui de sa respiration rauque.

— Des trucs…, bafouilla-t-il. Des trucs…

19

Le sang de Courtney ne fit qu'un tour. Elle chargea le géant en rugissant, la lance braquée sur le ventre mou et flasque qui tremblotait comme de la gelée. L'obèse esquiva en pivotant sur lui-même. La pointe se ficha dans le mur de journaux. Trop profondément pour espérer l'en déloger. Courtney laissa échapper un juron. Elle pouvait dire adieu à son arme. Comme l'homme avançait, elle le frappa avec l'avant-bras. Le coup ricocha sur la masse, sans faire d'autre dommage qu'une série d'ondulations qui lui parcoururent tout le haut du corps.

— Trucs…, répéta-t-il, de sa voix ressemblant à un croassement haut perché.

Il avait l'air d'approcher la trentaine et empestait. Il paraissait relativement épargné par la maladie : il avait bien quelques boutons sur le visage, mais aucune grosseur majeure ni aucune plaie suintante. Toutefois, une moisissure verdâtre colonisait sa peau, en partant des innombrables bourrelets que l'on voyait se dessiner dans sa chair.

— Trucs…

Lorsqu'il avançait dans le couloir, ses flancs frottaient contre les murs de journaux en produisant un bruit de froissement. Passant précipitamment

Courtney, Félix attaqua à l'épée, mais l'assaut maladroit se perdit dans les couches de graisse.

BouleChien envisagea les options qui s'offraient à eux. Un : rester là et affronter le monstre ; deux : tenter de le contourner pour atteindre la porte d'entrée ; trois : battre en retraite dans le labyrinthe ; quatre : monter à l'étage. Cette dernière solution semblait la plus judicieuse, même s'ils ignoraient sur quoi ils pourraient tomber là-haut.

Le géant continuait à marcher d'un pas lent et assuré en répétant sans cesse le même mot.

— Trucs… trucs… trucs…

Tandis que BouleChien le fixait du regard, une idée stupide prit corps dans son esprit, précisément celle que lui avait soufflée Courtney. Ce type était capable de les écraser et de les étouffer.

— En haut ! hurla-t-il. Vite !

Puis il chargea le mastodonte, en espérant que cela permette aux autres de se ruer dans l'escalier. N'ayant pas la place de se servir correctement de son épée, il tira quelques coups droits d'autant plus hésitants qu'il voulait à tout prix éviter de subir la même mésaventure que Courtney, qui y avait laissé son arme. Dans ces conditions, les dommages se résumèrent à quelques estafilades. Rose vif, le gras qui s'épanchait de ces coupures superficielles tranchait sur la peau noire.

Finalement, BouleChien fit volte-face et rejoignit ses amis qui gravissaient en hâte les marches, sans se soucier d'Olivia qu'ils avaient plantée là. BouleChien n'eut d'autre choix que de l'attraper par le bras et de la soulever pour l'arracher aux griffes du crevard.

Ils grimpèrent l'escalier, avec l'espoir de trouver une chambre ouverte dans laquelle ils pourraient se barricader. Derrière eux, ils entendirent le bruit d'un énorme pied qui se posait sur la première marche.

— Encore des trucs…

À l'étage, les chambres étaient tellement encombrées que l'on ne pouvait même pas y entrer. Des appareils électriques, des unités centrales d'ordinateurs, des moniteurs, des claviers, des disques durs et des kilomètres de câbles. BouleChien jura et ordonna au groupe de monter à l'étage supérieur. Las, la situation y était similaire, à ceci près que des jouets, certains encore dans leurs emballages, avaient remplacé le matériel informatique. Des jouets et puis des équipements de sport, des bagages de luxe, des vêtements, des livres…

— Et si on essayait au dernier étage ? suggéra Courtney. Allez, on tente. On pourra toujours redescendre après.

— J'veux pas monter, brailla Olivia. J'veux partir d'ici. On va être coincés.

— Mais non, tout va bien se passer, dit BouleChien. On va s'en sortir, t'inquiète pas.

Il la saisit par le bras et la hissa dans l'escalier. Ils entendaient le constant « tomp, tomp » de l'homme qui les suivait.

Ils se précipitèrent à l'étage supérieur, qui leur parut tout de suite plus engageant. Certes, il y avait encore plein de camelote à ce niveau-là – des monceaux de sacs en plastique et de cartons, encore des jouets, des bouteilles et des cannettes vides –, néanmoins, il y avait beaucoup plus d'espace pour bouger. De toute évidence, compte tenu de son poids qui le freinait à grimper les étages, l'obèse remplissait la baraque en partant du bas.

Au fond, une chambre avec balcon surplombait le jardin. Félix et Marco se placèrent de part et d'autre de la porte, pour garder l'entrée, tandis que les autres cherchaient un moyen d'ouvrir les baies vitrées.

Félix s'aperçut qu'une clé était glissée dans la serrure pile au moment où Courtney faisait sauter le loquet et coulisser la vitre. À l'unisson, ils poussèrent un cri de victoire. Une bouffée d'air frais s'engouffra dans la pièce, à côté de laquelle la puanteur de la maison n'en paraissait que plus incroyable. Finn, Olivia, Courtney et BouleChien se bousculèrent pour sortir, puis passèrent la tête par-dessus la rambarde. Ils étaient au quatrième niveau.

— On peut descendre ? demanda Courtney.

— Moi, certainement pas, répondit Finn en secouant la tête. Si vous voulez tenter le coup, moi, je reste ici pour essayer de le retenir.

Le regard perdu dans le vide à ses pieds, BouleChien répondit :

— On n'a pas besoin de sacrifices héroïques, Finn. Ce qu'y nous faut, c'est une putain d'échelle.

— Moi non plus, j'peux pas, dit Olivia. J'ai le vertige. J'peux pas escalader. D'façon, je le ferai pas.

— C'est beaucoup trop risqué, répondit BouleChien. T'inquiète pas pour ça.

— Et en haut ? suggéra Félix, venu sur le balcon pour voir ce qui se passait. Y a peut-être un accès au toit ?

Une proposition trop insensée pour mériter que l'on s'y attarde.

— Bon, alors on fait quoi, maintenant ? demanda Félix avec un regard accusateur à l'endroit de BouleChien. C'est toi qui as voulu monter.

— Boucle-la, faut que je réfléchisse.

Félix bougonna dans sa barbe.

— Qu'est-ce que t'as dit ? grogna BouleChien en le fusillant du regard.

Nerveux, Félix se passa les mains sur le visage.

— Je dis que la réflexion, c'est pas ton fort. J'aurais dû rester au palais. Au moins David, y savait ce qu'y faisait.

— Oublie, dit Courtney en posant sa main sur l'épaule de BouleChien. Il a juste la trouille, comme nous tous.

Olivia se désintéressait délibérément de la dispute. Assise par terre, adossée au balcon, elle priait pour que tout ce qui l'entourait s'évapore. Elle ferma les yeux et se boucha les oreilles. Elle n'était plus là. Elle était revenue dans sa chambre, à la maison, avant que tout ça n'arrive, avec Paul, son père et sa nouvelle compagne.

Voilà, ça allait déjà mieux. Se ressaisir. Elle se vit assise sur le bord du lit, dans sa chambre. Petit à petit, les choses prirent place autour d'elle. Son gros poste rose, qui lisait les cassettes en plus des CD, et qui la réveillait le matin au son de la radio. Ses posters. Son vieux coffre à déguisements. Ses vêtements pliés et bien rangés dans le placard que papa avait bricolé pour elle. D'ailleurs, il était là aussi. Il lui lisait une histoire pour l'aider à s'endormir. C'était super, d'autant qu'il ne le faisait pas souvent. Elle revit ses cheveux en bataille, comme d'habitude. Son odeur. Sa douce odeur. Elle essaya d'entendre les mots. Ceux de son Cathy Cassidy préféré. *Dizzy*. Elle esquissa un sourire. Allez, encore un petit effort de concentration et elle entendrait résonner le son de sa voix. Si familier. À peine avait-elle conscience des pas autour d'elle et des jambes qui la cognaient. Elle s'immergea plus profondément dans ses souvenirs, en fredonnant pour faire rempart contre les bruits.

Ainsi, elle n'entendit pas Félix crier que le crevard était arrivé au sommet des marches ; pas plus qu'elle ne vit les autres se précipiter à l'intérieur de la chambre pour faire contrepoids à la poussée du géant.

Elle n'entendit pas les accents de panique dans leurs voix devant la porte qui ployait sous son poids.

— Y va entrer.

— On est coincés.

— On fait quoi ?

— Allez, dit BouleChien en tapant dans ses mains pour attirer l'attention de tous.

Il avait rengainé son épée qui aurait pu le gêner. Il souriait.

— On va faire comme je dis, poursuivit-il, OK ? Facile. On le fait courir. Comme on a fait en bas. On le laisse entrer et on fait en sorte qu'il s'éloigne de la porte.

— J'y suis ! dit Marco. Ouais ! Ça peut marcher. Après, on l'esquive et on descend l'escalier avant qu'il ait pu repasser son gros cul à travers la porte.

— OK, approuva Courtney, avec un sourire satisfait. OK.

Dans le bric-à-brac de la chambre, elle avait déniché un club de golf qu'elle tenait fermement. Ainsi armée, elle se sentait plus en sécurité.

La porte retrouva momentanément sa position. Un silence plana, avant que l'énorme masse du crevard s'écrase contre l'huisserie. L'encadrement craqua. Le panneau se fendit.

— Attendez, fit BouleChien. Bougez pas.

— Je vais lui larder son gros cul, grogna Félix.

— Comme si ça allait faire une différence, pauvre andouille, ironisa Marco. Y sent rien.

— M'en fous, vais le larder quand même, pour lui montrer qui est le *big man*.

— Oh, le *big man*, c'est lui, répondit Marco. Aucun doute là-dessus.

Et tous deux rirent bêtement.

— Vous fatiguez pas à essayer de le combattre, coupa BouleChien, en colère. Tout ce qu'on a à faire, c'est l'esquiver et se tirer. Point barre.

Avant qu'il ait pu ajouter quoi que ce soit, la porte explosa, comme si une bombe avait pété dehors. L'énorme silhouette du crevard se dessina dans l'ouverture.

— Des trucs…, dit-il. Encore des trucs…

Même en l'absence de la porte pulvérisée, il passait à peine. Il dut mettre ses bras en avant et jouer des coudes. Finalement, au terme d'une contorsion et d'un mouvement d'épaules, il pénétra dans la pièce.

Comme il l'avait promis, Félix porta une attaque à l'épée. La pointe s'enfonça si profondément dans les plis du ventre que la lame s'y ficha. Félix tira désespérément sur la poignée. L'homme avança vers lui avec une

soudaine rapidité, presque comme s'il dansait. Tendue vers sa proie, son énorme main se referma sur le poignet de Félix, qui poussa un cri de terreur.

Courtney répliqua en abattant de toutes ses forces son club de golf sur le poignet de l'obèse. Le coup résonna comme une énorme claque. L'homme lâcha prise. Voyant que Courtney, Finn et BouleChien étaient déjà dehors, Félix se précipita dans le petit espace entre son agresseur et le mur. Coincé dans les plis de cette gargantuesque masse de chair, il étouffait. Sans parler de l'épouvantable odeur de pourri, de sueur et de merde qui prenait à la gorge. Pour autant, c'est à cette énorme couche de graisse que Félix dut son salut. En effet, voyant son copain en mauvaise posture, Marco l'attrapa par le bras et tira de toutes ses forces. L'obèse se tourna pour le bloquer avec son ventre. Mais, du fait de l'élasticité des chairs, il ne put le retenir.

— Oublie les papouilles, mec ! haleta Marco en tirant de plus belle. Je sais que t'aimerais bien lui faire des bisous partout, mais tu risquerais de choper kekchose.

Ils s'effondrèrent sur le palier et butèrent contre la rampe. En bas, la cage d'escalier résonnait de la cavalcade des autres.

Il arrivait parfois à Félix de rêver qu'il était poursuivi dans un escalier en colimaçon qui tournait à l'infini. Dans ses rêves, il bondissait par-dessus la rampe et, pour ainsi dire, volait d'un étage à l'autre. En général, quand il en arrivait là, le cauchemar devenait fun et exaltant. Il tenta d'en faire autant ici. Mais c'était difficile dans le noir, et il prenait gamelle sur gamelle, sa descente s'apparentant davantage à une série de douloureux roulés-boulés qu'à une démonstration de Yamakasi. Pour autant, il était tellement sous pression qu'il ne sentit rien et qu'il rigola tout du long, trop heureux d'avoir pu échapper au monstre. Dans sa chute, il dépassa Courtney, rattrapa Finn, le doubla, puis atteignit BouleChien pour, finalement, se retrouver en tête.

Ainsi fut-il le premier à atteindre la porte, moitié courant, moitié trébuchant le long du couloir. D'un coup de pied, il écarta le buste de Shakespeare et ouvrit la porte à la volée, se moquant éperdument de ce qui pouvait l'attendre dehors.

Grâce au ciel, la rue était déserte. Félix tituba jusqu'au milieu de la route avant de s'effondrer sur le bitume, partagé entre le rire et les larmes. Un à un, les autres apparurent. Fermant la marche, Courtney s'arrêta dans l'entrée, le temps de renverser quelques piles de magazines et de journaux pour bloquer le passage.

— Voilà qui devrait retenir ce gros salopard ! cria-t-elle, triomphante, en courant rejoindre les autres.

Accolades et tapes dans les mains s'ensuivirent. Bien vite, ils comprirent qu'ils n'étaient pas encore hors de danger. En effet, tout ce bruit avait attiré une bande d'adultes qui arrivaient dans leur direction.

— On dirait qu'on n'a pas fini la course, annonça BouleChien.

Et ils sprintèrent dans la direction opposée. Ce n'est que lorsqu'ils passèrent l'angle au bout de la rue que BouleChien s'arrêta et jura en martelant ses hanches de coups de poing.

— Quoi ? demanda Courtney d'un air inquiet.

— Olivia, répondit BouleChien d'un ton amer. Où est Olivia ?

20

Olivia était sur le balcon, les joues mouillées de larmes. Ils l'avaient abandonnée. Elle n'arrivait pas à croire qu'ils aient pu faire une chose pareille. Ils étaient tous partis en courant et ils l'avaient laissée là. Et voilà que maintenant, *il* arrivait. L'homme. Elle avait refermé la baie vitrée et s'était relevée. Debout devant la fenêtre, pétrifiée, elle le regardait traverser la pièce d'un pas lourd et s'avancer vers le balcon.

Incapable de détourner les yeux de l'énorme masse qui s'approchait de la vitre, elle secouait la tête en sanglotant :

— Non, non, non…

Il se colla au carreau. Son corps adipeux s'étala contre la paroi de verre, occupant toute la surface de la vitre. Il enflait à vue d'œil. Et voilà que maintenant il appuyait son visage. Des traînées de pus, de morve et de salive se répandaient sur la fenêtre depuis ses joues, ses lèvres et son nez écrasés contre le rempart transparent. Et il poussait toujours, s'aplatissait, enflait, grossissait.

N'y tenant plus, Olivia se retourna et regarda en bas. Le vide était impressionnant. Immédiatement, elle fut prise de vertiges et de haut-le-cœur. Le sol semblait lui sauter au visage, puis s'éloigner de nouveau, comme si elle était pendue au bout d'une corde de saut à l'élastique.

Un craquement résonna. Elle fit volte-face. Le verre avait cédé – de longues fissures commençaient à strier la surface – et l'homme poussait toujours. Il avait le visage vide, déformé au-delà de l'imaginable par la pression. Un œil à même la vitre. Qui la fixait. C'était… Un gros truc dégueulasse coincé dans un aquarium trop étroit.

Le verre craqua de nouveau.

Olivia se jucha sur le muret de brique du balcon. Elle restait là, vacillante, des bulles dans la tête. Ses larmes, après avoir coulé jusqu'au menton, y demeuraient un instant avant de tomber, loin, loin, dans les ténèbres. Le vide avait toujours été sa grande peur. Elle détestait prendre l'avion, les falaises la répugnaient, tout comme les quartiers de hautes tours ou les ponts.

Elle n'en revenait pas. Ils l'avaient laissée. Se barrer comme ça, c'était vraiment dégueulasse. Que pouvait-elle faire toute seule ? Sûrement pas se battre. Ils le savaient très bien. Des sanglots déchirants la secouèrent aussi violemment que si quelqu'un lui avait mis des coups de pied dans la poitrine.

— Non, non, non…

Un nouveau craquement. Et puis un autre. Toute la fenêtre s'arrondissait, se voilait. D'un instant à l'autre, il serait là, devant elle. Juste eux deux. Et il lui ferait la même chose qu'aux gamins de la cuisine. Ceux qu'elle avait cru voir lui faire signe. Combien de temps avaient-ils mis à mourir ? Bien sûr, la chute serait plus rapide. Mais ça serait quand même long. Le sol était si loin. Et, pendant le grand saut, encore en vie, elle attendrait le choc.

Ça ferait mal ? Ou s'évanouirait-elle avant…

Fallait pas qu'elle pense à ça. Elle ferma les yeux et essaya de se replonger chez elle. Oui. À l'heure d'aller au lit. Faire un bisou à papa et monter se coucher. Ce soir, elle serait courageuse. Elle se coucherait toute seule, écouterait une histoire enregistrée sur une cassette. Les cassettes étaient vieilles et usées. La plupart venaient de son cousin, bien plus âgé qu'elle. D'abord, c'était Paul qui les avait eues. Elle les écoutait avec délice en posant son oreille contre la cloison lorsqu'il les passait, se languissant du jour où, enfin, elles lui reviendraient.

Elle adorait ces histoires.

Papa regardait la télé avec sa nouvelle compagne.

Non !

C’était avant ça. Maman était encore là. Même si Olivia n’avait qu’un vague souvenir d’elle. Oui, c’était mieux ainsi. Maman et papa assis sur le canapé devant la télé. Ils étaient si proches, à portée de main, elle n’avait qu’à ouvrir la porte et ils seraient là. Elle actionna la poignée. Les yeux toujours clos. Pour ne pas gâcher la surprise.

La porte s’ouvrit. Elle inspira une grande bouffée d’air et fit un petit pas…

Elle ne tombait pas, elle flottait. Avec papa et maman qui lui tendaient les bras. Tout allait bien.

Ils allaient la rattraper, l’enlacer, la rassurer. C’est le rôle des adultes.

Ils prennent soin de vous.

Ils…

21

— J'avais promis. Je lui avais promis que je la protégerais. Elle comptait sur moi.

— Elle comptait sur nous tous, Boule. C'est pas ta faute… On est tous coupables, argua Courtney. C'était de la folie, là-haut.

— J'peux pas l'abandonner, répondit BouleChien en tournant les talons.

Félix se glaça.

— Tu vas pas y retourner, dis ? cria-t-il en le poursuivant. C'est pas possible. Y va te tuer.

— Là n'est pas le problème, rétorqua BouleChien avec un coup d'épaule pour chasser la main de Félix. Le problème, c'est que je lui ai promis que je la laisserais pas tomber et que maintenant…

— Et que maintenant elle est morte, coupa froidement Félix. Faut regarder la vérité en face, mec. Alors ? À quoi bon y retourner ?

— Il a raison, intervint Marco. On peut pas changer ce qui s'est passé. On peut déjà s'estimer heureux de s'en être sortis. Et c'est en grande partie à toi qu'on le doit.

— Morte ! hurla BouleChien. À cause de moi.

— Ça a été une journée en enfer, répondit Marco. Encore une chance que le bilan ne soit pas plus lourd, parce qu'on a bien galéré. Le bateau qui

chavire ; les bodybuildés, à deux doigts de nous avoir, ceux-là ; David qui essaie de nous retenir à Buckingham et, pour finir, ce putain de monstre qui veut nous ajouter à sa collection de macchabées. Et tu vois, BouleChien, le truc, c'est que, nous cinq, on est encore là. Ce qui veut dire que, sur les huit qu'on était ce matin, sachant qu'Al est au palais, on n'a perdu qu'une seule personne.

BouleChien laissa éclater un petit rire amer.

— Ah ouais ? Alors c'est ça, on passe l'éponge ? Tout est bien qui finit bien…

— Exactement, répondit Finn à mi-voix. On passe l'éponge.

Sur ces mots, il se retourna et partit. Quand Finn prenait une décision, inutile de discuter. Les autres le regardèrent un instant, puis lui emboîtèrent le pas, exception faite de BouleChien qui s'obstinait à rester.

— Allez, viens, dit Courtney en retournant le chercher. Faut que t'essaies d'oublier. (Elle le prit gentiment par le bras.) Allez, avance. Et je dis pas ça façon, « salut les copains ! Alors, ce mois-ci, dans la rubrique conseil aux ados, on a… » Non. J'veux que t'avances. Parce que c'est risqué de rester là.

Mais rien n'y faisait. BouleChien dégagea son bras et fit quelques pas dans la direction opposée, martelant le bitume de sa semelle. Il pleurait.

— BouleChien ! hurla Courtney. C'est toute la bande que tu mets en danger, là !

— Eh ben, cassez-vous. Je me débrouillerai tout seul.

— Certainement pas, dit Finn, revenu sur ses pas pour voir ce qui se passait. Il planta ses yeux dans ceux de BouleChien.

— Ce qui est fait est fait, assena-t-il. Pas question que tu y retournes.

— Je fais ce que je veux, d'accord ! répondit BouleChien d'une voix hystérique. Cette pauvre petite est toute seule dans cette maison, avec un monstre. J'peux pas la laisser. J'peux pas. Faut que j'y retourne, que je la voie de mes propres yeux. Si ça se trouve, elle est pas morte. Peut-être que je pourrai la sauver, que…

La gifle que lui assena Finn lui coupa la parole. Puis, avant qu'il ait eu le temps de réagir, Finn, de son bras indemne, le souleva et le mit sur son épaule, comme il l'aurait fait d'un sac-poubelle destiné à la collecte des ordures ménagères.

Et il se remit en marche. Le corps maigrelet de BouleChien rebondissait comme un pantin sur son épaule. Dans les premiers mètres, celui-ci tenta de

se débattre, puis abandonna. En dépit de tout ce qui s'était passé, Courtney riait presque. Elle avait toujours su que Finn était fort, mais avec un seul bras, il fallait vraiment être géant.

— T'es un bon gars, Boule, lança Finn. T'as fait ce qu'y fallait. Tu nous as sortis de là. On n'est pas des héros, mec. On n'est que des enfants.

— Mais jamais je pourrai vivre avec ça, répondit BouleChien, la voix cassée par le chagrin.

— Si, tu pourras.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce t'en sais, toi ?

— J'en sais qu'après la mort de mes parents, j'ai essayé de m'occuper de mes trois frères cadets. Mais je pouvais pas tout seul. Avec trois petits. J'ai merdé. Y se sont tous fait tuer. J'essaie de pas y penser. C'était mon ancienne vie. Là, c'est la nouvelle.

— Je suis désolé, dit BouleChien. Je ne savais pas.

— Normal, puisque j'en parle pas. Maintenant, tais-toi et arrête de gigoter.

— Mais, Finn…

— J'ai dit la ferme ! Comment tu crois que je me sens, moi, depuis ce matin, avec mon bras paralysé ? Incapable de faire quoi que ce soit pour aider ? Mais qu'est-ce que je pouvais y faire ? Rien. Tout comme toi, tu ne peux plus rien pour Olivia. Ce qui s'est passé, on en prend tous la responsabilité. OK ? C'était notre faute à tous.

— OK, fit BouleChien, tu peux me poser maintenant.

— Pas de blagues ?

— Non.

Finn se pencha. BouleChien retomba sur ses pieds. Dans un silence pesant, tous les cinq se remirent en route.

Désorientés, ils ne savaient plus où ils étaient. Par chance, Marco, qui possédait un excellent sens de l'orientation, se débrouilla pour les ramener sur Brompton Road sans trop de détours. Hélas, la rue principale était plus peuplée que les rues adjacentes. Des crevards rôdaient par petits groupes autour des entrées d'immeubles.

Courir étant la meilleure manière de les dépasser, ils forcèrent spontanément l'allure, d'abord au trot, puis à toutes jambes, quand les premiers adultes s'aperçurent de leur présence.

À présent, les enfants filaient à toute berzingue, essayant de faire abstraction de leurs poumons en feu et de leurs muscles peinant sous

l’effort.

Pour BouleChien, cette course offrait toutefois le mérite de lui vider la tête. Momentanément, ses idées noires se dissipèrent, emportées par sa débauche d’énergie. Allonger la foulée. Plus vite. Pousser sur les jambes et les bras. Son existence tout entière ne se résumait plus qu’à ça. Il fallait qu’il fabrique une petite boîte, qu’il mette Olivia dedans, et qu’il la laisse dans la maison du monstre. Il fallait qu’il l’oublie, comme il l’avait fait pour tant d’autres amis depuis que cette plaie s’était abattue sur leurs vies.

Ça marchait. Il s’éloignait d’elle.

— Attention !

Le cri de Marco le ramena brutalement à la réalité : un groupe de crevards déployés sur la route, devant eux.

— Continuez de courir ! hurla BouleChien.

Et ils percutèrent de plein fouet le rempart d’adultes.

Finn mis à part, ils étaient tous armés. Sa lance étant perdue, Félix brandissait le gros couteau de chasse qui lui restait. Courtney, qui avait toujours son club de golf, fracassait le crâne de deux mères un peu lentes. BouleChien faisait virevolter son épée. Marco se déchaînait avec sa lance. Quant à Finn, il repoussait *manu militari*, du tranchant de la paume, quiconque se dressait sur son passage. Ils avaient heurté les crevards avec une telle violence et un tel effet de surprise qu’ils avaient perforé et transpercé les lignes ennemies avant même que ceux-ci ne comprennent ce qui leur arrivait.

Cette petite victoire redonna du baume au cœur aux enfants qui poursuivirent leur course avec le sentiment de pouvoir ne jamais s’arrêter. Pour autant, ils n’auraient su ignorer le nombre grandissant d’adultes qu’ils emmenaient dans leur sillage. Il est vrai que ceux-là étaient lents et patauds, rien à voir avec les bodybuildés qu’ils avaient croisés plus tôt. De ce fait, il ne leur serait pas difficile de les distancer. Néanmoins, une fois que des crevards avaient flairé une piste, ils la suivaient avec obstination, sans que rien ne les fasse dévier de leur but. Les enfants avaient l’impression de traîner derrière eux tout ce que Londres comptait de crevards, pris dans un grand filet, de plus en plus rempli.

Oh que oui, le bruit de cette armée de morts-vivants décérébrés lancée à leurs trousses résonnait avec insistance à leurs oreilles ! Or ils ne pouvaient pas courir toute la nuit. À moins de trouver rapidement une planque, ils allaient au-devant de gros ennuis.

Courir, courir, courir… Voilà à quoi se résumait le monde selon BouleChien. Trois mois plus tôt, à la Tour, un peloton de maraude avait découvert un petit entrepôt rempli à ras bord de baskets Nike, que les enfants avaient ensuite consciencieusement vidé. À défaut de vêtements propres et de légumes frais, les mômes de la Tour pouvaient donc compter sur une réserve quasi inépuisable de baskets neuves. Et BouleChien n'était pas fâché d'en avoir une bonne paire aux pieds tandis qu'il martelait le bitume au milieu de la rue, sa lourde épée dansant au creux de sa main.

— C'est encore loin ? haleta Félix. J'en peux plus, moi.

— Tais-toi et cours, répondit BouleChien.

— Hé ! Ho ! Bande de nigauds ! appela Marco, entre le rire et les larmes. Regardez ! Le musée ! On y est !

22

BouleChien n'arrivait pas à y croire. Ils n'étaient qu'à dix minutes de marche de leur destination quand ils avaient été pris en embuscade. Si seulement ils avaient su qu'ils étaient si proches, peut-être qu'ils n'auraient pas fait le détour par *Harrods*, ni atterri dans la maison de l'obèse, et qu'Olivia serait encore en vie. Peut-être, peut-être, peut-être…

Dans la panique, sans lumière, le regard fixé sur la route devant eux, ils n'avaient pas remarqué l'édifice de style gothique qui se trouvait sur leur droite, avec sa façade dotée de deux longues rangées de fenêtres et deux tours pointant vers le ciel étoilé de part et d'autre de l'entrée. On aurait dit une cathédrale et non un musée.

Celui-ci occupait tout un pâté de maisons, presque à perte de vue, en vis-à-vis d'une rangée de riches demeures. Il s'élevait au-delà d'un petit terre-plein protégé par des grilles en fer forgé noir typiques de Londres. Un groupe de garçons armés les observaient d'un œil soupçonneux depuis une guérite au toit pointu jouxtant le portail principal. Ils s'agitèrent quand BouleChien et les siens coururent jusqu'à eux, mais restèrent solidement campés à l'intérieur des grilles.

L'épuisement gagna le groupe de BouleChien, à tel point que, durant quelques instants, aucun n'eut la force de parler.

Ils restaient là, le cœur battant à tout rompre, le souffle court, pliés en deux, luttant pour retrouver le souffle qui leur permettrait de s'exprimer.

Finalement, un des garçons du musée s'avança jusqu'à la grille. Menton relevé, visage impassible, il jaugea un moment ces nouveaux venus avant de demander :

— Vous venez d'où ?

BouleChien parvint à souffler :

— Tour de Londres.

Le type opina du bonnet.

Plutôt petit, mais râblé, dans les quinze ans, les cheveux gominés et hérissés, il portait un vieux blouson de cuir. Il avait le nez cassé. Un truc qui devait dater d'après l'épidémie, sans quoi un chirurgien l'aurait forcément opéré.

— Vous êtes les petits que Ryan le chasseur a escortés au palais ?

BouleChien se redressa, stupéfait.

— Qu'est-ce tu…

— Y en a un qui s'appelle BouleChien ?

— Ouais. C'est moi. Mais je capte pas.

— Ryan est passé tout à l'heure pour régler une affaire. Il a parlé de vous.

— Donc tu peux nous faire entrer ? demanda BouleChien.

Le gars porta le regard au loin, dans la direction d'où ils venaient.

— Et eux, ils sont avec vous ? demanda-t-il en désignant la route.

BouleChien se retourna pour comprendre de quoi il parlait.

Les crevards arrivaient.

— Ouvre la porte, *man*, supplia BouleChien.

— D'abord, vous nous dites qui vous cherchez exactement, pour voir si tout colle.

— On recherche surtout Brooke, répondit Courtney, qui avait retrouvé toute sa voix. Elle est là ?

— Ah, vous êtes des amis de Brooke ?

— Puisqu'on te le dit, hurla Courtney. Alors, tu l'ouvres, cette foutue porte ?

— Effectivement, Brooke a reconnu vos noms.

— Ouvre la porte ! hurla Marco.

Le garçon déverrouilla et ouvrit le portail d'un air impassible.

— Content de voir que tu sais reconnaître une urgence, commenta Marco en le bousculant pour entrer.

— Pff, y savent bien qu'y faut pas s'y risquer, répondit le gars avec un geste de dédain en direction des crevards qui, arrêtés sur le trottoir d'en face, gardaient leurs distances.

Après quoi, il attendit que le dernier soit entré avant de claquer le portail et de refermer la serrure.

— Je m'appelle Robbie, dit-il. Chargé de la sécurité ici. Donc, si vous faites du grabuge, c'est à moi que vous aurez à faire, compris ?

— Compris, Robbie, acquiesça BouleChien en lui faisant un *check*. Heureux de te connaître.

— Euh, pardon, poursuivit Robbie, mais y a un truc qui me turlupine. Pourquoi vous avez pas demandé à Ryan, pour Brooke ?

— On lui a demandé, s'exclama Courtney. J'suis sûre que oui.

— On leur a parlé de David, nuança Marco en enlevant son casque et en s'essuyant le front. J'suis pas convaincu qu'on leur a parlé de Brooke ou de Justin.

— Ben ça, c'est con, commenta Félix. On était tellement obnubilés par David qu'on n'a même pas parlé des autres.

— Quand est-ce que Ryan était là ? s'enquit BouleChien.

— Bah, j'sais pas, il est parti y a peut-être deux heures.

— 'Tain, on croit rêver, se lamenta BouleChien. C'est pas possible d'être aussi nul.

Il aurait voulu taper dans kekchose. Si seulement il avait pensé à demander aux chasseurs s'ils savaient où se trouvait Brooke, Olivia serait peut-être toujours de ce monde.

— On savait pas, dit Courtney d'une voix secourable. Ce qui compte, c'est qu'on soit là.

— Je vais vous conduire à l'intérieur, annonça Robbie.

Joignant le geste à la parole, il traversa le jardin, passa devant un bosquet d'arbres, jusqu'au pied d'une longue rampe pavée qui menait aux portes du musée. Par-dessus la rambarde, BouleChien aperçut des rangs de légumes, à l'endroit où, autrefois, des pelouses bordaient la façade.

L'entrée principale s'effectuait par une arche en pierre sculptée. Un garde se tenait là. Après avoir échangé quelques mots avec Robbie, il les fit entrer.

BouleChien était impressionné. L'organisation du lieu lui rappelait le musée impérial de la Guerre, où leur chef, le général Jordan Hordern, faisait régner d'une main de fer une discipline stricte ainsi qu'une surveillance

sans faille de tous les abords, de jour comme de nuit. Et, depuis qu'ils avaient quitté le musée de la Guerre pour la Tour de Londres, la militarisation n'avait pas faibli, bien au contraire. BouleChien ne savait pas à quoi s'attendre en venant ici, mais certainement pas à ça. Puis une idée s'imposa à lui : sans une solide organisation et une bonne préparation, nul n'aurait pu survivre dans le Londres d'aujourd'hui. Ses réflexions se dissipèrent bien vite à la vue du squelette de dinosaure, à la queue et au cou démesurément longs, qui se dessinait à la lueur des bougies, au centre de l'immense hall. Troublé par cette apparition, il n'entendit pas la question qu'on lui posait – en l'occurrence une fille brune, une lampe de poche à la main, vêtue d'une robe démodée.

— Euh, pardon, s'excusa-t-il. Tu disais kekchose, ma belle ?

La fille pencha la tête et lui jeta un regard noir. C'est alors seulement que ça fit tilt.

Brooke !

23

BouleChien se jeta à son cou.

— Espèce de ramolli du bulbe, s'exclama Brooke en le repoussant. Tu m'avais même pas reconnue, hein ?

— Ben, non, forcément, répondit BouleChien. Faut dire, tu t'es vue ? Je t'ai connue blonde, tu l'es plus. T'as pas un gramme de maquillage et, pour couronner le tout, tu portes une robe toute cheulou qu'on croirait tout droit sortie d'un film historique barbant au possible.

— Quoi, j'suis plus jolie ? C'est ça que tu es en train de dire ?

La tenant à bout de bras, BouleChien l'examina un instant avant de s'exclamer :

— Plus belle que jamais, tu veux dire ! (Et il le pensait sincèrement.) Quoique… Je crois que je te préfère en blonde. Tu vas me dire que tu te décolorais ?

— Qu'est-ce tu crois, Bolossien ? Qu'y a tant de blondes que ça ?

— BouleChien.

— Non. Pour moi, ce sera toujours Bolossien.

Un cri fit trembler les murs du grand hall.

— Bah, et moi, alors ?

Reconnaissant Courtney, Brooke poussa un hurlement et se précipita vers elle. Enlacées, elles entamèrent une étrange danse de Saint-Guy accompagnée de cris.

— J'y crois pas ! C'est toi ! Seigneur ! C'est trop cool…

— Et Aleisha ? demanda Brooke en jetant un regard alentour. Elle est avec vous ?

Courtney sombra instantanément dans un profond silence, comme si toute vie la quittait. Brooke comprit aussitôt. Nul besoin d'épiloguer.

— Où ? Quand ?

— Cette fameuse nuit, répondit tristement Courtney, en traversant le fleuve. Après qu'on a été séparées, on a trouvé un bateau, mais on a heurté la pile d'un pont et on a coulé. Aleisha était déjà blessée. Elle n'avait aucune chance.

Brooke serra son amie dans ses bras. Appuyées l'une contre l'autre pour se soutenir, toutes deux se mirent à pleurer. BouleChien ne savait pas quoi faire. Les rejoindre pour essayer de les réconforter ou les laisser s'épancher en paix ? Finalement, il considéra que ça se jouait surtout entre elles et qu'il valait mieux les laisser. Pas ses oignons. Après tout, Aleisha, il l'avait à peine connue, alors qu'avec Brooke et Courtney, elle formait un trio inséparable.

Courtney pleurait à chaudes larmes sur l'épaule de Brooke, consciente de mouiller la robe de son amie. Mais elle ne pouvait pas se retenir. Pour rien au monde elle n'aurait mis fin à cette étreinte. Le contact de Brooke était doux et chaud. Comment avait-elle pu ne serait-ce qu'imaginer l'idée qu'elle ne serait pas folle de joie de la revoir ? Elles étaient tout l'une pour l'autre. La tension accumulée dans la journée ressortait de tout son être. Et Brooke l'absorbait. Tout irait bien dorénavant.

Le charme fut rompu par BouleChien, qui déambulait en faisant rouler sa tête pour lutter contre le torticolis.

— Allez, dit-il, tu nous fais faire le tour du propriétaire, ou vous allez rester là, à vous baver dessus pendant toute la nuit ?

Les deux filles se séparèrent, reniflèrent, et ce fut tout. Elles ne pouvaient pas continuer à pleurer leur amie. Aleisha n'était plus là, mais elles pouvaient encore compter l'une sur l'autre. Les mots que Courtney avait prononcés un peu plus tôt à BouleChien lui revinrent en mémoire.

Fallait bouger, avancer.

— Ouais, dit-elle en s'essuyant le visage et en embrassant l'immense pièce du regard. Je veux voir ce que vous avez fait de cet endroit, et, ensuite, je veux que tu me racontes tout ce qui s'est passé depuis qu'on s'est quittées. Tout, tout, tout…

— T'inquiète pas, ma chérie, tu sauras tout, même si c'est une longue histoire. Mais, vous ne voulez pas vous laver, manger quelque chose et vous reposer un peu avant ? Vous avez des airs de déterrés.

— Merci. Ça fait toujours plaisir.

Brooke éclata de rire.

— Je vois que tu n'as pas changé. Toujours cette bonne vieille Courtney grognon.

— J'suis pas vieille. Ni grognon…

— Mais t'es toujours ma Courtney.

Elles éclatèrent en sanglots et tombèrent de nouveau dans les bras l'une de l'autre.

— Oh, non, vous allez pas remettre ça ! dit BouleChien en faisant la grimace.

Pourtant, au fond de lui, il luttait pour retenir ses larmes. Une grosse boule lui serrait la gorge.

— Bon, allez, ça suffit, dit-il en les séparant. Je veux te présenter le reste de l'équipe.

Puis il invita Marco, Félix et Finn à les rejoindre. Brooke se rappelait vaguement Marco et Félix, en revanche, c'était la première fois qu'elle rencontrait Finn. Celui-ci l'interrogea au sujet de ses amis de Forest Hill School. Brooke fit la moue en secouant la tête d'un air triste.

— Non, répondit-elle, ces noms ne me disent rien.

— Bah, c'est pas grave, fit Finn. Ils peuvent être n'importe où.

Il avait beau ne montrer aucune émotion, BouleChien sentait qu'il était anéanti.

— Allez, lança-t-il d'une voix guillerette pour essayer de détendre l'atmosphère. Fais-nous visiter.

— Suivez-moi.

Ils lui emboîtèrent le pas et longèrent le squelette de dinosaure.

— Je vous présente Dippy, annonça-t-elle. Diplodocus de son état.

— Et lui, là-haut, c'est qui ? demanda BouleChien alors qu'ils s'engageaient dans l'immense escalier au fond du hall. On dirait Dieu.

De fait, à l'entresol, une statue en marbre blanc représentait, avec un réalisme saisissant, un vieil homme dégarni, au visage mangé par une énorme barbe, assis dans un fauteuil, comme s'il les attendait.

— Ça, c'est Charles Darwin, répliqua Brooke en lui tapotant affectueusement le sommet du crâne au passage. J'adore ses chaussures. Plus vraies que nature !

BouleChien baissa les yeux. Elle avait raison. Difficile de croire qu'elles étaient sculptées dans la pierre. Ils poursuivirent l'ascension des marches, puis bifurquèrent à cent quatre-vingts degrés dans une galerie qui surplombait le grand hall. Des crânes de singes étaient alignés dans des vitrines, à côté de crânes humains datant de l'âge de pierre. D'autres cabinets contenaient des singes empaillés et des dessins anatomiques. Un décor qui, à la lueur des bougies, donnait la chair de poule.

— C'est quoi tout ça ? s'enquit BouleChien. Je savais pas qu'ils avaient des échantillons humains dans les musées.

— C'est pour expliquer la théorie de l'évolution. Nous montrer d'où l'on vient. J'ai donné un nom à tous les singes. Çui-là, c'est Brian, fit Brooke en pointant du doigt un orang-outang hirsute, les bras levés.

— Faudrait y mettre un adulte empaillé, dit BouleChien. Le dernier stade de notre évolution. *Homo zombiens*.

Brooke éclata de rire, puis s'arrêta et se pencha sur la rambarde. De là-haut, ils prenaient conscience du volume gigantesque de l'endroit. Même le diplodocus paraissait petit.

— On se croirait à Poudlard, lança Courtney.

— Je me suis souvent fait la même réflexion, acquiesça Brooke.

— En tout cas, c'est foutrement grand, commenta BouleChien. Combien d'enfants vous avez ici ?

— Soixante-treize, répondit Brooke. D'ailleurs, c'est tellement grand qu'on n'en utilise qu'une infime partie. Pour vous donner une idée, huit cents personnes travaillaient ici, avant. Y a des annexes, des bureaux, des labos, plein de trucs. C'est immense. En fait, nous, on n'utilise que cette partie-ci, autour du grand hall, plus quelques galeries latérales, comme celle des dinosaures, et les galeries qui sont ici, celles des mammifères. (Elle tendit le bras vers l'autre bout de l'atrium.) On bloque pratiquement tout, la nuit. C'est trop grand pour qu'on puisse tout sécuriser. Le jour, tout est ouvert. On se balade comme on veut. Sauf au sous-sol.

— Pourquoi ? demanda Courtney.

— Y a des crevards qui y vivent.

— Sérieusement ? balbutia Courtney avec une mine d'épouvante.

— Et ouais, sérieusement, rit Brooke en lui cognant amicalement le bras avec le poing. Mais, t'inquiète, ma biche, y a pas de quoi avoir peur. C'est juste que, quand on est arrivés, y avait encore des adultes dans le musée. Le personnel, j'imagine. On les a pourchassés, on en a tué une bonne partie, mais certains se sont réfugiés au sous-sol. C'est un vrai dédale, là-dessous. Y a une quantité invraisemblable de pièces, de galeries et de cachettes. C'est beaucoup trop grand pour qu'on puisse le sécuriser en entier. Ça s'étend sur des kilomètres. Donc, on a préféré barricader toutes les issues et les enfermer là-dessous. Mais on les entend parfois, près des endroits condamnés. Sans compter ceux qui se faufilent dans les réserves aux premières lueurs du jour pour nicher dans l'obscurité. Mais ne vous en faites pas. Impossible qu'ils montent ici. On a tout fermé à double tour. Maintenant, venez, je vais vous montrer où vous allez dormir.

Au bout de la galerie des primates, se trouvait une lourde porte donnant sur une longue pièce.

— Ici, c'est la galerie des minéraux, indiqua Brooke à voix basse. C'est grand, hyper lumineux et facilement défendable. C'est là qu'avant ils entreposaient les pierres les plus précieuses, comme les cristaux, les morceaux de météorites, les gemmes et tout ça. Donc y a des portes de sécurité à un bout et une sorte de chambre forte à l'autre. En cas d'attaque, on pourrait facilement se retrancher ici.

BouleChien y regarda de plus près. De lourdes grilles en fer destinées à doubler les panneaux de bois étaient rabattues contre les murs. La pièce elle-même évoquait quelque chose d'un château médiéval. Seulement éclairée par d'éparses bougies chauffe-plats, disposées çà et là dans des coupelles, la galerie, de la taille d'un terrain de football, s'étirait vertigineusement dans les ténèbres. Les deux côtés étaient percés de fenêtres à plein cintre, et deux rangs de colonnes carrées supportaient le plafond décoré. Les anciennes vitrines en bois avaient été arrangées dans l'alignement des poteaux et les gamins les avaient utilisées pour délimiter des espaces qui servaient de cellules individuelles que chacun avait décorées à son goût à l'aide de stores, de rideaux, d'auvents et de quelques éléments de mobilier.

— Vous verrez mieux demain, chuchota Brooke. Là, tout le monde dort. En général, on se couche avec le soleil. Moi, j'attendais que vous arriviez.

Mais allez, venez, je vais vous trouver de quoi manger un morceau.

Elle les conduisit au fond de la galerie. Longeant les « box », ils constatèrent que tous leurs occupants ne dormaient pas. Dans certaines cellules, plusieurs gamins veillaient ensemble et jetaient des regards curieux au passage des nouveaux venus.

Au fond, une porte donnait accès à un escalier qui les conduisit à la galerie inférieure et, de là, ils empruntèrent un autre escalier jusqu'à l'ancienne cantine du personnel. Ça ressemblait à un tunnel, là-haut. Le plafond en forme de voûte surplombait une rangée de fenêtres en ogives. Des tables et des chaises modernes occupaient l'espace bien éclairé par des lampes à huile semblables à celle que tenait Brooke.

Trois gamins les attendaient.

— On avait gardé un peu de bouffe, au cas où vous arriveriez, expliqua Brooke.

La petite troupe s'attabla. Des œufs à la coque, du riz et du choux leur furent servis. Ils dévorèrent le tout avec un appétit vorace, sous l'œil attendri de Brooke.

— Maintenant, dis-moi, ma biche, déclara Courtney une fois qu'ils eurent terminé. Pourquoi tu portes ces fringues zarbies ?

Brooke regarda ses vêtements démodés et éclata de rire.

— Tu te souviens de Kwanele ? Le grand Black qui était toujours super bien sapé, même quand y devait fuir les crevards ?

— Celui qui traînait sa valise de bourge partout avec lui ? ajouta Courtney. Tu penses, si je m'en souviens. Me dis pas que c'est lui qui t'a fait cette robe !

— Jamais de la vie ! s'exclama Brooke. Mais y a un autre musée, en face. Victoria et Albert, qu'y s'appelle. Un jour, on a forcé l'entrée parce que, en regardant les plans, on s'était aperçu qu'y avait un grand patio à l'intérieur. Génial pour cultiver des légumes. Donc on a construit plein de bacs et on a planté. Mais faut voir ce qu'y a dans le musée.

— Quoi ? demanda BouleChien, intrigué.

— Ben… C'est surtout de l'art. Des sculptures, des peintures… Mais y a aussi toutes sortes d'autres trucs comme des meubles, de la vaisselle, des bijoux et même des vêtements. Des costumes historiques, des robes de stars de cinéma, tu vois le genre ? Des centaines et des centaines. C'est mortel. On y a dégotté tout ce qui nous fallait pour fabriquer de véritables petits chez-soi. Un chez-soi de roi, il va sans dire. Honnêtement, c'est vraiment

cool, ici. Faut que vous voyiez ça. C'est Kwanele qui supervise l'habillement, qui fait les retouches pour que ça tienne. Et puis on se déguise en princesses.

Ce disant, elle fit un tour sur elle-même avant de s'arrêter en riant bêtement.

— Tu vas voir, Courtney, poursuivit-elle, on va te glamouriser un peu.

— Quoi ? Tu me trouves mal sapée ?

— Non.

— Mais je manque de glamour ?

— Oui ! Tu pourrais être une jolie princesse, minauda Brooke d'une voix sucrée, allant jusqu'à zozoter comme une petite fille. Princesse Courtney !

— Elle ? s'esclaffa BouleChien. Une princesse ?

— Quoi ? Qu'est-ce qu'y a ? se cabra aussitôt l'intéressée.

— T'es… T'es… une reine, répondit-il en toute hâte. Une reine guerrière !

— Allez, lança Brooke, avec un petit effort, on devrait pouvoir te trouver une couronne au musée Victoria et Albert.

Courtney s'esclaffa, puis demanda :

— Bon, maintenant, tu vas nous dire ce que vous foutez tous ici ? Et aussi pourquoi David est tellement en rogne contre toi ?

Brooke regarda ses amis en souriant.

— Je vous l'ai dit… c'est une longue histoire.

24

— Quand je repense à cette nuit, j'ai qu'à fermer les yeux pour que les images défilent comme si j'étais en train de mater un DVD. Mieux ! C'est aussi clair que si ça se déroulait sous mes yeux. Le reste du temps, j'arrive à l'éteindre, à remettre le DVD dans sa boîte et à ne plus y penser. Mais, encore maintenant, il me suffit de fermer les yeux pour tout revivre. Le camion qui avance lentement sur le pont. Justin au volant. Nom de Dieu, jamais vu un fayot flipper autant. Il transpirait plus qu'un obèse qui bouffe du piment dans un sauna. Si j'avais pas été aussi terrorisée moi-même, je me serais marrée, mais, derrière nous, la moitié de Londres était en train de cramer et, lui, y devait faire gaffe à pas écrabouiller un enfant perdu dans la foule hystérique qui s'agglutinait contre la calandre du camion. C'était dur ; y avait des bus et des voitures en panne qui bloquaient le passage, des gens qui hurlaient. Le pire, c'est qu'on ne pouvait pas sortir pour voir. Trop dangereux. Mais on entendait crier, et puis, une nouvelle vague de panique a traversé la foule sur le pont. On se rendait pas vraiment compte de ce qui se passait derrière, mais quand j'ai regardé dans le rétro, j'ai vu des flammes, de la fumée et un océan de visages terrifiés. On a tout de suite compris que les adultes attaquaient ceux qui étaient coincés à l'embouchure du pont. On a continué d'avancer, tout doucement. On était en train de

passer. Et puis avec cet abruti de David… Quel taré celui-là ! Lui et ses gars en vestes rouges, avec leurs fusils du musée. Comme des petits soldats d'opérette. Je sais qu'on avait un *deal* : qu'il était supposé nous escorter, jusqu'à ce qu'on soit en lieu sûr, contre une partie des vivres qu'y avait dans le camion. Je sais qu'on s'était mis d'accord… Mais quand j'ai vu ce que ce fêlé était capable de faire, croyez-moi, je n'avais plus qu'une seule envie : l'effacer de ma vie.

Brooke arrêta son récit et prit une profonde inspiration. BouleChien regardait son visage éclairé par la bougie. Et il se fit la réflexion que, de toute sa vie, il n'avait jamais rien vu d'aussi charmant.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Qu'est-ce que David a fait ?

— Ben, à un moment, des gars sur la route ont commencé à se prendre la tête, poursuivit Brooke. Une bagarre a éclaté. On ne pouvait plus avancer. Avec sa diplomatie habituelle, David leur a demandé de libérer le passage. Tu parles, les gars, comme y s'en cognaient. Vous savez ce qu'il a fait ? J'y croyais pas. D'ailleurs, aujourd'hui encore, j'ai du mal. À un autre enfant ! Enfin, bon, je peux pas faire comme si j'avais rien vu, ça s'est passé sous mes yeux. Ce malade a pointé son fusil sur un gosse et lui a tiré une balle en pleine poitrine. J'sais pas s'il l'a tué, mais quand même, comment il aurait pu survivre à ça ? Une blessure par balle ? Quand y a plus ni docteur, ni médicaments, ni hôpital ? Rien que d'y repenser, ça me donne la nausée. Ça me fait trop de peine de me dire que c'est notre faute. Et puis, j'avais honte qu'on puisse nous associer à David. En même temps, le pire, c'était qu'intérieurement, j'étais contente qu'il l'ait fait. Je sais que c'est horrible de dire ça, mais, au fond, j'étais soulagée. Car, après ça, bien sûr, les gamins se sont écartés. Soudain, on s'est retrouvés face à une route dégagée. Je me suis tournée vers Justin et je lui ai dit de foncer, droit devant, sans s'arrêter, sans se soucier de rien d'autre que de rouler. Je lui ai demandé de s'éloigner aussi vite que possible de David et de ses sbires. Je lui ai hurlé dans les oreilles jusqu'à temps qu'il appuie sur le champignon et qu'il nous sorte de cet enfer. Ensuite, étape par étape, on a rapidement réussi à franchir le pont. On était surexcités et, en même temps, inquiets de ne pas savoir où étaient Ed et les autres. Mais, le truc, c'est que…

Brooke marqua une nouvelle pause. Après un silence, elle se tourna vers Courtney et ajouta :

— J'savais pas qu'Aleisha et toi aviez sauté du camion pour donner un coup de main à Ed. Si j'avais su, j'aurais attendu. Mais comment j'aurais

su ? On était perdus, choqués, désorientés, mais, plus que tout, on était heureux d'être passés, d'avoir échappé aux crevards et aux flammes. Je n'avais qu'une idée en tête, rouler et dire adieu à David et sa bande.

Son regard se perdit sur la table, comme si elle essayait de décrypter un message dans l'entrelacs de taches et de rayures.

— Y a autre chose…

— Quoi ? la relança Courtney quand elle comprit qu'elle peinait à lâcher le morceau.

Brooke releva la tête, les yeux mouillés de larmes.

— Quelque chose dont j'suis pas fière.

— Quoi ? répéta Courtney. Dis ! On n'est pas là pour te juger.

— C'est Ed.

— Quoi, Ed ?

— J'pouvais plus le regarder en face. C'était au-dessus de mes forces. J'voulais passer à autre chose. Ce qu'ils ont fait à son visage… Justin voulait l'attendre, lui et les autres, mais j'ai pas voulu. Je lui ai dit qu'on pourrait revenir les chercher plus tard. Et, sur le moment, j'étais sûrement sincère. Quand ça se serait calmé, quand j'aurais retrouvé des idées claires. Mais, là, dans l'instant, la seule évocation d'Ed, de son visage, me révulsait. J'voulais plus jamais me retrouver en face de lui. J'avais plus toute ma tête. C'était tout embrouillé là-dedans. Tout ce que je voulais, c'était partir. Tout quitter. Larguer les amarres. Et que le feu efface tout. D'ailleurs, c'est ce qu'on a fait. On a roulé. Sans s'arrêter. Et fallait le faire. Parce que sur l'autre rive aussi, c'était bondé d'enfants. Il en arrivait de tous les ponts, des torrents entiers, qui erraient ensuite au hasard des rues, dans un quartier qu'ils ne connaissaient pas. Certains ont décidé de s'arrêter et de chercher un endroit où se terrer, d'autres, comme nous, ont poursuivi leur route. C'était dingue. Moi, je gueulais sur Justin, qui braillait comme un âne lui aussi… « Où on s'arrête ? Où on va ? » Ce qu'il nous fallait, c'était un endroit sûr, où y aurait pas trop de monde. OK, l'union fait la force, mais on devait aussi penser à la bouffe. Et on voulait pas partager. Tu mets trop de gens quelque part et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, t'as plus rien à bouffer ni à boire. Bref, on s'engueulait comme du poisson pourri, Justin et moi, quand, tout à coup, il a eu un coup de génie. Et, pour être franche, c'est aussi un peu à toi qu'on le doit…

Elle posa sa main sur celle de BouleChien.

— Parce que c'est en pensant à vous, à la manière dont vous viviez au musée de la Guerre, qu'il a eu l'idée. Et voilà que not'Justin voulait lui aussi vivre dans un musée, dit-elle en écartant les bras, hilare.

— On s'est pas installés au musée de la Guerre parce qu'on s'intéressait à l'histoire, ironisa BouleChien, mais parce que y avait des armes. C'est pas exactement la même chose que des collections d'animaux empaillés et des fossiles de dinosaures…

— T'y es pas, répondit Brooke, c'étaient pas les animaux empaillés qui l'intéressaient, pas plus que les dinosaures. C'étaient les labos, les équipements et aussi le musée de la Science qui est juste à côté. C'est la technologie qui le passionnait. Les inventions. Surtout celles qui datent d'avant l'électricité. Bref, des trucs dont on pourrait se servir pour remettre le monde en marche. Et puis, il s'est tout de suite dit qu'ici, bien que ça soit immense, ce serait facile à fortifier. Logique, puisque c'est un endroit conçu pour protéger des objets de valeur. Y avait pas d'autres mômes sur le coup, donc on s'est tout de suite dit qu'y fallait forcer l'entrée. Seulement, avec nous, on n'avait qu'une poignée de *nerds* et de petits. Tous les guerriers étant restés avec Ed. Par chance, on a rencontré d'autres enfants dans la rue, dont un mec, Robbie, et sa bande. Justin a réussi à les persuader de nous filer un coup de main. Et, depuis, ils sont restés.

— Oui, on l'a croisé dehors, dit BouleChien.

— Forcément. C'est lui qui s'occupe de toute la sécurité. Depuis la surveillance du bâtiment jusqu'aux tours de garde. Lui aussi qui traite avec les chasseurs. Au début, quand on est arrivés, y avait vachement plus de crevards dans les rues. Y a eu des moments chauds. Y z'ont plusieurs fois essayé d'entrer. On en a tué un paquet. Il n'empêche, comme je vous le disais, il en reste encore au sous-sol.

— Et, ensuite, ça a fait boule de neige, c'est ça ? demanda BouleChien.

— C'est ça. Petit à petit, d'autres enfants nous ont rejoints. Faut dire qu'on s'est vite fait un chouette truc avec les jardins, au pied du bâtiment, où l'on peut planter, et aussi tous ces autres endroits, comme les patios intérieurs dont je vous ai parlé, qui ne sont qu'à quelques encablures d'ici. On cuisine tout nous-mêmes. On collecte l'eau sur les toits, dans des réservoirs ou au Serpentine.

— C'est quoi le Serpentine ? demanda Courtney.

— C'est genre un grand lac, dans Hyde Park, à quelques centaines de mètres d'ici.

— Ah ouais… C'est pas là qu'y a la fontaine de la princesse Diana ?

— C'est ça.

— Trop naze. Mon oncle m'avait emmenée la voir, une fois. Ensuite, on avait fait une balade en barque, sur le lac. Lui s'en était fait une montagne. Mais moi, je te dis, qu'est-ce que c'était chiant !

— Je te reconnais bien là, s'esclaffa Brooke. Toujours aussi positive, hein ?

Une bouffée de colère s'empara de Courtney. Pourquoi elle arrêtait pas de dire ça ? Elle *avait* changé. Vraiment. N'avait-elle pas redoublé d'efforts pour arrêter de se plaindre à longueur de temps, spécialement quand elle était avec BouleChien ? Pourtant, à présent qu'elle était à nouveau au contact de Brooke, son naturel ronchon revenait au galop. Comme si, inconsciemment, elle se coulait dans le rôle que Brooke attendait d'elle. Après la joie des retrouvailles, la graine de l'amertume germait de nouveau. Et puis, elle détestait la manière dont BouleChien la regardait. Ça la rendait dingue. D'un côté la belle, la fine, la svelte Brooke et, de l'autre… la grosse Courtney ronchon.

— Hé, fous-lui la paix, intervint BouleChien. Elle est cool. C'est mon bras droit. Aussi voudrez-vous faire preuve d'un peu plus de respect, Miss Brooke.

Pour toute réponse, celle-ci se pencha en avant et embrassa Courtney en hurlant :

— Elle est pas à toi, Boule ! Elle est à moi ! C'est *ma* Courtney. Je l'aime comme elle est. Et maintenant qu'elle est revenue, jamais je la laisserai repartir.

Enfouissant son visage dans les cheveux bouclés de son amie, elle ajouta :

— Tu m'as tellement manqué. *Tellement*.

BouleChien n'était pas certain de pouvoir en supporter davantage. Toutes ces effusions féminines contrariaient sérieusement les plans qu'il avait tirés sur la comète. De toute évidence, la première difficulté, s'il voulait laisser opérer le charme, ce serait de se retrouver seul avec Brooke.

Il était sur le point d'intervenir quand il entendit qu'on l'appelait. Quelle ne fut pas sa joie de découvrir, en se retournant, Justin, le roi des fayots !

25

Justin paraissait plus mûr et plus costaud qu'avant. Pour autant, il n'avait rien perdu de ses airs d'intello du premier rang. Il était vêtu d'un pyjama, d'une robe de chambre et clignait des yeux dans la lumière tamisée.

— On m'a dit que vous étiez là, dit-il d'une voix hésitante, comme si elle était sur le point de se briser. Je pensais qu'y se foutaient de moi.

— Non, patron, s'exclama BouleChien. C'est bien nous ! On est venus vous filer quelques conseils.

Puis, il bondit de sa chaise et lui présenta sa main levée, sachant à quel point ce genre de geste était étranger à Justin. De fait, celui-ci lui rendit son *check* maladroitement.

— Alors ? Comment va, monsieur le camionneur ? demanda BouleChien. T'as eu ton permis poids lourd entre-temps ?

— On bouge plus le camion. Y sert à d'autres trucs. J'ai bien peur qu'ici s'arrête ma carrière de routier, répondit Justin avant de s'arrêter un moment et de regarder BouleChien avec un grand sourire. C'est bon de te revoir, mon ami… Vraiment bon !

BouleChien présenta le reste de la bande. Justin serra les mains de chacun de manière très protocolaire. Avec lui, au moins, il ne fallait pas s'attendre à des embrassades.

— Il va falloir nous dire où vous en êtes, dit-il. Comment vous vous en êtes sortis ? Tout le monde va bien ?

— Pas de lézard, mon pote, répondit BouleChien, tout le monde va bien.

Justin bâilla.

— Excusez-moi, fit-il, j'étais au lit. Demain, on convoquera le conseil au foyer des Dieux et je ferai une annonce.

— Oh, là ! s'exclama BouleChien. Pas si vite, pépère. Qu'est-ce que c'est, le foyer des Dieux ?

— C'est là qu'on tient nos meetings.

— Waouh, alors comme ça, je vais rencontrer les huiles demain… Mais, j'ai rien à me mettre ! C'est quel style, tes dieux ?

— Euh…

— Ben quoi ? Tu veux pas que je les rencontre ? Ce sont pas des vrais dieux, c'est ça ? D'ailleurs, au fait, qui est-ce qui commande ici ?

— Ben… on peut dire que c'est moi, répliqua Justin en haussant les épaules d'un air las.

— Toi ? s'exclama BouleChien, stupéfait. (Il se retint de rire.) Mais attends ! Justin ! Toi, t'es le « überfayot ». Pas un dieu.

— J'ai jamais dit que j'étais un dieu. J'ai juste dit que c'était moi qui tenais les rênes.

— Oh, bon sang ! s'exclama BouleChien. Alors ça, pour une tannée…

— Dans certaines circonstances, il est préférable d'avoir un cerveau plutôt que des muscles, répondit Justin avec assurance. J'ai tout arrangé pour les enfants ici, et ils apprécient. On n'a pas besoin de guerriers pour nous servir de chefs. Le conseil sert à ça.

— Le saint conseil des Grosses Têtes ? s'esclaffa BouleChien.

— Tu ne crois pas si bien dire. L'adjectif « saint » mis à part, c'est exactement comme ça qu'on l'appelle : le conseil des Grosses Têtes.

— Tu te fous de moi.

— Pas du tout. Le savoir, c'est le pouvoir, BouleChien. C'est la connaissance des sciences et de la technologie qui demain nous permettra de survivre. Et ici, au musée, on est en première ligne.

— Écoute, mon bon. Sauf ton respect, c'est la connaissance des armes et de l'art de la guerre qui nous sauvera, pas la physique quantique.

— Ça, c'est ce que tu crois. Pourtant, regarde. On s'en tire bien. La preuve que notre méthode fonctionne, répondit Justin avant de bâiller à s'en décrocher la mâchoire. Écoutez, je vais retourner dormir et on poursuivra

cette discussion demain, si vous le voulez bien. D'ailleurs, je vous conseille d'en faire autant.

— Tu as raison, dit Brooke. Je vais les installer dans la chambre à l'arbre. Je m'occupe de tout, t'inquiète.

— Merci, Brooke, répondit Justin en tournant les talons. Demande aux gars de Robbie de te donner un coup de main, si t'as besoin. On se voit demain.

— Une minute, l'arrêta BouleChien. Avant que tu te rendormes, je voudrais juste te demander un truc. Pour être sûr que j'ai bien tout compris.

— Je t'écoute.

— T'es au courant que David est au palais, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que je suis au courant, répondit Justin, les joues soudain rougissantes de colère. Ce branquignol retranché dans Buckingham avec son armée de petits soldats rouges ! Parfois, j'en arrive à me demander quelle est la plus grosse plaie, les crevards ou lui ? En plus, il nous hait. Il considère que nous sommes responsables de ce qui s'est passé sur le pont.

— Ben, en même temps, y a de quoi être furax, rétorqua BouleChien. Vous l'avez un peu largué quand même.

— Euh…

— Vous avez embarqué le camion et… *ciao* la compagnie !

— C'était pas mon idée, précisa Justin en se tournant vers Brooke.

— Quoi, ça va être ma faute maintenant ? s'indigna-t-elle.

— Bah, on ne va pas se prendre le bec pour ça, répondit Justin, magnanime. D'façon, on veut pas avoir affaire à lui. Point barre. Tout ce qui l'intéresse, c'est détruire ce qu'on a construit pour se venger de moi, de Brooke et des autres. Mais, ça, c'est pas près d'arriver, croyez-moi. Il peut rien contre nous. Au fond, il n'a pas plus de liberté de manœuvre que nous. Tant qu'il est dans son palais, très bien. Mais, dès qu'il sort de ses remparts, il est vulnérable. Alors, certes, il représente une menace, mais faible. Rien qui nous empêche de dormir. Parlant de ça, faut vraiment que j'aille me coucher. Allez, bonne nuit.

Quelques instants plus tard, Brooke conduisit les nouveaux arrivants dans une longue galerie vide, au fond du hall principal, où une fresque représentant un arbre occupait toute la longueur du plafond. Une impeccable rangée de lits en métal les attendait. Non sans plaisir, BouleChien et ses amis sortirent leurs sacs de couchage et prirent leurs aises.

Soudain, tel un boomerang, toute la fatigue et le stress accumulés au cours de cette journée interminable leur revinrent en pleine face. BouleChien était exténué. Dès l'instant où ils avaient mis le pied ici, que sa section s'était retrouvée à l'abri, ses niveaux d'énergie avaient baissé de plusieurs crans. Il se sentait dans un état second, comme drogué. Sa tête heurta l'oreiller. Ses paupières se fermèrent. Et il sombra aussitôt dans un demi-sommeil.

Assise sur le bord du lit, Brooke caressait les cheveux de Courtney d'un geste maternel.

— C'est si bon que tu sois là, ma chérie, dit-elle doucement. J'avais pas réalisé à quel point tu me manquais.

— Mmh, moi aussi, répondit Courtney, même si ses sentiments étaient confus.

— Ça me fait tout drôle de te voir là, ajouta Brooke, dans ma nouvelle vie. En fait, c'est à peine si je me souviens du reste. Ça paraît si loin, quand on était ensemble dans le bus… Tu te souviens ? Greg et Liam, Jack et Ed… J'ai l'impression que c'était dans une vie antérieure, ou que c'est arrivé à quelqu'un d'autre… Tellement de choses ont changé en un an.

— Ça, c'est sûr, acquiesça Courtney.

Et puis, subitement, elle agrippa Brooke par le bras et demanda d'une voix anxieuse :

— Dis, y s'en sont tirés, ceux qui étaient avec vous dans le camion ? Les petits ? Ils sont tous là ?

— Tous, répondit Brooke avec un grand sourire. Wiki, Arthur, Zohra et la Grenouille, Kwanele, bien sûr et aussi Chris Marker. Tu te souviens de lui ? Le type qui avait toujours le nez fourré dans ses bouquins. Demain, tu les verras tous.

— Bon, tant mieux. Ça veut dire que tout n'est pas pourri dans ce bas monde.

Après quoi elle lui raconta ce qui s'était passé durant l'année écoulée. Brooke l'écoutait, attentive, ouvrant de grands yeux, sans l'interrompre.

Finalement, Courtney s'endormit au beau milieu d'une phrase. Brooke demeura assise un long moment, en tentant de tout intégrer, en premier lieu, le fait de l'avoir là, tout près d'elle, à portée de main.

Puis elle se redressa. Elle s'apprêtait à s'en aller quand des cris retentirent à l'autre bout de la galerie. Elle aperçut un grand garçon, très

maigre, entièrement vêtu de noir, qui avançait à grands pas en direction des lits.

— Oh, Paul. T'es pas bien ou quoi ? demanda-t-elle quand il se fut approché. Les réveille pas. Y z'ont besoin de dormir.

Paul semblait à la fois surexcité et soucieux. La joie le disputait à la peur.

— Où elle est ? dit-il.

— Qui ?

— Ma petite sœur, Olivia… ?

26

BouleChien avait le plus grand mal à comprendre ce qui se passait. Il n'aurait absolument pas pu dire combien de temps il avait dormi. Même les circonstances de son coucher se perdaient dans un grand trou noir. Pire, il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Des éclats de voix résonnaient. Un garçon et une fille. Était-il à la Tour ? Non, cette pièce ne lui disait rien. Et puis l'odeur était différente. Bah, il n'avait qu'à se rendormir. Mais non. Quelqu'un le secouait.

— Quoi… ? marmonna-t-il d'une voix pâteuse. Tu vois pas que je dors…

— Réveille-toi.

— Quoi ? 'Ce qu'y a ? demanda-t-il en se forçant à ouvrir un œil.

Trop éreinté pour ouvrir les deux. D'autant qu'un recoin de son inconscient savait qu'il était en sécurité. Sans quoi il se serait levé d'un bond, prêt à affronter le danger.

De fait, aucun monstre n'était en vue. Juste une fille, tenant une lampe.

Brooke…

Ah, ouais… Ça lui revenait maintenant. Le musée. Il s'assit en grognant, puis découvrit un garçon portant un col roulé en laine noire, un blouson en jean noir et un jean… noir.

— Mmh… ?

— C’est Paul Channing.

— Mmh… !

— Le frère d’Olivia, précisa Brooke.

— Le frère d’Olivia ? Mmh, enchanté…

Les rouages du cerveau de BouleChien patinaient au démarrage. Trop ramolli. Le garçon se pencha sur lui et le secoua par l’épaule.

— J’ai entendu dire qu’Olivia était avec vous. Apparemment, un de vos gars a dit qu’elle était avec vous, mais personne veut me dire où elle est.

— Le frère d’Olivia ? marmonna BouleChien.

Les choses commençaient à se mettre en place ; et il aurait, plus que tout au monde, voulut croire qu’il dormait encore.

Olivia.

— Désolé de te réveiller comme ça, poursuivit le garçon, mais je bossais. Je vérifiais les cadenas au sous-sol.

— C’est rien…

— Brooke m’a dit que t’étais le chef… Y faut que je sache. Je la vois nulle part. Elle est là ou pas Olivia ?

BouleChien ferma les yeux et, durant un instant, rêva de plonger la tête dans l’oreiller et de sombrer dans un coma profond qui aurait mis fin à tout ça… Il ne savait que dire, espérait qu’en demeurant ainsi, sans bouger d’un cil, Paul allait s’évaporer… Finalement, venant du lit voisin, une voix rompit le silence.

— Elle *était* avec nous, lâcha Courtney.

BouleChien sentit Paul se tourner vers elle.

— Vous l’avez laissée quelque part ? demanda-t-il. Elle est restée à Buckingham, c’est ça ? Je veux juste être sûr que tout va bien.

— Non, elle n’est pas à Buckingham. Elle tenait absolument à venir avec nous. Pour te retrouver. Elle a été très courageuse.

— Mais elle est où ?

— Elle a pas tenu.

— Tu veux dire…

Un long silence plana. À présent réveillé, BouleChien enregistrait la tension qui régnait dans la pièce. Les respirations des uns et des autres. Les mauvaises vibrations qui s’amoncelaient comme autant de nuages menaçants.

Courtney ajouta :

— Elle s’est fait choper par un crevard. On n’a rien pu fai… Hé !

Entendant Courtney crier, BouleChien ouvrit les yeux et se redressa. Paul la tenait par le colback.

— Vous l'avez laissée mourir ? hurlait-il. Vous l'avez laissée se faire assassiner ?

— Oh, du calme ! bougonna BouleChien en s'extirpant avec difficulté de son lit. On y était presque quand c'est arrivé. Courtney n'y est absolument pour rien.

— Ah ouais ? cria Paul en faisant volte-face. La faute à qui, alors ?

« La mienne, hurlait une petite voix au fond du crâne de BouleChien. Tout est ma faute. Je l'ai oubliée. Voilà. »

— À qui la faute ? Je vais te le dire, répondit-il d'un ton hargneux. À l'obèse monstrueux qui l'a eue. Ça te va ? Genre collectionneur de cadavres d'enfants ! Alors, nous fais pas la leçon. On a fait tout ce qu'on a pu.

— Faut croire que vous pouvez pas beaucoup.

BouleChien refoula sa hargne. Paul avait toutes les raisons d'être en colère. Mais ils étaient encore sous le choc.

— Tu sais comment c'est, dehors ? dit-il, la voix cassée par l'émotion.

De fait, il luttait pour retenir ses larmes.

— Alors ? T'as une idée ? Ça t'arrive de sortir dans les rues, la nuit ?

— Non. Euh… Pas très souvent, admit Paul, revenu à de meilleurs sentiments et aussi un peu désarçonné par le brutal revirement de ton de la discussion.

— Au cas où tu serais pas au courant, on vient de l'autre côté de Londres. On lui a fait traverser la moitié de la ville, dit BouleChien avec l'espoir que s'il parvenait à convaincre Paul, il se persuaderait peut-être aussi lui-même qu'il n'avait pas lamentablement foiré. On y était presque quand on s'est fait piéger. À ça de la ligne d'arrivée. Écoute, je suis désolé, l'ami. Vraiment désolé.

Passant sans transition du reproche au chagrin, Paul se laissa tomber sur un lit. Courtney se leva et alla s'asseoir à côté de lui. Un bras passé autour de ses épaules, elle lui expliqua lentement, à voix basse, les circonstances dans lesquelles cela s'était produit. BouleChien lui sut gré d'omettre la façon dont ils avaient « oublié » Olivia. Dans la version de Courtney, elle était morte lors de leur tentative d'évasion.

À l'écoute de son récit, Paul fut pris d'un nouvel accès de rage, dirigé cette fois contre le collectionneur. Une colère sourde, mêlée de dégoût et de crainte.

— Je le tuerai, déclara-t-il lorsque Courtney eut terminé. Vous allez voir ! Moi aussi, je peux sortir. Je vais le débusquer de sa tanière et l'abattre.

— Oh là, du calme, soldat ! intima BouleChien. C'est exactement ce que j'ai voulu faire quand j'ai compris qu'Olivia ne s'en était pas tirée. Je voulais me le faire moi-même. Éventrer ce putain de bâtard. Mais ça aurait été de la folie, et pour toi, c'est pareil. Je t'interdis d'aller là-bas tout seul, OK ? Ta sœur ne voudrait sûrement pas que tu meures pour elle. Tu veux le buter ? Pas de problème. Je peux comprendre. Ce serait même une bonne action parce que, si on le crève pas, il va continuer à attraper des enfants et à les massacrer. Mais faut le faire correctement, d'accord ? On y va en groupe, en peloton de choc, avec les meilleurs guerriers que vous avez. Et je viens avec vous. Pas de problème.

— Demain, dit Paul.

— OK, demain. De jour, pour qu'il soit affaibli.

Courtney étudiait le visage de BouleChien pour s'assurer qu'elle avait bien entendu. La seule idée de retourner là-bas la pétrifiait. C'était quoi, l'idée ? 'Tain, eux-mêmes avaient eu du mal à en réchapper ! Le but de la mission, c'était de retrouver Brooke. Mission accomplie. Tout ce qui leur restait à faire, c'était de reprendre des forces un jour ou deux, puis rentrer à la Tour.

Non sincèrement, la dernière chose qu'elle voulait, c'était bien retourner ne serait-ce que dans la rue où se trouvait cette maudite maison.

Courtney ne pouvait pas le voir, mais un sourire se dessinait sur le visage de BouleChien. Peut-être qu'il avait le cerveau embrouillé par la fatigue, ou que cela lui paraîtrait stupide le lendemain matin, mais un plan était en train de germer dans son esprit, qu'il tourna dans tous les sens tandis qu'il se rendormait. *A priori*, ça avait l'air pas mal.

27

— Alors, ils en sont où, là-bas ?

— Bah, toujours la même rengaine. C'est le gros bordel. Ils vivent comme des animaux. Beaucoup d'entre eux sont malades. John est complètement maboule. Mais, bon, ils se débrouillent. D'ailleurs, la plupart du temps, y z'ont pas l'air mécontents de leur sort, tant qu'ils ne se battent pas entre eux.

— Je ne comprends pas comment tu peux supporter ça, Shadowman. Vivre avec ces dégénérés quand tu pourrais être tranquille ici.

Jester et Shadowman étaient assis au coin du feu, dans l'antre privé que le premier s'était aménagé au palais, soit la chambre d'un petit appartement installé sous les combles, dans une aile excentrée et calme. Jester aimait ça. L'intimité d'un coin secret. Selon toute vraisemblance, cet appartement avait dû, un jour, faire partie des quartiers des domestiques et être occupé par les membres les plus influents du personnel. Il se composait d'une chambre à coucher, d'un bureau, d'un salon et d'une minuscule salle de bains. Ici, dans ce nid d'aigle, il pouvait vivre comme bon lui semblait sans être importuné par les autres. Tout le contraire de David qui, pour étaler son pouvoir, possédait un immense appartement, au centre du palais. Jester chérissait la discrétion, tout comme Shadowman.

Tous deux se connaissaient d'avant le désastre. Ils appartenaient à la même bande d'amis. Les seules personnes avec qui Shadowman se sentait suffisamment détendu pour baisser la garde. À l'origine, ils étaient ensemble parce qu'ils voulaient former un groupe de musique. Mais ça ne s'était jamais fait. Ils n'avaient jamais dépassé le stade du choix du nom, The Twilight Zone, plus celui de leurs noms de scène, mais ça s'était arrêté là.

Jester avait hérité du surnom « Magic-Man » parce qu'il rappelait aux autres Derren Brown, le télépathe, tant il avait le don d'influencer les pensées ou les actes des gens. Ensuite, y avait Cool-Man, Big-Man, Go-Girl et le Renard. Tous avaient péri aux premières heures de l'épidémie, à part Go-Girl, qui, il y avait un bon bout de temps déjà, avait quitté Londres avec une autre communauté d'enfants pour s'établir à la campagne. Ils n'avaient pas la moindre idée de la façon dont les choses avaient tourné pour elle. À l'époque, Jester et Shadowman vivaient ensemble dans une grande baraque à Notting Hill. Et puis, quand ça avait commencé à craindre, ils avaient déménagé à Buckingham. C'était plus sûr ici. Mais Shadowman avait eu le plus grand mal à se faire au dirigisme qui régnait en ces lieux, au sentiment d'être cloîtré, soumis au bon vouloir de David. Aussi ne s'était-il pas éternisé. Il avait la bougeotte. Et il préférait la solitude, si tant est que ce luxe fût encore possible dans cette funeste ville. Un temps, il avait partagé la vie d'une troupe de chasseurs, puis celle de Nicola et de la communauté du Parlement, sans oublier la période où il avait habité au musée d'Histoire naturelle. Chaque fois, l'histoire se répétait. Il finissait par se sentir prisonnier et voulait passer à autre chose.

Combien de fois Jester ne lui avait-il proposé de revenir au palais ? Ce qu'avait systématiquement décliné Shadowman, préférant poursuivre son vagabondage, sans que cela n'interdise une visite bimensuelle à ses vieux amis. De son côté, Jester prenait régulièrement de ses nouvelles tout en veillant à ce qu'il ne manque ni de nourriture ni d'eau. Car Shadowman lui était d'une grande utilité. Il était ses yeux et ses oreilles. L'atout majeur d'un vaste réseau d'espions, de contacts et d'informateurs. Mais, malgré sa position stratégique, Jester regrettait qu'il n'eût pas préféré le sage retrait au palais, où il aurait couru beaucoup moins de risques.

— J'suis perso. Tu le sais bien, Magic-Man.

Shadowman était le seul à l'appeler comme ça. Jester[1] était le pseudo qu'il avait pris en s'installant ici. Au départ, c'était pour plaisanter, une

manière de la jouer profil bas, d'insinuer qu'il était juste le bouffon de David. Mais le nom lui plaisait. Il lui fournissait un masque derrière lequel se cacher. Car si personne ne le percevait comme une menace, il pourrait encore plus aisément étendre son empire.

— Tu sais que j'aime pas me lier avec les gens, poursuivit Shadowman. Quand ils meurent je suis anéanti. C'est pour ça que je change d'endroit. Pour n'avoir aucune attache.

— C'est rude, ce que tu dis. T'as un cœur de pierre ou quoi ?

— Mais non, Magic-Man. C'est l'inverse. J'suis trop tendre. Si j'étais plus dur, ça ne m'affecterait pas autant. C'est toi, le sans-cœur.

— Moi ?

— Oui, toi. Et joue pas les vierges effarouchées. Pas avec moi. T'es un rusé, je le sais bien. Toujours en quête d'un coup d'avance. Les gens ne t'intéressent que dans la mesure où tu peux les utiliser pour servir tes intérêts. Je ne te fais aucune confiance.

— Pourquoi tu continues à venir me voir, alors ? demanda Jester.

— Ben, précisément, parce que je me contrefiche de ce qui peut t'arriver, répondit Shadowman. Comme ça, y a aucun risque que tu me brises le cœur.

Jester éclata de rire.

— Je te crois, mon pote. Je te crois.

— Tu fais bien, parce que c'est la vérité.

Jester se leva et alla se verser une tasse de thé.

— Alors ? dit-il. Et ces squatteurs ? Tu penses qu'ils représentent une menace ?

— Ils pourraient le devenir, s'ils étaient pas aussi bordéliques. John, en particulier, a des rêves de grandeur. Façon Attila, le roi des Huns. Il veut mettre à bas la civilisation. Buckingham, c'est son Empire romain à lui. Tout ce qu'il veut, c'est le mettre à sac. Et se payer le scalp de David.

— Ah bon ?

— Vrai de vrai. Il aimerait rien tant que se pointer ici, piller tout ce que vous avez, enlever les plus belles filles et réduire Buck en cendres. C'est ça, son truc. Détruire. Si tu veux mon avis, il est heureux de ce qui se passe. Il jubile que tout s'effondre. Le monde n'est plus qu'un immense terrain de jeux, pour lui. Il peut faire ce qu'il veut, sans que personne ne l'en empêche. Il se complaît dans l'anarchie. Plus c'est le foutoir, et plus il est heureux.

— Et tu penses qu'il serait capable de passer à l'acte ?

— Non. C'est peu probable. Tant que David tiendra la place, John ne sera jamais en mesure de prendre le palais. Surtout pas avec les défenses que vous avez installées. Oh, il en parle ! Ça, oui. Il harangue les troupes, gesticule, pousse la voix, mais ça ne va pas plus loin. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que vous pouvez vous asseoir sur Saint James Park. Plantez-y quoi que ce soit, construisez le moindre abri, il le foutra en l'air, et quand tout sera par terre, il pissera sur les décombres.

— Mmh… Où trouvent-ils leur nourriture ?

— Ils maraudent. Ils explorent les maisons, organisent continuellement des raids contre les communautés les plus faibles. Je te dis, c'est les bandits des *Sept mercenaires*. N'empêche, ça reste le problème principal de John : trouver assez de nourriture pour subvenir aux besoins du camp. Il enrôle tous les paumés, mais, chaque jour, deux ou trois gamins se barrent pour rejoindre des communautés où ça marche mieux. Si David voulait, il pourrait facilement en persuader quelques-uns de le rejoindre.

— C'est une idée. Je vais lui en parler. Mais, donc, si je comprends bien, t'es en train de dire que John perd du monde ?

— Non, c'est pas ce que j'ai dit. Pour un qui part, y en a deux qui arrivent. Ça se renouvelle en permanence, c'est tout. C'est toujours la même histoire. Les mecs qui le rejoignent sont attirés par la promesse d'une vie trépidante, pleine d'action, de délires et de fêtes. Et puis, très vite, ils déchantent. Ils commencent à avoir faim et froid, à se lasser de faire la bringue tous les jours. Au bout du compte, ils quittent le navire pour quelque chose de plus civilisé. Sauf les barjos, bien sûr. Eux, ils restent. Donc y deviennent de plus en plus tarés. John fait preuve d'un flair diabolique pour s'entourer des plus cinglés. Mais, comme je te dis, vous n'avez pas de souci à vous faire, jamais il arrivera à constituer une armée assez puissante pour vous menacer directement.

— Peut-être, mais on a besoin des terres du parc pour nous étendre, répondit Jester. Pour cultiver plus de denrées, mais aussi pour profiter des réserves d'eau du lac.

— Faut pas y compter, *man*. Pas tant que John et sa bande camperont sur Horse Guards Parade.

— Dois-je en conclure qu'il faudrait les attaquer avant qu'eux ne le fassent ?

— Je pense pas que ce soit une bonne idée, répondit Shadowman en secouant la tête. C'est des durs. Habitués au combat. Ils vous tailleront en pièces. Vous, votre point fort, c'est la défense. Pas l'attaque.

— C'est exactement ce que n'arrête pas de dire David, répondit Jester en se levant de nouveau, cette fois pour s'approcher de la fenêtre et plonger son regard dans la nuit étoilée. Il veut renforcer notre armée, créer une division d'assaut. Pour ça, il veut que je recrute de nouveaux guerriers.

— Ben voyons, comme si ça se trouvait sous le sabot d'un cheval, ironisa Shadowman en poussant de la pointe du pied une bûche dans l'âtre. Tous les meilleurs guerriers sont déjà dans des clans. Ou alors y sont chasseurs.

Jester se détourna de la fenêtre.

— Parlant des chasseurs, on pourrait les payer pour qu'ils s'en occupent à notre place.

— Pff, ça vous coûterait beaucoup trop cher. Sans compter qu'ils refusent de combattre d'autres enfants à moins d'y être contraints et forcés, comme en cas de légitime défense. Non, les chasseurs, y s'occupent des pères et des mères, pas des enfants.

— David veut que j'élargisse la zone de recherche, poursuivit Jester, que j'aille recruter plus loin des guerriers susceptibles de nous rejoindre.

— Pfiou ! Faudrait que t'ailles vachement loin.

— Toi, c'est quoi le plus loin où t'es allé ?

— Ben, je reste essentiellement ici, au centre-ville, là où il y a le moins d'étrangers. Disons qu'au nord, j'ai dû aller jusqu'à Regent's Park et à l'ouest jusqu'à Notting Hill. Et encore, c'était y a un moment. C'est l'Ouest sauvage, là-bas, maintenant.

— Et à l'est ?

— Jamais au-delà d'Holborn.

— Sud ?

— Depuis l'incendie, personne descend au sud du fleuve.

— Donc, si je comprends bien, c'est soit vers le nord, soit vers l'est ?

— Le nord, c'est le mieux. C'est là que t'aurais le plus de chances de récupérer des gamins qui fuient la partie est. Parce que, apparemment, la vieille ville, c'est ce qui craint le plus. Là-bas, c'est du lourd. Les adultes que t'y croises sont des vrais phénomènes.

— Une bande est passée tout à l'heure. Ils étaient de l'est. De la tour de Londres pour être précis.

— Trop dingue ! Je crois que je les ai vus. Je me demandais d'où y venaient. Ils sont où maintenant ? Faudrait qu'on leur parle.

— Ils sont partis. David a essayé de les boucler ici. Visiblement, ça leur a pas plu.

— Tu m'étonnes…

— Shadowman, il faut que je te demande un service. Tout seul, je ne m'en sortirai jamais.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Oui. On va avoir besoin d'un éclaireur. Quelqu'un qui connaît le terrain.

Shadowman rumina la question durant un long moment, le regard fixé sur le foyer allumé au fond de la pièce.

— J'ai combien de temps pour réfléchir ? reprit-il.

— Jusqu'à demain. Si tu acceptes, on marche comme d'habitude. Même conditions, même paye, et on se retrouve dans la cour d'honneur aux premières lueurs du jour. Ah, je peux te trouver un lit ici pour la nuit si ça t'intéresse.

— Non merci. Ça va. En plus, au camp de John, y a une fille qui m'intéresse. Ils organisent une grande fiesta ce soir. Ils viennent de braquer le stock d'un pub.

— Comment tu peux frayer avec des larves pareilles ?

— Ben, y z'ont pas que des mauvais côtés, tu vois ? Par exemple, ils savent s'amuser. S'A-MU-SER. Tu vois ce que je veux dire ? Un peu le contraire d'ici, en somme… où c'est d'un ennui mortel.

— Me dis pas que t'es en train de passer du côté obscur ?

— Non, s'esclaffa Shadowman, mais c'est un peu les deux extrêmes : la loi et l'ordre, au palais ; le chaos total, au camp. Alors qu'à mon avis, il faut un équilibre, un juste milieu.

— C'est peut-être ça qu'on va trouver au nord ?

— Quoi ? Et ne plus revenir ?

— Bah, je vais te dire un truc, Shadow. Jusqu'à présent, le palais, c'est le meilleur plan que j'ai trouvé. Mais s'il y a mieux ailleurs, ben…

— Tu penses qu'on pourrait tomber sur kekchose ?

— Y a qu'une manière de le savoir.

— Si tant est que je vienne.

— Tu viendras.

1. Synonyme de *joker*, *jokester*, *fool* ou encore *prankster*. Le *jester* désigne le fou du roi. *(N.d.T.)*

28

Des heures. Ça faisait des heures qu'elle courait sur la piste, en essayant d'esquiver leurs attaques maladroites. Ils l'avaient emmenée ici alors que la nuit venait de tomber. Et, maintenant, c'était presque l'aube, comme en témoignait la lumière qui passait du gris au jaune pâle, dans l'ovale ouvert sur le ciel que dessinait le toit du stade.

Au départ, elle était avec trois copines ; toutes les quatre ayant été arrachées de haute lutte à la maison dans laquelle elles avaient trouvé refuge, puis conduites ici.

Les copines n'avaient pas tenu bien longtemps.

Et, une fois que les adultes les eurent mangées, que la faim eut cessé de leur vriller l'estomac, ceux-ci montrèrent moins d'ardeur à s'attaquer à la dernière. D'autant moins qu'elle était rapide, pugnace et endurante. Le ventre plein, les adultes avaient les uns après les autres abandonné la partie et, de ce qui était au départ une chasse, ils en avaient fait une sorte de jeu.

De son côté, elle prévoyait d'attendre qu'ils se fatiguent et qu'ils la laissent tranquille pour prendre ses jambes à son cou et filer vers une sortie. Mais pour l'heure, ils anticipaient encore tous ses mouvements, trébuchant d'un pas lourd pour lui couper toute retraite, lançant des coups de griffes, avec leurs longs ongles sales, faisant claquer leurs dents jaunâtres et gâtées.

Jusqu'à présent, elle avait chaque fois réussi à se sortir des pièges et à se retirer au centre de la pelouse, où elle se trouvait actuellement.

Son corps était constellé d'écorchures. Ses vêtements, noirs de sang. Et ses longs cheveux lui collaient au visage. Étincelants de terreur, ses yeux juraient de manière saisissante sur le masque écarlate et mouillé de larmes que formaient ses traits. Haletante, tremblante, elle s'accroupit dans l'ancien rond central du terrain de football. La peur lui avait retiré toute humanité. On aurait dit un pathétique animal effaré, une souris coincée par des chats au fond d'une impasse, terrorisée à tel point qu'elle menaçait de s'évanouir d'un instant à l'autre.

La majorité des adultes, une fois repus, s'étaient retirés pour dormir. D'autres, assis dans les tribunes, suivaient le spectacle assuré par les quelques jusqu'au-boutistes restés sur la pelouse, dont un, en particulier, qui la fixait du regard. Il avait une énorme tête chauve. Un cou très court. Il portait un maillot répugnant barré de la croix de saint Georges et des lunettes sans verres à monture métallique. Une tête arrachée à la main, il enfonçait la langue dans l'orbite pour essayer d'atteindre la cervelle encore tiède, au creux de la boîte crânienne. Peinant à parvenir à ses fins, il la jeta négligemment dans les hautes herbes. Deux mères d'une maigreur cadavérique, trop faibles pour attraper quoi que ce soit jusqu'ici, et qui le surveillaient du coin de l'œil depuis un moment en se léchant les babines, se précipitèrent pour la ramasser. En rampant. Avant de se disputer la tête sans corps avec force grognements et grimaces.

Des restes. Voilà ce à quoi elles pouvaient prétendre. D'ailleurs, elles ne méritaient pas mieux. Le maître, c'était lui. Et elles, des raclures pleurnichardes. Elles le suivaient comme des toutous. Il pouvait faire ce qu'il voulait d'elles. Il était puissant. Le plus puissant de tous. Et elles le savaient.

Joignant le geste à ses élucubrations morbides, il envoya un violent coup de pied à l'une d'elles. En pleine tête. La mère bascula sur le côté, la nuque brisée.

Le père rota. Un filet de bile brunâtre dégoulina de sa bouche. La gamine l'avait bien diverti. En plus, elle faisait renaître des souvenirs. Dont celui d'être déjà venu ici. Il se demanda si c'était là qu'il vivait… avant. Avant que son cerveau ne soit carbonisé, emmêlé, phagocyté par le mal ; avant que son enveloppe de chair ne se couvre de kystes, de furoncles et de plaques rouges.

Il était venu ici avec son garçon. Liam. Oui, ça, il s'en souvenait. Ils s'étaient assis dans la tribune et ils avaient regardé leur équipe. Aujourd'hui, la pelouse n'était plus qu'un champ de mauvaises herbes qui lui arrivaient aux genoux. L'endroit avait bien changé. Pour autant, c'était ce qui se rapprochait le plus du sentiment d'être à la maison. En effet, ils avaient beau être détruits par le mal, les adultes revenaient toujours aux lieux qu'ils avaient connus.

Sans doute une des causes pour lesquelles ils étaient de plus en plus nombreux à converger vers le stade. Comme aimantés par un lointain souvenir quand, les samedis, dimanches et certains soirs de semaine, une lumière crue pleuvait des projecteurs et que la pelouse étincelait d'un vert quasi phosphorescent.

En se concentrant de toutes ses forces pour faire taire les voix dans sa tête, il arrivait à se rappeler comment c'était à l'époque, quand les tribunes étaient pleines à craquer et que les fans hurlaient et insultaient les joueurs qui shootaient dans la balle.

Shooter, shooter, shooter…

En ces temps-là, ils suivaient leur équipe. Arsenal. Et maintenant, ils le suivaient, lui. Il avait l'insigne du pouvoir sur la poitrine. La croix rouge sur fond blanc. Il était saint Georges. Leur leader. Leur sauveur. Celui qui terrasse le dragon.

Avant tout, ils voulaient gagner. Battre l'équipe d'en face, jusqu'à être sacrés champions du monde. Eh bien, aujourd'hui, il allait transformer leur rêve en réalité. Pour y parvenir, il lui suffisait de tuer les ennemis. De les cogner jusqu'à ce qu'ils ne soient plus qu'un amas de chair sanguinolente. Shooter, shooter, shooter… Les abattre, les vider, les débiter en quartiers, tel un boucher, pour les manger.

Mais oui ! Ça lui revenait, maintenant. C'est ça qu'il était. Boucher. Il se revoyait dans sa boutique. *La viande, c'est la vie*. Il sentait encore l'odeur, tiens. Et pourquoi pas reprendre du service ? Les camionnettes arriveraient, apportant leurs lots de garçons et filles qu'il suspendrait à des crocs de boucher avant de les ouvrir de bas en haut, jusqu'à la gorge. Le sang coulerait. Il retirerait les boyaux, le cœur, le foie, les poumons. Il ferma les yeux pour que l'image apparaisse plus clairement dans son esprit. Il passa la langue sur ses lèvres sèches et craquelées.

Ils étaient là, dans son échoppe d'un blanc étincelant. Tous les enfants sagement alignés sur leurs crocs, le regard vide, éviscérés, le teint blafard.

Tchac, tchac, tchac, le boucher poursuivrait son travail. D'abord, les morceaux de premier choix. Jarret, cou, poitrine, côtes… Il fredonnait, se balançait d'avant en arrière en se délectant de la scène. Les images, les bruits, les odeurs… Jusqu'aux mots qui tournaient dans sa tête comme un carrousel : longe, filet, épaule, joue… Il les savourait.

Ensuite, il déposerait les beaux morceaux de viande rouge sur son étal, et les mères viendraient, ainsi que quelques pères. Il leur découperait de jolies parts de chair fraîche, les emballerait et les leur vendrait.

Un sourire se dessina sur ses lèvres.

Il aimait la nuit, quand, repu, ses idées s'éclaircissaient un peu et que ses souvenirs lui revenaient. Ses gars n'étaient pas loin. Ils finissaient une des filles, brisaient les os afin de pouvoir en sucer la moelle. Eux, c'étaient des malins. Ils ne s'éloignaient jamais de lui. Comme ses chiens. Ses garçons. Ils lui apportaient ce dont il avait besoin. De la viande fraîche. Des enfants vivants. Et, chaque jour, il devenait plus fort.

Suivre la traque de la fille sur le terrain de foot l'avait amusé un moment, presque autant que d'assister à un match. Mais, maintenant, il fallait en finir. Les mouvements brusques de cette fille qui détalait dans tous les sens commençaient à l'énerver. Et puis les juvéniles lui donnaient toujours faim. Il voulait les tuer, leur briser le cou… comme il avait fait à la crevure squelettique.

Lassé.

Il bâilla et s'étira. Ses articulations craquèrent. Puis il rota de nouveau et cracha un glaviot de bile sur la mère qui, assise dans l'herbe, mâchouillait une oreille. Après quoi, il traversa le terrain de foot.

Lassé.

Ne lui en déplaise, la fille ne renonçait toujours pas. Pour la énième fois, elle courut ventre à terre vers la tribune est. Ses jambes pilonnaient la pelouse tandis que, mentalement, elle priait pour que, cette fois, l'issue soit différente ; qu'elle parvienne à atteindre les gradins et qu'elle s'échappe de cet endroit de malheur.

Au dernier moment, une grosse mère habillée d'un tee-shirt frappé du lapin Playboy lui barra le passage. La fille essaya de se baisser pour l'esquiver, mais la mère lui donna un grand coup avec son bras adipeux et l'envoya bouler sur le sol. Elle rampa, haletante. Un père, avec de longs cheveux qui lui tombaient sur le visage, lui sauta dessus à pieds joints. Elle

poussa un cri et roula sur le côté avant de se relever péniblement et de retourner au centre du terrain en boitant.

Saint Georges l'attendait. Dans le demi-jour, on aurait dit qu'il souriait. Une chose singulière puisque les adultes n'avaient plus d'émotions. Ils étaient devenus insensibles et amorphes. Ce n'étaient plus que des machines à tuer, des créatures assoiffées de sang. Pourtant, celui-là avait quelque chose de différent. Une lueur d'intelligence, d'humanité…

Elle tomba à genoux à ses pieds.

— Pitié, dit-elle. Aidez-moi…

Durant un instant, un éclair de lucidité passa sur ses traits. Il inclina sa tête, tel un chien attendant la réaction de son maître. Un vague tremblement, qui aurait pu s'apparenter à un froncement de sourcils, apparut sur son front. Il dodelina du chef et ouvrit la bouche. Ses mâchoires bougeaient de haut en bas, sa langue remuait bien dans sa bouche, mais sans produire autre chose qu'un long gargouillis inintelligible.

Se pouvait-il qu'il l'ait comprise ou qu'elle ait éveillé en lui des souvenirs du temps où les adultes protégeaient les enfants ?

— Je vous en prie, implora-t-elle. Je ne veux pas mourir.

Il ouvrit grand les bras et, cette fois, aucun doute, il souriait. La fille se redressa et succomba à l'invite, se laissant tomber contre lui. La tête posée sur sa poitrine, elle mouilla son maillot de larmes. Il la serra, l'enlaça, caressant d'une main ses cheveux poissés de sang. Lui aussi pleurait, enivré par son odeur. L'odeur de la vie.

— Merci, merci, mer…

Elle s'étrangla quand il resserra l'étreinte. Sa poitrine était tellement comprimée qu'elle ne pouvait plus gonfler ses poumons. Elle sentait ses côtes se briser.

Au moins, maintenant, c'est fini…, se dit-elle en sombrant dans un trou noir.

Le visage enfoui dans ses cheveux, Saint Georges marmonnait. Ça lui rappelait son fils. Quand il le serrait fort dans ses bras pour le rassurer, le protéger. Des souvenirs revinrent. Des souvenirs du bon vieux temps. Quand ils étaient tous les deux, seuls contre tous.

29

Tous étaient rassemblés dans le grand hall, au pied du squelette de dinosaure. Certains, enthousiastes, n'arrêtaient pas de discuter, incapables de tenir en place. D'autres, à l'inverse, paraissaient plus calmes, renfermés sur eux-mêmes. BouleChien faisait les cent pas, sa tête dodelinant en cadence avec le tempo de *beatbox* qu'il produisait avec la bouche. Il attendait Robbie, le garçon qui leur avait ouvert la grille, la nuit précédente. En tant que chef de la sécurité du musée, BouleChien pouvait difficilement l'exclure de son expédition.

Juste après le petit déjeuner, il avait fait le tour des troupes avec Paul, offrant aux plus téméraires d'intégrer le détachement. « Qui veut tuer le monstre ? » Ensuite, Paul l'avait conduit sur le toit pour lui montrer le fanal ardent qui, en dépit de la grandiloquence de son nom, consistait en un vulgaire tas de débris dans un vieux brasero d'où s'élevait une épaisse fumée. Qu'un groupe de chasseurs soient dans les parages, ils le verraient et rejoindraient aussitôt le musée, attirés par la promesse d'une récompense si d'aventure ils parvenaient à régler le problème. Paul avait expliqué que Robbie était le seul, habilité par le Conseil, à pouvoir donner l'ordre de l'allumer. Mais ce dernier était parti tôt, bien avant que BouleChien soit

réveillé, pour escorter une brigade de travail jusqu'à l'un des patios qu'ils cultivaient.

Faisant fi des véhémentes protestations de Paul, BouleChien avait sorti le briquet dont il ne se séparait jamais et avait allumé le brasero, arguant qu'ils ne pouvaient pas attendre durant toute la journée le retour de Robbie. La montée du panache de fumée s'était accompagnée des jérémiades, des protestations et des cris stridents de Paul, incapable de se contenir. Un duo de coursiers avait été envoyé chercher Robbie. Voyant la fumée du fanal s'élever dans le ciel, BouleChien ne doutait pas qu'ils fassent rapidement demi-tour et qu'ils rentrent dare-dare au bercail. Ce qui n'était pas pour lui déplaire. L'absence du « chef de la sécurité » arrangeait bien ses plans.

Mis à part son sempiternel cauchemar, il avait bien dormi. Longtemps et profondément. Aussi se sentait-il à peu près frais, prêt à affronter de nouveau le collectionneur. Dans son esprit, s'il arrivait à enrôler suffisamment de guerriers, l'affaire serait vite pliée. À la lumière rasante du matin, l'obèse serait hébété, et d'autant plus facile à avoir. Les volontaires ne manquaient pas, beaucoup d'enfants du musée se montrant prompts à vouloir aider Paul à venger la mort de sa petite sœur. Mais BouleChien ne voulait prendre que les meilleurs. Trop nombreux, ils se marcheraient sur les pieds et ça deviendrait dangereux. Sans compter que la majorité de ces enfants ne quittaient presque jamais le musée, sinon pour aller travailler dans un des jardins tout proches. Ils n'avaient aucune expérience de la rue. Se sentant dans la peau du sélectionneur avant un match de foot, il avait refusé tous ceux qui ne lui semblaient pas à la hauteur.

En revanche, Marco et Félix en étaient. Non seulement parce qu'ils considéraient qu'ils avaient un compte à régler avec le collectionneur, mais, en plus, parce qu'ils voulaient soutenir BouleChien. À contrecœur, Finn avait décidé de rester, conscient qu'avec un seul bras, il ne serait pas d'une grande utilité. Courtney avait longuement tergiversé, partagée entre sa peur de retourner dans la petite maison des horreurs et le fait de passer pour une mauviette aux yeux de BouleChien. Finalement, elle avait pris part au rassemblement, mais, même là, alors qu'elle était parée pour le départ, la lance au poing, elle continuait à hésiter.

Bientôt, BouleChien s'avança au centre de la pièce d'un pas régalien.

— Bon ! tonna-t-il. Tout le monde est prêt ?

Des murmures parcoururent le groupe d'enfants qui s'ébrouèrent et se rassemblèrent en vague formation. Paul s'avança à côté de lui en essayant

de prendre un air dur. Visiblement, il était dans sa période noire – pull à col roulé noir, veste en jean noir et pantalon *idem* – sans doute parce que c'était assorti à ses cheveux noir de jais. Quoi qu'il en soit, filiforme comme il était, et tout de sombre vêtu, il évoquait surtout un insecte.

— Si Robbie ne revient pas bientôt, on part sans lui, annonça BouleChien.

Paul soupira pour faire retomber la pression.

— T'es sûr qu'on devrait pas l'attendre ? demanda-t-il. Les meilleurs guerriers sont avec lui.

Sa pâleur accentuait la couleur de ses vêtements. Sa résolution de la nuit dernière, sa détermination à monter une expédition punitive pour tuer le collectionneur, s'effritait à vue d'œil. Il croisa le regard de Courtney. Apparemment, il n'avait pas dormi de la nuit et beaucoup pleuré. Le deuil de sa sœur se lisait dans ses yeux. Et voilà qu'il fallait maintenant affronter la jungle du dehors et se battre contre un lépreux… peut-être même le tuer.

— T'inquiète, répondit BouleChien, on va attendre encore un peu. Le collectionneur est un *redoutable* ennemi. Donc il faut mettre toutes les chances de notre côté si on veut être sûrs de l'éliminer. Tu pourras planter sa tête sur une pique, si tu veux. Mais faudra faire extrêmement gaffe. Y en avait plein autour de chez lui, l'autre nuit. Bon, à l'heure qu'il est, la plupart se seront retirés dans leur trou à rats, mais il faudra quand même se méfier. Et je vais pas poireauter toute la journée non plus. Y a un beau soleil dehors, autant en profiter. Ils ont horreur de ça. Premières heures du jour, il sera en train de dormir. Vulnérable. Ce qu'on veut, c'est une attaque éclair. On y va, on tape, et on rentre aussi sec.

— OK.

— T'inquiète, cousin, dit BouleChien en faisant mine de donner un coup de poing à Paul. Flippe pas. Tout va bien se passer.

Courtney s'assit sur un banc à l'écart, trop nerveuse pour parler à qui que ce soit. Fixant sans la voir une sorte de tortue géante fossilisée, elle pria pour que BouleChien renonce à l'idée de massacrer l'obèse. L'apparition de Brooke, qui passait devant la statue de Charles Darwin en descendant le large escalier du fond, lui fit tourner la tête. Elle était si différente avec ses cheveux bruns coupés court et sa robe d'époque. En un an, elle avait davantage changé que Courtney ne l'avait imaginé. On aurait dit qu'elle avait vieilli de cinq ans, voire de dix. Avisant BouleChien, elle se dirigea

droit vers lui et lui adressa la parole en haussant la voix et en se balançant d'un pied sur l'autre.

Courtney observa la scène de loin durant un moment avant de décider qu'il valait mieux aller voir ce que Brooke avait à dire.

— Eh, Bolossien, tu peux pas te pointer ici comme une fleur et agir comme en terrain conquis, disait-elle quand Courtney arriva à leur hauteur.

— Je veux pas jouer les chefs, protesta BouleChien. Mais faut pas traîner si on veut le buter. Il pourrait changer de planque. Et puis, j'veux dire, Olivia est peut-être encore vivante.

Courtney et BouleChien savaient que c'était impossible. Cela faisait juste partie de la tactique de BouleChien. Mais, ça, Brooke n'était pas censée le savoir. Elle se radoucit et reprit en baissant d'un ton :

— Mmh… Effectivement. Je vois ce que tu veux dire. Mais comme tu viens d'arriver, je voulais te montrer des trucs ce matin et te présenter des gens.

— Plus tard, répondit BouleChien. Quand on sera revenus. Pas de problème. On aura tout le temps.

— Et si tu reviens pas ?

— *I'll be back !* rétorqua BouleChien en prenant l'accent du Terminator. Écoute, on a monté un vrai corps d'armée, là.

— Et que se passera-t-il si des gars de chez nous se font tuer ?

— Je les surveillerai de près. Pas de souci. Tu sais, j'ai pas l'intention de marcher sur les plates-bandes de qui que ce soit. Si je le fais, c'est pour Paul.

— Ah ouais ?

— Parfaitement. Tu viens avec nous ?

— Euh…

Brooke considéra la question un moment, peu enthousiaste à l'idée de participer à l'assaut. Avant qu'elle n'ait eu le temps de prendre une décision, Courtney intervint :

— Franchement, c'est hyper dangereux là-bas. Surtout si t'es pas habituée. Crois-moi, personne ne t'en voudra si tu ne viens pas. Et puis, moi, je connaissais Olivia. Toi, non.

— Parce que t'en es ? demanda Brooke, surprise.

Pour toute réponse, Courtney haussa les épaules, sa décision toujours en suspens.

— Ben, c'est-à-dire que…, bafouilla Brooke. J'suis pas une guerrière, moi. J'ai des choses plus importantes à faire ici.

— Moi, si, répliqua Courtney en relevant fièrement le menton et en agitant sa lance.

Dieu comme elle espérait que BouleChien se rentre bien ça dans le crâne ! Mettre sa vie en jeu, d'accord. Mais au moins que ça serve à quelque chose.

— Ah ? Parce que, finalement, tu viens ? demanda BouleChien.

— Bah, ouais, pourquoi ? J'ai pas peur.

— Ma pineco ! dit-il en la serrant contre lui.

Avant que quiconque ait l'occasion d'ajouter un mot, des éclats de voix retentirent et la porte principale s'ouvrit sur une petite troupe de garçons qui s'avancèrent d'un pas décidé vers l'assemblée. Robbie était à leur tête. Blouson de cuir fermé jusqu'en haut et l'air assez mécontent.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, ses cheveux gominés dressés sur la tête.

— À ton avis, ça ressemble à quoi ? rétorqua BouleChien. On va à la chasse aux crevards.

— Qui a décidé ça ?

BouleChien se tourna vers Paul.

— À toi de leur dire, cousin. C'est ton détachement.

Paul prit Robbie à part et lui expliqua tout. Pendant qu'ils discutaient, ce dernier ne cessait de lancer des regards haineux à BouleChien. Comme Brooke, il était vexé qu'une personne extérieure puisse ainsi chambouler l'ordre établi. Puis il tourna les talons et vint se planter devant BouleChien, peut-être un peu trop près. Pour autant, sa tentative d'intimidation n'était guère probante. Son nez cassé arrivait tout juste au menton de son vis-à-vis.

— C'est pas toi qui commandes ici, Boule.

— Ça, j'ai compris, répondit BouleChien sans le quitter des yeux. Ici, ce sont les fayots qui mènent la danse.

Robbie se figea, ruminant la pique.

— Eux, y s'occupent de tout ce qui est barbant, dit-il enfin. Mais pour tout ce qui touche à la sécurité, c'est par moi que ça passe.

— Je sais…, en convint BouleChien sur le ton de l'apaisement. Mais t'étais pas là, alors j'ai bien dû commencer à organiser un peu les choses. Le combat n'attend pas, tu le sais bien. Au fait, tu viens avec nous ?

— Bien sûr que je viens.

— Bon, ben… On y va ?

30

Alors que le détachement passait les grilles du musée et s'engageait dans la rue, ils tombèrent sur Ryan, ses chasseurs et les chiens, qui arrivaient de l'ouest sur Cromwell Road. Comparé aux gamins du musée, le gang de Ryan semblait encore plus sauvage et plus féroce que précédemment. Vêtus de leurs fourrures et de leurs masques parcheminés, lourdement équipés et balafrés par les combats, ils offraient un parfait contraste avec la troupe du musée, élégamment vêtue et, pour l'essentiel, seulement armée de battes et de couteaux (même si, à la ceinture de quelques-uns, dont Robbie, pendait une épée légère, dans un luxueux fourreau d'apparat).

Ryan les salua, puis avisant BouleChien, il se dirigea vers lui à grandes enjambées, ses lourdes bottes raclant le bitume, et le gratifia d'un *check*.

— Alors ? Finalement, t'as retrouvé tes potes ?

— Ouais. Tout roule. Merci encore. Mais qu'est-ce qu'on a été cons de pas te parler davantage hier.

— Ah, ça, je ne te le fais pas dire, Boule. Alors, c'est pour quoi la fumée ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Jusqu'à preuve du contraire, intervint Robbie, ici, c'est moi qui tiens les rênes. Et tu le sais très bien, Ryan. Donc c'est à moi que tu parles. BouleChien n'est qu'un invité.

— Écoute, répondit Ryan en haussant les épaules. Je me tape pas mal de savoir à qui je dois parler. ’Ce qu’y a ?

— On va éliminer un crevard. Il a assassiné la petite sœur d’un gars de chez nous.

— Un crevard ? Un seul ? demanda Ryan, excité. Z’êtes sûrs que vous êtes assez nombreux ?

— Apparemment, il est énorme et pas facile à avoir.

— *Apparemment*, répéta Ryan, cette fois tout près d’éclater de rire. Tu veux dire que vous l’avez jamais vu.

— Nous, *si*, intervint BouleChien. Olivia était de notre section.

— La petite qui était avec vous ?

— Ouais.

— Elle y est restée ?

— Oui.

— Ah dur, fit Ryan en crachant par terre pour marquer son amertume. Donc, si je comprends bien, vous avez besoin de tout ce monde pour vous farcir un seul crevard ? Vous êtes quoi, là, une vingtaine ?

— Qu’est-ce tu veux…, répondit BouleChien d’un ton fataliste, j’sais pas comment ces gars-là se battent…

— On se bat parfaitement bien, si nécessaire, répliqua Robbie, indigné.

— OK, OK. Bon. Mais, concrètement, vous avez besoin d’un coup de main ou pas ? demanda Ryan.

— J’peux pas m’engager à te payer, prévint BouleChien en désignant Robbie d’un signe de tête. C’est son territoire.

— Bah, on pourrait sûrement vous trouver un peu de bouffe, ou des vêtements, dit Robbie. Mais pas grand-chose. Franchement, à mon avis, on peut se le taper tout seuls. Après tout, c’est jamais qu’un crevard, même s’il a causé du fil à retordre à BouleChien et ses gars.

Avant que celui-ci n’ait le temps de répondre au persiflage de Robbie, Ryan lança :

— Tu sais quoi ? On te fait une fleur sur ce coup-là. On te le fait gratos. Je suis curieux de voir ce que ce géant a dans le froc.

— Vendu ! s’exclama Robbie.

— Pas de problème. Juste, pour rappel, c’est la deuxième fleur que je te fais.

— Entendu.

— Bon, eh ben, je te suis.

Ryan regarda Robbie. Robbie regarda BouleChien.

— Par là, dit ce dernier en se dirigeant vers *Harrods*.

Courtney n'avait vraiment pas envie d'être là. Elle aurait pu dormir toute la journée. Pourtant, elle se forçait à mettre un pied devant l'autre, d'un pas lourd, regrettant de ne pas être restée au musée avec Brooke, au lieu de fanfaronner. Pourquoi fallait-il que les garçons compliquent toujours tout ? Elle aimait Brooke. Simplement, elle ne voulait pas qu'elle soit avec BouleChien. BouleChien, il était pour elle. Et n'était-ce pas là le moyen de le convaincre qu'il serait mieux avec une guerrière qu'avec une… ?

Une quoi au fait ?

Une cruche au foyer.

Non que, pour le moment, elle se sentît dans la peau d'une guerrière. Elle avait un nœud au ventre et une seule envie : vomir. La simple évocation du collectionneur dans son antre répugnant la terrifiait au-delà de tout ce qu'elle aurait jamais pu imaginer.

Pourquoi BouleChien était-il si pressé d'y retourner ?

Il n'y avait qu'une façon de le savoir.

Allongeant le pas, jouant des coudes, elle se fraya un passage au milieu des troupes et remonta la colonne. Il marchait seul en tête. Elle se cala à côté de lui.

— Alors ? Qu'est-ce tu penses de Brooke ? demanda-t-elle d'un ton léger. Quel changement, hein ?

— Bah, un an, c'est long. On a tous dû pas mal changer.

— Mais même physiquement, tu trouves pas ? Enfin, perso, je la préférais en blonde, dit Courtney.

— Peut-être. Comme la plupart des filles.

— Tu penses que je devrais me teindre en blonde ?

— Quoi, toi ? s'exclama BouleChien d'un air effaré. Jamais de la vie, cousine ! D'façon, t'y arriverais pas. Avec des tifs comme les tiens, tu te retrouverais, genre, orange.

— T'aimes pas mes cheveux ?

— Euh… J'sais pas… J'y ai jamais réfléchi. C'est des cheveux, quoi.

— BouleChien ? coupa Courtney, décidée à arrêter de tourner autour du pot. Pourquoi on fait ça ?

— Pour réconforter Paul.

— Vraiment ? Ce serait pas plutôt parce que tu te sens coupable pour Olivia ?

— Si, sûrement un peu aussi.

— Mais je te connais… Y a autre chose. T'es en train de ruser. Tu manigances un truc. Je le sens.

— Tsss, les bonnes femmes. *Rien* ne leur échappe, hein ?

— J'sais jamais quand t'es sérieux.

— Moi non plus.

— Mais t'as kekchose derrière la tête, Boule. Me la fais pas.

Après s'être assuré que personne ne pouvait les entendre, il se pencha à son oreille et dit à voix basse :

— Je veux être quelqu'un.

— Tu es quelqu'un.

— Non, je ne le suis pas. J'veux être important. J'veux qu'on se souvienne de moi. À la Tour, je ne serai jamais qu'un lieutenant de Jordan Hordern. Quand, de ce que j'en vois, le musée n'est qu'un fruit mûr qui ne demande qu'à être cueilli. T'imagines ? Justin et les bolos aux commandes ? Comment c'est possible ? Pourquoi c'est pas Robbie qui est à la baguette ? Il a pas de dignité, d'estime de lui ?

— J'sais pas.

D'un coup d'œil en biais, BouleChien vérifia que l'intéressé était trop loin pour entendre ce qu'il disait.

— Moi, j'vais te dire pourquoi, cousine. Parce que c'est une couille molle. Au fond, y veut pas commander. Il a les jetons.

— Quoi ! T'es en train de me dire que tu vas essayer de prendre la main ?

— Bah quoi ? Faudrait pas grand-chose. Juste une petite démonstration de force, une prise de décision, genre « z'avez vu comment ça roule avec moi ? » Courtney, pour une fois, je veux être le chien de tête.

— À quoi ça t'avancera ?

— Le pouvoir, cousine. Le pouvoir et le respect.

— Et alors ?

— Oh, arrête ! Tous les meilleurs trucs pour ma gueule. La meilleure bouffe. Les plus belles sapes. Le plus grand lit. Toutes les filles les plus canons. Et puis, Brooke tombera amoureuse de moi et on coulera des jours heureux ensemble jusqu'à ce que la mort sous sépare.

Ne sachant que répondre à cela, Courtney se retrancha dans ses pensées. Il y avait des moments où elle n'était pas certaine d'éprouver ne serait-ce

que de la sympathie pour ce gars. Malheureusement, cela ne changeait rien à la nature de ses sentiments pour lui. Après tout, peut-être qu'il avait raison. Peut-être qu'il l'attirait précisément parce qu'il était fort, puissant, guerrier. Celui qui ouvre la route.

La colonne de gamins s'arrêta, extirpant brutalement Courtney de ses pensées. D'un coup d'épaule, elle se porta au premier rang… et le regretta aussitôt.

Dans un concert d'aboiements, au milieu de la chaussée, Ryan et ses chasseurs tabassaient un jeune père. Le crevard n'y voyait rien. Ses paupières étaient enflées. Trop souffreteux pour se traîner jusqu'à son antre, il s'était fait surprendre par le jour.

Les chasseurs rigolaient. Quand ils en eurent terminé, que le type fut définitivement refroidi, l'un d'eux, accroupi près de la dépouille, lui trancha les deux oreilles. Après quoi, le garçon inspecta sa prise. Il en prit une, un vague bout de cartilage qu'il agita sous le nez d'un de ses compères en riant. La plaisanterie achevée, il lança l'objet au loin. L'autre, il l'offrit à Ryan qui l'ajouta derechef au trousseau d'oreilles coupées qui pendait à sa ceinture. Puis, avec un sourire lubrique à l'adresse de BouleChien, il secoua les hanches, faisant danser ces macabres trophées.

— Encore combien, Boule ?

— On y est presque. C'est juste à côté d'*Harrods*.

— Hé, Boule ! Tu dis qu'il est vraiment grave dangereux, ton obèse ? demanda Ryan en crachant sur la dépouille qui gisait à ses pieds.

— Fais-moi confiance, confirma BouleChien en se remettant en route. Pour être grave, il est grave.

Ryan marchait à son côté.

— Et si on foutait le feu à sa crèche ? proposa-t-il d'un ton gourmand. On le fait frire ?

Entendant ces mots, Paul intervint :

— Pas question. On ne brûle rien du tout. Olivia est peut-être encore à l'intérieur, et même vivante. Faut que je la retrouve. C'est le but de l'opération.

— Je suis entièrement d'accord avec toi, agréa BouleChien. J'aime pas le feu. Notre précédente planque a cramé pendant le grand incendie du sud de Londres. Je ne voudrais surtout pas qu'un truc pareil se répète. Le feu, on sait jamais comment ça se termine. D'autant que la baraque du gros est

remplie ras la gueule d'objets inflammables. Une allumette là-dedans, ce serait comme faire péter une bombe.

— Donc, c'est quoi, le plan ? demanda Ryan.

BouleChien lui expliqua ce qu'il avait en tête.

31

— Comment ça, j'attends dehors ? grogna Robbie, furieux, en s'avançant sous le nez de BouleChien.

Ça commençait à bien faire, quoi ! Ras-le-bol qu'il se prenne pour le chef. Au milieu de la route, devant la maison du collectionneur, le face-à-face s'éternisait. Ils se toisaient.

— Calme-toi, mon pote, répondit BouleChien d'une voix calme et posée. Il nous faut bien quelqu'un pour bloquer le passage. Tu veux qu'on le débusque et qu'il nous file entre les pattes ? Et pis, c'est pas le seul de son espèce à Londres, si tu vois ce que je veux dire… Donc tout le temps qu'on sera à l'intérieur, on aura besoin de quelqu'un pour surveiller nos arrières. Parce qu'au moment du coup de main, on va faire un boucan du diable. Tous ceux qui se terrent dans le coin vont savoir qu'on est là et, pour peu qu'y en ait un qui ait une petite faim, il va venir fouiner par ici. Conclusion, celui qui reste dehors a le rôle clé de l'opé. À lui la mise à mort quand l'obèse sortira.

Robbie soupira, mortifié. Il fallait bien admettre qu'il y avait du vrai dans ce que disait BouleChien. Pour autant, pas question de baisser pavillon trop vite.

— Dans ce cas, patron, pourquoi c'est pas toi qui attends dehors, et moi qui vais à l'intérieur ? demanda-t-il.

— Mais, je t'en prie, soldat, répliqua BouleChien avec un ample geste en direction de la porte de la maison. À toi l'honneur. Au fait, tu sais où aller, là-dedans ? Parce c'est un vrai labyrinthe. Y en a jusqu'au plafond. Pis, va faire sombre. Tu penses que tu sauras le trouver dans le noir ? En même temps, vaudrait mieux pour toi, parce que se retrouver piégé par ce malade… Il aurait vite fait de vous *submerger*.

— Mmh…, bougonna Robbie.

BouleChien le prit par l'épaule et le serra contre lui.

— C'est ce qu'y a de mieux à faire, mon frère, crois-moi.

— OK, c'est bon. Mais, la prochaine fois, tu m'en parles avant.

— Désolé. Mais justement, on était en train d'en discuter avec Ryan.

— Donc, finalement, qui est-ce qui vient avec toi ?

— Y a pas beaucoup de place à l'intérieur. Je veux pas trop de monde. On va faire trois groupes, un pour l'étage, au cas où il y serait, un pour le rez-de-chaussée et moi, à la cave, avec le gros des troupes. C'est là qu'il dort.

— OK, fit Ryan. De mon côté, je vais envoyer deux, trois gars derrière, dans le jardin. Si jamais il essaie de se tirer par là…

— Entendu. Par contre, ne rentrent en premier que ceux qui y sont déjà allés, précisa BouleChien. Donc, les chefs de groupe seront : Marco et Félix, qui prendront la cuisine ; Courtney, qui fouillera le haut, et moi, qui conduirai la section principale à la cave.

— Je viens avec toi, annonça Paul en s'avançant d'un pas.

— T'es sûr ? demanda BouleChien.

Paul avala sa salive et inspira profondément.

— Sûr et certain, répliqua-t-il en regardant ses pieds. C'était ma sœur.

— Bon, si tu y tiens, concéda BouleChien. Mais attention, on ne veut pas d'un héros. Tu restes avec moi et tu fais ce que je te dis.

Paul acquiesça en silence.

— J'en suis, moi aussi, dit Ryan. Avec mon meilleur guerrier. T'auras besoin de nous.

— Si tu le dis.

— Je le dis.

Sur ces mots, il passa un bras autour de BouleChien et se pressa contre lui. Entre la fourrure et le cuir qu'il portait, les bouts de chair morte qui

pendaient sur ses hanches et, de toute évidence, le fait qu'il ne se soit pas lavé depuis au moins six mois, il sentait le fauve.

— Tu vas voir, on va bien se marrer, dit-il d'un sourire carnassier.

— Bon, on marche comme ça ? demanda BouleChien en se libérant de son étreinte.

Robbie acquiesça à contrecœur.

— Donc, avec moi, Paul, Ryan et son gars, poursuivit BouleChien. Robbie, pour que tes gars participent, je veux bien en prendre un de plus. Tu me suggères qui ?

— Jackson, répondit sans hésitation Robbie en désignant un type trapu, en *hoodie* et jean, les cheveux ras et la face comme une patate.

— Il est bon ?

— Elle.

— Elle ?

— Oui, elle, confirma Robbie avec un sourire malicieux. Jackson est notre meilleur soldat.

Il l'appela auprès d'eux. Elle semblait renfermée et un peu timide.

— Ça te dirait d'accompagner le peloton de choc pour te farcir le crevard ? lança Robbie.

Après un haussement d'épaules, elle répondit, en se fendant d'un sourire qui lui donna des airs de petite fille :

— *Why not* ?

— Jackson, intervint BouleChien, t'as quel âge ?

— Treize ans. Pourquoi ? Tu penses que je peux pas ? répliqua-t-elle, hargneuse.

— Moi, je pense rien, se défendit BouleChien. Je demande juste.

Jackson renifla et accrocha son regard. Elle avait les yeux gris, au blanc presque parfait. Dans sa main, elle tenait une courte lance à la pointe effilée. À la manière d'un chef d'orchestre levant sa baguette, elle fit cingler l'air, à un millimètre du nez de BouleChien.

— Garde ça en réserve pour notre gars, soldat, dit-il en souriant avant de reculer d'un pas et de hurler à la cantonade : OK. On y va ! Et souvenez-vous, le rideau ne tombe que lorsque l'obèse est crevé !

32

Courtney grognait. Elle était de nouveau dans la maison du collectionneur, le dernier endroit au monde où elle aurait voulu se trouver. Ses pieds pataugeaient dans la couche gluante de papiers, de restes de nourriture et d'excréments qui recouvrait le parquet. Un vrai bourbier. La puanteur qui, par bouffées humides, exhalait du sol et des murs du cloaque lui retournait l'estomac. Elle avait l'impression de s'être perdue dans les trous d'une énorme éponge qui aurait absorbé des kilos de graisse, de sueur et d'humeurs visqueuses avant de les restituer, goutte à goutte. Comme si la maison tout entière suintait. L'air semblait épais. Il lui brûlait les narines et la gorge, lui coupait le souffle. De fait, elle haletait. Comme une chienne. Afin d'éviter de remplir ses poumons. Son cœur battait si fort qu'elle avait l'impression qu'il allait jaillir de sa poitrine. La transpiration qui recouvrait tout son corps lui donnait l'oppressant sentiment d'être enveloppée dans du film alimentaire. Ça la grattait de partout. Mais elle savait aussi qu'elle devait dissimuler sa peur devant les autres – trois chasseurs de Ryan et un rondouillard du musée. Et aucun n'en menait large. À elle de leur donner du courage.

À l'image des loups, les enfants privilégiaient les attaques en meute. Séparés du mâle dominant, les chasseurs de Ryan la ramenaient moins. Ces

trois-là restaient collés à ses basques et elle pressentait qu'en cas de rencontre avec l'ennemi, ils seraient dehors en moins de deux. L'arrogance qui prévalait en venant avait fait long feu. Oh ! on les avait bien prévenus de ce à quoi il fallait s'attendre – ils en avaient même plaisanté, se vantant de ce qu'ils allaient faire une fois à l'intérieur. Pourtant, dès l'instant où ils avaient forcé la porte et qu'ils s'étaient engagés dans le couloir, tout le monde s'était tu. Il faut dire que le collectionneur avait pris soin de reconstituer en partie les immenses piles de journaux, en les agrémentant cette fois d'os humains, qu'il avait plantés dans le mille-feuille de papier pourri.

Les gars avaient pâli. Jamais ils n'avaient vu un truc pareil. Une atmosphère inhabituelle, aussi indéfinissable qu'étrange, régnait dans cette maison. Étrange et maléfique. Très peu de lumière filtrait à l'intérieur. La veille, de nuit, ça n'était pas aussi flagrant, mais le collectionneur avait entassé tellement de trucs sur les rebords de fenêtres, les carreaux étaient si sales et si poussiéreux, que seuls quelques rais de lumière jaunâtre crevaient la pénombre ici ou là.

Courtney alluma sa torche. D'une certaine façon, c'était un soulagement de monter à l'étage, loin de la cave. En même temps, ça réveillait les souvenirs douloureux de la veille, quand six d'entre eux avaient gravi ces marches et que seuls cinq étaient redescendus. Le pire cauchemar serait d'être à nouveau piégée là-haut avec ces gamins qu'elle connaissait à peine et en qui elle n'avait que peu de confiance.

Allez, ma fille, concentre-toi.

Car, pour avoir hérité de la mission la plus facile, elle ne pouvait pas pour autant présager de ce qu'elle allait trouver là-haut. Que se passerait-il, par exemple, si elle tombait sur le corps mutilé d'Olivia ? Bien sûr, elle avait déjà vu des cadavres. Ceux d'amis proches. Mais aucun n'ayant subi les tourments que le collectionneur avait réservés aux pauvres enfants de la cuisine.

Allez, pense pas à ça et grimpe.

Elle pressa ses troupes, gravissant les marches jusqu'à l'étage sans s'arrêter. Rapidement, ils débouchèrent dans la chambre au balcon, théâtre de leur joute avec le collectionneur. La lumière était beaucoup plus forte. Les baies vitrées étaient grandes ouvertes. L'une était percée d'un énorme trou. Était-ce arrivé pendant le combat ? Elle n'aurait su dire. Tout s'était passé si vite. Dans une telle panique.

Les fenêtres ouvertes, l'air était également beaucoup plus frais et plus pur. Soulagée de pouvoir enfin respirer normalement, elle sortit sur le balcon et s'appuya à la rambarde. Un mouvement attira son regard. Des chasseurs de Ryan escaladaient le mur du jardin. Ils s'arrêtèrent, levèrent les yeux et lui firent un signe. Courtney se sentit rassurée. Ils n'étaient pas seuls.

Il faisait bon sur le balcon. Tout était calme et paisible. Normal. Bien qu'envahi par les herbes folles, le jardin ressemblait à n'importe quel autre jardin, ce qui était d'autant plus choquant quand on connaissait la monstruosité qui se cachait dans la maison.

Pour autant, elle ne pouvait pas rester là.

C'était pas fini.

Elle inspira un bon bol d'air et cracha pour débarrasser sa bouche du remugle dégagé par les murs, puis se retourna vers sa faction, sagement alignée face à elle, aux ordres.

— Jetez un coup d'œil à droite à gauche, dit-elle en enjambant les éclats de verre qui saillaient du rebord de la baie. Regardez si vous voyez pas Olivia. Je pense pas qu'elle soit là, mais on sait jamais. Ensuite, on redescend.

— Et après ? demanda le rondouillard du musée.

— Après, on se casse vite fait.

33

Paul tremblait tellement que c'en était presque risible. Tout son corps vibrait. Ses claquements de dents résonnaient dans son crâne. Son poing agrippait si fort le manche de son couteau que ses phalanges devenaient blanches. La sueur ruisselait le long de ses bras, sous les manches, et gouttait par terre. Collé à BouleChien, il essayait tant bien que mal de sauver la face. Jackson avançait deux pas derrière eux, suivie du chasseur de Ryan, puis de Ryan lui-même, marchant à reculons pour surveiller leurs arrières. Ils s'enfonçaient lentement dans le labyrinthe de la cave. Jackson et BouleChien tenaient des torches dont les faisceaux passaient alternativement des murs de vieux papiers au sol détrempé, faisant, ici ou là, jaillir des ténèbres un os, un étron ou un lambeau de peau couvert de poils qui les déviaient instantanément de leur course, tels des insectes effarouchés.

À chaque angle, ils s'arrêtaient et, prudent, BouleChien jetait un œil de l'autre côté, en prenant soin, quand c'était possible, de ne pas trop se frotter contre les murs.

— 'Tain, mec, c'est trop bizarre, murmura Ryan alors qu'ils passaient devant une des petites antichambres formées par les monceaux de livres, de magazines et de journaux.

Celle-là était pleine de vieux postes de radio et de petits crânes brisés. Des crânes de bébés, à en juger par leur taille.

— Ryan aime pas ça du tout, poursuivit le chef des chasseurs. L'aurait mieux fait d'écouter sa maman et de rester à la maison.

— Alors ? Tu me crois maintenant ? demanda BouleChien. Je t'avais bien dit que ça serait pas une promenade bucolique. Et attends de voir le propriétaire…

— Euh, moi, je dis qu'on ferait mieux de faire un peu moins de bruit, murmura Jackson en poussant Paul d'un coup d'épaule pour se placer à l'avant, à côté de BouleChien. Trêve de parlotte, plus vite on ira, plus vite on en aura terminé.

Jackson ne parlait comme aucune des filles avec lesquelles BouleChien avait grandi. Elle avait un accent chicos, totalement inattendu, qui tranchait aussi bien avec son visage qu'avec ses attitudes. Qui plus est, elle possédait assez d'assurance pour ne pas paraître agressive. Elle n'avait pas à feindre d'être quelqu'un d'autre. Contrairement à BouleChien qui avait passé sa vie à essayer de parler comme les racailles de sa cité. C'était comme ça qu'il fallait s'exprimer pour être cool. D'un côté, il admirait Jackson. De l'autre, elle lui était totalement étrangère et il ne savait pas bien dans quelle case la ranger.

Juste avant que la colonne s'ébranle, elle tira Paul par la manche et le fit reculer entre Ryan et son chasseur.

— Tu devrais pas être là, Paul, dit-elle à mi-voix. C'est pas ta place. Un conseil : essaie de te faire oublier.

— Mais je veux le tuer, répondit Paul, le visage tordu par un mélange de peur, de douleur et de colère.

— Tu penses vraiment que t'en es capable ? demanda Jackson en plantant ses yeux dans les siens.

— Bien sûr que j'en suis capable.

— C'était quand la dernière fois que t'as tué quelqu'un ?

— Jamais. J'ai jamais tué personne. Mais rien ne m'empêche de commencer maintenant.

— Excuse-moi, mais j'en doute, répliqua Jackson.

Avant qu'il ait pu ajouter autre chose, elle plaqua une main sur sa bouche et glissa à son oreille :

— Écoute, Paul, on n'est pas là pour te juger. Personne ne dira du mal de toi. Mais laisse-*nous* faire. Toi, ta mission, c'est d'en sortir indemne. C'est

ce qu'Olivia aurait voulu.

— Je vais le tuer, s'exclama Paul dès que Jackson eut retiré sa main. Et c'est pas toi qui vas m'en empêcher.

— D'accord. Mais, d'abord, tu vas te mettre en arrière… tu nous ralentis.

Après quoi, Jackson alla rejoindre BouleChien, et tous deux menèrent le peloton dans le couloir suivant.

34

— Faut surtout pas que Paul entre ici, dit Marco en refermant à clé la porte de la cuisine.

Après s'être assuré que rien de vivant ne se trouvait là, Félix et lui avaient fait entrer leur escouade à l'intérieur, puis aussitôt refermé derrière eux, au cas où le collectionneur se trouverait dans les parages. Ils étaient accompagnés de trois gamins du musée, dont deux qui semblaient sur le point de rendre leur petit déjeuner. Ce que le troisième faisait déjà, la tête dans un seau. Marco trouva amusant qu'il prenne soin d'utiliser un récipient alors même que la pièce était jonchée d'immondices.

Bah, une réaction comme une autre face au spectacle de la cuisine, encore plus insoutenable que la veille. En effet, le collectionneur avait fait des aménagements, replacé les acteurs de son ignoble mise en scène et, en guise de décoration, ajouté la tête de la pauvre Olivia au centre de la table. Elle était méconnaissable. Un côté du crâne était complètement enfoncé. Marco espérait qu'elle était morte rapidement.

— Pitié, se lamenta un des autres garçons. Pitié ! Partons d'ici. Je peux pas. C'est insupportable.

— Une minute, dit Marco.

— La bonne nouvelle, intervint Félix, c'est qu'on n'a pas à chercher plus loin ce qui est arrivé à Olivia. Peut-être qu'on devrait la mettre dans un sac ?

— Quoi ? Mettre quoi dans un sac ? demanda Marco.

— Ben, la tête, répondit Félix. La tête d'Olivia.

— Pour quoi faire ?

— J'en sais rien. Pour la montrer aux autres, ou à Paul. C'est une preuve, non ?

— Écoute, si t'étais son frère, est-ce que tu voudrais voir ça ? demanda Marco en pointant du doigt la table.

— Non.

— Bon.

— OK, d'accord. Mais, alors, qu'est-ce qu'on va en faire ? s'enquit Félix. Et si on l'enterrait ?

— Bonne idée, ironisa Marco. Un petit cercueil avec une tête dedans. Ça va être charmant.

— Marco…

— Félix ! Cette chose posée sur la table n'est pas Olivia. Olivia nous a quittés pour toujours. Et y a rien qu'on puisse faire.

— Arrêtez… Pitié…

Félix se tourna vers le pleurnichard, une expression à la fois ennuyée et compréhensive sur les traits, tel un adulte devant un bébé braillard, puis, posant les deux mains sur la tête d'un des cadavres attablés, il actionna la mâchoire inférieure afin qu'elle s'ouvre et se ferme comme celle d'une poupée de ventriloque.

— Oh, le pauvre chéri ! dit-il en prenant une voix grinçante d'acteur de comédie. Il va nous faire un caca nerveux ?

Il n'avait pas terminé sa phrase que la mâchoire inférieure lui resta dans la main. Une pluie de chair putréfiée et d'asticots s'abattit sur la table. Félix jeta l'os, puis recula vivement, riant de manière hystérique, tout en essuyant sa main sur son pantalon.

— T'es… snif… un malade… snif, balbutia le gamin du musée.

— Erreur, le malade, c'est *lui*, répondit Félix en pointant du doigt un des autres gamins qui vomissait ses tripes.

Se tournant vers la tête sans mâchoire, il ajouta :

— Mais le plus malade de tous, sans conteste, c'est lui. Lui, il a vraiment besoin de voir un docteur.

— Ce que tu peux être con, fit Marco, partagé entre l'envie de rire et celle de le réprimander.

Il voyait clair dans l'attitude de Félix. S'il prenait tout avec humour, fût-il le plus noir, c'était uniquement pour essayer de refouler le chagrin et la douleur. Personne ne pouvait assumer ce qui se passait dans leur monde. Chacun développait ses propres réflexes et stratégies d'évitement.

Il n'empêche, Félix était allé trop loin. Il avait fait complètement flipper les gamins du musée.

— Bon allez, oublie ça, coupa-t-il à l'adresse de Félix. Planque la tête d'Oliva quelque part de façon que Paul ne la voie pas. Point barre. Ensuite, on ira jeter un œil aux autres pièces du rez-de-chaussée et, s'il te plaît, Félix, évite d'en parler devant Paul. On garde ça pour nous, OK ? Tout ce qu'il a besoin de savoir, c'est qu'on a retrouvé son corps.

— Ah ouais ? dit Félix en feignant l'innocence. Et il est où ?

— Ta gueule, Félix.

— Non, toi, ta gueule.

— J'peux pas, geignit un garçon du musée. J'peux pas rester une seconde de plus ici. Faut que je sorte…

Son visage était mouillé de larmes. Il tremblait comme une feuille.

— Tu restes avec nous, rétorqua Marco en l'attrapant par le colback. On t'a donné un ordre. On va s'en tenir à ça. On reste groupés, on suit les ordres, d'accord ?

Le garçon avala difficilement sa salive et opina du chef. L'attitude martiale de Marco lui redonnait un peu de courage.

— Ça va, dit-il. Je vais tenir le coup. On reste ensemble. Je ne vous laisserai pas tomber.

— Bon garçon, approuva Marco. Maintenant, allons voir les autres pièces. Mais attention, on sait pas où est l'obèse. Donc on sait pas par où il pourrait nous tomber dessus, ni, éventuellement, avec qui. Après tout, il a peut-être des copains ici.

— Mais bien sûr, ricana Félix. Pour un goûter d'anniversaire.

35

Le groupe de BouleChien avait atteint le fond du labyrinthe. La chambre avec la vieille télé, les ordinateurs et le sofa à moitié effondré sur lequel le collectionneur dormait. Dans un premier temps, BouleChien crut qu'il n'était pas là. Il ne le voyait nulle part. Seul un énorme tas de vieux journaux occupait le canapé, là où aurait dû se trouver son corps.

Distraitement, il lut un des gros titres.

« NEW YORK FRAPPÉE PAR LES INONDATIONS. »

Une autre époque.

Survolant du regard les gros caractères d'imprimerie, il réalisa bientôt qu'ils bougeaient : ils montaient et descendaient, tout doucement.

— Il est là, fit-il. Sous les journaux.

— Y a plus qu'à craquer une allumette, suggéra Ryan en se pressant derrière BouleChien et Jackson. *Game over*.

— Et *game over* pour nous aussi, grogna BouleChien. Je t'ai dit : pas de feu. Jamais on pourrait se tirer à temps.

— Très bien, alors on fait quoi ? demanda Paul d'une voix haut perchée, aux accents hystériques, en agitant son poignard.

— Qu'est-ce t'en penses ? demanda Jackson. On pourrait pas essayer de le planter direct ? Si on s'y met tous ? On devrait avoir une chance de

toucher le cœur, le foie, ou un autre organe.

— Sa graisse, oui, nuança BouleChien.

— Je l'égorge, râla Paul.

— Tu bouges pas d'ici, répondit BouleChien en lui barrant le passage. Tout ce que tu risques de faire, c'est le contrarier. Crois-moi, c'est pas du gras qu'il a, c'est une armure.

— M'en fous de le contrarier, dit Paul. Il a tué ma petite sœur.

— Très bien. Alors mettons-le en colère, lâcha BouleChien. Suffisamment en rogne pour qu'il nous suive dehors. Et là, dans la rue, on s'occupe de lui bien comme il faut.

— Je vais me le faire, fit Paul, qui ne semblait pas écouter. Le planter.

— Ben, dans ce cas, remue-toi, rétorqua Jackson, parce que je crois qu'y se réveille. Je vous avais dit de la mettre en veilleuse…

Effectivement, la montagne de journaux commençait à se redresser. Des feuilles glissaient et dégringolaient comme autant de congères d'un toit enneigé. Avant qu'ils ne comprennent ce qui se passait, Paul bondit en poussant un cri terrible et fondit sur la masse en brandissant son poignard. Le coup fit un bruit sec sur les papiers. Le poignard se ficha. C'est alors qu'un poing énorme jaillit de sous les journaux et se referma sur le bras de l'assaillant, l'obligeant à se recroqueviller. Paul poussa un jappement lorsque sa joue s'écrasa sur la moquette noire et collante. Le collectionneur l'immobilisait. Jackson sortit du rang et lui lacéra le bras d'un coup de lance, avant d'y ajouter un bon coup de pied avec ses godasses de chantier marron. Un grognement monta du tas de journaux. Le collectionneur desserra l'étreinte. Jackson lui envoya un nouveau coup de pied au bras. Il lâcha prise. Dérapant des quatre fers sur la moquette immonde, Paul, éperdu, décanilla, heurtant au passage la table sur laquelle était posée la plus grosse télé, qui s'effondra sur lui.

Le collectionneur se redressa alors de toute sa hauteur, faisant valser le reste des journaux. Tous sauf les quelques feuilles punaisées sur son poitrail par le couteau de Paul, telles des notes sur un tableau de liège. Un chiffon sale et cramoisi saillait de la profonde entaille au flanc que Félix lui avait infligée la nuit passée. La peau autour de la plaie était violette et couverte de pus. Le monstre jeta un regard furieux au poste de télé en miettes sur le sol, ulcéré par ce qu'il voyait. Il poussa un grognement, un peu comme un chat qui crache, puis bondit sur Paul. Heureusement pour lui, Jackson refroidit ses ardeurs d'un adroit coup de lance au cou, juste sous l'oreille.

BouleChien eut la satisfaction de voir une giclée de sang jaillir de la blessure.

Le collectionneur n'était donc pas invincible.

D'un cri, BouleChien attira son attention. Lentement, l'énorme masse se tourna et avança d'un pas lourd vers les autres enfants. Profitant de ce répit, Paul saisit un pied de chaise cassé et, après s'être péniblement redressé, s'acharna sur le dos du collectionneur. C'est à peine si celui-ci s'en rendait compte. Sans même se retourner, avec son bras, il envoya valdinguer Paul qui s'écrasa contre un mur avant de glisser le long de la paroi et de s'affaler sur le sol, KO.

— Faut qu'on se tire, cria BouleChien.

Une consigne que le chasseur de Ryan avait d'ores et déjà appliquée à la lettre. Ryan et Jackson ne bronchaient pas.

— Toi, occupe-toi de Paul, ordonna Jackson. Nous, on va faire diversion.

Sitôt dit, sitôt fait. Jackson et Ryan attaquèrent l'obèse avec leurs lames, hélas, sans pouvoir le blesser davantage, faute de place. Leur assaut permit néanmoins à BouleChien de s'avancer et de relever Paul, sonné et confus. À tel point qu'il dut le traîner dans le labyrinthe.

— Courez ! hurla-t-il.

Terrorisés, haletants, ils s'enfoncèrent en désordre dans le dédale de galeries, le collectionneur à leurs trousses. Ils entendaient son pas et ses grognements résonner dans leurs dos.

Paul, très mal en point, était à peine capable de marcher, encore moins de courir. Il s'accrochait désespérément à BouleChien.

— Pour l'amour du ciel ! intima ce dernier. Ressaisis-toi, mec.

Paul retrouva un tant soit peu ses esprits et accéléra l'allure. Enfin, ils atteignirent l'escalier qu'ils gravirent quatre à quatre. En vue du sommet, BouleChien hurla :

— Tout le monde dehors ! Il est derrière nous !

Ils firent irruption au rez-de-chaussée pile au moment où Courtney et son groupe descendaient de l'étage. L'inévitable eut lieu. Ils se télescopèrent et une inextricable mêlée s'ensuivit – dont ils ne durent qu'au Ciel qu'elle ne fasse pas de victime, puisque tous tenaient une arme à la main. Ils se séparèrent rapidement et filèrent vers la porte d'entrée. Hélas, rétréci par les piles de journaux, le couloir ne permettait pas le passage de plusieurs personnes à la fois. Un embouteillage se forma. Dans la panique générale, ils se marchaient les uns sur les autres.

Remis de sa commotion, Paul se planta au milieu du couloir et secoua BouleChien.

— Où est Olivia ? hurla-t-il. Quelqu'un l'a retrouvée ?

— Sors, répondit BouleChien. On verra ça dehors.

— Où est-elle ? Où est ma petite sœur ?

— Elle est morte, Paul. Maintenant dégage !

— Où est son corps ? Comment tu sais qu'elle est morte ?

— Franchement, tu crois qu'elle a eu une chance de survie ici ? D'ailleurs, on va tous y passer si on se bouge pas le train.

Plantés en plein dans le passage, ils empêchaient tout le monde de sortir. Derrière eux, les gamins poussaient et hurlaient, rendus fous par les tremblements causés à chaque pas du collectionneur, maintenant presque en haut des marches.

— Écoute, cria BouleChien, si c'est ça que tu veux, on reviendra chercher son corps. Maintenant, bouge !

Courtney hurla. Le collectionneur venait d'arriver de la cave, les yeux jaunes, un filet de bave sur le menton, du sang s'épanchant de la plaie à son cou. Il sentait la merde, la pourriture et la mort. À la faveur d'un rayon de soleil filtrant de la porte ouverte, il apparut soudain en pleine lumière. Paul se figea, tétanisé par la peur.

Le sang de BouleChien ne fit qu'un tour. Il lui assena un violent coup de poing au ventre, puis, profitant qu'il se pliait en deux pour accuser le choc, le prit sur son épaule et sortit de la maison en titubant. Les autres lui emboîtèrent le pas dans une indescriptible cohue. Sans trop savoir comment il réussissait à marcher en supportant un tel fardeau – sans doute l'adrénaline et la peur lui insufflaient-elles une force qu'il ne se connaissait pas –, BouleChien poursuivit son chemin jusqu'au milieu de la route, où l'attendaient Robbie et sa bande. Là, il s'effondra à genoux et laissa tomber Paul sur le bitume.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda Robbie. Il s'est fait avoir par le crevard ?

— Non, répondit BouleChien, essoufflé. C'est moi. J'ai dû le cogner.

— Le cogner ? Comment ça ?

— Oublie. Préparez-vous plutôt à accueillir un putain d'obèse en colère.

La peur au ventre, les enfants se regroupèrent pour former une vague ligne de défense. Ils levèrent leurs armes. Aux deux bouts de la chaîne, les chiens des chasseurs tiraient sur leur laisse.

Durant une minute, rien ne se passa. Le collectionneur demeurait invisible.

Personne ne cillait ni ne mouftait. Courtney fut la première à rompre le silence.

— Si y sort pas, comptez pas sur moi pour aller le chercher.

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'un frisson d'effroi accompagné de quelques jurons parcourut le groupe d'enfants. L'énorme silhouette du collectionneur se dessinait dans l'encadrement de la porte. Immobile, fou de colère, confus, il dévisagea un instant les enfants en essayant de comprendre qui ils étaient, ce qu'ils faisaient là, et comment réagir.

Il battit des paupières. Cinq fois. Puis, lentement, très lentement, il recula dans l'ombre de la maison, comme avalé par un marais. Durant une seconde, il ne fut plus qu'une vague forme se fondant dans l'obscurité du couloir.

BouleChien cracha par terre et jura. Il était sur le point de dire quelque chose lorsqu'un impossible ramdam fit trembler les murs de la maison : des bruits de coups, des cris, des tintements de métal.

Qu'est-ce qu'il allait encore inventer ?

Des volutes de fumée léchèrent le linteau de la porte. Et puis, l'énorme masse du collectionneur sortit en trombe ; aussi vite que s'il avait été animé d'une force surnaturelle. Aveuglé par le soleil rasant, il poussa un cri aigu et leva le bras pour se protéger, les feuilles de journaux toujours punaisées à son ventre lui faisant comme une sorte de serviette incongrue. Qui claquait au vent.

C'est le moment que choisirent Marco, Félix et les trois gamins du musée pour émerger sur le pas de la porte en faisant un barouf de tous les diables avec des poêles et des casseroles. Félix tenait un journal roulé auquel il avait mis le feu. Il l'agita sous le nez de l'obèse pendant que les autres lui lançaient leurs ustensiles de cuisine. Le collectionneur s'avança sur la chaussée d'un pas chancelant. Au moins semblait-il avoir peur du feu. Et peut-être aussi de Marco, qui ne cessait de l'aiguillonner avec sa lance en braillant comme un possédé.

Les gamins qui attendaient dehors l'encerclèrent à leur tour, l'inondant d'injures et d'obscénités. Le gros père essayait de les repousser par de grands gestes des bras, accompagnant ses tentatives pour sortir du cercle de cris haut perchés. Mais, chaque fois, il se retrouvait de nouveau acculé, les chiens n'étant pas les derniers à l'empêcher de fuir.

Des lames acérées le tailladaient, déchiraient ses vêtements. Les journaux étaient réduits en lambeaux. Des taches de sang apparaissaient un peu partout sur sa peau noire de crasse.

— À mort ! hurla une voix, décuplant du même coup l'ardeur au combat des enfants.

Paul s'approcha de Félix et Marco.

— Vous l'avez trouvée ? demanda-t-il d'une voix suppliante. Ma petite sœur ?

— Ouais, on l'a trouvée, répondit Marco d'une voix douce et apaisante. Elle… Je suis désolé. Mais, franchement, t'aurais rien pu faire pour elle.

— Je veux voir son corps.

— Oublie ça, répondit Félix. Laisse-la reposer en paix.

— Non…, hurla Paul en faisant mine de se diriger vers la maison.

Félix et Marco le retinrent.

— Laisse-la en paix, répéta Félix.

D'un brusque mouvement d'épaules, Paul se libéra et se retourna vers le collectionneur.

— Je vais le tuer…

Courtney sortit du cercle des gamins enragés. Elle n'en pouvait plus. Le collectionneur était un être répugnant. Il avait tué, mutilé et torturé Dieu sait combien d'enfants. Mais à le voir ainsi, tel un animal piégé, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine compassion. Elle n'avait pas la force d'assister à cette lente curée, de le voir massacré par des milliers de petites coupures. Emportés par leur soif de sang, les enfants étaient hystériques, comme drogués. Des chapelets d'insanités plus grossières les unes que les autres explosaient de leurs bouches grimaçantes.

Ça devait être comme ça d'assister à un combat de chiens ou à une corrida.

Affreux.

Et les pointes acérées des lames tailladaient sans cesse la chair de l'obèse. Et les morsures de chiens se multipliaient. Un cercle de sang avait fini par se dessiner sur la route, dans lequel il piétinait, pieds nus, en poussant d'horribles râles. Ses forces l'abandonnaient. Il ne tiendrait plus longtemps. D'abord, il tomba à genoux, puis sur le côté, ce qui ne fit que redoubler la violence avec laquelle les enfants l'écharpaient, le frappaient, l'insultaient.

Finalement, il s'effondra tête la première sur le bitume.

Les gamins le conspuèrent de plus belle en continuant de cogner…

— Arrêtez ! hurla Courtney. Arrêtez ça tout de suite.

De fait, ils s'interrompirent, surpris. Haletants, ils baissèrent les yeux sur la masse sanguinolente allongée sur le sol, n'osant croire qu'ils étaient les auteurs du massacre.

Courtney s'approcha du corps. Le collectionneur n'était pas encore mort. Il agonisait. D'un œil jaune où se lisait la plus profonde incompréhension, il la regarda.

— Quelqu'un aurait-il l'amabilité de l'achever ? demanda-t-elle.

Paul se rua en avant. On ne sait où, il avait récupéré un couteau. Il bondit sur l'obèse et le poignarda à plusieurs reprises dans le dos. Mais cela ne servait à rien. La lame ne pénétrait pas assez profondément.

Il pleurait. Ses larmes tombaient sur le dos ensanglanté du collectionneur, et il frappait, frappait encore. Finalement, BouleChien et Robbie l'arrachèrent à sa victime et Jackson prit sa place.

— Je m'en occupe, lança-t-elle en appuyant un pied sur la tête du collectionneur afin de l'immobiliser.

Puis, elle posa la pointe de sa lance à l'endroit exact où elle l'avait entaillé un peu plus tôt, juste sous l'oreille, à ceci près que, cette fois, elle pouvait diriger le coup vers le cerveau.

Elle appuya de tout son poids. Les yeux du crevard s'écarquillèrent un instant et il rendit enfin son dernier souffle, que Jackson ponctua d'un laconique :

— C'est bon.

36

Au moment même où BouleChien et son détachement prenaient le chemin du retour, à seulement un kilomètre de là, à Buckingham Palace, l'heure du départ sonnait pour une autre troupe d'enfants.

L'ambiance n'aurait pas pu être plus différente. Une insolente exaltation prévalait dans le détachement de BouleChien qui savourait d'autant plus sa victoire que celle-ci faisait suite à un déchaînement de violence extrême. Les gamins riaient et criaient, rejouaient la mort du collectionneur. Certes, il y en avait bien un ou deux, dont Courtney, pour ne pas partager l'enthousiasme général. Mais, excepté eux, les enfants avaient l'attitude de héros de retour d'une campagne victorieuse.

À l'inverse, un lourd silence planait sur le groupe de Jester. Le mutisme de la plongée dans l'inconnu. Ils n'avaient pas encore rencontré leur monstre.

Jester, en particulier, était furieux. Les grilles du palais à peine passées, il s'en ouvrit à Shadowman, avec force mouvements des mains.

— Trois ! s'emporta-t-il en exhibant autant de doigts. Trois enfants ! Il croit quoi ? Qu'est-ce qu'on peut faire avec trois enfants ?

— Tout va bien se passer, essaya de le rassurer Shadowman.

— Non, sérieusement. Comment veut-il qu'on arrive à kekchose avec trois gars ?

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, exactement ?

— Pff, un ramassis d'inepties. Comme d'habitude. Qu'il ne pouvait pas me donner de troupes supplémentaires sous prétexte que cela mettrait en péril la défense du palais. Ce salopard a même refusé de me confier un seul de ses foutus gardes. Franchement, on serait pas plus tranquilles avec deux trois blazers rouges, fusil à l'épaule ?

Shadowman parcourut du regard les membres de la phalange, armés de lances et de couteaux. Hormis Jester, qui semblait dépourvu de toute arme – à moins qu'il n'ait eu un couteau au fond de la sacoche en cuir qui pendait à son épaule.

— C'est toujours pareil avec lui, poursuivit Jester. Pour les grandes promesses, y a du monde. Mais dès qu'il s'agit de les tenir, y a plus personne.

— Il aime pas faire courir de risques à ses précieux gardes rouges, répondit Shadowman. Tu devrais le savoir, depuis le temps.

— À quoi bon posséder une armée surentraînée si tu la laisses jamais combattre de peur de perdre quelques éléments ? Je comprends pas. Au lieu d'envoyer ses soldats à la bataille, il envoie des bras cassés.

— Ils craignent à ce point ?

Jester baissa la voix et jeta discrètement un regard par-dessus son épaule pour vérifier que les trois gamins qui lambinaient dans leur sillage ne pouvaient pas entendre leur conversation.

— Il recherchait des volontaires, dit-il. Et voilà ce qu'on a récolté. Enfin, pour être exact, au départ, ils étaient cinq. Mais deux se sont désistés dans la nuit. D'ailleurs, ce matin, ceux-là n'étaient guère motivés non plus. J'ai supplié David de convoquer plus de monde. Il m'a répondu qu'il ne voulait forcer personne. Bah, sinon, ils sont pas complètement mauvais, mais rien à voir avec les meilleurs guerriers du palais. On aurait dû avoir Pod et ses costauds du rugby, pas ces trois nouilles.

Les trois nouilles en question – un garçon et une fille d'environ quinze ans et un autre garçon paraissant en avoir tout juste treize – traînassaient derrière leurs chefs, renâclant à qui mieux mieux et se laissant volontiers distancer.

— Comment ils s'appellent ? demanda Shadowman.

— Le couple, c'est Tom et Kate, répondit Jester. Le petit, Alfie. Il est sympa, mais je l'ai jamais vu dans une bagarre.

— Explique-moi un truc. Pourquoi ils se sont portés volontaires s'ils voulaient pas venir ?

— David leur a promis des rations plus copieuses, ainsi que quelques privilèges normalement réservés à d'autres. Je doute qu'il tienne sa promesse, mais, en même temps… j'en sais rien. Non, la principale raison, c'est qu'ils s'ennuyaient comme des rats morts au palais et qu'ils en avaient marre de s'occuper des potagers. J'crois pas qu'ils aient pleinement conscience du danger auquel ils s'exposent. Coincé au palais, retranché derrière ces hauts murs, on peut facilement oublier comment ça se passe dans le vrai monde. Au premier accrochage, ils vont probablement déguerpir en courant.

— Bah, avec un peu de chance, on s'en tirera sans combattre. Rassure-moi, le plan, c'est pas d'engager à tout-va, n'est-ce pas ?

— Non, non, bien sûr. Tout ce qu'on veut, c'est recruter du monde.

— Eh ben, voilà… T'inquiète, va. Je vais faire en sorte qu'il ne nous arrive rien d'ici à ce que ça arrive. Ensuite, va savoir, peut-être qu'on va vite enrôler assez de recrues pour monter une vraie division de combat. En attendant, au premier signe d'étrangers, on détale.

— Inutile que je leur dise ça.

— Écoute, répondit Shadowman, tu fais ce que je te dis, tout se passera bien. Moi, j'ai l'habitude d'être dehors. Le danger, je le renifle.

— Merci. Heureusement que t'es là. Si t'avais refusé de venir, je crois bien que j'aurais tout laissé tomber et dit à David qu'il pouvait aller se faire empapaouter chez les Grecs avec son recrutement. Et, là, on n'aurait pas été près d'avoir du sang neuf parce que, tel que je le vois, ce cintré n'est bon qu'à se pavaner dans un bon Dieu de carrosse royal en agitant la main pour saluer la foule en liesse.

Tous deux éclatèrent de rire.

— Sérieusement, poursuivit Jester. Quelles sont nos chances de passer à travers ?

— Je vais pas te mentir, Magic-Man, c'est dangereux. Les rues dans le coin sont généralement super calmes dans la journée. Très peu d'étrangers en goguette. Par contre, j'sais pas comment ça va être quand on va s'éloigner du palais… T'as peur ?

— Un peu. Et toi ? Ça t'arrive encore d'avoir peur ?

— Quoi ? Moi ? Tout le temps ! s'exclama Shadowman. À ce propos, si tu veux mon avis, tu ferais aussi bien d'arrêter de porter ce manteau bizarre. Ça me rappelle trop tous les proches qu'on a perdus.

Shadowman parlait du manteau en patchwork dont Jester ne se défaisait jamais. En fait, il avait assemblé des bouts de tissus découpés sur les habits de tous ses amis décédés depuis le désastre. Soit quarante carrés. Bien sûr, ces derniers temps, il en cousait moins qu'à une époque, mais des enfants mouraient encore à cause des étrangers, des maladies, des accidents…

— Il est pas fait pour te rappeler leur mort, dit Jester. Il est supposé te rappeler leurs vies.

Il y avait un carré pour Big-Man, un autre pour Cool-Man, un pour le Renard, et d'autres pour des enfants qui s'étaient retranchés avec Jester et Shadowman dans cette grande maison de Notting Hill. Quand ils avaient été contraints de partir, la plupart avaient réussi à rejoindre Buckingham Palace sains et saufs. Malheureusement, d'autres n'existaient plus qu'à travers les empiècements de tissus du manteau de Jester.

— La vie ou la mort, peu importe, répondit Shadowman. Ça me fait flipper. Un point, c'est tout. Vois-tu, j'aimerais autant éviter de finir en patchwork sur ton manteau.

— Toi ? Aucune chance. T'es un *survivor*. Tu nous enterreras tous, se récria Jester en jetant un œil à Kate, Tom et Alfie, qui musardaient dix mètres derrière eux. Par contre, je peux pas en dire autant de ces trois-là.

37

Elle attendit que les enfants soient passés, accroupie derrière la vitrine du magasin vide. Dans son dos où se tenaient les autres, la tension était palpable. Ils avaient faim. Faim à en avoir mal. Ils n'attendaient qu'une chose : se précipiter dehors, leur tomber sur le poil et les déchiqueter. Mais des chasseurs étaient passés dans le coin un peu plus tôt et elle n'était pas certaine qu'ils soient partis. S'ils étaient encore dans les parages, ils rappliqueraient avec leurs lances, leurs couteaux et leurs battes.

Les chasseurs étaient son pire cauchemar. Elle les détestait.

Ça n'avait pas toujours été comme ça. Au début, c'était même facile. Les gamins erraient dans les rues, perdus et désarmés. Il y en avait en abondance. À l'époque, ceux de son espèce tenaient la ville. Ils festoyaient jour et nuit, devenaient de plus en plus forts. Et puis les enfants aussi s'étaient enhardis. Ceux qu'ils n'avaient pas réussi à tuer. Ils s'étaient unis, avaient formé des bandes, s'étaient retranchés dans des forteresses, avaient appris à se battre. Pour ne pas mourir, elle avait été forcée de se joindre à d'autres et de chasser en meute. Pour autant, chaque jour ils étaient moins nombreux. Certains emportés par la maladie, d'autres morts de faim, d'autres, enfin, victimes des chasseurs.

Elle était consciente que bientôt elle serait obligée de quitter le quartier et de partir à la conquête d'un nouveau territoire. Plus giboyeux. Là où les petits enfants replets ne porteraient ni lames acérées ni gourdins.

Elle rajusta ses lunettes fumées. Le soleil tapait fort. Ce qui lui embrouillait la tête au plus haut point. Mais, plus elle tergiversait, plus les enfants s'éloignaient. Avant, la meute aurait attaqué sans réfléchir et les aurait déchiquetés à coups de griffes et de dents. Mais plus maintenant. Ils avaient appris à attendre. Ils avaient trouvé une nouvelle tanière, dans une station de métro, à l'abri des chasseurs. S'ils se montraient et qu'ils chargeaient au mauvais moment, ils seraient découverts et très certainement attaqués. Certains des leurs seraient sans doute tués. Elle devait attendre. Trouver le bon moyen de s'y prendre. Il y aurait d'autres enfants. D'autres choses à manger. Plus tôt ce matin-là, ils avaient trouvé un gros chat. Ça les avait aidés à tenir. Toutefois, le sentiment de satiété n'avait duré qu'un temps ; et ils avaient faim à en crever. Il fallait qu'ils mangent de nouveau, et vite. Qu'ils mangent vraiment. D'ici peu, la faim les ferait sortir de leur terrier et ils n'auraient d'autre choix que d'attaquer la première proie qui se présenterait.

Des enfants, bien sûr.

Car seule la chair des enfants pouvait calmer leurs terribles douleurs.

Un des membres du groupe, la bave aux lèvres, tremblant, se leva et se dirigea en titubant vers la sortie. Elle grogna et leva son couteau. L'autorité, c'était elle.

Il recula.

Pas maintenant. *Pas encore*.

C'était trop dangereux de mener l'assaut à découvert, comme dans l'ancien temps.

Il fallait attendre le moment propice.

38

BouleChien et Courtney étaient assis aux côtés de Brooke dans ce que les enfants du musée appelaient le foyer des Dieux et qui se trouvait à l'entrée de la galerie de la Terre, une section du musée consacrée à la planète, avec des salles dédiées aux volcans, à la géologie et aux tremblements de terre.

À l'exception de ce hall, que les enfants utilisaient pour leurs assemblées, le reste de la galerie de la Terre était condamné, avait expliqué Brooke. Au fond, un long escalator traversant un énorme globe en métal recyclé menait aux étages. Il n'avait pas fonctionné depuis que l'électricité avait été coupée, peu après le désastre, mais n'en était pas moins toujours aussi grandiose. Délimitant l'accès à l'escalator : deux rangées de statues posées sur des piédestaux en forme de demi-sphère décrivant l'évolution du savoir humain, de la superstition à la science, en commençant par une allégorie du Dieu Créateur, face à une représentation d'Atlas portant le monde sur ses épaules. Ensuite venaient un cyclope, une Méduse et, finalement, un astronaute face à un scientifique penché sur son microscope.

Des cartes du ciel d'un blanc argenté se détachaient sur le fond noir qui recouvrait les murs imposants, démesurément hauts, de part et d'autre de l'atrium. Une atmosphère intrigante, pour ne pas dire dramatique, se

dégageait de l'endroit, encore accentuée par la lumière vacillante des bougies.

Des chaises avaient été disposées face aux statues. C'est là que les trois enfants étaient assis.

— Eh, Brooke ? dit Courtney. Pourquoi est-ce que le roi des fayots a choisi cet endroit en particulier pour organiser les réunions ?

— Je ne sais pas… Peut-être parce que le décor lui a plu. Tout simplement. Ou alors c'est pour nous rappeler notre place dans le monde. Apparemment, il veut ajouter deux autres statues, pour illustrer l'avenir. Une représentant un enfant, l'autre un crevard.

— Et qu'est-ce qui le retient ?

— Ben, on a des tonnes d'intellos ici, mais aucun artiste.

— Ça, tu peux le dire, répondit BouleChien avec un petit rire moqueur.

Ils avaient fait un retour triomphal au musée, raconté leur épopée, chacun faisant assaut de fanfaronnades pour valoriser son rôle. À présent, ils attendaient Justin qui leur avait fixé rendez-vous au foyer des Dieux pour leur montrer sur quoi il travaillait. BouleChien était assis derrière Brooke, adossé à sa chaise. Son coude droit appuyé contre son épaule.

Sans doute avait-il trouvé finaud de ne pas en faire trop, évitant de s'asseoir à côté d'elle. Courtney, pour sa part, commençait sérieusement à douter de ses chances. C'était à peine si BouleChien avait remarqué sa présence. Au lieu de participer à l'expédition, elle aurait dû rester au musée et en profiter pour renouer avec Brooke. Elles avaient été séparées pendant un an. Ce n'était pas évident de reprendre la relation où elles l'avaient laissée, encore moins avec les sentiments qu'elle éprouvait pour BouleChien. Néanmoins, elle était heureuse de voir que Brooke agissait avec une grande désinvolture à son encontre, l'appelant Bolossien et ne perdant jamais une occasion de se moquer de lui. Ainsi avait-elle largement minimisé son triomphe en raillant un déploiement de guerriers disproportionné pour éliminer un seul adulte. Cela ne signifiait pas pour autant qu'elle n'avait pas des vues sur lui. Au contraire.

Brooke était bizarre avec les mecs. Comme si, à ses yeux, les jeux de l'amour n'étaient que cruauté et rapports de force. S'ils lui témoignaient une affection trop évidente, elle les traitait comme de la crotte ; ce qui, le plus souvent, ne faisait qu'attiser leur flamme. À l'inverse, s'ils ne l'aimaient pas, ou se montraient insensibles à ses charmes, elle utilisait tout son pouvoir pour les faire changer d'avis. Peu importe ce qu'elle-même

pensait d'eux. Elle était capable de brancher des mecs qu'elle n'aimait pas uniquement pour se sentir la plus désirable du monde.

Courtney regrettait de ne pas avoir ce pouvoir sur les garçons. Elle regarda ses deux compères. Le manège de BouleChien était tellement évident. Pour un peu, il lui aurait presque fait pitié à force de se vautrer aux pieds de Brooke.

Pour l'heure, il allait à la pêche, l'inondant de questions destinées à tester, par des voies détournées, la nature de ses sentiments à son égard. De son côté, Brooke feignait de ne pas comprendre où il voulait en venir, minaudait avec un art consommé de l'esquive.

N'y tenant plus, Courtney mit les pieds dans le plat :

— Donc, ici, t'as un petit copain ou pas ?

— Ça se pourrait, répondit Brooke en s'étirant lascivement sur sa chaise.

— C'est pas une réponse, ça. T'en as un ou pas ?

— Non. Bien sûr que non.

— Jeu, set et match, sourit BouleChien.

— J'en ai pas *un*, nuança aussitôt Brooke. J'en ai plein. Tout le monde me court après. Bon, aussi, il faut dire que les autres sont soit des intellos, soit des laiderons du genre de Jackson.

— Jackson est cool, dit BouleChien.

— Tu trouves ? s'exclama Brooke, horrifiée.

— Ouais. Elle est bien rude.

— Ça, d'accord, mais… tu sortirais avec elle ?

— Elle aime les garçons au moins ?

— Pour autant que je sache. Mais aucun n'ose l'approcher. Ils flippent.

— Y a pas qu'eux, intervint Courtney, moi aussi, elle me fait flipper.

— Et toi, au fait ? embraya Brooke. T'as un petit copain ?

Courtney s'empourpra, essayant de ne pas regarder BouleChien. Finalement, ne sachant que répondre, elle haussa les épaules.

— En fait, elle est comme Jackson, fit BouleChien. Les mecs osent pas parce qu'y flippent.

— En tout cas, t'es bien mieux maintenant que tu as maigri, fit remarquer Brooke.

— Merci, répondit Courtney d'un ton aussi acide que possible.

— Non, vraiment. Tu fais genre dure maintenant, musclée, style athlète. Ça te va super.

Courtney rougit de plus belle. Car, pour tout dire, elle n'avait absolument aucune idée de la façon dont les autres la voyaient. Et puis elle comprit. Son sang ne fit qu'un tour. Au centre des débats une minute plus tôt, Brooke avait habilement déporté l'attention sur elle. Stratégie de base. Et si elle restait délibérément vague dans ses réponses, c'est qu'elle répugnait à leur dire la vérité.

— OK, reprit-elle, mais t'as pas, style, un mec en particulier ?

— Non. Y en a aucun qui correspond à mon genre.

Son genre de mec. Courtney ne savait que trop bien ce que cela voulait dire. Facile. Brooke visait systématiquement le plus beau gosse et le plus canaille. Peu importe qu'elle le trouve attirant ou pas, du moment qu'elle était avec celui que les autres voulaient. LE *bad boy*. Mais ici, ce n'était pas évident. Les gars qui tenaient les rênes étaient tous des grosses têtes à lunettes, plus habitués à discuter les performances de telle ou telle console de jeux qu'à emballer un canon. Donc, quelque part, elle se retrouvait en terre inconnue. Robbie était peut-être celui qui se rapprochait le plus de son schéma ; mais, à part sa position, il n'avait pas grand-chose pour lui. En plus, comme BouleChien le lui avait fait remarquer, en appuyant bien sur le fait qu'il n'avait pas la carrure d'un chef, il était mou. D'ailleurs BouleChien l'avait déjà dans le collimateur. En fin de compte, peut-être que son plan allait marcher, qu'une fois qu'il serait le seigneur du château, Brooke lui tomberait dans les bras.

À moins que, d'une manière ou d'une autre, elle réécrive le scénario…

— Tu devrais venir faire un tour chez nous, proposa-t-elle d'une voix enjouée. Y a plein de mecs mortels là-bas.

— C'est une idée.

— Sauf que le plus mortel de tous, actuellement, il y est pas, intervint BouleChien. Puisqu'il est assis juste derrière toi.

D'un geste théâtral, Brooke se retourna en faisant mine de chercher quelqu'un.

— Pousse-toi, Bolossien, j'arrive pas à voir. Il est où ?

— Ah ! ah ! fit BouleChien. Lol ! Cherche pas, ma belle, tu l'as sous les yeux. Allez, montre-m'en un seul ici, à Coinços-ville, qui pourrait tenir la route face à moi !

— C'est même pour ça que t'es venu ici, ironisa Courtney. Allez, admets-le. Au royaume des craignos, les demi-moches sont rois. En fait, tu

sais très bien qu'à la Tour, t'as pas une chance. À côté des autres gars, tu vaux pas tripette.

— Ah ouais ? Comme qui ?

— Jordan Hordern.

— Cinglé.

— Tomoki.

— Chiant.

— Ed…

L'éclair qu'elle vit briller dans l'œil de Brooke à l'instant où elle avait prononcé le nom d'Ed n'était pas pour lui déplaire. Le dossier n'était pas clos.

— Au fait, comment va Ed ? demanda Brooke, faussement innocente.

— Tranquille, répondit Courtney. Il est, genre, vice-commandant de Jordan Hordern. Tout le monde l'adore.

— T'es amoureuse ou quoi ? dit BouleChien.

— Quoi, moi ? s'exclama Courtney. Ça va pas !

— Ah, je croyais.

— Jamais de la vie.

— Attends, tu devrais t'entendre. « Oh, Ed, il est trop cool ! Trop frais ! Ed il a tellement de talent ! Et de si jolis habits ! »

— J'aime bien Ed, se renfrogna Courtney.

— Ouais… Moi aussi, j'aime bien Ed, ajouta Brooke, ce qui eut le don de faire aussitôt monter BouleChien dans les tours.

— Vois-tu, à ta place, je ne m'emballerais pas trop, répliqua-t-il d'un ton mordant. Quand je lui ai demandé de venir avec nous, il a répondu : « Non merci, le réchauffé, très peu pour moi. »

Courtney dut détourner la tête pour dissimuler son sourire. Ah ! là, là ! ce qu'il pouvait être obtus parfois. Sans le savoir, il venait de dire la pire des choses. Il ne pigeait rien à une fille comme Brooke. En lui disant qu'Ed ne s'intéressait pas à elle, il ne faisait qu'éveiller son appétit… et lui lancer un défi qu'elle ne pouvait s'empêcher de relever.

Que BouleChien lui ait dit qu'il passait son temps à lui écrire des poèmes et à peindre son portrait sur les murs, elle se serait moquée de lui et l'aurait rayé de sa liste.

Pire, la naïveté de l'approche de BouleChien le désignait en victime consentante de toutes les turpitudes de Brooke. Elle allait le mettre sur le

gril, jouerait avec lui, manierait la carotte et le bâton jusqu'à en faire une loque, et, pour finir, elle se tirerait avec quelqu'un d'autre.

— Mmh, t'as peut-être pas tort, ma chérie, dit Brooke. Je devrais sans doute faire un saut à la Tour, histoire de lui rappeler ce qu'il rate.

— Brooke, gémit BouleChien, plus pathétique que jamais, en déballant d'un coup ses tripes sur la table. Ne dis pas n'importe quoi. J'ai fait tout ce chemin pour te retrouver. *Moi*. En personne. Pas Ed. Ça compte pas pour toi ?

Un rictus à la fois las et joueur passa sur les traits de Brooke.

— T'es si gentil, Bolossien, dit-elle en pivotant sur son siège et en le gratifiant d'un baiser amical. Un jour, tu rendras une femme heureuse.

— Y en a qu'une que je veux rendre heureuse, rétorqua BouleChien en allongeant les jambes, les mains croisées derrière sa tête.

— C'est vrai ? T'es amoureux ? s'emballa Brooke. Attends, attends ! Je vais deviner qui c'est ! C'est ma potesse ? C'est ça ? Tu craques pour Courtney ?

— Courtney ? s'exclama BouleChien d'un air horrifié. Tu plaisantes, ou quoi ?

— Ben merci, ça fait toujours plaisir, lâcha cette dernière.

Le rouge aux joues, elle se leva d'un bond, ne sachant contre lequel elle en avait le plus.

— Courtney, Courtney, plaida BouleChien en levant les mains en signe d'apaisement. C'est pas ce que je voulais dire. Je t'adore, tu le sais bien, mais t'es comme un pote, une sœur, pas…

— Pas… quoi ? aboya Courtney, prête à fondre en larmes.

À court d'arguments, elle envoya valser sa chaise d'un coup de pied et partit comme une furie entre les statues.

— Vous inquiétez pas, je vous laisse seuls tous les deux, hurla-t-elle en arrivant à la hauteur de l'astronaute. Comme ça, vous aurez tout le loisir de vous foutre de ma gueule.

— Non, Courtney, attends…

— Là, t'as vraiment déconné, reprocha Brooke lorsqu'elle fut certaine que Courtney était partie.

— Quoi ? dit BouleChien d'un air abattu. Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

— Attends ! Me dis pas que t'es demeuré au point de pas avoir compris. T'es long à la détente ou quoi ?

— De quoi tu parles ?

— Cette meuf est raide dingue de toi. Elle rêve de toi la nuit.

— Courtney ? Non… ? Arrête…

— Bah, laisse tomber, va. Je vais y aller, moi. Mais pourquoi est-ce que j'ai ouvert ma gueule ? En attendant, toi, tu attends Justin ici. Vous devriez bien vous entendre, tous les deux. Vous êtes aussi nuls l'un que l'autre question filles.

Sur ces mots, elle prit le même chemin que Courtney et disparut dans l'autre aile du musée. BouleChien se leva, sur le point de lui emboîter le pas quand Justin arriva, une torche à la main.

— Désolé de t'avoir fait attendre, dit-il, mais j'ai été en réunion toute la matinée.

Une phrase tellement ridicule dans la bouche d'un gamin de quinze ans que BouleChien explosa de rire.

39

Justin conduisit BouleChien dans les coulisses du musée, véritable dédale de couloirs, de bureaux et d'antichambres. En un an, Justin avait beaucoup gagné en assurance, comme souvent avec les grosses têtes qui s'épanouissent d'un coup quand elles passent du statut de boutonneux à lunettes rejeté par les autres à celui de personne respectée pour son intelligence. De fait, il était à sa place ici, et BouleChien sentait bien que tout le monde l'aimait, ce qui lui avait apporté une assurance indéniable.

— Brooke m'a dit que vous aviez eu un début de matinée palpitant, dit-il tout en marchant. Vécu plein d'aventures et débarrassé les rues de pas mal de crasse et de vermine.

— On peut le dire comme ça.

— Si je comprends bien, Paul a eu sa revanche ?

— Ouais, répondit BouleChien après avoir considéré un instant la question. Pas sûr que ça lui ait fait beaucoup de bien.

— Bah, il avait déjà pas trop les pieds sur terre avant toute cette affaire, si tu veux mon avis. Ça fait plusieurs semaines qu'il est bizarre. Je crois qu'il nous fait un gros coup de déprime.

— Ah, ben, là, ça va pas mieux, reprit BouleChien. Pendant tout le trajet du retour, soit y bavassait comme s'il avait avalé une aiguille à

phonographe, soit y nous engueulait comme du poisson pourri. « C'est votre faute si elle est morte, vous l'avez abandonnée, vous êtes tous coupables, bou ! hou ! hou !… »

— En même temps, il n'a pas complètement tort.

— Plaît-il ?

— Vous ne l'avez pas protégée, je me trompe ?

BouleChien s'arrêta et se planta devant Justin.

— Écoute, mec, t'étais pas là. Tu sais pas comment ça s'est passé. En plus, arrête-moi si je me trompe, mais j'ai pas l'impression que tu te coltines beaucoup de crevards ces temps-ci. Tu serais pas un peu casanier par hasard ? Enfin, t'as peut-être encore quelques vagues souvenirs de comment c'était quand on a trouvé le camion ?

— Ce sont des choses qui ne s'oublient pas. Sans ce camion, on ne serait sûrement plus là aujourd'hui.

— Bien. Dans ce cas, tu te rappelles quand on était dans la cabine, toi et moi, et qu'on essayait de faire démarrer ce putain de gros cul ?

— Bien sûr que je m'en souviens.

— Repenses-y, Justin. Tu te remets ? Assis derrière le volant, à te chier dessus, la bile aux lèvres, à insulter le moteur. Tu te souviens ? À ce moment précis, est-ce que t'avais la moindre idée de comment ça se passait pour les autres ?

— Non. Pas vraiment, admit Justin. J'étais bien trop concentré sur la conduite de ce fichu camion.

— Effectivement. Et tu sais pourquoi ? Parce que quand t'es pris dans un combat, tu penses d'abord à sauver ton cul. Tu peux pas, en plus, t'occuper des autres. Tu fais abstraction de ce qui se passe autour. Exactement comme dans la cabine de ce camion, où plus rien n'existait, à part toi et moi.

— Sauf que moi, j'étais pas chef.

— Quoi ?

— Moi, j'étais pas chef. J'avais juste un job à faire. Piloter le camion. Ce à quoi je m'employais du mieux que je pouvais. Mais c'était Ed qui commandait, pas moi. C'était à lui de s'assurer que personne n'était en difficulté. C'était *son* job.

— Ed, Ed, Ed… ! répéta BouleChien en se mettant trois petites claques sur le front. Pourquoi est-ce que tout le monde n'arrête pas de me parler d'Ed ?

— Ed était un bon chef. Or c'est précisément le genre de chose qu'on attend d'un bon chef.

— Hé là ! Il n'était pas parfait, non plus, protesta BouleChien. Justement, quand on s'est tirés avec le camion, il était à deux doigts de planter la gonzesse, là… Celle qu'était malade, la Française… C'était quoi, son nom, déjà ?

— Frédérique.

— Ouais, elle. On a failli la laisser.

— Peut-être, mais on ne l'a pas fait.

— Tu m'embrouilles la tête, là.

— C'est pas toi qui, pas plus tard qu'hier, m'accusais d'avoir abandonné David sur le pont ?

— Ouais, peut-être.

— Eh bien, tu avais raison. Je veux bien assumer les responsabilités. Du moment que je suis aux commandes. Et ce jour-là, je l'étais, au propre comme au figuré. Et quand j'y repense, sachant tout ce que j'ai appris sur David depuis, tu sais quoi ? Je me dis que j'ai bien fait.

— Probablement.

— Comme tu as probablement bien fait de partir sans Olivia. Tu devais d'abord penser aux autres. Maintenant, c'est un truc avec lequel tu vas devoir vivre… et Paul sera toujours là pour te le rappeler.

— J'ai mal agi, répondit tristement BouleChien. La pauvre petite. Jamais j'aurais dû…

— Dis-toi que tu as fait ce qu'il fallait, répondit Justin.

Et il poussa une énième porte. Celle-ci donnait sur une bibliothèque, baignée par la lumière filtrant d'un long rang de fenêtres en face duquel s'alignaient des rayonnages et des rayonnages de livres anciens. Un escalier en colimaçon permettait d'accéder à une coursive où deux garçons accoudés à la rambarde discutaient. Ils se turent dès l'instant où parurent BouleChien et Justin.

— Voilà Chris et l'un de ses archivistes, annonça Justin. Tu te souviens de Chris ?

— Si je m'en souviens ? Le mec au bouquin. Yo mec, tranquille ?

D'un hochement de tête, Chris lui retourna son salut. À l'image de nombreux enfants du musée, il était vêtu de façon anachronique ; dans son cas, quelque chose qui semblait bien s'apparenter à une robe de chambre. Dans l'espoir de se vieillir de quelques années, il s'était laissé pousser une

pauvre moustache et une pitoyable barbe qui lui mangeait la moitié des joues.

— Faites pas attention à nous, dit Justin, je fais juste le tour du propriétaire avec BouleChien.

Se penchant à l'oreille de ce dernier, il ajouta à voix basse :

— T'aurais dû voir la tête de Chris quand il a découvert cet endroit. On aurait dit un gamin devant un stock de confiseries et de chocolats. Difficile de croire que c'étaient des vieux livres poussiéreux qui le mettaient dans cet état. Et y a pas que ceux-là. En fait, le musée est truffé de bibliothèques. *A priori*, essentiellement des livres de géologie, mais pas uniquement. Chris a entamé un tri afin de créer sa propre collection. Il a même découvert une édition originale de *L'Origine des espèces*.

— Ah ouais ? fit BouleChien en faisant semblant de savoir de quoi il voulait parler.

— Il passe pratiquement toute sa vie ici, poursuivit Justin. Se fait appeler le conservateur. Il a monté un groupe d'étude chargé de faire la synthèse des connaissances contenues dans ces livres, arguant que c'est grâce à ça qu'on survivrait. Comment lui donner tort ?

— Pourquoi tu m'amènes ici ? demanda BouleChien, l'écoutant à peine.

Tous ces rayons lui donnaient le tournis.

— Parce qu'il écrit en plus un livre, répondit Justin. Le journal de toutes nos histoires. Pour que personne ne les oublie. Il consigne tout dans de grands registres, dégottés je sais pas où. La vie de tous les enfants qui sont ici. Un récit précis de tout ce qui leur est arrivé, pour la postérité. Mais, avec un peu d'espoir, on y trouvera aussi des informations très utiles… sur les crevards. Le titre, c'est : *Chroniques de survie*. Les passages les plus palpitants, il les lit aux plus jeunes, le soir, avant de s'endormir : la découverte du camion, la bataille de Lambeth Bridge, le grand incendie… tout est écrit.

— Et… ?

— Ça serait bien de mettre ton histoire noir sur blanc, BouleChien.

— Mmh, pourquoi pas. Même si je ne suis pas sûr de vouloir étaler ce qui s'est passé avec Olivia.

— Pourtant, c'est le but, objecta Justin. Si tu veux prendre le commandement, c'est une chose dont tu ne peux pas faire l'économie. Il faut être responsable de tout le monde, savoir prendre des décisions douloureuses.

— Qui a dit que je voulais commander ?

Justin soupira. Il était resté d'un calme olympien durant toute la discussion, contrairement à BouleChien, qui transpirait et s'agitait.

Justin attendit qu'il arrête de se dandiner et quand il fut certain d'avoir capté toute son attention, il répondit :

— Je suis peut-être beaucoup de choses, BouleChien. D'ailleurs, au cours de ma vie, on m'a traité de tous les noms possibles et imaginables, mais jamais d'idiot.

— Je t'ai traité d'idiot, moi ?

— J'ai parlé à tous ceux qui ont participé à la sortie d'aujourd'hui, continua Justin. Robbie y compris. C'était ça, mes réunions. D'où il ressort que tes visées sont évidentes.

— Ah, ouais ? Et on peut savoir ?

— Tu veux t'emparer du pouvoir.

— Jamais de la vie, protesta BouleChien. Tu te plantes, mec. Je veux marcher sur les plates-bandes de personne, m'emparer de rien du tout. Ici, c'est *ton* groupe. J'sais pas ce qu'on t'a raconté, mais c'était des conneries.

— Bon, bon, si les choses sont aussi claires.

— De l'eau de roche.

— Sûr ?

— Sûr.

— Parce que je ne voudrais surtout pas que quelque chose vienne faire capoter ce que nous avons eu tant de mal à construire. À part les crevards dans les sous-sols, on est nickel, ici. Un vrai petit paradis.

— Mmh, Brooke m'a parlé de ça. Y sont combien, à peu près, là-dessous ?

— Difficile de répondre avec précision. Pas des masses. Tu sais comme ils aiment le noir, la vie sous terre. C'était trop dangereux d'essayer de les éradiquer, donc on s'est contentés de blinder toutes les issues. Un jour, faudra qu'on engage des chasseurs pour qu'ils nous nettoient tout ça, mais, bon, en même temps, c'est pas notre priorité. Tu te souviens de ce que tu disais souvent, avant : à Londres, on n'est jamais à moins de trois mètres d'un rat ?

— C'est vrai.

— Mais tu les voyais jamais. Y se planquaient. Comme nos crevards.

— Alors, tout va bien ?

— Écoute. Le musée est construit comme une forteresse, donc facile à défendre. En plus, y a plein d'espaces où cultiver la terre. Ça fonctionne bien, mais c'est compliqué quand même. C'est fini l'époque où fallait juste courir dans tous les sens en défonçant le maximum de crânes. On est passés à autre chose.

— Si tu le dis.

— Je te le dis, BouleChien. Je te le dis. Tu veux l'emploi du temps de mes journées ? Comme ça, tu pourras y réfléchir et décider de ce que tu veux pour ta vie. En tant qu'élu de la communauté, je me lève aux aurores. Je commence par vérifier avec les équipes de nuit que tout s'est bien passé. Je contrôle tous les accès afin de m'assurer que nos logis sont bien protégés. Ensuite, je vais en cuisine, pour faire le point sur ce qu'on va manger dans la journée. Est-ce qu'il y en aura assez pour tout le monde ? Manque-t-il quelque chose ? Est-ce qu'on a assez de combustible pour les cuisinières ? Qu'a-t-on prévu pour le petit déjeuner, le déjeuner, le souper ? Les menus sont-ils équilibrés ? Tout le monde a-t-il son quota d'acide ascorbique ? Ensuite, on a le conseil du matin, au cours duquel tous ceux qui ont des problèmes quelconques, des doléances, des questions, des suggestions, peuvent librement prendre la parole. Après ça, je…

— Bon, bon, ça va. Je crois que j'ai compris, coupa BouleChien. T'es en train de me dire que tu t'emmerdes, c'est ça ?

— Non, pas du tout. Moi, ça m'emmerde pas. Je trouve même ça fascinant. Mais toi…

— Qui a dit que ça se passait obligatoirement comme ça ? objecta BouleChien. Regarde à la Tour. Jordan Hordern est un général, un combattant…

— Tu as vu plusieurs communautés, récemment, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Et les gamins aux commandes, ils étaient plus comme Jordan ou plus comme moi ?

— Eh bien… Certes, z'étaient plus dans ton genre. Complètement siphonnés.

Justin éclata de rire.

— Oui, tu as sans doute raison, fit-il. Maintenant, amène-toi. Je veux te montrer quelque chose…

Sur ces mots, il s'approcha d'une fenêtre et pointa du doigt une grande cour intérieure qui, de toute évidence, avait dû un jour servir de parking.

— Je suis censé regarder quoi, là ? demanda BouleChien.

— Me dis pas que tu vois pas le gros machin monté sur roues.

— Oh, la vache ! s'écria BouleChien. Regardez-moi ça. Le bahut !

De fait, dans un coin du parking, était garé le fameux camion Tesco.

— Exact, acquiesça Justin. On l'a garé là quand on est arrivés. Il a pas bougé d'un centimètre.

— J'imagine que vous avez tout boulotté depuis belle lurette.

— Tout est parti en deux semaines. Par contre, le camion nous sert encore.

— Ah ouais ? À quoi ?

— À entreposer des objets de valeur.

— Comment ça ?

— Viens avec moi, je vais te montrer.

40

Le coin de l'autre côté d'Euston Road, une très large voie rapide à six voies, qui faisait l'effet d'une frontière entre deux pays, ne disait rien qui vaille à Shadowman. Sous sa houlette, ils avaient franchi la ligne de démarcation entre les territoires protégés du Sud et les terres sauvages du Nord. Voilà plus d'un an qu'il n'était pas venu par ici. Était-il le seul à sentir qu'ils pénétraient en terrain hostile ? Non, il était convaincu que les autres en avaient aussi conscience. Les lourds nuages noirs venus masquer le soleil au moment où ils atteignaient le trottoir d'en face n'avaient fait qu'accentuer la chose. La journée virait au froid et au gris. Or, sous un ciel maussade, tout semblait différent. Les immeubles étaient sombres, sales et morts.

Tom et sa copine, Kate, accélérèrent l'allure afin de se rapprocher de Jester et Shadowman. Alfie les avait fait marrer en chantant de vieilles chansons disco. Ils avaient eu droit à « YMCA », « Thriller » et « Staying Alive », qui avait remporté le plus de suffrages, chacun joignant sa voix à un concert de vocalises aussi hautes que les cieux.

— Ha ha ha ha, staying alive…

Aucun, toutefois, ne déployait autant d'énergie qu'Alfie qui, longtemps après tous les autres, continuait de chanter à tue-tête.

Pourtant, à partir de la station Euston, lui aussi s'était arrêté et ils n'avaient plus entendu que le bruit de leurs pas, qui résonnaient contre les façades. C'était si calme. Un calme comme Londres n'en avait pas connu depuis des siècles. L'éternel bourdonnement, l'activité grouillante, la vibration même de la ville s'étaient tus. Jusqu'aux oiseaux qui semblaient avoir déserté le coin. Une tension palpable s'abattit sur le petit groupe. Ils avaient croisé quelques étrangers, plus tôt dans leur périple ; des solitaires, en stade terminal, lents et faibles. Absolument pas menaçants. Risibles. L'un d'eux avançait même en se traînant sur le derrière.

Ragaillardis par la vue de ces loques, Tom et Kate avaient aussitôt proposé de les attaquer. Pour booster leur confiance. Mais Shadowman s'y était opposé, insistant pour qu'ils poursuivent leur route. Le bruit et l'odeur du sang ne feraient qu'en attirer d'autres. Il valait mieux continuer à avancer tant que tout se passait bien. Ils n'avaient aucune idée de ce qui les attendait.

En revanche, ils n'avaient croisé aucun enfant. Pas plus qu'ils n'avaient vu de signes d'occupation là où ils s'attendaient à en trouver. Un désert d'autant plus étrange que, la dernière fois que Shadowman était venu ici, toutes ces maisons étaient peuplées d'enfants. Soit ils étaient morts, soit ils s'étaient regroupés en une communauté plus grande, partie s'établir dans un lieu sûr, comme David au palais. Shadowman commençait à se demander jusqu'où il leur faudrait aller pour rencontrer quelqu'un de leur âge.

— Qu'est-ce qu'on a comme limite ? demanda-t-il à Jester, autant pour connaître la réponse que pour détendre l'atmosphère.

— Une limite à quoi ?

— Ben, une limite géographique. Ou une limite de temps. Quand est-ce qu'on rentre ? T'as pas été clair là-dessus. Ce soir, demain, la semaine prochaine ?

— Moi, je vote pour qu'on rentre dès maintenant, déclara Tom.

— De toute façon, on rentre avant qu'il fasse noir, dit Kate en s'accrochant fébrilement au bras de son petit copain. Hors de question que je passe la nuit en terrain étranger. Il a jamais été question que l'on parte plusieurs jours.

— Pour la simple et bonne raison qu'il n'y a *pas* de plan préétabli, répondit Jester.

— Ah ben, on est bien, fit Kate.

— Non, l'arrêta Jester. Ce que je veux dire… C'est qu'on ne peut pas prévoir jusqu'où il nous faudra aller pour rencontrer des enfants. Mais bon, j'entends ce que vous dites et si on n'a trouvé personne d'ici à ce soir, on rentre avant la nuit. Ça vous va ? En revanche, dans le cas contraire, c'est-à-dire si on rencontre des enfants, il ne serait sans doute pas aberrant d'attendre jusqu'à demain.

— Je vote pour qu'on rentre ce soir, quoi qu'il arrive, annonça Kate.

— Imaginons qu'on rencontre d'autres enfants ? suggéra Alfie. Et après, y se passe quoi ?

— Après, on voit, dit Jester en secouant la tête. J'sais pas, moi. J'suis pas devin. On décidera peut-être de continuer à chercher. Ou alors on rentrera au palais avec ceux qu'on aura trouvés.

— Je te félicite, Jester. Super plan, persifla Alfie.

— Je vote pour que Shadowman soit chef, dit Kate.

— Tu vas la fermer ? coupa Jester. On n'est pas là pour voter.

Kate marmonna quelque chose d'inaudible.

— Franchement, t'y mets pas du tien, non plus, objecta Jester. Écoute, on est un groupe d'éclaireurs, d'accord ? Notre but, c'est de reconnaître le terrain. Maintenant, si ça se trouve, on va tomber sur des gars qui se sont arrangé un vrai petit coin de paradis, encore mieux qu'au palais et on va décider de ne pas rentrer du tout.

— Oublie ça, répondit Tom. J'ai toutes mes affaires là-bas. Tous mes potes.

— Simple hypothèse, Tom. Second degré, humour… OK ? Sincèrement, tu penses qu'on va trouver un meilleur plan que celui qu'on a déjà ? Franchement, j'en doute.

— À part ça, où veux-tu qu'on aille maintenant ? demanda Shadowman.

Jester s'arrêta et sortit une carte de sa poche.

— Je dirais qu'on monte jusqu'à Camden, répondit-il, les yeux baissés sur le papier. Là-bas, on voit. C'est le genre d'endroit où pourraient s'installer des enfants. Ensuite, je déciderai.

— Si tu veux mon avis, intervint Tom, c'est qu'une perte de temps. On va rien trouver du tout. Y se passera que dalle.

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'un étranger déboula d'une perpendiculaire, à moins de trois mètres de là. Un père d'âge moyen, avec un bras cassé, l'os pointant à l'air libre, le visage mangé par des furoncles jaunâtres. Difficile de dire qui était le plus surpris : lui ou eux.

Tous se figèrent.

Les enfants s'agrippèrent à leurs armes.

Le père pencha sa tête et les regarda avec de grands yeux dépourvus de paupières.

— Je vote pour qu'on le tue, dit Tom.

— Je vote pour qu'on se tire en vitesse, contra Shadowman.

— Mais il est tout seul, plaida Kate.

— Ah ouais ? Et là, c'est quoi ? demanda Shadowman.

Tom se retourna. Venant d'Euston Road, une vingtaine d'étrangers remontaient la rue. À vive allure.

— Sainte merde ! s'exclama Tom.

Kate le prit par le bras et l'entraîna avec elle. Les autres étaient déjà en train de courir, Shadowman en tête, qui filait comme une flèche en poussant sur ses longues jambes. Il était habitué aux conditions de la rue. De sorte qu'il avait démarré à l'instant même où il avait repéré les étrangers, sans réfléchir ni paniquer.

Regardant au-delà de son épaule, il ralentit pour permettre aux autres de le rattraper. À cet égard, rien ne les différenciait des étrangers : en groupe ils étaient forts ; séparés, ils devenaient des proies faciles.

— Allez ! Plus vite ! cria-t-il en modérant sa course juste assez pour qu'ils le rejoignent.

Sauf Alfie, plus petit et plus lent.

— Attendez-moi !

— Accélère, rétorqua Jester.

— J'peux pas. J'peux pas aller plus vite.

— On l'attend, dit Shadowman. On laisse personne en route.

— Dépêche-toi, Alfie ! hurla Jester d'une voix fâchée.

Il n'était pas en colère contre les étrangers, mais contre le petit. L'aurait-il abandonné si personne n'avait rien dit ? Il arrivait à Shadowman de douter de lui. Était-il capable de se soucier de quelqu'un d'autre que lui-même ?

Pas le temps de s'appesantir sur la question. Un autre groupe d'étrangers bloquait la route devant eux. Un groupe certes plus modeste, mais tout aussi dangereux. Les enfants bifurquèrent dans une voie perpendiculaire, écartant violemment au passage deux esseulés qui erraient au milieu de la chaussée. Un père et une mère. Shadowman avait emprunté une massue au palais afin d'augmenter sa force de frappe. Il s'en servit sans hésitation pour enfoncer

le crâne de la mère, qui s'effondra telle une poupée de chiffon sur le capot d'une voiture en arrosant la tôle d'un infect cocktail de fluides. C'est Alfie qui s'occupa du père, en lui plantant sa lance dans le ventre. Malheureusement, n'ayant pas eu le temps de la retirer, il avait poursuivi son chemin les mains vides, laissant au père titubant le soin de la retirer lui-même. Ce que, contre toute attente, il parvint à faire. L'effet fut dévastateur. Comme enlever la bonde d'un évier. Le père poussa un souffle chuintant et un flot d'intestins grisâtres s'épancha de la plaie. Il tomba à genoux. Trois de leurs poursuivants s'arrêtèrent aussitôt pour profiter de l'aubaine et le dévorer.

Plus rien ne leur barrant le chemin, les enfants poursuivirent leur course, zigzaguant en tous sens dans les rues adjacentes jusqu'à ce qu'ils soient certains d'avoir semé tous les adultes lancés à leurs trousses. Enfin, ils prirent le risque de s'arrêter. Appuyés contre un mur, les poumons en feu, se tenant les côtes, ils reprenaient lentement leur souffle.

— La vache, haleta Tom. Qu'est-ce qu'y faisaient tous dehors, ces affreux ? Pourquoi y sont pas en train de roupiller ? Y sont pas au courant qu'ils sont censés sortir que la nuit ?

— Peut-être qu'on ne leur a rien dit, ironisa Shadowman.

— Sérieusement, les gars, embraya Kate, blanche comme un linge et toute tremblante. Je vote vraiment pour qu'on rebrousse chemin sans tarder. C'est du lourd. Jamais j'aurais imaginé qu'il y aurait des armées comme ça.

— Ce ne sont pas des armées, objecta Shadowman. Ils n'ont pas d'armées. Z'ont pas assez de cervelle pour ça. Et, que je sache, on est tous indemnes.

— Peut-être, mais putain, Shadowman, s'emballa Kate. *Putain de merde*. C'était flippant, là. C'est la première fois que je vois autant d'étrangers à la fois depuis que tout ce cirque a commencé.

— Allez, les gars, plaida Tom. On pourrait pas rentrer à la maison ? Faut qu'on soit plus nombreux. C'est ridicule.

— On va pas vers le palais, annonça Jester.

— Mais pourquoi, vagit Kate. Pourquoi ?

— Regarde.

Une foule d'étrangers venant du sud s'avançait vers eux. Ils se remirent à courir.

41

Après avoir déverrouillé une porte massive, Justin conduisit BouleChien dehors, dans le parking que surplombait la bibliothèque. Celui-ci perçut immédiatement le ronronnement d'un moteur. De fait, l'air sentait les gaz d'échappement et, juste à côté du camion, il reconnut un groupe électrogène, sur lequel il fut étonné de voir Paul s'affairer. Tout aussi surpris, Justin demanda :

— Eh, Paul, ça va ? Personne n'attendait que tu reprennes le travail si vite, tu sais ?

— Je vais bien, répondit Paul en se redressant. Ça aide d'être occupé.

Il avait les yeux rouges de celui qui a beaucoup pleuré, mais ses joues étaient sèches. Il paraissait tendu, comme s'il allait fondre en larmes d'un instant à l'autre.

— On peut te trouver un truc plus facile à f…

— C'est mon taf, coupa Paul avec colère.

— Je sais, je sais.

— Quoi ? Tu crois que je suis pas capable ?

— C'est pas ce que j'ai dit. D'ailleurs, oublie cette conversation et ouvre-nous le camion, tu veux ?

Sans piper mot, le visage fermé, Paul plongea la main dans la poche de son pantalon et en sortit un gros trousseau de clés. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les tailles. Il en isola une et l'enfonça dans la serrure du cadenas qui verrouillait le hayon arrière. Le fermoir s'ouvrit avec un bruit sec. Il souleva le rideau.

Une main plaquée sur la bouche, BouleChien réprima un haut-le-cœur. L'odeur horrible qui s'échappait du camion, mélange d'aigre et d'œuf pourri, lui retournait l'estomac.

— Mon Dieu, qui est mort ? demanda-t-il.

— À peu près les quatre cinquièmes de la population mondiale, répondit Justin.

— Très drôle.

Il y avait un vide d'environ un mètre à l'arrière de la remorque. Le reste disparaissait derrière des draps noirs.

— Allez, grimpe, dit Justin.

Tous trois montèrent dans la remorque. Il y faisait chaud et l'odeur était épouvantable. Étonnamment, ni Justin ni Paul ne semblaient s'en émouvoir alors que BouleChien se sentait près de défaillir.

— Comment y vont, aujourd'hui ? demanda Justin en se tournant vers Paul.

— Calmes, répondit Paul avant de bâiller à s'en décrocher la mâchoire et de se frotter le cou à travers son col roulé ; il avait l'air au bout du rouleau.

Justin attrapa une lampe torche qui pendait à un crochet et l'alluma.

— Faut les conserver à l'abri de la lumière, fit Paul en refermant le rideau du hayon.

La remorque close, il s'approcha des draps et les ouvrit d'un geste sec, tel un magicien.

Une rangée de barreaux courait sur toute la largeur de la remorque, derrière lesquels étaient assis trois crevards à moitié nus, deux pères et une mère, enchaînés à la paroi du camion.

Totalement flippant.

Le faisceau de la lampe de Justin éclaira les trois adultes.

Ils ne semblaient pas trop gravement atteints. BouleChien avait vu bien pire. Leur peau montrait effectivement d'inquiétants signes de bourgeonnement, le symptôme le plus apparent du mal, comme si ça bouillonnait dans les profondeurs de leurs entrailles, mais aucune trace de putréfaction ou de ces furieuses éclosions fongiques qui frappaient les

adultes au stade le plus avancé de la maladie. Mais ils présentaient d'autres stigmates. Le blanc des yeux était jaune. Le teint de peau, grisâtre. En outre, ils étaient d'une extrême maigreur, la silhouette anguleuse, le ventre gonflé. En lambeaux, leurs vêtements ressemblaient à d'horribles chiffons crasseux. Ils perdaient leurs cheveux. La mère était presque complètement chauve.

Tous trois regardaient BouleChien, mâchoire béante, dévoilant ainsi des gencives violacées et des rangées de dents marron à force d'être gâtées. Un père, le plus vieux, se mit à baver. Un long filet de salive coula de sa lèvre inférieure sèche et craquelée.

— Je crois qu'il a envie de te bouffer, ricana Justin.

Le père darda lentement sa langue gonflée et couverte de furoncles, qui faisait penser à un étron.

— Oh, dégueu, dit BouleChien.

— Il va pas mieux, constata Paul.

BouleChien nota que l'autre père était muselé tel un chien d'attaque. Des brides de cuir enveloppaient son visage.

— Lui, il mord, expliqua Justin en suivant son regard. Il faut qu'on soit très prudent, cela va de soi.

— Cela va de soi. Faudrait quand même pas que ton crevard de compagnie puisse te faire du mal.

— Ce ne sont pas des animaux de compagnie, répondit Justin. On ne les garde pas pour s'amuser.

S'amuser ? répéta mentalement BouleChien. Qui diable aurait pu voir quoi que ce soit d'amusant là-dedans ?

Il se mit la main sur le nez et la bouche. La puanteur était effarante. Le sol et les parois étaient jonchés d'excréments. Des seaux remplis de matières fécales étaient posés dans le fond de la cage. La puanteur de leurs déjections le disputait à leur propre pestilence : tout leur corps exhalait l'odeur caractéristique d'aigre et de charogne que les enfants avaient appris à associer à la maladie, mais aussi un mélange de bonbons bon marché, de toilettes de lycée et du parfum entêtant dont certaines vieilles dames raffolent.

— On les garde dehors, sur le parking, expliqua Justin. Comme ça, si jamais ils s'échappent, ce dont je doute fort, ils ne pourront pas s'en prendre à l'un des nôtres. Ça rassure tout le monde qu'on les garde hors du bâtiment.

— Pourquoi vous les laissez dans le noir, comme ça ?

— Ça les conserve.

— Pourquoi ? C'est quoi l'idée ? Les bouffer ? Genre, tiens, aujourd'hui, je vais me faire la mère. En friture. Ça va croustiller…

— Bien sûr que non.

— Alors, explique-moi ce que vous allez en foutre ? demanda BouleChien. J'veux dire, quel est l'intérêt d'avoir trois crevards enchaînés ici ? Je capte pas.

— Eh bien…

— Oh, Justin, pitié, l'interrompit BouleChien à deux doigts de se trouver mal. Faut que je sorte d'ici tout de suite. L'odeur… je peux pas.

— Ah, oui. Bien sûr. Pardon. À force, nous, on la sent plus.

Paul et lui remirent en place les draps, puis ouvrirent le hayon et descendirent du camion. Paul referma le rideau derrière eux et verrouilla le cadenas.

Plié en deux, les mains sur les cuisses, BouleChien avala de grandes bouffées d'air frais pour essayer de débarrasser ses narines de ce remugle qui prenait à la gorge. Il dut lutter pour ne pas vomir, se balançant lentement d'avant en arrière, en jurant tant et plus, jusqu'à ce que, peu à peu, sa tête arrête de tourner. Enfin, il s'assit sur un tabouret de camping que, de toute évidence, Paul utilisait.

— Bon, reprit-il d'une voix enrouée, si c'est pas pour s'amuser, c'est pour quoi faire ?

— On en a besoin pour nos expériences, expliqua Justin.

— Vos expériences ?

— On essaye d'en savoir davantage sur la maladie. Ces trois-là sont nos cobayes. Ils ont survécu bien plus longtemps que tous les autres qu'on avait attrapés.

— T'es en train de me dire que vous faites des expériences *sur* eux ?

— Exact. On fait des prélèvements de sang, de tissus…

— Des prélèvements de tissus ? Tu veux dire que vous les coupez par petits bouts ?

— Bien sûr, dit comme ça… Je te rassure, la réalité est moins brutale. On prélève des échantillons de peau, de salive… De tout ce qui s'épanche d'eux, en fait, les selles…

— Vous collectez leur merde ?

— Ça nous arrive.

— Wouah ! Ah ben, vous les gars, vous savez vous amuser. Ça, c'est sûr.

— Si on veut découvrir comment fonctionne la maladie, justifia Justin en l'agrippant par le bras, on doit tout savoir.

— Et pourquoi pas attendre qu'y crèvent tous ? Qu'est-ce qu'on en a à foutre de la maladie ?

— BouleChien, quel âge as-tu ? voulut savoir Justin.

— Quinze ans, pourquoi ?

— C'est bien.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Que s'est-il passé quand le mal a frappé ?

— Tous ceux qui avaient plus de quatorze ans sont tombés malades, les autres…

— Les autres étaient indemnes, n'est-ce pas ? compléta Justin d'un ton enflammé. Et que s'est-il passé ensuite, quand tu as grandi ? Quand tu as eu tes quinze ans ?

— Rien.

— Exactement. Ce que je veux dire, c'est que tu n'es pas immédiatement tombé malade. Mais plus tard ? poursuivit Justin. Es-tu certain de rester toujours sain ? Épargné par la maladie ?

— J'en sais rien, *man*. Vois-tu, j'essaie de pas trop y penser.

— Précisément. Tu n'en sais rien. Et est-ce que tu sais si tu peux l'attraper au contact d'un adulte ?

— Non. Si tu t'approches trop d'eux, en général, ils te tuent, donc comment le savoir ?

— Et si jamais tu te fais mordre ? Tu crois que tu pourrais être contaminé ?

— J'sais pas.

— Encore raison. Tu ne sais pas. De nombreux gamins se sont fait mordre et la plupart ont succombé à une infection. Pas de cette nouvelle maladie qui a pratiquement éradiqué la population d'âge adulte. Non, les crevards trimballent aussi quantité de vieilles maladies comme le choléra, le typhus ou, j'sais pas, moi, des moisissures sèches, et donc, si tu te fais mordre, tu as beaucoup plus de chances de mourir d'un banal virus qui est là depuis des lustres que de toute autre chose. Mais, ces maladies, sont-elles transmissibles après une primo-infection par morsure ?

— Tu m'oppresses avec tes questions, Justin.

— C'est pourtant ce que font les scientifiques.

— Ouais, ben pas moi.

— Écoute, reprit Justin. Jusqu'ici, personne n'a vécu assez longtemps après une blessure pour que l'on puisse se faire une idée de ce qui pourrait se passer. Ce qu'il nous faut, c'est tester le sang de quelqu'un, d'un enfant, évidemment, qui a été attaqué.

— J'imagine que les volontaires se bousculent, ironisa BouleChien. Moi ! Moi ! Moi ! Mors-moi !

— On peut discuter cinq minutes sérieusement, avec toi ? Si on découvre les causes de la maladie, son fonctionnement, alors peut-être qu'on pourra trouver un traitement.

— Un traitement ?

— Oui, dit Justin avec un sourire de détraqué. Imagine si on pouvait transformer tous ces piqués en mères et en pères normaux ? Toi, tu ne cherches qu'à les combattre, les tuer, les éliminer. Nous, on voudrait les soigner.

— Mais pourquoi les soigner ? demanda BouleChien, incrédule. Moi je dis, laisse-les crever, et le monde sera à nous.

— Quel monde ? répondit Justin. Et comment pourrons-nous survivre ?

— Bah, on s'en sort pas si mal.

— Il a raison ! s'exclama Paul, si discret dans son coin que BouleChien avait oublié sa présence. Faut tous les tuer !

— Comment peux-tu dire ça, Paul ? s'indigna Justin. Après tout ce qu'on a accompli avec ces trois-là ?

— Comment je peux dire ça ? répliqua Paul au bord de l'hystérie. Parce qu'ils ont tué ma petite sœur. Et en te mettant de leur côté, tu la tues une deuxième fois.

— Ne sois pas ridicule, Paul.

— Ah, je suis ridicule, hein ? Parce que tu trouves marrant que ma sœur soit morte ?

— Non. Bien sûr que non. Pourquoi tu dis ça ? C'est affreux. Au contraire, je suis sincèrement désolé pour toi. Et c'est justement pour cette raison qu'il faut qu'on trouve un remède, pour éviter que ça arrive de nouveau.

— Si on les tue tous, ça n'arrivera plus.

— Écoute, Paul, tu devrais vraiment aller te reposer. Je t'en prie, va t'allonger.

— Tu veux pas que je sois là, hein ?

— Pour être franc, non. Pas si, comme il semblerait, tu représentes un danger pour les patients.

— Un danger pour *eux* ! éructa Paul. T'as tout faux, Justin. Tu te rends même pas compte. Non, en fait, t'es de *leur* côté. Comme tous les autres !

— S'il te plaît, Paul, calme-toi et va te reposer. Je trouverai quelqu'un pour surveiller le camion.

— Ça va, ça va, je me casse ! coupa Paul.

Puis il tourna les talons et détala, insultant les deux petits qui avaient le malheur de se trouver un peu plus loin, devant l'enclos à poulets auxquels ils donnaient du grain.

BouleChien le regarda s'éloigner, ne sachant que penser. L'attitude de Paul ne plaidait guère en sa faveur.

— Ça ira, dit Justin.

— Peut-être, mais il a au moins raison sur un point, fit remarquer BouleChien. C'est sérieusement glauque de garder ces crevards là-dedans.

— Il s'en occupe depuis des mois, expliqua Justin. Comme un gardien de zoo. J'ai toujours pensé que, d'une étrange manière, il était très attaché à eux.

— Justin, tu peux pas faire ça.

— Et si tu tombes malade, hein ? Qu'est-ce qui se passera ? coupa Justin, perdant finalement son sang-froid. Imaginons que tu aies la maladie ? Tu voudrais qu'on te soigne, n'est-ce pas ? Et tu verrais d'un autre œil ce qui se passe ici.

— Peut-être. Mais comment comptes-tu trouver un remède ? Tu m'expliques ? Toi ? Un gamin de quinze ans ?

— Viens avec moi. Je veux te montrer les labos.

— Les labos… Mais bien sûr ! Que serait un savant fou sans laboratoire…

42

La troupe de Jester était à la gare King's Cross, au pied du tableau des départs, depuis longtemps vide de toute information. Sur le qui-vive, les yeux écarquillés pour s'accoutumer plus vite à la pénombre, ils jetaient des regards nerveux autour d'eux, à l'affût du moindre mouvement. L'heure qui venait de s'écouler avait été stressante à souhait. Ils étaient à ce point gavés d'adrénaline qu'ils avaient l'impression d'être branchés sur secteur. Un âpre relent de peur flottait autour d'eux. Shadowman n'avait pas eu le temps de leur demander de masquer leur odeur. Maintenant, il craignait que celle-ci n'attire quelque étranger caché ici. Les étrangers aimaient les endroits sombres. Le dédale de tunnels qui s'étendait sous la gare constituait un lieu rêvé pour nicher.

L'endroit semblait pourtant désert. Rien ne bougeait. Pillées depuis belle lurette, les échoppes n'offraient plus qu'un spectacle de désolation. Immobilisés à quai, des trains qui n'iraient jamais nulle part barraient la perspective.

Essayant d'éviter les bandes d'étrangers qui, décidément, étaient légion dans cette partie de la ville, le groupe avait été continuellement repoussé vers l'est. Chaque tentative pour monter vers le nord, là où ils avaient initialement prévu de se rendre, ou au sud, pour retourner au palais, s'était

soldée par un échec. Une de ces bandes, encore plus déterminée que les autres, les avait poursuivis avec obstination pendant une demi-heure sans que leurs détours pour trouver une échappatoire ou un endroit où se cacher ne permettent de s'en défaire. Pour finir, ils s'étaient engagés sur une route *grosso modo* parallèle à Euston Road et avaient fini par atterrir à King's Cross.

C'est Jester qui avait suggéré d'entrer dans la gare, faisant valoir que les rails à l'air libre offraient une voie à découvert, à bonne distance de sécurité par rapport aux bâtiments. Il paraissait peu probable qu'un seul étranger se soit caché sur les rails, et quand bien même c'eût été le cas, ils le verraient arriver de loin.

Personne n'ayant eu de meilleure suggestion, ils s'étaient précipités à l'intérieur comme un seul homme, sans discuter.

Jester faisait tout son possible pour paraître confiant.

— D'ici, indiqua-t-il, les rails vont droit vers le nord. En un rien de temps, on va pouvoir parcourir une bonne distance.

— Pourquoi veux-tu aller au nord ? demanda Tom.

— Tu n'as quand même pas l'intention de persévérer dans cette stupide expédition ? renchérit Kate.

— On n'a pas le choix, répondit Jester, il faut qu'on trouve d'autres enfants pour nous aider.

— Mais quels enfants, bordel ? brailla Tom, se laissant emporter par la colère.

— Écoute, Tom, plaida Jester d'un ton magnanime. Des rails qui vont vers le sud, il n'y en a pas, du moins pas par ici. On est en pleine jungle. Donc, la première chose à faire, c'est de se tirer de ce maudit quartier, d'accord ?

— Merde.

— La ferme, ordonna Shadowman.

— Non, toi, la ferme, répondit Tom. Parce qu'on peut pas dire que t'as été d'une grande aide jusqu'ici.

— Inutile de t'en prendre à lui, dit Jester.

— Taisez-vous ! répéta Shadowman.

Jester se figea.

— Quoi…

— Écoutez !

Tous se turent et tendirent l'oreille. Le piétinement familier d'étrangers marchant dans leur direction flottait dans le vent.

— Merde, merde, merde, bafouilla Tom.

Tout à coup, ils sortirent de l'ombre , en masse, à la faveur d'un halo de lumière sur le grand hall de la station, en une longue ligne. Ces étrangers étaient bien plus atteints que ceux qu'ils avaient croisés dans les rues. Pour certains d'entre eux, c'était à peine s'ils avaient encore figure humaine. Le peu de chair qui leur restait sur le visage était horriblement enflée, boursouflée, congestionnée et couverte de bubons.

— Merde.

— Ils sont trop nombreux, dit Shadowmnan. Tous sur les rails !

Ils quittèrent en trombe le tableau d'affichage, sautèrent par-dessus une rangée de tourniquets et détalèrent sur le quai. Deux trains démesurément longs étaient stationnés de part et d'autre de la plateforme, formant un goulet dont on pouvait se demander s'il finissait un jour. Le bruit de leurs pas résonnait sur le béton. Sans cette horde d'adultes dégénérés, lancés à leurs trousses, on aurait pu les prendre pour de banals voyageurs courant pour attraper leur train.

Après un interminable défilé de portes et de fenêtres, perdus dans le flou de leur course folle, ils parvinrent enfin au bout d'un des trains et purent sauter sur les rails. Quittant l'immense verrière de la gare, ils débouchèrent à l'air libre et ralentirent. Chaque nouvelle course était une épreuve. Ils avaient mal aux jambes, les poumons en feu, la gorge sèche et, sous leurs vieilles baskets sales, les pieds détruits par les ampoules.

Ils marchaient, la tête basse, de traverse en traverse, en évitant de faire crisser le ballast qui se trouvait au milieu.

Terrassé par un point de côté, Tom s'arrêta, plié en deux. Il avait des remontées acides, se sentait près de vomir. On pouvait sûrement courir moins vite maintenant. Ces étrangers paraissaient salement infectés. Il était peu probable qu'ils arrivent à les suivre. Et puis, avec de la chance, la crainte du soleil les retiendrait.

Tom se redressa.

— Oh, merde.

Et là, tous s'arrêtèrent. Atterrés par ce qu'ils avaient sous les yeux. Un tunnel. Et pas un seul rail qui n'échappât à son énorme gueule noire.

— Ah ben, v'là la défaite, s'exclama Tom. Bien ouéj, Jester. On va trouver des rails qui vont vers le nord, hein ? Une balade au grand air ?

— Comment je pouvais savoir ?

— Pourquoi on t'a écouté ?

— Pas question que j'aille là-dedans, fit Alfie, luttant pour ne pas céder aux larmes, le regard comme aimanté par la sombre embouchure.

— Bah, faudra juste faire un détour, fit Shadowman avec l'espoir d'éviter une discussion sans fin.

Jusque-là, il s'était retenu, ne voulant surtout pas interférer avec les décisions de Jester, mais il commençait sérieusement à se demander s'il ne devait pas prendre la tête du groupe. Au moins pour soulager un peu son ami.

— Ah ouais ? grogna Tom. Ben, heureusement que t'es là, Batman. Jamais j'y aurais pensé tout seul.

— Fais pas chier, Tom, rétorqua Shadowman d'un ton hargneux.

— Laisse-le tranquille, plaida aussitôt Kate en se rapprochant de son petit copain.

— Quoi ? Vous vous êtes vus, tous les deux ? poursuivit Shadowman. Vous ne faites que geindre en permanence. Ça commence à bien f…

— Épargne-nous tes commentaires, coupa Tom, amer. Dès qu'on sera tirés de ce pétrin, Kate et moi, on retourne au palais. Et je me fous pas mal de savoir ce que vous pourrez en dire.

— Ils arrivent, prévint Alfie.

Ils se retournèrent. Les étrangers tentaient avec maladresse de descendre du quai pour aller sur les rails.

Shadowman jeta un regard autour de lui. Il y avait un quai d'un côté – trop haut pour y grimper –, un bric-à-brac de clôtures et de bâtiments de l'autre. Ils pouvaient fuir ou se battre. Cette dernière option apparaissait comme un bon moyen de ressouder le groupe et de redonner du baume au cœur à chacun. Tels qu'ils étaient partis, les étrangers allaient descendre du quai au compte-gouttes. Faibles, hagards, ils semblaient incapables de coordonner leurs mouvements. Pour tout dire, ils tenaient à peine debout. Alors de là à sauter…

— Allez, on y va ! lança-t-il en avançant vers le premier adulte parvenu à se traîner sur les rails. Y vont pas nous emmerder longtemps, ceux-là…

Il se dirigea droit vers sa cible et, au moment où celle-ci se redressait, il lâcha un furieux coup de batte. Un morceau de cervelle gicla sur la queue du train.

Tom et Kate poussèrent des hourras.

— Ouais ! s'enflamma Tom. Là, tu me parles. On se les fait !

Les quelques minutes qui suivirent furent sans merci. Opiniâtres, les adultes souffreteux s'échinaient à descendre du quai. Shadowman avait vu juste. Ils arrivaient un par un, ce qui en faisait des cibles faciles. Son gourdin s'élevait, s'abattait sans relâche, pulvérisant impitoyablement les os. Les épées de Tom et Kate ne tardèrent pas à ruisseler de sang de la pointe au pommeau. Alfie lançait des pierres en hurlant comme un diable.

Seul Jester restait en arrière, braillant des instructions, sans se mêler à la bataille.

Bientôt treize étrangers gisaient sur les rails, morts ou à l'agonie. Comprenant qu'ils étaient battus, les autres tournèrent les talons et se dirigèrent pitoyablement vers la gare, sous les huées et les insultes des enfants.

Bientôt, ceux-ci s'arrêtèrent et se regardèrent. Ils étaient épuisés, à bout de souffle, couverts de sang et d'immondices, mais euphoriques.

— Tranché, émincé, constata fièrement Tom.

— Steak haché, enchérit Alfie.

— Par contre, toi, Jester, tu me sembles encore bien propre, fit remarquer Kate en lorgnant le manteau en patchwork à peine souillé ici ou là d'une petite tache de sang. Je ne t'ai pas vu faire beaucoup de dégâts.

Shadowman ne pipait mot, se fichant pas mal de savoir comment Jester allait répondre à la pique. D'ailleurs, il ne le regardait même pas, préférant fixer du regard le petit groupe d'adultes qui, sans doute attirés par le bruit et l'odeur du sang, avait profité de la confusion de la bataille pour sortir du tunnel et venir vers eux. Ils étaient six. Et ils semblaient considérablement plus farouches et moins esquintés que ceux de la gare.

— La fête n'est pas finie, prévint-il d'une voix lasse en pointant du doigt les nouveaux arrivants.

— Quoi ? Tu insinues que je ne sais pas me battre ? gronda Jester, vexé. Ben, tiens ! Regarde ça !

Ce disant, il arracha le gourdin des mains de Shadowman et s'avança d'un pas décidé vers les adultes qui, doutant soudain du bien-fondé d'une attaque, ralentirent.

Jester démarra en trombe et sprinta à toute blinde vers les étrangers, ne s'arrêtant que lorsque sa batte fracassa la nuque du premier, un père de grande taille avec de longs cheveux blonds. Mais celui-ci ne s'effondra pas

pour autant. Sans compter que les autres s'arrangèrent pour serrer Jester d'assez près et l'empêcher de se servir correctement de son gourdin.

— Dieu du ciel, s'exclama Shadowman. Faut qu'on aille l'aider.

Tous les quatre se précipitèrent et tombèrent à bras raccourcis sur les adultes. Tom, Kate et Alfie se concentraient sur ceux qui étaient à la lisière du cercle, tandis que Shadowman fonçait vers Jester avec la ferme intention de le libérer des deux gros pères agrippés à son bras gauche. Mais, juste au moment où il arrivait, Jester, de sa main libre, décocha un coup de batte qui cueillit Shadowman en plein front.

C'était comme se ramasser un feu d'artifice en pleine poire. Une myriade d'étincelles explosa devant les yeux de Shadowman. Il tomba à genoux avec un grognement sourd. Sa vessie se vida d'un coup, inondant son jean. Le monde entier avait pris une teinte jaune maladive et tournait sur lui-même. Il ouvrit la bouche pour parler, mais rien ne vint. Sa tête lui faisait l'effet d'être aussi grosse que la lune. Il grelottait, soudain mort de froid.

Les voix des autres tonnaient autour de lui de façon inintelligible. Ce bruit le mettait au supplice. Il aurait voulu crier. Il mit ses mains sur ses tempes pour essayer de contenir le gonflement à sa tête.

Dans son demi-coma, il ne prit que vaguement conscience de la déroute des étrangers, des cris de Tom et de Kate contre Jester, de leurs fuites et des hurlements que Jester lançait dans leurs dos.

Où vont-ils ?

Revenez…

J'ai besoin d'un coup de main.

Jester était penché sur lui. Ses lèvres bougeaient. Des mots bourdonnaient, auxquels Shadowman ne comprenait rien. Avec l'aide d'Alfie, Jester essaya de le relever. Mais, à chaque fois, ses jambes cédaient. De guerre lasse, ils le traînèrent au bord des rails.

— Est-ce que tu peux marcher… Shadowman… es-tu en état de marcher… de marcher…

Mais il était incapable de répondre, encore moins de marcher…

— Y en a d'autres qui arrivent… d'autres qui arrivent… qui arrivent…

Où ça ?

Shadowman essayait de se concentrer, mais l'image n'arrêtait pas de tourner, de se brouiller. Il se força à tourner la tête en direction du tunnel, d'où émergeait une nouvelle fournée d'étrangers.

— On va devoir le laisser… devoir le laisser… le laisser…

Non…

— Je suis désolé… désolé… désolé…

Non…

Le ciel palpitait. Shadowman vomit. Au terme d'un effort désespéré, il se redressa et, durant un instant, se tint debout, avant de succomber à nouveau au vertige et de s'écrouler.

Tout devint noir.

Il avait un goût de terre dans la bouche. Il rouvrit les yeux. Il était couché sur le côté. Le regard tourné vers le tunnel.

Jester n'était plus là. Alfie, non plus.

Un nombre croissant d'étrangers se répandaient sur les rails. Impossible de les compter tant l'image avait du mal à se fixer sur sa rétine. Ils lui faisaient l'effet d'une cohorte, d'une légion de plusieurs milliers d'hommes.

Qui arrivaient vers lui.

Où étaient ses amis ?

Ah oui, partis.

Il fallait qu'il se cache.

Non. Il n'avait pas de souci à se faire. C'était pas après lui que les étrangers en avaient. Ils se dirigeaient vers Jester et les autres. Ils ne l'avaient pas vu, allongé par terre au milieu des herbes. Il était hors de danger. Tout allait bien se passer.

C'est alors qu'il sentit qu'on lui tirait le pied.

Il força sa tête à tourner. C'était un des étrangers de la bataille. Le grand blond avec les cheveux longs. Il n'était pas mort. Il rampait vers Shadowman, tel un serpent, en s'agrippant à sa chaussure.

Shadowman poussa un râle.

Bien malin qui aurait pu dire lequel des deux était le mort-vivant.

43

— C’est là qu’on va ? demanda BouleChien en regardant la façade arrondie et aveugle du bâtiment qui s’élevait devant lui.

Il faisait l’équivalent de huit étages au moins et, de l’extérieur, n’évoquait rien d’autre qu’une gigantesque noix de béton. La structure appartenait à une extension récente du musée d’Histoire naturelle, tout de verre, d’acier et de béton.

— Oui, répondit fièrement Justin. C’est là que sont les labos du musée.

— T’es sûr que c’est pas une réserve à crevards ?

— Non. Il n’y a que des enfants, je t’assure. Et des millions de spécimens.

— Pourquoi le musée a eu besoin de labos ? s’enquit BouleChien alors qu’ils commençaient à gravir les marches. Ils étudiaient les maladies, ou quoi ?

— J’en doute, répliqua Justin. Je crois plutôt que leurs sujets de prédilection étaient les plantes, les animaux, les fossiles, ce genre de choses. On a trouvé des appareils incroyables. Bon, il faut bien admettre que, pour la plupart, on a aucune idée de leur fonctionnement, mais il y a aussi plein de trucs qu’on utilise déjà, comme des microscopes, des ordinateurs, des frigos…

— Euh… Excuse-moi, mais, même moi, je crois que je saurais faire marcher un frigo.

— La maîtrise de la chaîne du froid est cruciale pour nos spécimens.

— Je comprends, acquiesça BouleChien. Faudrait pas que tes vieux viennent à tourner.

Au troisième étage, ils parvinrent enfin à une ouverture permettant d'accéder à l'intérieur de la cosse. Justin alluma sa lampe torche et invita BouleChien à le suivre.

— On appelle ce bâtiment le Cocon, expliqua Justin qui éclairait les murs à la manière d'un archéologue faisant visiter une grotte préhistorique. Avant le désastre, le musée y présentait toutes sortes d'expositions interactives, avec projections géantes, installations audio, *et cætera*. Bien entendu, plus rien ne fonctionne aujourd'hui, mais les collections du musée, animaux empaillés, graines, insectes, ossements et autres curiosités conservées dans le formol, elles, sont toujours là. Le patrimoine physique en quelque sorte ; pas celui des pixels, des bip-bip et des suites numériques.

De la succession de rampes qu'ils empruntèrent pour grimper dans le Cocon, ils apercevaient, à la faveur du halo de la torche, quantité de labos à l'abandon. Pourtant, après un virage serré, pratiquement au sommet, BouleChien vit de la lumière devant lui. De la lumière électrique, baignant un labo rempli d'enfants.

Béat, BouleChien contemplait les lampes étincelantes et la lumière des moniteurs reliés à des ordinateurs… qui tournaient. Ils possédaient bien un petit groupe électrogène à la Tour, dont ils se servaient un soir par semaine pour écouter de la musique ou regarder un DVD dans la salle commune, mais en aucun cas pour alimenter des lampes électriques.

Ce labo éclairé derrière la vitre, c'était un autre monde. Le monde d'avant. Sauf que celui-là avait quelque chose d'irréel : tous les laborantins en blouse blanche n'étaient autres que des enfants de quatorze ou quinze ans, ce qui donnait l'étrange impression d'assister au tournage d'un film pour l'école, où les élèves singeaient le comportement des adultes.

Pour autant, les gamins ne chômaient pas. Et il était bien forcé d'admettre que, comparé aux conditions quasi médiévales de la vie à la Tour, on entrait là dans une autre dimension.

— Vous avez un groupe électrogène là-dedans ? demanda-t-il.

— Pas ici, répondit Justin. Les fumées nous tueraient. Non, on en a deux sur le toit.

Sur ces mots, il invita BouleChien à entrer et tous deux s'engagèrent dans les rangs entre les paillasses et les postes de travail. Des gamins, penchés sur des microscopes, observaient le contenu des coupelles, prenaient des notes, lisaient des livres… Des élancements commençaient à se faire sentir dans le crâne de BouleChien.

— Explique-moi, reprit-il, comment tu fais pour diriger le musée et, en même temps, tout ça ?

— Oh ! ce n'est pas moi qui m'occupe des labos, répondit Justin. D'ailleurs, la bio, c'est pas mon fort. Je préfère la physique.

— Bah, moi qui croyais que tout ça se ressemblait. La science, quoi.

— Non, pas du t… Ah, mais, tiens ! Justement le voilà…

BouleChien vit un garçon arriver. Il était grand et portait une blouse tachée sur un jean noir ainsi qu'une veste en tweed sur un vieux pull informe. Avec sa tignasse brune en bataille, il aurait pu être joli garçon si d'énormes dents jaunes et tachées ne lui étaient sorties de la bouche, tel un équidé souffrant de graves problèmes de gencives.

— Voilà Einstein, annonça Justin.

— Ben voyons…, répondit BouleChien avec un sourire en coin.

— Détrompe-toi, déclara le garçon d'un ton sarcastique. Je *suis* bien Einstein. Justin m'a régénéré à partir de cellules prélevées sur une mèche de cheveux qui avait été conservée dans un coin du musée.

— Allez, c'est un pseudo ?

— Exact. Mon vrai nom est Isaac Newton.

— OK, cool. Salut Isaac.

Le garçon pouffa en jetant un regard amusé à Justin avant de se tourner vers BouleChien.

— T'as jamais entendu parler d'Isaac Newton, hein ?

— Non, pourquoi ?

— C'est le scientifique anglais le plus connu de tous les temps, le type qui a découvert la gravité, défini les lois de l'univers.

— J'ai pas fait beaucoup de science à l'école, admit BouleChien.

— Tu m'étonnes. D'ailleurs, en quoi étais-tu spécialisé, au juste ? Peinture au doigt ?

— J'aimais bien l'histoire.

— Pitié… Histoire… Pas réellement utile de nos jours, mais c'est mieux que rien, j'imagine.

BouleChien mit ses poings dans les poches, pour éviter que l'un d'eux ne saute malencontreusement au visage de ce péteux. Ses sarcasmes auraient été encore plus dévastateurs s'il n'avait pas autant pué du bec.

BouleChien fit un dernier effort pour se montrer poli.

— Donc, si t'es pas vraiment Einstein, pas plus qu'Isaac Newton, t'es qui ?

— Stephen Hawking.

— Écoute, tête de nœud, répondit BouleChien en l'attrapant à la gorge. Arrête de m'emmerder ou j'envoie ton râtelier pourrir ailleurs que dans ta bouche.

— Ouh, quel homme !

BouleChien le gifla et le lâcha. Durant un instant, le garçon eut l'air abasourdi, puis il s'esclaffa.

— À ce que je vois, la patience méticuleuse du scientifique t'est étrangère. Hélas pour toi, je crains que ce que nous faisons ici te passe largement au-dessus de la tête.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ?

— Bah, t'auras au moins entendu parler de Stephen Hawking.

— Le mec en fauteuil avec une voix de robot.

— Brrrravo ! Vingt sur vingt.

— Arrêtez, tous les deux, intervint Justin. Ça devient lourd.

Après un rire bête, le garçon tendit la main à BouleChien.

— Orlando Epstein, énonça-t-il avec une emphase toute théâtrale, mais tu peux m'appeler Einstein, comme tout le monde.

— Ouais, cool, dit BouleChien en le saluant d'un *check*. Mon vrai nom c'est Danny Trejo, mais tu peux m'appeler BouleChien, comme tout le monde.

— OK, Danny.

BouleChien savoura en silence. Si lui ne connaissait pas grand-chose aux scientifiques, Einstein en savait encore moins sur le cinéma de genre.

— Génial, répondit-il d'un ton neutre, gardant sa petite victoire pour lui. Qu'est-ce que vous avez découvert, au juste ?

— Des tas de choses, répondit Justin, aussi excité qu'un gamin de huit ans.

— Je demande qu'à être étonné, dit BouleChien.

— On a établi la preuve d'un lien de causalité entre la lumière ultraviolette et la progression de la maladie, annonça Einstein.

— Explique.

— Pour faire simple, plus la lumière du soleil est forte, plus la maladie progresse. Ça fait cloquer la peau, ça accélère le processus. On a même observé au microscope les effets des UV sur le sang.

— La lumière les tue ?

— Seulement les rayons ultraviolets, nuança Justin. Ceux qui viennent du soleil. La lumière électrique, elle, n'a aucun effet.

— J'ai toujours su que les crevards aimaient pas le soleil. Mais, là, t'es en train de me dire que ça leur fait du mal ?

— C'est ça, confirma Justin avec enthousiasme.

— Et tu peux le prouver, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment ?

— On a attaché un de nos spécimens au soleil, dans la cour, et on a regardé ce que ça produisait, répondit Einstein.

— Vous avez laissé un crevard au soleil ?

— On voulait l'observer. C'est ce que font les scientifiques. Ils observent, puis élaborent des théories.

— Et alors, comment il a fini ?

— Elle, nuança Einstein. Elle a explosé. Ploutch ! Elle aurait avalé une grenade que ça n'aurait pas été pire.

— Il semblerait qu'il y ait un phénomène d'accoutumance, poursuivit Justin. Plus ils restent à l'abri de la lumière, plus les conséquences sont fortes quand ils y sont exposés. À l'inverse, ceux qui sortent à l'air libre dans la journée développent une sorte de résistance, un peu comme un bronzage. On a fait l'expérience avec un autre sujet. On l'a exposé chaque jour à de faibles niveaux de rayonnements avant d'augmenter graduellement le temps passé au soleil. Au bout de trois semaines, il n'était pas plus atteint que ceux qu'on conservait dans le noir. Bon, en même temps, j'ai pas dit que ça lui tapait pas sur le système…

— Tu m'étonnes, enchérit Einstein avec un rire bête. Ça l'a rendu complètement timbré. Au point que, pour finir, on a dû le piquer.

— Toujours est-il, embraya Justin, que, quand on les maintient dans le noir, ils restent calmes, un peu comme ceux du camion. Mais dès qu'on les sort, y pètent un câble.

— Plus le soleil est fort et plus les effets sont dévastateurs, enchérit Einstein.

— Mmh, va falloir suivre les bulletins météo de près, répondit BouleChien. Aujourd'hui : « nuageux avec possibilité d'ondées de zombis ».

Justin éclata de rire.

— 'Fin, je dirais plus vampires que zombis, nuança Einstein.

— Ni l'un ni l'autre, coupa sèchement Justin. Ce ne sont pas des morts-vivants. Ce qu'ils sont vraiment, on ne le sait pas encore, mais tout porte à croire que le secret se trouve dans leur sang. C'est *ça* qu'on doit étudier en priorité.

— Faut qu'on sache si la pathologie est d'origine virale ou bactérienne, expliqua Einstein. Ou alors si c'est un type de cancer ou de maladie auto-immune, éventuellement causée par un élément environnemental…

— Ou de la poussière d'étoiles, suggéra malicieusement BouleChien.

— Pourquoi pas, dit Justin. Une pathologie pourrait très bien pénétrer dans l'atmosphère *via* un astéroïde, une météorite, ou même un équipage de cosmonautes de retour de mission. C'est plausible.

BouleChien avait parlé de « poussière d'étoiles » pour blaguer. Voyant Justin mordre à l'hameçon, il poursuivit sur sa lancée :

— Et si c'était une attaque extraterrestre ?

— Possible, répondit Justin. Mais très peu probable. La planète habitable la plus proche se trouve à plusieurs millions d'années-lumière de la Terre.

— Bah, si y z'ont décollé avant le petit déjeuner, y seront peut-être là pour le thé.

— Tu te crois drôle ? grogna Einstein.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit BouleChien, j'crois que je pige ce que vous faites ici.

— Vraiment ? dit Justin.

— Ouais. Vous sauvez le monde.

— On essaye, minauda Justin. Modestement. Quand on aura un peu de temps, je te ferai faire un tour au musée de la Science, juste à côté. Ça t'intéressera peut-être davantage. Tout ce dont on a besoin pour reconstruire le monde est là-bas. Des instruments scientifiques, du matériel médical, des outils, des machines, des véhicules… Il ne nous manque que les produits chimiques, les médicaments, ce genre de trucs. Si on en avait, on pourrait facilement avancer, hélas, on est un peu à court ces temps-ci.

— On pourrait demander aux chasseurs de nous rapporter ce qui nous faut, proposa Einstein avant de se raviser. Mmh… Sauf que c'est pas des

flèches, les gars. Ça prendrait trop de temps de leur expliquer ce dont on a besoin. Non, il faut qu'on monte une expédition. Si seulement on avait un bon groupe de commandos pour protéger les scientifiques et les médecins.

— Sauf que, à ce que je sache, vous n'êtes pas de vrais scientifiques ni de vrais médecins, objecta BouleChien. Juste des enfants.

— Et tout ça ? demanda Justin avec un geste du bras. C'est une blague, peut-être ?

— Non.

— As-tu des questions ?

— Oui… C'est quoi, l'acide ascorbique ? Tout à l'heure, t'as dit que chacun devait avoir sa dose d'acide ascorbique et depuis, ça me trotte dans la tête.

— C'est tout ce que t'as retenu ?

— J'suis plutôt lent comme garçon… Mais tenace.

— Bah, en gros, c'est la vitamine C, répondit Einstein. Les animaux la synthétisent naturellement dans leur métabolisme. Ça permet d'éviter le scorbut. Les humains, comme d'autres animaux, tel le cochon d'Inde, ont perdu cette capacité à produire de l'acide ascorbique. Par conséquent, ils ont besoin d'apports extérieurs. Dans leur nourriture.

— Merci. Au moins, je me coucherai moins bête.

BouleChien balaya du regard les enfants affairés sur leurs équipements. Ce n'était pas un monde qu'il comprenait. Il s'y sentait étranger. D'ailleurs, il n'avait qu'une hâte, c'était de se retrouver à nouveau dehors, dans la rue, une arme à la main, sans autre souci que celui de rester en vie, de se battre, de tuer et de rentrer à la maison en héros.

Au point qu'il commençait à se demander s'il n'avait pas commis une erreur en venant ici. Il avait bien retrouvé Brooke, mais, de toute évidence, elle n'en avait rien à fiche de lui. Au fond, les filles ne sont pas impressionnées par les guerriers…

Il soupira. Non. Brooke n'en avait rien à fiche de lui, pas plus que de ses plans sur la comète pour prendre le pouvoir au musée.

Qui espérait-il tromper ? Il ne pouvait pas diriger cet endroit. Il laissa échapper un petit rire moqueur.

— Qu'y a-t-il de si drôle encore ? demanda Justin, s'attendant au pire.

— Rien, rien, répondit BouleChien. Ça vous gêne pas si je jette un œil ?

— Non, non, bien sûr.

Il déambula dans les allées du labo, observant d'un regard absent les industrieux gamins, sans comprendre le moins du monde ce qu'ils fabriquaient. Non, décidément, il n'était pas fait pour ça. Il ne voulait pas être responsable de ces gugusses.

D'ailleurs, il ne voulait plus être responsable de rien, ne plus jamais avoir à affronter la mort d'un môme placé sous sa protection, comme Léo ou Olivia. Au bout du compte, il ressemblait davantage à Robbie qu'il n'avait osé l'admettre. Parfois, il valait mieux être numéro deux. Aucune honte à cela.

Numéro deux.

Enfin, trois. Pour être précis.

Et pourquoi ne pas rentrer à la maison ? À la Tour ? Là-bas, au moins, il passerait pour une petite célébrité. Quelqu'un qu'on respecte. Le type qui a fait la grande traversée. Celui qui a bourlingué dans tout Londres et qui est porteur de nouvelles fraîches.

Se laissant guider par ses pas, il pénétra dans un autre labo et fut surpris d'y trouver Finn, assis sur une paillasse, deux filles papillonnant autour de son bras malade.

— Qu'est-ce tu fous ici avec les tronches, toi ? demanda BouleChien, heureux de croiser un visage familier.

— Ben, je me fais soigner, répondit Finn avec un sourire. Rapport à mon bras. Y sont bons, t'sais.

— Y sont zarbis, oui.

Finn gloussa.

— Je me plais bien, ici.

Ils furent interrompus par un petit gars hors d'haleine, les joues rouges et l'air inquiet, qui déboula en courant dans le labo.

— Qu'y a-t-il ? demanda une des filles qui s'occupaient de Finn.

— C'est Paul, répondit le gamin. Il a pété les plombs.

44

Paul se trouvait au centre du hall principal du musée, devant le squelette de diplodocus. Son couteau, encore souillé des coups qu'il avait portés au collectionneur, pendait au bout de son bras. Séché, le sang formait une croûte noirâtre le long de la lame. Aux yeux de BouleChien, il avait l'air complètement fou. Il tournait en rond, les traits tordus par la rage, les joues écarlates et mouillées de larmes, menaçant quiconque approchait. De la morve lui coulait du nez, s'immisçait dans sa bouche, se mélangeait à la salive pour former de longs filets visqueux qui s'étiraient entre ses dents.

Il criait, pleurait, hurlait en un charabia qui jaillissait par rafales de sa bouche, ponctué de sanglots et de halètements.

— Vous l'avez laissée mourir, snif, vous vous l'avez abandonnée, snif, abandonnée à cet horrible gros lard, snif, c'est votre faute si elle est morte ! Regardez-vous. Vous êtes contents, hein ? Vous menez votre petite vie pépère, heureux, stupides et insouciants, snif, parce que c'était pas votre sœur… C'était MA sœur ! Ce gros tas de graisse, c'est pas votre sœur qu'il a tuée, c'est la mienne, snif, je sais ce que vous pensez, snif, j'entends ce que vous vous dites, je sais que vous vous moquez de moi derrière mon dos, snif, vous riez de me voir triste, snif, mais c'était ma sœur, bordel ! snif, ma petite sœur si petite qui venait me retrouver, snif, mais vous ne vouliez pas

qu'elle vienne, vous vouliez qu'elle meure parce que c'est marrant de se foutre de ma gueule, vous vouliez que je sois malheureux, snif, parce que personne ne m'aime ici, je n'ai aucun ami, snif, Olivia était ma seule amie et vous êtes bien contents qu'elle soit morte, snif, ça vous fait marrer… Je sais… Je vois clair dans votre petit jeu…

Justin essayait de le calmer et de le raisonner, mais, de toute évidence, il n'était pas à son affaire : il avait beau être une tronche en sciences, en mathématiques et en technique, en revanche, question psychologie, il était plutôt crasse. Au fond, il ne connaissait rien des gens, de ce qui les anime. Il n'avait aucune idée de ce qu'il fallait dire pour aider Paul. Dans la même situation, nul doute que BouleChien lui aurait fichu une claque en lui demandant d'arrêter ses conneries. De fait, l'envie l'en démangeait. Il fallait le faire redescendre sur terre avant qu'il ne blesse quelqu'un ou, plus probable encore, qu'il ne se fasse du mal à lui-même. L'engueulade avec Justin, à côté du camion, avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase déjà bien rempli par les événements de la journée. Ce n'était pas la première fois que BouleChien voyait un enfant craquer de la sorte. C'était comme si quelque chose à l'intérieur d'eux cédait et que, d'un coup, ils sombraient dans la folie. D'ailleurs, il lui arrivait souvent de se demander par quel miracle cela n'arrivait pas plus fréquemment, quand on voyait ce que certains gosses enduraient, les scènes dont ils étaient témoins, les amis qu'ils perdaient. Logiquement, ils auraient tous dû être fous à lier. Mais certains semblaient posséder le gène de la survie.

Néanmoins, cela n'expliquait pas pourquoi Paul en voulait tant aux autres. S'il fallait accuser quelqu'un, c'était lui. Lui qui avait abandonné Olivia, pas ces intellos.

Pour autant, il se retint, se figurant, certainement à juste titre, que les autres verraient d'un sale œil qu'il intervienne en levant la main sur un des leurs. Il choisit donc de reporter son attention sur le groupe qui se tenait autour du détraqué, l'inondant de phrases toutes faites, apprises au hasard des dialogues abscons du *Loft* ou d'un autre programme de téléréalité tout aussi stimulant intellectuellement.

— Mais Paul, comment tu peux dire ça ? Bien sûr qu'on t'aime…

— Que tu sois en colère, on peut le comprendre, mais pas contre nous…

— Vas-y, dis ce que tu as sur le cœur, ça ira mieux après…

— On partage tous ta douleur, Paul…

Elle était bien bonne, celle-là. BouleChien le premier ne partageait pas du tout la douleur de Paul. Il avait déjà assez à faire avec les siennes, merci.

Il reconnut quelques visages familiers dans la foule des petits qui se tenaient à l'écart de la scène, dont Wiki et Arthur, et puis Zohra et son petit frère, la Grenouille. Collés les uns aux autres, ils se chuchotaient des trucs à l'oreille, ricanant sous cape. Sans doute leur manière à eux de gérer le stress provoqué par ce spectacle.

Il y avait aussi Kwanele, le sapeur, resplendissant dans son kimono brodé. Une explosion de couleurs chamarrées soulignées par une épée d'apparat ornée d'or et d'argent qui pendait à sa taille dans un fourreau ouvragé. Ce n'était pas la première fois que BouleChien croisait un gamin avec ce genre d'épée. Il présumait qu'ils les avaient piquées au musée Victoria et Albert, juste en face. De fait, elles semblaient plus faites pour figurer au musée de la mode que pour le combat.

Et puis il y avait le mec qui lisait tout le temps, l'homme livre, Chris Marker. BouleChien s'étonna de le voir porter un vêtement similaire à celui de Kwanele, en un peu moins vif toutefois. Entouré d'un groupe de petits, il ne faisait même pas semblant de vouloir calmer Paul.

Robbie se faufila jusqu'à BouleChien et lui donna un petit coup de coude dans les côtes.

— Alors, on profite du show ?

— C'est le genre de trucs que j'ai du mal à gérer, répondit BouleChien en secouant la tête.

— Moi aussi, dit Robbie en grattant son nez tordu.

— Ouais, on est mieux dans la rue, une arme à la main. Le quotidien, c'est pas notre truc.

Finalement, ce fut Brooke qui calma le jeu. Jouant des coudes, elle fendit la foule et s'approcha de Paul.

— Dégage ou je te plante ! Laisse-moi tranquille. Je sais ce que tu veux. Je sais ce que vous voulez tous. Vous voulez me faire taire. Si vous le pouviez, vous m'attaqueriez. Vous voulez vous débarrasser de moi. Comme avec Olivia. Approche et je te plante.

— Dis pas de bêtises, dit Brooke.

— Tu crois que je le ferai pas ?

— Non.

Ce disant, elle le gifla. Paul était si choqué et surpris qu'il se figea. Brooke en profita pour lui arracher le couteau des mains et le jeter au loin.

Avant qu'il ne puisse réagir, elle le ceintura et l'immobilisa.

— Ça y est, dit-elle. Tout va bien. Tout va bien.

— Non… Elle est partie…

— On a tous perdu quelqu'un, Paul. Au bout du compte, on est tout seuls. C'est pareil pour tout le monde. Et si tu dois être en colère, sois en colère contre le mal, pas contre nous.

Laissant tomber sa tête sur l'épaule de Brooke, Paul fondit en larmes.

BouleChien était assez proche pour l'entendre murmurer :

— Je veux ma maman.

— Je sais, fit Brooke en lui caressant les cheveux. On en est tous là.

BouleChien était impressionné. Jamais la Brooke d'avant n'aurait réagi de la sorte. Non, elle aurait été au fond, près du radiateur, avec ceux qui se marraient et elle l'aurait houspillé pour qu'il aille encore plus loin dans le délire. Il chercha Courtney du regard. Sûr qu'elle voudrait en parler. Après tout, elle connaissait Brooke mieux que personne.

Mais Courtney n'était nulle part. C'est alors qu'il réalisa qu'il ne l'avait pas vue depuis son coup de sang.

Il se gratta le crâne et poussa un long soupir.

Il était peut-être temps de chercher à savoir où elle était.

45

— Jester. On n’aurait pas dû le laisser. C’est trop moche.

— On n’avait pas le choix, Alfie. On ne pouvait quand même pas le porter, si ? Il était à peine conscient.

— Mais on aurait pu rester avec lui. Le protéger.

Jester resta coi.

Alfie et lui étaient cachés au premier étage d’un appartement de Caledonian Road d’où ils regardaient la rue par la fenêtre d’une chambre aux rideaux tirés. Après avoir fui la gare, ils avaient passé au peigne fin les rues alentour dans l’espoir de retrouver Tom et Kate, n’abandonnant leurs recherches que lorsqu’une bande d’étrangers les avait repérés. Épuisés, terrorisés, ils s’étaient alors mis en quête d’un endroit où se cacher, et c’est ainsi qu’après avoir fracturé la porte, ils s’étaient retrouvés ici. Ils avaient eu de la chance. Dans la cuisine, ils avaient dégotté deux trois vieilles boîtes de haricots ainsi qu’une bouteille de boisson énergisante qu’ils avaient diluée avec de l’eau puisée dans leur réserve. Puis ils s’étaient installés devant la fenêtre, les yeux rivés sur la route, pour manger les haricots froids en sirotant le liquide rougeâtre et sucré.

La bande d’étrangers était toujours là. Ils s’affairaient sur le trottoir d’en face, essayant de forcer une carcasse de voiture enfoncée dans un arbre

mort.

D'ici à ce qu'ils lâchent l'affaire, ils étaient coincés ici.

— Franchement, on aurait dû rester avec lui, répéta Alfie à mi-voix.

— Ah ouais ? siffla Jester. T'as vu combien y z'étaient ? Hein ?

— Bien sûr que j'ai vu.

— Et alors ? À ton avis, combien de temps on aurait tenu ? Sérieux. Encore, si Tom et Kate ne s'étaient pas barrés, peut-être… Ça avait beau être deux beaux râleurs, au moins ils savaient se battre. Mais nous deux ? Sans arme ? Sincèrement ? T'es pas le Conan du quartier. Et moi, je vaux pas mieux.

— C'était ton ami, Jester. Et tu l'as laissé.

— Il va s'en tirer. Shadowman s'en tire toujours.

— Comment ? demanda Alfie en se tournant vers lui. Tu l'as dis toi-même, il avait reçu un coup à la tête. Il tenait à peine debout.

— Arrête avec ça, Alfie. Ce qui est fait est fait, d'accord ?

— Jester…

— Stop ! coupa ce dernier en postillonnant au point qu'Alfie détourna la tête.

Mieux valait ne pas penser au destin de Shadowman.

46

Shadowman n'était pas mort. Pas encore. Quand bien même, au cours des deux dernières heures, il ait à plusieurs reprises regretté de ne pas l'être. Sentir la main de l'étranger se refermer sur son pied l'avait tout à coup ramené à la vie. Il s'était tortillé pour lui échapper. Ce faisant, il avait roulé jusqu'au bord du quai et avait tenté de se relever. Mais, dès qu'il s'était redressé, les vertiges l'avaient repris et il n'avait pu que chanceler sur quelques pas avant de s'effondrer de nouveau, sans connaissance. Et à nouveau, c'est le contact de la main de l'étranger qui l'avait réveillé. Des sonnettes d'alarme avaient retenti aux quatre coins de son cerveau. Rouvrant les yeux, il avait découvert un visage immonde à quelques centimètres du sien. Salement amochée par les coups durant le combat, encadrée par de longues mèches blondes, sa figure n'était plus qu'une horrible bouillie violette et tuméfiée. Ses joues ressemblaient à deux prunes bien mûres, gâtées par une floraison de mycoses verdâtres. Perdus au creux de ces boursouflures, ses yeux paraissaient minuscules et son nez se réduisait à un groin de cochon, aussi noir que de la suie.

Bien sûr, il n'était pas davantage capable de marcher que Shadowman. Apparemment, un coup de massue ou de couteau lui avait sectionné la

colonne vertébrale. Il traînait ses jambes inertes derrière lui. Pourtant, il avait encore l'usage de ses mains, de ses bras, de ses dents…

Shadowman l'avait repoussé d'un coup de pied et avait continué à ramper. Petit à petit, ils étaient arrivés sur un chantier qui ne réaliserait jamais les promesses de rénovation des abords de la gare vantées sur les panneaux. Sa batte comme son couteau ayant été perdus dans la bataille, Shadowman n'avait plus que ses poings et ses pieds pour combattre le père. Mais, avant cela, il lui fallait reprendre des forces. Pour l'heure, tout ce qu'il était capable de faire, c'était essayer de fuir. D'abord en rampant, puis à quatre pattes. Ensuite, il avait tenté de se redresser, de s'accroupir, les battements de son cœur cognant dans son crâne comme autant de coups de tambour. Et puis, quand les vertiges lui accordaient un peu de répit, il se redressait péniblement…

Et, chaque fois, son cerveau disjonctait et il retombait.

Et le père rattrapait son retard.

Ce manège s'était répété durant tout l'après-midi, telle une version cauchemardesque du lièvre et de la tortue. Shadowman était le plus rapide, il s'éloignait, prenait de l'avance, et puis il s'évanouissait et le père, lent et régulier, le rattrapait et essayait de le bouffer. Avec cette ignominie qui lui tenait lieu de bouche. Enflées, les gencives saignaient abondamment : les lèvres étaient craquelées, gercées, crevassées. Pour autant, il possédait deux rangées de dents blanches qui juraient étonnamment avec la couleur lie-de-vin de sa peau. Shadowman devait absolument éviter que ces dents ne l'entaillent, car la moindre blessure pouvait rapidement s'infecter.

Il n'aurait su dire combien de fois la séquence s'était répétée. Combien de fois il s'était éveillé en trouvant le père agrippé à son pantalon. Quelle que soit l'avance qu'il arrivait à prendre, il finissait toujours par se faire rattraper. Quant à lâcher prise, apparemment, ce n'était pas au programme, même s'il n'avait plus de jambes et qu'une blessure au flanc lui avait fait perdre beaucoup de sang. Mais non. Tant qu'il aurait un souffle de vie, il poursuivrait obstinément sa traque. La faim finirait peut-être par le tuer, ou l'hémorragie, à moins que Shadowman ne se charge lui-même de le faire passer de vie à trépas. Il n'en demeurait pas moins que la grande question, c'était : lequel des deux allait mourir le premier ?

Unique motif d'espoir pour Shadowman, chaque fois qu'il reprenait conscience, il se sentait un peu plus vaillant. Les effets de la commotion cérébrale s'estompaient, ne laissant place qu'à un terrible mal de crâne. Et

voilà que, finalement, il se réveilla et que l'opiniâtre étranger n'était visible nulle part.

Il s'assit, décrocha la gourde qui pendait à sa ceinture et avala quelques gorgées d'eau. Il esquissa un sourire, ferma les yeux, s'abandonnant à un délicieux engourdissement…

Et puis, avant qu'il n'ait compris ce qui se passait, il se disputait la gourde avec l'étranger. Comment était-ce possible ? Aucun laps de temps ne lui semblait s'être écoulé : à l'instant t, il était tout seul au milieu du chantier ; à t + 1, il avait la face hideuse de l'étranger sous le nez, et devait lutter pour ne pas se faire arracher sa gourde. Pire – sans doute le résultat des efforts pour se traîner par terre à la force des bras –, le bougre n'avait plus de pulpe à l'extrémité des doigts, seulement des bouts d'os jaunâtres, qui crissaient contre le métal de la gourde tandis qu'il bataillait pour s'en saisir.

Finalement, Shadowman parvint à la lui prendre et à lui envoyer au passage un grand coup sur la tête. Il bascula sur le côté. Après s'être redressé, Shadowman repartit, titubant. Le décor du chantier tanguait devant ses yeux. Il se sentait aussi nauséeux que s'il avait descendu trois bouteilles de scotch. Des grues, des pelleteuses, des tas de gravats, de planches, des amoncellements impeccables de tuyaux en plastique de couleurs vives, des baraques de chantier à l'abandon.

Cette fois, il parvint à rester debout plus longtemps. Il commençait même à croire qu'il allait réussir à s'en tirer quand, soudain, il sentit son équilibre partir en roue libre. Tout se mit à tourner. Il vacilla, perdit tout contrôle. Ses jambes l'avaient porté jusqu'à une grosse bétonnière crépie de ciment. Avant de perdre connaissance, il se contorsionna pour faire demi-tour et s'adosser à l'engin. Et puis ce fut le noir.

Pour autant, son coma n'était pas total. De rares étincelles de lucidité demeuraient. Il remonta à la surface et ouvrit les yeux. Le père rampait vers lui, en se traînant sur le sol d'un air buté.

Acharné.

Increvable.

Les paupières de Shadowman se fermèrent toutes seules.

Bats-toi. Réveille-toi…

Il oscillait entre éveil et inconscience. Chaque fois qu'il rouvrait les yeux, le père était un peu plus proche.

Il fallait mettre fin à ce cauchemar. Il balaya du regard le chantier, cherchant désespérément quelque objet pouvant faire office d'arme. Enfin, à cinq mètres de lui, il découvrit des tiges de fer rouillé tordues servant à armer le béton. Il prit une profonde inspiration, se laissa tomber à quatre pattes et avança, malgré les pierres et les pointes qui lui lacéraient la peau, creusant ses plaies.

Il arriva jusqu'au tas, se redressa et commença à fouiller. Il eut du mal à trouver son bonheur. La majorité des tiges étaient soit trop longues, soit soudées entre elles. Il était sur le point d'abandonner quand il défourailla une barre de métal pointue et pile de la bonne longueur. Hors d'haleine, il retourna à la bétonnière, la tige en guise de canne, et reprit sa place, attendant le père.

Sans bruit, l'étranger rampa, de plus en plus près.

— Vas-y, coassa Shadowman d'une voix éteinte. 'Mène t'gueule par là…

Aller chercher l'arme lui avait beaucoup coûté. Le père était suffisamment près pour qu'il sentît son odeur. Il commençait à se demander s'il serait capable de faire autre chose que le picoter avec sa barre de fer.

Il frémit en le sentant poser les mains autour de ses pieds avec gourmandise avant de remonter le long de son pantalon en lambeaux. Il avait la bouche grande ouverte. Des filets de bave coulaient à la commissure de ses lèvres. Il hochait la tête de gauche à droite, pendant qu'un long gémissement montait de sa gorge malade.

Shadowman leva la pique, arma son coup, visant au visage. Puis il envoya son projectile en y mettant toutes ses forces. La pointe disparut dans le trou béant de la bouche.

La pointe s'enfonça au plus profond des entrailles du père. Grognant sous l'effort, Shadowman poussa encore et tourna la barre d'un quart de tour. Le père bascula sur le côté et s'effondra, allongé sur le dos.

Il n'était pas mort. Il gigotait en gargouillant, secoué de spasmes, agitant ses moignons autour de la tige en fer pour essayer de la retirer. Mais c'était sans espoir. Le fer était fiché dans sa gorge. On aurait dit un avaleur de sabre grotesque. Shadowman n'avait pas la force de l'achever. Il demeurait assis, à demi conscient, le laissant expirer à ses pieds.

Peu à peu, la lumière du jour déclina, comme un écho à la lente agonie de l'étranger qui luttait contre la mort, se raccrochant au mince souffle de vie qui lui permettait encore de bouger les doigts le long de la tige de métal, telles des pattes d'araignée.

L'odeur de sang et de matières fécales semblait se faire plus aiguë à mesure que les détails de la scène se perdaient dans le demi-jour. La nuit tombant, Shadowman commençait à entendre des bruits. Du mouvement. Des animaux ? Des étrangers ? Des enfants ? Comment savoir… Une seule chose était certaine : il ne pouvait pas rester là car, tôt ou tard, quelque chose essaierait de le tuer.

Il se tortilla pour faire passer son sac à dos sur son ventre et y enfonça la main à la recherche de sa lampe, qu'il sortit et alluma aussitôt. Il jura. Un groupe de six étrangers avançait vers lui. Pris dans le faisceau de la torche, ils se figèrent et levèrent la main pour se protéger, se comportant davantage comme des animaux sauvages que comme des humains.

Sans doute des membres de la bande qui avait attaqué leur groupe à la gare. Des amis – si tant est que ce soit le mot juste – du père qu'il avait achevé. De fait, il lui semblait reconnaître l'un d'entre eux, une mère chauve à qui il manquait plusieurs doigts. Ceux qui l'accompagnaient étaient faibles et salement arrangés, mais, dans l'état où Shadowman était lui-même, il doutait de pouvoir les affronter tous.

Pour autant, il n'allait certainement pas rester planté là à attendre que ça se passe. Des bras, il se hissa le long de la bétonnière et, quand il fut debout, se mit à marcher.

Bon. Pas trop de vertiges. Pas de descente en flèche.

Et la lampe éclairait sa voie. Pas pour longtemps, hélas. En effet, la mère chauve essaya de l'attraper. Ce faisant, elle lui cogna le bras et fit tomber la lampe électrique qui s'éteignit dans sa chute.

Il ferma de nouveau les yeux et se mit à pleurer.

Il avait toujours pensé qu'il n'avait besoin ni d'amis ni de famille. Mais il se sentait si seul à présent.

Et puis une chose étrange se produisit. La mère poussa un cri d'étranglement sous l'impact d'une arme dans son dos. Confusément, il entendit des bruits de lutte. Il scruta l'obscurité pour essayer de comprendre ce qui se passait. Un autre groupe semblait en train d'attaquer les étrangers.

On se portait à son secours.

— Y a quelqu'un ? appela-t-il timidement.

La bataille fut aussi courte qu'intense. Très vite, les six étrangers mordirent la poussière. Les vainqueurs s'approchèrent de Shadowman. Il ne distinguait que de vagues silhouettes, qui se déplaçaient rapidement, de manière organisée, professionnelle, toutes armées et bien exercées au

combat. Las, dès qu'ils furent assez proches pour qu'il puisse distinguer leurs visages à la faveur de la lune, tous ses espoirs s'envolèrent.

Des adultes.

Quatre pères.

Celui de tête portait un maillot de Manchester United. Juste derrière lui, un autre, torse nu, manchot. À côté, un père plus jeune, vêtu d'un costume d'homme d'affaires, une oreillette Bluetooth plantée au creux de l'oreille. Shadowman n'eut pas le temps de détailler le quatrième. Ils étaient sur lui.

Il ferma les yeux, résigné à mourir, trop meurtri et trop las pour que cette perspective l'émeuve plus que ça, espérant seulement que l'issue serait rapide.

47

Assise par terre, une chandelle à la main, Courtney contemplait la maquette grandeur nature d'une baleine bleue, suspendue au plafond d'une des galeries du musée. Le volume de la chose était tellement énorme qu'elle peinait à croire que de telles créatures existent vraiment. Elle avait le plus grand mal à se faire à l'idée qu'en ce moment même, des bêtes telles que celle-ci sillonnaient les effrayantes profondeurs des océans. Oh, bien sûr ! elle en avait vu à la télé, dans des reportages animaliers, mais en avoir une sous les yeux, même en maquette, était bien plus frappant. On prenait conscience du gigantisme. « Le plus gros animal ayant jamais vécu sur Terre », disait la pancarte. Avant le désastre, l'espèce était considérée comme menacée. Alors qu'aujourd'hui, elles pouvaient tranquillement vivre leur vie, grossir comme bon leur semblait, sans avoir à se soucier des prédateurs humains.

Au-dessus étaient suspendus de véritables squelettes de baleines, sortes de créatures fantastiques qu'on aurait dit échappées de quelque film de science-fiction. Coincé au bout, autour de la gueule du monstre bleu, se trouvait un groupe de mammifères africains : un éléphant, une girafe et un rhinocéros, qui, à côté des baleines, faisaient l'effet de nains.

Une voix s'éleva dans la nuit.

— Ah, t'es là ! Je t'ai cherchée partout.

Courtney garda les yeux fixés sur les squelettes suspendus. Elle n'avait pas envie de parler à BouleChien pour l'instant, ce qui n'empêcha pas celui-ci de venir s'asseoir à côté d'elle.

— Cool, fit-il en balayant du regard les objets exposés.

— Dis, ça t'est pas venu à l'idée que je voulais être seule ?

— Désolé, bébé, trop profond pour moi, répondit BouleChien. Mon cerveau est pas capable.

— Ça, y a pas à dire.

— Vraiment ? Écoute, Courtney. J'savais pas ce que tu ressentais pour moi.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce que je ressens ?

— À toi de me le dire.

— Va-t'en, BouleChien. On perd notre temps.

— Non. Je t'aime trop pour te voir contrariée. Pour moi, ça a jamais été soit on sort ensemble, soit rien. Faut que je m'adapte.

— T'embête pas avec ça. J'ai changé d'avis.

— Donc, tu as *eu* un faible pour moi ?

— À cause de toi, je me suis sentie stupide, petite et laide.

— Tu n'es rien de tout ça.

— J'suis pas petite ?

— Non.

— Tu veux dire que je suis grosse ?

— Non ! s'insurgea BouleChien en sursautant.

Elle plaisantait ? Décidément, il ne comprenait rien aux filles. C'était trop tordu pour lui. Elle avait pleuré. Mais, là, elle souriait.

— Je ne devrais pas être en colère contre toi, Boule. Il n'y a aucune raison pour que, tout à coup, tu craques pour moi. Je sais depuis le début que tu es venu ici pour retrouver Brooke.

— C'est compliqué, hein ? répondit BouleChien en la prenant par l'épaule. En plus de tout le reste : se dégotter de l'eau pour boire, de la bouffe, des vêtements d'hiver, éviter de se faire avoir par les crevards… Faut qu'en plus on se coltine l'éternel jeu des petits copains et des petites copines. Est-ce que je suis beau ? Est-ce que quelqu'un m'aime ?

— Ouais, t'as raison. C'est compliqué.

— Mais on est encore potes, hein ?

— Oui.

BouleChien la serra contre lui.

— Cool.

Typique des mecs, ça. Il pensait peut-être que ça s'arrêtait là, que tout continuerait comme avant.

— Au fait, qu'est-ce que tu fais là toute seule ? demanda-t-il. Tu t'intéresses aux baleines ?

— Ça fait réfléchir, répondit Courtney, pensive. À notre place dans le monde. En fait, on n'est plus au sommet de la chaîne alimentaire. On n'est plus que du krill.

— Du quoi ?

— Du krill. Ce que mangent les baleines. C'est écrit sur les panneaux. Elles sont énormes, et pourtant, elles se nourrissent exclusivement de minuscules animaux, genre insectes des mers, des millions et des millions à chaque bouchée, comme une sorte de soupe.

— Bon Dieu, chérie, t'es là que depuis une journée et tu parles déjà comme un premier de la classe.

Courtney haussa les épaules.

— Dans tous les cas, on est rien que des larves minuscules que les crevards en maraude ingurgitent, comme les baleines bleues le font avec le plancton.

— Réjouissant, dit BouleChien en retirant son bras et en se levant. À part ça, prête à rejoindre le monde des humains ?

— BouleChien ?

— Mmh ?

— Je veux rentrer à la maison.

— Mouais, répondit-il en se rasseyant. Moi aussi, bébé, moi aussi. On n'est pas chez nous, ici. C'est bon pour Brooke.

— Tu veux dire que tu serais prêt à lâcher l'affaire ? Après tout ce qu'on a traversé ?

— Ben… Qu'est-ce qui m'en empêche ? D'façon, elle s'en fiche de moi, alors… pourquoi pas rentrer ? Allez, on y va ? Tous les deux. Au moins, là-bas on se sentira chez nous.

— Ouais, faisons ça.

Finalement, peut-être qu'il y avait encore un peu d'espoir.

48

Les étrangers étaient entrés dans l'immeuble. Quelque chose leur avait mis la puce à l'oreille. Ainsi avaient-ils abandonné la traque d'un chat et, enhardis par la nuit, commencé à s'intéresser à l'immeuble d'en face. Ils étaient entrés par les fenêtres du rez-de-chaussée. Jester et Alfie les entendaient grimper l'escalier et s'approcher de la porte de l'appartement.

Paniqué, Alfie se tourna vers Jester, le regard suppliant. Hélas, ce dernier ne savait pas plus que lui ce qu'il convenait de faire. Ils avaient passé l'après-midi à la fenêtre, avec l'espoir qu'ils finiraient par décamper.

La porte d'entrée se trouvait au pied d'un escalier. Un fracas retentit à l'instant où les premiers l'atteignirent. Un choc qui fit trembler les murs de l'appartement, accompagné d'un bruit d'autant plus assourdissant qu'il faisait suite à des heures de silence. Jester alluma une bougie et se glissa prudemment au bas des marches, Alfie, ratatiné, sur ses talons. Ils avaient pris soin de tout verrouiller derrière eux lorsqu'ils étaient entrés. Comme dans la plupart des appartements londoniens, les serrures étaient de qualité. En revanche, la porte elle-même n'inspirait guère confiance. De toute évidence, on avait rabioté sur les matériaux. De cette grande maison bourgeoise, on avait fait une série de lots plus petits et aussi plus faciles à louer.

Sous les coups de boutoir des étrangers, le battant se voilait et commençait à se fendre.

— Doux Jésus, qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Alfie en baissant inutilement la voix.

— On peut essayer de les retenir un moment, dit Jester en posant la bougie sur les marches.

— Ouais ? Et après ?

— Ben… après on les tabasse.

— Tous ?

— T'as une meilleure idée ?

— C'est toi, le chef. C'est toi qui es censé avoir les idées, répondit Alfie d'une voix plaintive, sans quitter des yeux l'huisserie. Fais quelque chose. Réfléchis. Je croyais que t'étais un malin.

Soudain, il y eut un choc énorme, suivi d'un grognement animal. Une fissure apparut dans la maçonnerie, au bas de l'encadrement de la porte.

— On aurait dû chercher une autre sortie, regretta Alfie, les yeux fixés sur les montants. Tant qu'il était encore temps.

— J'ai pas l'habitude, se défendit Jester.

— Shadowman, lui, il aurait su quoi faire. On aurait jamais dû le laisser.

— Bouge pas, lança Jester en bondissant soudain en haut des marches. Appuie sur la porte. Les laisse pas l'enfoncer.

— Compris, répliqua Alfie, heureux qu'on lui dise enfin quoi faire.

Il appuya de tout son poids contre la porte, les coups des étrangers résonnant à travers l'épaisseur de bois. Il avala sa salive, l'estomac au bord des lèvres. Tout cela était affreusement réel. Sentir les étrangers se jeter de tout leur poids contre le battant, c'était un peu comme les toucher. De fait, seuls quelques millimètres les séparaient.

Il pria pour que Jester revienne vite.

Ils étaient combien, là, dehors ? Au début, ils en avaient compté neuf, mais, avec la nuit, ils avaient été rejoints par d'autres, émergeant de leur tanière en quête de nourriture.

Il se pencha et colla l'oreille à la porte. Leurs grognements, leurs reniflements et leurs respirations sifflantes étaient perceptibles, tout comme leurs frénétiques empoignades pour se rapprocher de la porte.

— Dépêche-toi, Jester !

Une poussée plus violente que les précédentes l'écarta du battant. Il avait les bras qui tremblaient, les mains moites.

— Jester…

— J'suis là ! répondit celui-ci en descendant bruyamment deux chaises de cuisine, qu'ensemble, ils coincèrent entre la porte et l'escalier.

— Bon, ça aidera un peu, dit Jester.

— Faut d'autres trucs, rétorqua Alfie. Il faut complètement bloquer l'escalier.

— OK, OK…

— Mais, même ça, ça ne résistera pas éternellement. T'as vu comment y z'étaient avec le chat. Ils n'abandonneront pas. Et, au bout du compte, ils réussiront à entrer… ou on mourra de faim… ou j'sais pas moi… mais il nous faut un plan…

Jester passa les doigts dans ses cheveux raides et réfléchit un instant.

— Je vais chercher d'autres trucs pour bloquer l'escalier, annonça-t-il en essayant de paraître calme.

— OK, acquiesça Alfie.

— Et je vais voir si y a pas une autre issue. Une fenêtre ou quoi. Après tout, on n'est pas bien haut.

— Ouais, d'accord. Mais t'aurais dû regarder avant. Avec tes conneries, on se retrouve piégés ici.

— J'y avais pas pensé… Pas plus que toi d'ailleurs.

— Avec Shadowman, on n'aurait jamais été bloqués ici.

— Peut-être. Peut-être pas. Mais t'inquiète, Alfie, je vais nous sortir de là, d'accord ? promit Jester avec un large sourire.

Alfie lui rendit son sourire. Tout ce qu'il voulait, c'était que quelqu'un l'aide à se convaincre que tout irait bien. Enfin, Jester réagissait en chef de guerre, et cela lui redonnait force et courage.

— Ils sont tous focalisés sur la porte, constata Jester. Sont trop crétins pour imaginer qu'il puisse y avoir d'autres issues. Reste là, cogne sur la porte, fais plein de bruit. Attire-les ici. Fais-leur croire qu'on est faits.

— OK. Je vois.

— C'est bien, mon Alfie. Je reviens.

Alfie le regarda disparaître de nouveau en haut des marches, puis il reprit sa position. Les chaises tenaient bon. Ainsi calée, la porte se voilait moins. Le sourire d'Alfie s'élargit. Ça faisait du bien d'avoir un plan. Les étrangers à la porte ? Qu'à cela ne tienne, on passera par la fenêtre, comme dans la fable. Les enfants les battraient toujours grâce à leur intelligence. Le talon d'Achille des adultes, c'était leur bêtise.

Il frappa des deux poings contre la porte. Un assaut de grattements, de frottements et de gémissements lui répondit.

— Ouais ? hurla Alfie d'une voix hystérique. Vous entendez ? C'est moi ! Alfie Walker. Pigé ? Et j'suis plus intelligent que vous, bande de dégénérés puants, de tronches de cul, de lobotomisés ! Tapez là-dessus tant que vous voulez, vous n'entrerez pas. Et quand bien même, je vous déchire avec mon couteau. Je vous mets les tripes à l'air. Je vous pulvérise le cerveau jusque sur les murs !

Il se mit à rire tout en continuant de les insulter, jubilation et grossièreté se nourrissant mutuellement dans une folle escalade d'horreurs. Finalement, sa voix se brisa. C'est alors qu'il réalisa que Jester était parti depuis longtemps. Il se retourna et leva les yeux vers l'escalier. La bougie était presque complètement brûlée.

Où était-il ?

— Jester ! Jester, ça va ?

Pas de réponse. Avant qu'il n'ait eu le temps d'ajouter autre chose, un changement brutal dans le bruit de la porte lui fit faire volte-face. Un bruit plus sec, plus tranchant, accompagné d'inquiétants craquements. Il ramassa la chandelle et s'approcha. Le bruit retentit de nouveau – TCHACK – et une grosse fissure apparut au centre du panneau. Ils frappaient avec un bélier. Quelque chose de pointu. Habituellement, les étrangers n'utilisaient ni armes ni outils. Pourtant, il arrivait que certains, les plus hardis, les moins malades, se munissent d'un objet. Dans ces cas-là, c'était comme si un vieux souvenir refaisait soudain surface et qu'ils replongeaient dans leur ancienne vie, bricolant chez eux le week-end, jardinant, coupant du bois…

— Jester ? appela Alfie. Dépêche-toi. Sont en train de taillader la porte, mec !

Confirmant ses dires, un nouveau choc retentit et la pointe d'un objet en métal transperça le bois. Alfie étouffa un juron et se précipita dans l'escalier en appelant Jester.

— T'es où, bordel ?

Il fit le tour des chambres. Rien.

Et puis il se rendit à la cuisine.

La fenêtre était ouverte.

Alfie eut soudain très froid.

Jester ne m'a quand même pas planté là ?

Une pensée suivie d'une autre.

Et pourquoi pas ?

Il avait bien abandonné Shadowman, son meilleur ami. Une douleur froide lui noua l'estomac. Il s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. Le ciel était plombé. Toutefois, le clair de lune était suffisant pour qu'il distingue un toit plat et bas, juste à l'aplomb de la fenêtre, qui donnait sur un petit jardin bordé par une allée.

Déserts tous les deux.

— Jester… ?

Alfie pleurait. Il s'essuya le nez.

— Salaud…

Un énième fracas retentit au pied des marches, suivi par le bruit du bois qui se déchire, puis par celui des étrangers eux-mêmes.

Ils sont là.

Alfie laissa tomber son couteau sur le toit en contrebas, puis enjamba le rebord de fenêtre et se laissa glisser le long de la façade. Difficile d'évaluer la hauteur dans le noir. Il resta accroché là un moment, hésitant. Puis quelque chose heurta sa main, et il lâcha prise. L'atterrissage fut douloureux, chevilles et genoux vrillant sous l'impact. Mais l'heure n'était pas à l'apitoiement. Il trébucha au bord du toit et comprit qu'il devait sauter à nouveau. Secouant sa main endolorie, il leva les yeux vers la fenêtre obstruée par une poignée d'étrangers se battant pour sortir.

Il prit une profonde inspiration et sauta du toit. La réception eut beau être meilleure cette fois-ci, le choc lui envoya de vifs élancements dans les jambes et le dos. Il tenta de faire quelques pas et hurla de douleur. Il avait les jambes en feu.

Un bruit sourd résonna derrière lui. Un père avait sauté de la fenêtre. Alfie réalisa alors avec horreur qu'il avait oublié de ramasser son couteau. Hors de question qu'il retourne le chercher.

D'autant que, déjà, le père s'approchait du bord en titubant. Et puis il sauta. Au moment de toucher le sol, un horrible craquement se fit entendre. Le père s'effondra. Les os de sa jambe brisée saillaient sous son pantalon.

Ce spectacle rassura quelque peu Alfie. C'était pas une lavette, quand même. Il était pas si blessé que ça. Il boitilla jusqu'à la grille et balaya du regard l'allée qui longeait les jardins. Aucun signe de ce foutu Jester.

Il cracha.

Un nouvel étranger tomba de la fenêtre.

Les genoux au supplice, Alfie clopina dans l'allée, jurant dans sa barbe à chaque pas. Il regrettait de ne pas avoir son couteau. Oh ! bien sûr, il n'avait pas l'intention de se battre – tout ce qu'il voulait faire pour l'heure, c'était se sauver et trouver une autre cachette –, mais tenir le couteau au creux de sa main lui eût donné du baume au cœur.

Il quitta l'allée là où elle débouchait sur la rue principale. Personne à l'horizon. Il était seul, perdu dans les rues, sans la moindre idée de l'endroit où il était. Des bruits résonnaient derrière lui. Les prédateurs suivaient sa trace, sans doute à l'odeur. Il essaya de hâter l'allure. Mais ça faisait si mal. Des larmes coulaient sur ses joues. Il pleurait de colère et de peur, et s'apitoyait sur lui-même. D'abord Kate et Tom l'avaient abandonné. Et maintenant Jester. Il n'avait pas mérité ça.

Eh ben, il allait leur montrer qu'il était capable de survivre. Il était bien arrivé jusque-là, non ? D'ailleurs, au début de l'épidémie, il était resté seul dans les rues pendant quinze jours avant de se joindre à d'autres enfants. Les mêmes avec lesquels, au bout du compte, il avait atterri au palais.

Bref, s'il l'avait déjà fait, il pouvait le refaire.

Fais pas ton flippé…

Il s'essuya les yeux et sentit quelque chose de tiède sur son visage. Un terrible haut-le-cœur le fit vaciller. Une douleur aiguë lui vrilla la main.

Quoi maintenant ?

Il gémit. Ses doigts étaient sectionnés à la dernière jointure. Ça avait dû se passer quand il était pendu au rebord de la fenêtre. Quelque chose l'avait frappé. Et lui avait tranché net les doigts.

Il s'adossa à un mur, tenant sa main mutilée, et vomit.

Là, c'était grave. Très grave. Il avait perdu ses doigts. Il saignait. Il…

Pour autant, il fallait qu'il continue.

Il marcha dans la rue, en larmes. Trouver une cachette. Choisir une baraque. Se mettre à l'abri. S'occuper de sa blessure. Il fonça dans une rue adjacente, dépassa au petit trot des maisons noircies par la suie, essayant de ne pas penser à ses doigts amputés.

Oh, mon Dieu !

Il courut vers la première porte et donna un violent coup de pied. Le battant s'ouvrit sans résister.

T'vois qu'tu peux l'faire.

Il avança dans le noir. Une torche n'eût pas été de refus, mais Jester s'était barré avec la seule qu'ils avaient. Forcément, ils n'avaient pas prévu

d’arpenter les rues de nuit. À l’heure qu’il était, ils auraient dû être rentrés au palais depuis des lustres. Il se demanda ce qu’ils faisaient tous, en ce moment, à la maison. Ils préparaient le repas ou ils débarrassaient ? Impossible de dire quelle heure il pouvait être. Quelqu’un pensait-il à lui ?

Attendez qu’il rentre et qu’il raconte ce que Jester avait fait…

Il s’arrêta et s’immobilisa, pantelant. Son sang s’égouttait par terre. Son cœur et ses poumons s’activaient à un rythme anormalement élevé. La douleur était intenable.

Il détestait être seul. Il fit volte-face.

— Jester ?

Une silhouette apparut devant la porte. Trop gros pour un gamin. Puis une main le toucha. Une autre, et encore une autre. Quelque chose frottait contre ses cuisses. L’haleine aigre et l’odeur rance des étrangers s’insinuèrent dans ses narines. Il balança sa main valide. Mais c’était sans espoir. Il n’avait pas d’arme. Et il s’était jeté de lui-même dans la gueule du loup.

Il sentit un souffle fétide sur son visage. Il refoula un haut-le-cœur et vacilla, le cerveau liquéfié. Il y eut une ruée de mouvements : des dents dans son cou, des ongles qui lui écorchaient le visage. Il ressentait une terrible pression sur le crâne. Les crocs dans son cou l’étouffaient.

Oh Dieu !…

Il plut à dame Fortune qu’il perdît connaissance avant que les dents ne percent l’épiderme et qu’un sang pur et sain ne jaillisse de ses artères dilatées.

49

Jester n'avait pas prévu de sauter par la fenêtre. Vraiment pas. À aucun moment il n'avait envisagé de fausser compagnie à Alfie. Mais, quand il avait soulevé le battant et jeté un œil dehors, un plan avait aussitôt germé dans son esprit, telles des graines du désert qui, après une interminable attente, germent à la première averse. Une idée qui s'était imposée d'elle-même, tant elle avait paru claire, froide et incontournable.

Alfie retenait les étrangers à la porte, faisait diversion, ce qui lui laisserait le temps de prendre une bonne avance.

Il laissa choir les objets qu'il avait récoltés pour barricader la porte, enjamba calmement la fenêtre et, avant d'avoir lui-même compris ce qu'il faisait, détala dans l'allée.

Sûr qu'il valait mieux qu'un des deux survive plutôt qu'ils soient tués tous les deux. C'était un enfant. Et la rengaine ne disait-elle pas que les enfants sont l'avenir de l'homme ? Il *fallait* qu'ils vivent. Il fallait qu'ils battent les adultes, qu'ils gagnent. Quoi qu'il en coûte. Pour sortir de cet âge des ténèbres et marcher vers un avenir meilleur.

Mieux vaut un survivant que deux cadavres.

Après tout, il était de la responsabilité de chacun de faire attention à soi.

Et puis. Peut-être qu'Alfie s'en sortirait. C'était un dur. Et loin d'être idiot avec ça. Sans doute qu'il se sauverait, tout comme lui. Après tout, Jester n'était responsable de personne en dehors de lui-même. S'il fallait blâmer quelqu'un, c'était David, qui ne lui avait pas confié assez de troupes. Sans oublier Tom et Kate, qui avaient déjà fichu le camp. Z'étaient pas fautifs, eux ?

La faute à tout le monde, sauf à moi.

Et inutile d'implorer Dieu en pleurnichant. Car il était parfaitement clair qu'il n'y avait personne là-haut, aucun gentil vieillard qui aurait baissé les yeux sur la piétaille humaine en comptant les points sur son carnet. Que vous fassiez le bien ou le mal, cela ne changeait rien, n'est-ce pas ? On n'était pas dans un centre de tri où çui-là serait allé au paradis, çui-là en enfer… et çui-là à Disneyland.

Non. Un dieu n'aurait jamais laissé se produire une horreur pareille. Quitte à croire en quelque chose, autant que ce soit au diable. Bien plus réaliste. Assis là-haut, à faire connerie sur connerie et à se fendre la poire en regardant le bordel qu'il avait mis.

Jester arrêta de courir. Il avait les poumons en feu, ses jambes flageolaient, les prémices d'un point de côté se faisaient sentir.

Où était-il ?

Pas la moindre idée.

Faux, Jester. Tu sais où tu es.

En enfer.

Comme d'habitude.

Enfin… il s'était débarrassé des étrangers, c'était déjà ça. Avec un peu de chance, tous ceux qui se trouvaient dans les parages allaient être attirés par le bruit et le remue-ménage de l'appartement et il aurait les rues pour lui pendant un moment.

Mais y avait-il d'autres *enfants* dans le coin ?

Forcément. Sans quoi, ça n'aurait pas de sens. Pourquoi des étrangers resteraient-ils là où il n'y a rien à manger ? Enfants et étrangers étaient prisonniers du même cycle mortifère, les premiers constituant l'unique source de nourriture des seconds en même temps que leurs principaux prédateurs. Voilà pourquoi, à la fin, les étrangers perdraient. Car jamais les êtres humains n'auraient survécu si les moutons avaient contre-attaqué. Ou les vaches…

À l'arrêt, essayant péniblement de reprendre son souffle, Jester ne put s'empêcher de sourire à cette pensée.

Y a forcément des gamins quelque part dans le coin.

Mais où ?

Il entendit bouger dans les bâtiments qui bordaient un côté de la rue. Des gens qui se déplaçaient. Enfants ou adultes ? Fallait se méfier. Il soupira et avança d'un pas lourd. Deux cents mètres plus loin, il regarda derrière lui. Des étrangers. Un petit groupe d'entre eux était sorti et commençait à le suivre.

Il repartit sur sa lancée.

Il n'arrêtait pas de regarder derrière lui. Les étrangers avaient du mal à le suivre. Mais il devait prendre autant d'avance que possible avant de prendre le risque de s'arrêter quelque part pour la nuit. Il prit un virage en trombe et poussa un cri d'épouvante en s'emplafonnant un étranger qui passait en sens inverse en se dandinant. Ils tombèrent tous deux en arrière. Jester jura.

Il s'était jeté droit sur un groupe d'une dizaine d'adultes malades. Le choc lui avait arraché des mains la batte de Shadowman, dont il allait avoir besoin. Il se redressa avec peine, écarta une mère de son passage et réussit à saisir la batte juste au moment où un père tentait de s'accrocher à lui. Il lui envoya un grand coup. Le père s'effondra. Au même instant, une mère le heurta et la batte lui échappa encore des mains. Il frappa la mère, puis un père, se débattit comme un diable pour échapper à la mêlée.

Et il se remit à courir.

Il se trouvait sur une large avenue bordée d'énormes show-rooms et scindée par un terre-plein central clôturé. Tout en courant, il remarqua quelque chose. D'abord, il crut qu'il s'agissait d'un mirage, d'une hallucination. Son cerveau avait dû disjoncter. Il prenait ses rêves pour la réalité. Et puis il cligna des yeux et regarda de nouveau.

La lueur d'une flamme, dans un renfoncement. D'instinct, il se dirigea vers la lumière et franchit d'un bond la barrière du terre-plein central. Qui disait « chandelle » disait forcément « enfants ». Il n'y avait pas d'autre explication. À moins qu'il ne s'agisse d'un feu. Ça pouvait lui être utile dans l'hypothèse d'un affrontement avec les étrangers.

La lumière venait de l'intérieur d'un supermarché Morrisons dont toutes les portes et vitrines étaient barricadées. Derrière, brûlait la chandelle. La civilisation. Il tambourina contre les baies vitrées et supplia qu'on le laisse entrer.

Dans un premier temps, il n'obtint pas de réponse, jusqu'à ce qu'une voix lance depuis le toit :

— Fous le camp d'ici. On prend personne.

— Vous pouvez pas me faire ça, se lamenta Jester. Je suis pourchassé par des étrangers. Y en a des centaines. Des centaines d'adultes.

— C'est bien pour ça qu'on n'ouvre pas, cousin. Maintenant, dégage. On veut pas de toi ici.

— Vous pouvez pas me claquer la porte au nez comme ça !

— Ah ouais ?

— Laissez-moi entrer. Je vous en prie…

— Écoute, si y faut te buter pour que tu comprennes, on n'hésitera pas.

— Vous feriez pas ça…

Il n'avait pas dit cela qu'il sentit quelque chose lui piquer le crâne. Il passa la main dans ses cheveux. Quelque chose l'avait frappé, on sentait déjà la bosse qui enflait. Et puis une autre piqûre. À l'épaule, cette fois. Ils lui lançaient des projectiles depuis le toit. Des graviers et des bouts de bois. Il recula.

— Salopards ! cria-t-il.

Ils l'inondèrent d'injures.

Avant que ne leur prenne l'envie de lui balancer autre chose, il battit en retraite en se frottant la tête. Les étrangers étaient encore plus nombreux qu'auparavant. Il jeta rapidement un œil à gauche et à droite, en quête d'une échappatoire. S'il y avait une colonie d'enfants dans le quartier, il était probable qu'il y en ait d'autres. Éventuellement plus hospitalières.

Là ! Était-ce possible ? Oui ? Des lumières, provenant d'un autre supermarché, un peu plus loin dans la rue. Il reconnut immédiatement l'enseigne, et pour cause puisque c'était là que ses parents faisaient leurs courses avant le désastre : Waitrose.

Aux abois, il courut, renversant trois étrangers au passage. S'il trouvait de nouveau porte close, il était mort. En effet, l'avenue ne cessait de se remplir d'étrangers, qui convergeaient tous vers Waitrose.

Il accéléra encore l'allure. Ses pieds martelèrent le bitume jusqu'à ce qu'il se jette contre la vitre du magasin en s'égosillant à s'en faire péter les cordes vocales. Son cri de détresse se changea en hurlement de terreur quand une mère bondit sur lui en montrant les dents. Il lui répondit par un méchant coup de batte, puis cogna de nouveau contre la vitre.

Un rayon de lumière creva la nuit. Il leva les yeux. Quelqu'un l'éclairait depuis le toit, à l'aide d'une torche.

— Laissez-moi entrer !

Il entendit des voix, sans pour autant comprendre ce qu'elles disaient. Débordant de rage, il attrapa un père qui s'approchait d'un peu trop près et le jeta contre la vitrine, puis en sécha un autre en lui envoyant un violent coup de pied dans le ventre. Lançant des coups de coude à gauche et à droite, il s'écarta de la vitrine sans cesser d'appeler à l'aide. Libéré de la mêlée, il repartit de plus belle et esquiva un important groupe d'adultes qui tentaient de l'encercler. Le faisceau de la torche zigzagua sur la route, comme dans les films d'action.

Qu'est-ce qu'ils fichaient là-haut ? Ils allaient l'aider ou pas ?

— S'il vous plaît ! Aidez-moi ! vagit-il d'une voix de bébé.

Il rua pour s'arracher à l'emprise d'un père particulièrement têtu, puis retourna vers le magasin, sans pour autant l'atteindre. Car les étrangers devenaient fous furieux. Une moitié d'entre eux l'attaquait tandis que l'autre essayait de forcer les barricades du supermarché. Le père était à nouveau sur lui. Jester le repoussa de toutes ses forces contre une poignée de ses congénères qui heurtèrent lourdement la vitre. Hurlant, criant, tapant des pieds et des poings, Jester se fraya un chemin hors de la cohue et se remit à courir en tous sens pour éviter de se faire alpaguer par la foule grouillante d'adultes. Il était exténué. Courir jusqu'au supermarché et appeler à l'aide avaient eu raison de ses dernières forces. Dorénavant, il puisait dans ses réserves, mû par l'énergie du désespoir. Bon sang, les enfants n'allaient quand même pas le regarder se faire massacrer sans lever le petit doigt !

Et puis, les visages des étrangers qui l'entouraient s'éclairèrent de rouge et d'orange, comme ceux des spectateurs d'un feu d'artifice. Une torche enflammée volait dans les airs, étincelante sur le fond de nuages. Une gerbe d'étincelles explosa à l'instant où elle toucha le sol, dispersant les étrangers. Un cri de guerre aux accents enfantins retentit.

Jester plaqua sa main sur sa bouche pour s'empêcher de pleurer.

On venait à son secours.

Finalement, peut-être qu'il existait un dieu.

50

Shadowman se trouvait dans une sorte de tunnel qui se perdait dans les ténèbres d'un côté et s'ouvrait sur une sorte de grand espace clos de l'autre. Les quatre étrangers du chantier ne l'avaient pas tué. Ils l'avaient transporté ici et jeté au fond de cette galerie. Mais où ? Impossible à dire. Non seulement il faisait trop sombre pour y voir quoi que ce soit, mais, en plus, il s'était évanoui avant d'arriver. Ayant repris connaissance, il s'était adossé à un mur et avait cherché à comprendre où il se trouvait. Il n'était pas seul dans ce goulet. D'autres enfants étaient là aussi. Tous morts, à l'exception d'une fille dont seuls quelques rares geignements et frémissements indiquaient qu'elle suivrait bientôt le même chemin. Shadowman lui avait parlé. Elle n'avait pas répondu.

Derrière eux, côté tunnel, on entendait les mouvements de plusieurs adultes qui allaient et venaient dans le noir. Ceux qui l'avaient conduit ici le surveillaient de près, sans qu'il ne lui soit possible de dire si c'était pour l'empêcher de fuir ou pour interdire aux autres adultes de s'en prendre à lui. Quant à la raison pour laquelle ils le maintenaient en vie, mystère. Un mystère qu'il n'était d'ailleurs pas pressé d'élucider. De fait, il faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas y penser. Pour l'instant, il était en vie. C'est ce qui comptait. Et il se sentait de mieux en mieux. Ses idées s'éclaircissaient.

Les vertiges et les nausées n'étaient plus qu'un mauvais souvenir. Ne subsistait qu'une horrible fatigue, qu'il aurait sans doute éprouvée même sans coup sur la tête. Après tout, on était au beau milieu de la nuit. Quelle heure était-il ? Aucune idée. Sa montre était dans son sac, qui lui-même avait disparu.

En silence les quatre étrangers faisaient les cent pas dans le noir. Ils attendaient quelque chose. Il les avait affublés de surnoms, ce qui, d'une certaine manière, les rendait moins effrayants. Celui avec l'oreillette, il l'avait appelé Bluetooth, celui avec le maillot de foot, Man U, le père à moitié nu à qui il manquait un bras, Bandit manchot. Ne restait que le quatrième à baptiser. Problème, c'était un père ordinaire, si tant est que cet adjectif puisse s'appliquer à quelqu'un dont la peau boursouflée pelait atrocement et dont les cheveux tombaient par poignées entières. Simplement, à côté des autres, il n'avait aucun signe distinctif.

Le truc avec les étrangers, les adultes, les mères et les pères – appelez-les comme vous voulez –, c'est qu'au bout d'un moment, ils finissaient par se ressembler. Des pestiférés.

Ces quatre-là étaient particulièrement patients. Ils restaient accroupis contre le mur du fond, se levant de temps en temps pour aller jeter un œil au bout du tunnel. Et dès qu'un autre étranger approchait, ils se levaient tous d'un bond et chassaient l'intrus. Ils protégeaient leur territoire, leurs trophées.

En dehors de ces brusques déchaînements de violence, ils étaient calmes. L'attente ne semblait pas les déranger.

Shadowman aussi était heureux de ce répit, car à chaque minute qui passait, il retrouvait davantage de forces. Quand l'heure de la lutte, et, avec un peu de chance, celle de la fuite, sonnerait, il serait en pleine possession de ses moyens.

Un grondement hargneux résonna à l'entrée du tunnel. Il tourna la tête, ses pupilles luttant pour distinguer autre chose que les vagues contours d'un père dont la silhouette se détachait à peine de la grisaille du dehors. Il était trapu, avec une tête imposante, et portait un baggy. Il fit un bruit, comme s'il se raclait la gorge, et les quatre étrangers parurent comprendre ce qu'il voulait. Deux d'entre eux, Bluetooth et Bandit manchot, attrapèrent une des dépouilles d'enfants par les chevilles et la traînèrent dehors. Man U et Monsieur tout le monde en firent autant avec la fille encore vivante. Elle gémit et pleurnicha, mais ne résista point. Puis Bluetooth et Bandit manchot

revinrent et l'attrapèrent, lui. Il décida de ne pas se débattre non plus. Avant de pouvoir envisager une évasion, il fallait qu'il en sache davantage, entre autres où il était et ce qui se tramait là.

Débouchant du tunnel, il ne mit pas longtemps à avoir une des réponses. Mais celle-ci était tellement inattendue qu'il dut cligner plusieurs fois des yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Un stade de foot. Au-dessus de sa tête, un vaste carré de ciel et tout autour des gradins. Il essaya de deviner de quel stade il pouvait s'agir. Vu qu'il avait été enlevé au nord de Londres, il n'y avait qu'une alternative : les Spurs ou Arsenal. Toutefois, la taille et la modernité des installations plaidaient plutôt pour la deuxième hypothèse, tout comme la localisation, pas loin de King's Cross.

Le père qu'il avait entrevu dans la bouche du tunnel se tenait au centre du terrain, envahi d'herbe haute. Les quatre étrangers semblaient à sa botte. Maintenant que Shadowman pouvait le détailler davantage, il constata qu'il avait une tête énorme, gonflée à faire peur, entièrement chauve. Il portait une paire de lunettes sans verres à monture métallique, ainsi qu'un maillot d'athlétisme à l'effigie de la croix de saint Georges. Deux corps sans vie gisaient à ses pieds, à moitié enfouis dans les herbes folles, plus la fille à l'agonie qui essayait avec peine de se redresser. Bluetooth s'approcha et l'assomma, après quoi, il se mit en faction à côté de l'hydrocéphale et attendit patiemment, comme s'il attendait des ordres.

Jamais Shadowman n'avait vu un tel degré d'organisation chez des adultes. L'idée qu'ils puissent avoir un chef et agir ensemble était en elle-même un choc. La plupart des adultes ayant été éradiqués des abords de Buckingham Palace, Shadowman n'avait pas eu l'opportunité d'étudier leur comportement de près. Mais, de toute évidence, ceux qui avaient survécu à l'année écoulée depuis l'apparition de l'épidémie étaient en train de changer et de s'organiser. À moins que la sélection naturelle n'ait voulu que seuls les mieux adaptés aient survécu jusque-là. Quoi qu'il en soit, s'ils commençaient à s'unir de la sorte, ils allaient devenir vraiment dangereux. En son for intérieur, l'effarement et la terreur le disputaient à la fascination.

Bientôt, il s'aperçut que d'autres étrangers étaient installés dans les gradins, comme pour assister à un spectacle… un combat de gladiateurs… un sacrifice humain.

Combien y sont ?

Soudain, Shadowman prit conscience que, durant quelques minutes, il s'était extrait de la réalité et qu'il avait regardé tout ça de haut, comme quelque chose d'extérieur. Il dut prendre sur lui pour redescendre sur terre et affronter le fait que, s'il ne réagissait pas, c'était sa propre mort qu'il allait observer.

Ça aurait fait une sacrée scène de cinéma. Le gros père à la tête enflée comme un ballon de baudruche, avec ses lunettes et ses sous-fifres galeux, devant une foule de zombis. Il ne manquait plus que les torches pour qu'on soit en plein dans le cliché de la cérémonie païenne cher à Hollywood.

Comme un fait exprès, une flamme jaillit dans les gradins. Ça semblait venir d'une des loges VIP, là où, en d'autres temps, les hôtes de marque pouvaient suivre le match tout en se tapant la cloche. Le feu se propagea rapidement, éclairant la moitié du stade. Effaré, Shadowman comprit bientôt qu'il s'agissait d'un père, dévoré par les flammes, qui avait jailli d'une loge avant de s'effondrer dans les travées. Les étrangers qui se trouvaient sur la pelouse étaient hypnotisés par la scène. Comme un seul homme, ils se tournèrent et posèrent leur œil torve sur la colonne de fumée qui s'élevait dans le ciel. L'incendie atteignait les loges voisines.

Ceux qui se trouvaient à proximité des flammes étaient pris de panique. Ils se levaient en hâte et couraient dans tous les sens. Les cinq qui entouraient Shadowman suivaient la scène sans réaction. Néanmoins, on sentait la peur s'installer.

On attaquait leur repère. Pendant un moment, ils en oublièrent leur prisonnier, les bras ballants, confus et en colère.

Enfin l'ouverture, pensa Shadowman.

Ses jambes n'allaient-elles pas le trahir de nouveau au moment de courir ? Son cerveau, disjoncter ? Tout son corps, s'effondrer sur le sol telle une marionnette dont on aurait coupé les fils ?

Il fallait qu'il tente le coup. Il n'aurait pas de meilleure occasion que celle-là. Et à chaque minute qui passait, il prenait le risque que les étrangers se rappellent à son bon souvenir et qu'ils poursuivent ce qu'ils avaient commencé.

Mon bon Shadowman, c'est maintenant ou jamais.

C'est quoi déjà, le slogan de Nike ? Just do it…

Il inspira deux grandes bouffées d'air, emplit ses poumons à bloc, et se rua en avant. Il chancela sur quelques pas, mais ses jambes tinrent bon.

Maintenant, cours !

Il prit la tangente et se dirigea vers la première tribune. Il n'allait certainement pas retourner dans le tunnel des joueurs – non seulement, il y faisait noir, mais, en plus, il ne savait absolument pas où il conduisait –, alors que, dans les tribunes, il y aurait forcément des issues. Hélas, cela signifiait aussi se jeter bille en tête sur les adultes qui erraient dans les travées. Ne restait qu'à espérer qu'ils soient trop chamboulés pour réagir.

Dieu soit loué, ni ses jambes ni son esprit ne semblaient disposés à flancher. Il enjamba un panneau publicitaire et se précipita dans les travées de sièges, porté par un puissant regain d'énergie.

À la revoyure, les baltringues… L'homme de l'ombre vous salue bien !

51

— Vous pouvez pas partir comme ça !

— Non seulement on peut, mais on va, répondit BouleChien, qui se tenait debout au pied du diplodocus du grand hall, Courtney à son côté.

Leurs paquetages faits, ils n'attendaient plus que Félix et Marco pour se mettre en route quand Justin avait surgi d'une des galeries. Les voyant sur le départ, il avait aussitôt protesté.

— Donne-nous une seule raison de rester, lança BouleChien.

— T'as promis de raconter ton histoire à Chris Marker, pour les *Chroniques de la survie*.

— Vraiment ? C'est bizarre, parce que, moi, je me souviens d'aucune promesse.

Justin grogna et se gratta le crâne, en se balançant d'un pied sur l'autre.

— Ouais, bon, d'accord, admit-il. Peut-être que t'as pas promis. Mais je t'ai demandé et je croyais que t'étais d'accord.

— J'ai jamais dit que j'étais d'accord.

— C'est important pour nous, plaida Justin.

— Faut qu'on rentre, répondit BouleChien sur le ton de l'excuse. On a fait ce qu'on avait à faire. On vous a retrouvés. Maintenant, faut qu'on

retourne à la Tour et qu'on les mette au courant. C'est eux qui ont besoin d'écouter ce qu'on a à raconter.

— Oui, je comprends, fit Justin. Mais enfin… On t'a montré tout ce qu'on faisait ici et… la moindre des choses, c'est de nous raconter comment toi, tu as survécu. Ça nous serait vraiment utile.

— Comment ça ?

— C'est un témoignage inestimable.

— *C'est un témoignage inestimable*, répéta BouleChien en imitant la voix nasillarde de Justin.

Celui-ci s'empourpra. Sous l'effet de la colère, sa voix monta.

— Vas-y, fous-toi de ma gueule, coupa-t-il. Mais, nous, on trouve que c'est important.

— Bon, à ton avis, y en a pour combien de temps ?

— Tout ce que tu as à faire, c'est nous raconter ton histoire en partant du plus loin que tu te souviennes de l'époque où l'épidémie s'est déclarée jusqu'à ton arrivée ici.

— OK, cousin, je repose la question : combien de temps ça prendra ?

— J'sais pas, moi… Faut qu'ils notent tout… Disons quelques heures.

— Quelques heures ? s'exclama BouleChien, stupéfait. Désolé, faut qu'on parte tôt. Ça va pas le faire.

— Repoussez votre départ à demain, supplia Justin. Quelle différence ça fait, une journée ? Alors que pour nous ça signifie beaucoup… pour moi en particulier. Et puis, je vous donnerai des trucs pour le voyage. De la nourriture, de l'eau. Si seulement tu consens à faire cette petite chose pour moi.

— J'sais pas…

— Il a raison, Boule, intercéda Courtney. Un jour de plus ou de moins, ça change pas grand-chose…

— Je croyais que c'était toi qui voulais partir !

— Écoutez-moi, reprit Justin. Si vous acceptez de rester et de nous raconter ce qui vous est arrivé, vous aurez une escorte. Je demande à Robbie de choisir ses meilleurs guerriers pour vous accompagner, au moins sur une partie du trajet.

— À une condition, dit BouleChien.

— Laquelle ?

— Que Jackson fasse partie de l'escouade. Cette fille est vraiment un roc.

— OK !

— Bon, très bien, soupira BouleChien en reposant son sac. C'est entendu. On reste jusqu'à demain et on parle à Chris.

— Merci, dit Justin, solennel.

Et il lui serra la main.

52

L’écureuil courait dans l’herbe. Dans le prolongement de son corps, sa queue dessinait une suite de S bondissant sur le sol. Tout à coup, il s’arrêta et s’assit sur ses pattes arrière, tout tremblant. La voie était bloquée. Il fit demi-tour et fila à contresens. Encore une fois, il se heurta à un mur. Affolé, il se carapata en diagonale, sur des distances de plus en plus courtes à mesure que le piège se refermait sur lui.

Les bodybuildés n’allaient certainement pas le laisser atteindre un arbre. Voilà une demi-heure qu’ils le pourchassaient, déterminés à l’attraper.

Petit à petit, ils s’accoutumaient au soleil et supportaient mieux les sorties en extérieur. Le matin même, gonflés à bloc, rendus fous par la faim, ils s’étaient aventurés dans le parc où ils avaient arraché des écorces d’arbres ou déterré des plantes pour essayer d’en manger les racines, avant de repérer un écureuil perché dans un arbre. L’assaillant de toutes parts, ils avaient effarouché l’animal jusqu’à ce qu’il dégringole de son arbre pour se sauver.

À présent, il était pris au piège.

La mère s’avança, son couteau à la main. À elle la mise à mort. Tout ce qu’elle avait à faire, c’était attraper l’animal et lui trancher la gorge. L’écureuil bondissait en tous sens, pépiait, glapissait. Elle plongea. Raté !

Un autre crevard se précipita et déclencha un nouveau bond de l'animal qui, celui-là, s'arrêta net au moment où un troisième le faucha en plein vol d'un coup de pied. Enfin la mère l'attrapa. Un large sourire aux lèvres, elle le souleva à bout de bras, sous les yeux des autres. Elle était fière d'eux. Ils apprenaient à s'entendre, à former une équipe.

L'animal se débattait dans sa main, poussait des cris aigus, griffait et mordait. Approchant la lame du cou grêle, elle l'entailla avec force et lui trancha la tête. Du sang écarlate bouillonna hors de la gorge sectionnée, qu'elle porta aussitôt à sa bouche pour s'en repaître, se délectant de la douce chaleur qui se répandait sur ses lèvres et sur sa langue.

Un père ramassa la tête et la fit sauter dans sa bouche, la croquant avec la même gourmandise que s'il s'était agi d'un bonbon.

Assise dans l'herbe, la mère écartela le petit corps, puis l'éviscéra avec la pointe de son couteau.

C'était si bon qu'elle en souriait de bonheur. Le couteau l'aidait à garder les idées claires. La sensation familière de l'outil au creux de sa main faisait remonter de vieux souvenirs. Elle s'aguerrissait, retrouvait sa lucidité, ce qui augmentait d'autant ses performances de chasseuse.

Après avoir englouti les viscères tiédasses, elle lança la dépouille de l'écureuil au reste de la bande et se leva.

Elle brandit le couteau, sentant la puissance de l'arme se distiller dans tout son corps. Les yeux rivés à la lame, elle raffermit sa prise, serra ses doigts déchiquetés sur le manche. Subjuguée par les reflets du soleil sur la lame, elle les orienta vers ses yeux, montrant ainsi aux autres qu'elle n'avait pas peur et qu'elle avait la ferme volonté de résister.

Un outil. Précisément ce qui avait offert à l'humanité son pouvoir de domination sur toutes les autres espèces vivantes. Le simple fait de porter ce couteau avait ranimé une partie de sa raison, décuplé son intelligence, l'imposant *de facto* comme chef de meute. Et le puissant courant électrique qu'elle sentait irradier de la garde de l'arme, dure et froide, continuait de faire remonter les souvenirs. Les souvenirs de tout ce qu'elle avait perdu. Une fenêtre ouverte sur le petit monde parfait dans lequel elle avait vécu avant que le mal insidieux ne commence à la ronger… jusqu'au plus profond de sa chair. Oui, il avait pris racine. Exactement comme ce couteau, d'où partait une arborescence de tendons entremêlés aux ramifications des veines et des artères, qui dessinaient des lignes noires sur sa peau. Une image, peut-être ? Celle de la maladie.

Elle esquissa un sourire.

Alors… ?

Si c'était pas un trait d'esprit, ça ? Le couteau était la clé. Le reste de la bande ? Ils étaient trop demeurés pour saisir ce genre de choses ; z'étaient bons qu'à suivre. Comme des animaux en meute.

Bientôt, ils retourneraient dans leur nouveau repaire, dans les galeries du métro. Car leurs capacités de résistance à la lumière étaient encore limitées. Ils avaient besoin de repos. Partiellement rassasiés par cet en-cas, ils se retireraient, boiraient l'eau qui jaillissait du sol et, le lendemain, seraient assez forts pour assaillir n'importe quel gamin qui passerait à leur portée. Elle lui tomberait dessus et l'étriperait exactement comme elle avait étripé le truc qui ressemblait à un rat.

Elle gloussa. Des filets de bave sanguinolents moussaient entre ses dents.

Le jour suivant, ils mangeraient à leur faim.

Ils avaient bien déniché des enfants cette nuit-là, planqués dans une maison. Mais, voulant les débusquer en se servant du feu, ils s'étaient pris à leur propre piège et tous avaient brûlé. Elle bava de plus belle en se remémorant l'odeur de viande grillée montant du brasier. Une flaque de salive se formait à ses pieds.

Les enfants étaient à la cuisine, ils préparaient à manger.

Quand ils avaient enfin pu parvenir jusqu'à eux, il ne restait plus que quelques os calcinés. Aussi avait-elle emmené la bande chasser au grand jour. C'est à elle que revenait ce genre de décisions. Après tout, c'était leur mère.

Leur mère… Vraiment ? Mais où diable était-elle allée chercher un truc pareil ? Et puis, la mère des enfants qui préparaient à manger dans la cuisine ou celle de la meute ? Ou alors des deux ?

Mère. Définitivement mère.

Avant que les vers ne la rongent, elle avait eu de vrais enfants. Des bébés à elle. De délicieux bébés. Non, pas délicieux. Ça, c'était venu après…

Elle montra les dents, secoua la tête, essaya de rassembler ses pensées. Tout s'emmêlait. Les racines du mal dans son corps, les nervures du couteau dans son poing, les lignes noires sur sa peau, qui s'emmêlaient…

Concentre-toi.

Où étaient ses bébés à présent ? Où les avait-elle laissés ? Elle ignorait ce qui avait pu leur arriver. Ricochant sur la lame, le reflet s'enfonça au plus profond de son crâne. Elle grogna. Puis comme on ouvre la bonde d'un

évier, son esprit se vida. Durant un instant, plus aucune pensée ne vint la troubler. Aucun souvenir qui refasse surface. Aucune image sinon l'incompréhensible gribouillis noir sur son poignet. Ensuite, la lame tourna. La lumière s'éteignit. Et son cerveau revint à la vie. Les idées se bousculaient. Ce n'était pas l'image du mal qu'elle regardait, encore moins les racines du couteau. Non, les lignes sur son poignet, c'était un tatouage. Un nœud tribal celtique. Son homme avait exactement le même…

Et lui ? Qu'était-il devenu ? Elle gardait l'image d'un corps couvert de furoncles. L'odeur de putréfaction. Un homme qui hurlait à l'instant où sa figure s'ouvrait en deux par le milieu. Elle écarta ce souvenir, en chercha un plus gai. Un lit d'hôpital. Un bébé dans un berceau. Une maison. Un parquet ciré, couleur de miel. Une télévision. Un tapis roulant dans une salle de gym.

Dans ce flot d'images, une se détachait du lot : la salle de gym avec toutes ses machines. Qui marchaient toutes ensemble, tels les organes d'une machinerie plus grande encore. Et elle se trouvait là à courir tout en regardant la télé. Courir, courir, et courir encore. Des images télévisées qui montraient des médecins en blouse blanche, qui parlaient à la caméra, dans un hôpital. Pas le même que celui où elle avait eu son bébé. Ça, c'était un autre souvenir. Elle grogna de nouveau. Elle avait beau faire, les images pénibles étaient plus fortes que les souvenirs heureux. La maladie. La mort. L'épidémie qui se répand. Des ambulances. Des centres hospitaliers submergés de patients. Des hommes en blouse blanche qui parlent…

Voilà bien tout ce qu'ils faisaient. Parler. Ils n'avaient pas trouvé de remède. Pas eu le temps…

La lumière déchira de nouveau sa rétine. Ses souvenirs s'évaporèrent aussi brutalement que si quelqu'un avait cliqué sur « supprimer ». Mémoire vide. Une fois encore, elle fut aspirée par l'entrelacs sur son poignet.

Elle essaya de frotter pour l'enlever et réalisa qu'elle portait quelque chose dans son autre main.

Un couteau.

Oui.

C'était à ça qu'il fallait se raccrocher. Ne jamais s'en défaire. C'était le pouvoir. Le pouvoir sur ses enfants, le pouvoir sur sa bande. Elle huma l'air, regarda le soleil scintiller sur la lame. Elle avait eu une idée. C'était quoi, déjà ? Pourquoi ne parvenait-elle pas à fixer son esprit sur un seul objet ? Elle prit une profonde inspiration. Elle avait les poumons en feu. Le

mal rongeait, là aussi. Ça la démangeait partout. Ses yeux lui donnaient l'impression d'être à vif. Son cerveau était trop gros pour sa tête. La pression lui donnait la migraine en permanence. Une seule chose était capable de la faire refluer, de débarrasser son esprit du brouillard qui le nimbait, de lui apporter le calme.

Et cette chose, c'était le sang qui courait dans les veines des enfants, la chair qui entourait leurs petits os lisses, la vie qu'ils portaient en eux. Quel dommage que ceux qui étaient dans la maison aient été dévorés par les flammes ! Une vraie calamité. Sans ça, jamais ils ne seraient sortis de jour.

Eh bien, dorénavant, elle marcherait en pleine lumière. Elle avait trop longtemps vécu dans la peur. Au fond, s'ils n'avaient pas été inquiétés par les chasseurs et forcés de quitter leur ancien repaire, peut-être qu'ils ne s'en seraient pas rendu compte.

Certes, ça faisait mal. Ça sonnait. Mais s'ils étaient prudents, ils pouvaient survivre.

Ce ne serait pas facile.

Cela se ferait lentement.

D'abord une heure par jour, pour apprivoiser la douleur.

En fait, c'était comme aller à la gym.

Il était temps de retourner dans l'obscurité. Elle siffla l'ordre du retrait et, sous son commandement, la bande quitta le parc. Tandis qu'ils marchaient dans la rue, courbés par les rayons du soleil, elle vit quelque chose briller, susceptible de lui être utile. Elle s'approcha d'une boutique.

Alignées derrière la vitrine fracturée, des lunettes. Et là, présentée sur une tête de mannequin, une paire de lunettes de soleil. Elle éclata de rire.

Malin !

Utiliser les outils.

C'est comme ça que ça marchait. C'était ça qui la rendrait forte. La mère de la bande. Pour les autres, c'était sans espoir. Ils ne se souvenaient plus d'avoir un jour utilisé des outils, conduit une voiture, travaillé dans un bureau… Ils ne soupçonnaient plus que leurs mains aient pu servir à autre chose qu'à s'empiffrer.

Ne tenant aucun compte des bouts de verre qui lui entaillaient le bras, elle s'empara des lunettes fumées.

— T'es viré, grogna-t-elle en les chaussant.

Les premiers mots qu'elle s'entendait prononcer depuis bien longtemps.

Elle s'esclaffa.

De reine de la nuit, voilà qu'elle devenait également reine du jour. Le lendemain, elle capturerait des enfants. C'était certain.

— T'es viré, brailla-t-elle de nouveau en regardant le soleil. Viré, viré, viré, viré, viré, viré, viré, viré, viré…

53

Tapi sur le ventre, au pied d'une grande baie vitrée, Shadowman surveillait les abords du bâtiment. Le reste du carreau était pratiquement opaque tant la couche de poussière et de crasse qui le recouvrait était épaisse. Il avait nettoyé un minuscule carré, juste assez large pour lui permettre d'observer l'extérieur sans être vu.

Il se trouvait dans un appartement, au quatrième étage d'un immeuble situé en face du stade d'Arsenal, en proie aux flammes. Ça avait été un gymkhana pas possible pour se sortir du guêpier. Il avait fallu slalomer, esquiver et jouer des poings pour échapper à la horde de balourds galeux qui avaient élu domicile dans l'enceinte du stade. La bande des quatre l'avait pourchassé, mais il les avaient rapidement semés. Ils avaient beau être plus malins et moins atteints que la plupart de leurs congénères, ils restaient maladroits et, surtout, incapables de coordonner leurs mouvements. Le plus difficile, ça avait été de trouver la sortie. Quand enfin il avait pu dévaler un escalier menant au rez-de-chaussée, il s'était cru sauvé. Pourtant, il avait dû encore tourner un bon moment avant de tomber sur une porte ouverte. Les entrailles du stade étaient jonchées de déchets, de déjections diverses et variées, d'étrangers agonisants, de corps en

décomposition et d'immondices indéfinissables. D'ailleurs, c'était probablement cela qui brûlait à présent.

Une fois dehors, il avait vite compris qu'il n'était pas en état d'aller bien loin. Non seulement les effets de sa commotion cérébrale n'avaient pas totalement disparu, mais, en plus, s'il restait trop longtemps dehors, en pleine nuit, dans ces rues qu'il ne connaissait pas, il avait toutes les chances de tomber sur une meute d'adultes.

Aussi, dès qu'il fut certain de les avoir tous semés, il choisit le premier endroit qui lui parut sûr : une usine transformée en appartements modernes. Il s'y cacha. Partant du bon vieux dicton : « Plus on est de fous, plus on rit, » il avait bon espoir que tous les étrangers du coin soient rassemblés avec les autres, au stade. Pourtant, il s'était montré prudent quand il s'était faufilé à l'intérieur. En temps normal, c'était vraiment le genre d'endroit où ils auraient pu faire leur nid. Au fond d'une poche, il lui restait une boîte d'allumettes. À peine entré, il était descendu au sous-sol et en avait craqué quelques-unes pour inspecter les lieux. Après quoi, il avait fait de même dans les étages. Les portes fermées à clé, il les avait ignorées. Les étrangers ne savaient pas fermer à clé. Un loft, qui avait dû être top classe en son temps, occupait tout le dernier étage. Il y avait du parquet au sol et des toiles d'art abstrait accrochées aux murs en briques apparentes. La porte était grande ouverte. L'appartement, saccagé. Quand l'épidémie s'était déclarée, que la moitié des effectifs de la police s'étaient fait porter pâles, que la justice, comme l'administration, avaient commencé à baisser pavillon, des hordes de pillards avaient envahi les rues. Pourtant, eux-mêmes bientôt victimes du mal, leur frénésie n'avait pas duré. Au bout de quelques semaines, tout était fini.

Ce loft n'avait pas échappé aux rapaces. L'intégralité de ce qui possédait de la valeur ou une quelconque utilité avait été emportée. Le sol était jonché de verre brisé, les meubles cassés et éventrés. À sa grande satisfaction, aucune trace ne laissait penser que des étrangers avaient pu venir là récemment. L'immeuble, comme l'appartement, était désert. Il n'en demandait pas plus.

Pour commencer, il avait coincé la porte d'entrée avec un meuble. Ensuite, il avait rangé un peu et déniché de vieux draps, au fond d'une commode, qui, ajoutés aux coussins du sofa, lui avaient permis de se fabriquer une vague couche, près de la fenêtre, et de s'étendre. Dans son esprit, plus il restait proche des étrangers, plus il en apprenait sur leurs

déplacements, leurs comportements et leur mode de vie, et plus il prenait l'avantage sur eux – à condition, bien sûr, de ne pas être découvert. À ce propos, avec l'épaisse fumée qui flottait dans l'air en diffusant l'âpre puanteur des ordures en flammes, il ne risquait pas d'être flairé. Ensuite, une fois qu'il en saurait assez et qu'il se sentirait requinqué, il retournerait à la civilisation. En espérant que cela se fasse rapidement. En attendant, il fallait surtout éviter d'agir dans la précipitation. Il était harassé. À son front, là où Jester l'avait cogné, une grosse bosse ronde, dure et luisante. Le sang cognait bruyamment à ses tempes.

Il avait somnolé une bonne partie de la nuit. Durant ses rares moments d'éveil, il jetait un œil dans la petite trouée pour surveiller la progression des flammes qui embrasaient à présent le ciel tout entier, illuminant les rues tel un projecteur. Par chance, le stade se trouvait suffisamment à l'écart pour que le feu ne se propage pas aux immeubles voisins. Finalement, Shadowman trouvait le spectacle plus rassurant qu'inquiétant. De temps à autre, des étrangers erraient dans la rue. De dépit, certains se bagarraient.

Au matin, le calme était revenu. Allongé dans le rectangle de lumière doré qui se dessinait sur le parquet, il se réchauffait peu à peu, luttant pour reprendre possession de son corps ankylosé par la nuit et perclus de douleurs. Sa nuque, en particulier, lui donnait l'impression d'être bloquée. Il pria pour que le coup de Jester ne lui ait pas causé une blessure irrémédiable.

Jester. La simple évocation de son nom décuplait sa migraine. Comment avait-il pu l'abandonner comme ça ? Au milieu d'une horde d'étrangers ?

Il avait toujours su que Jester était égoïste et sans-cœur – après tout, c'était aussi grâce à cela qu'il avait survécu si longtemps –, mais jamais il n'aurait cru qu'il puisse le lâcher ainsi. Si jamais il le revoyait… (Combien y avaient de chances que ça arrive ? Tout dépendait de lui. Car pour ce qui était de Jester, nul doute qu'il s'en était tiré.) S'il le revoyait, il pourrait lui planter son couteau dans le ventre.

Sauf que son couteau, il l'avait perdu. Tout comme son précieux sac. Il était démuni, sans défense. D'ailleurs, quand il sortirait, une de ses priorités serait de se trouver une nouvelle arme.

Il toussa, la gorge au supplice. Il avait très soif. Sa précieuse gourde était toujours accrochée à sa ceinture, mais ne durerait pas longtemps. Il devrait rapidement se préoccuper de trouver de l'eau. Si nécessaire, il pouvait

facilement se passer de manger pendant quelques jours, en revanche, pas de boire. Sans eau, en moins de vingt-quatre heures, il serait au plus mal.

En somme, le message était clair.

Il ne pouvait pas rester allongé là plus longtemps.

Il se rapprocha de la fenêtre. Apparemment, il n'y avait personne dehors, mais il valait mieux se montrer prudent et ne pas relâcher l'attention.

Après quelques étirements des bras et des jambes, il tenta de remuer la tête. La douleur lui arracha un grognement plaintif. Il se massa les tempes. Puis, se félicitant de l'avoir rangé dans sa poche plutôt que dans son sac la dernière fois qu'il s'en était servi, il sortit son plan de Londres et y chercha le stade d'Arsenal.

Voilà. C'était là. Juste à côté d'Holloway Road. Quand il se sentirait à nouveau d'attaque, en deux ou trois heures de marche, il serait de retour au palais. À condition de ne pas faire de mauvaises rencontres, cela va sans dire.

Mauvaises rencontres.

Car qui sait ce qui l'attendrait dehors, quand il aurait quitté la planque ?

Pour l'heure, le nuage de fumée s'insinuait jusque dans l'appartement. Il toussa à nouveau. Avant toute chose, il lui fallait trouver de l'eau.

Il avait suffisamment exploré la ville pour savoir que le toit d'un immeuble comme celui-ci comportait des citernes de récupération des eaux pluviales. Soit une appréciable source d'eau potable… si tant est qu'elle ne soit pas croupie. Il se mit en quête d'un accès au toit et finit par trouver une trappe dans le plafond de la cage d'escalier. Il grimpa sur une chaise et l'ouvrit. Une échelle glissa à sa portée. Il la déplia, grimpa, et s'assit quelques instants pour reprendre son souffle. Le moindre effort l'épuisait. Il alluma la torche improvisée qu'il avait bricolée à partir d'un pied de chaise et de lanières de drap. Il se trouvait dans un réduit, au milieu d'un toit immense, où il ne tarda pas à repérer deux grosses cuves en plastique, protégées par des couvercles. Il en retira un et avança sa torche. Plein aux trois quarts. Et aucune odeur. L'eau semblait saine : aucun animal n'était venu s'y noyer ou y faire ses besoins. Il but ce qui restait dans sa gourde et la remplit. Idéalement, il aurait fallu la faire bouillir, mais ses intestins s'étaient depuis longtemps habitués à boire et à manger toutes sortes de choses qui l'auraient rendu malade avant le désastre.

C'est donc le cœur léger qu'il s'en retourna vers la fenêtre de toit, et c'est là qu'il les vit.

Trois coffres en bois cachés derrière des conduits de cheminée. Il s'empressa de les ouvrir et découvrit qu'ils contenaient le nécessaire de survie de quelqu'un qui avait jugé bon de cacher son matos ici.

Des boîtes de conserve et des paquets de bouffe déshydratée dans la première boîte. Des jumelles, un assortiment d'outils et une trousse médicale d'urgence – tablettes de purification d'eau incluses – dans une autre. Et, juste à côté, un gros fourre-tout rempli d'armes. Trois dagues, une machette, deux battes de base-ball, ainsi qu'une arbalète accompagnée d'une vingtaine de carreaux à pointe en acier.

En larmes, il poussa un cri de joie, leva les mains en l'air, hurla : « *yes*, *yes*, *yes*, *yes*, *yes*… » jusqu'à la transe.

C'était miraculeux.

Aux chiottes Jester.

Aux chiottes ce baltringue. Shadowman était de retour.

Il fallait qu'il se pince pour le croire. C'était comme si un dieu au sens de l'humour particulièrement pervers avait soudain décidé qu'il avait assez souffert et qu'il était temps de lui faire goûter un peu à la chance.

Ça lui rappelait quand il jouait aux jeux sur ordi. C'était juste quand il était à court de munitions qu'y avait un bonus à récupérer. Comme pour lui permettre de terminer le niveau.

Il éteignit sa torche et s'assit au milieu des caisses, submergé par l'émotion. Il n'avait pas réalisé à quel point il était au bout du rouleau. Ça faisait plus de vingt-quatre heures qu'il ne marchait plus qu'à l'adrénaline et à l'instinct de survie.

Près d'une heure plus tard, armé jusqu'aux dents, rassasié et presque dans un état normal, il descendit l'échelle et retourna à son poste pour voir si la voie était libre.

En effet, il avait décidé de partir. La découverte du trésor était un signe du destin. Un oracle pour qu'il retourne à la civilisation. Il en avait les moyens, dorénavant.

Dehors, tout était toujours aussi calme. Il resserra les lacets de ses bottes, glissa une dague dans sa ceinture, chargea l'arbalète et quitta l'appartement, en prenant soin de bien refermer la porte. En cas de problème, il pourrait toujours revenir ici.

Il descendit l'escalier à pas prudents, tous les sens en alerte.

Arrivé en bas, il jeta un œil dans la rue.

Déserte. Tout ce qu'il avait à faire, c'était se mettre en marche.

Toutefois, il se retint, soudain en proie au doute. La veille, la belle assurance dont il faisait preuve avait volé en éclats. Pendant des mois, il s'en était tiré comme un chef, et puis… Et puis, il avait suffi de quelques heures pour que tout s'effondre et qu'il réalise à quel point il était vulnérable.

Il inspira de grande goulées d'air, tenta de se persuader que tout allait bien se passer, que, d'ici peu, il aurait retrouvé le confort et la sécurité du palais. Comme ils avaient été présomptueux, Jester et lui ! Partir en pique-nique dans un champ de mines. Fallait le faire ! Bien sûr, il avait prévu que la traversée de Londres ne serait pas une promenade de santé, mais jamais il n'aurait imaginé que les alentours étaient aussi dangereux et sauvages. David et les autres, qui vivaient dans de grandes communautés, étaient peut-être de sombres crétins imbus d'eux-mêmes, au moins nettoyaient-ils les rues autour de chez eux pour y vivre en relative sécurité. Alors qu'ici, c'était la guerre.

Allez… Just do it…

Il était sur le point de quitter le pas de la porte quand un sixième sens le retint. Ses tympans avaient-ils perçu un bruit minuscule, ses rétines entraperçu un mouvement, ou est-ce son nez qui avait flairé un changement dans l'atmosphère nauséabonde ? Quoi qu'il en soit, ça le picotait de partout et tous ses muscles avaient tressailli.

Ne bouge pas. Attends. Prudence.

Il se retrancha derrière le comptoir d'accueil et observa la rue.

Effectivement, ils commençaient à quitter le stade, telle la foule après un match. À leur tête, marchait Saint Georges, dans son maillot répugnant, puis venaient ses sbires, la bande des quatre : Bluetooth, le Bandit manchot, Man U et Monsieur tout le monde, l'homme sans nom.

Et derrière eux…

Une armée.

Une armée d'étrangers. Certes, on était loin d'un défilé militaire. Plutôt un rassemblement de traîne-savates investissant la rue, mais, indéniablement, la foule était soudée. Elle avançait du même pas, vers une destination connue d'elle seule. Fuyant la violence de l'incendie, ils avaient été forcés de quitter leur cachette et de s'aventurer au grand jour.

Ils étaient tellement nombreux que Shadowman crut un instant que le défilé n'en finirait jamais. Il attendit.

Enfin, les derniers passèrent devant lui et il se prépara à filer dans la direction opposée.

Sauf que…

Ils faisaient quoi, au juste ? Ils allaient où ? Un frisson lui parcourut l'échine en repensant à ce qu'il s'était dit hier soir : s'ils s'unissaient pour de bon, les étrangers seraient encore plus dangereux. Si les groupes disparates parvenaient à s'agréger, ils formeraient des bandes de plus en plus importantes, jusqu'à constituer une véritable légion.

Jusqu'à la nuit dernière, jamais une telle idée ne lui aurait traversé l'esprit. Mais il fallait bien se rendre à l'évidence. La situation prenait un tour effrayant. Il décida qu'il fallait les suivre, partant du principe que s'il voulait les éviter, il devait savoir exactement où ils se trouvaient. Mais il y avait aussi autre chose.

Connais ton ennemi.

Et quel ennemi plus mortel que cette foule marchant comme un seul homme ? Une terrible menace. Une terrifiante…

Quoi ?

Quel nom pouvait-il donner à cette armée ?

Nommer une chose, c'était se l'approprier. C'est pour ça qu'il était si frustré de ne pas avoir trouvé de surnom pour le quatrième lieutenant de Saint Georges.

Il avait passé toute sa vie à suivre, observer, nommer… L'heure était venu de mettre à profit cette expérience. Il se glissa discrètement dehors et leur emboîta le pas. La découverte du kit de survie était un signe, assurément, mais un signe qu'il avait mal interprété. Cette manne tombée du ciel n'était pas destinée à lui permettre de retourner au palais. Non, elle lui offrait de pouvoir survivre dans la rue et, ainsi, de garder un œil sur les étrangers.

Ne manquait qu'un détail. S'il devait espionner cette armée de pestiférés, il fallait qu'il lui trouve un nom.

Bah, ça viendrait.

54

BouleChien, Courtney, Marco, Félix et Finn s'étaient rendus à la bibliothèque où Chris Marker et ses assistants passaient le plus clair de leur temps. Chris était assis au bout d'une interminable table, un énorme volume relié de cuir ouvert devant lui, dont il noircissait les pages à la main. Deux scribes l'encadraient, tout aussi absorbés par les notes qu'ils consignaient dans deux registres semblables au sien. Une atmosphère studieuse régnait dans la pièce. Les greffiers écoutaient attentivement ce que disait BouleChien, se contentant de lever la tête de temps à autre avant de replonger le nez dans leur travail.

L'équipe de BouleChien était là depuis le matin. L'un après l'autre, ils avaient raconté leur histoire. Et maintenant, c'était son tour. Il était le dernier à passer… et l'exercice lui coûtait. Il leur avait dit tout ce dont il se souvenait depuis que son père et sa mère étaient morts et qu'il avait dû affronter, seul, les périls de ce nouveau monde ruiné par le mal. Comment il avait quitté son HLM pour rejoindre l'équipe de Jordan Hordern ; la façon dont ils avaient dû se battre pour atteindre le musée impérial de la Guerre ; leur manière de vivre avant d'en être chassés par l'incendie.

Tandis qu'il parlait, le soleil déclinait. Puis, un des scribes alluma une rangée de bougies placées au centre de la table : elles projetèrent dans la

pièce une lueur rassurante qui ajoutait encore à la quiétude de l'endroit. Courtney avait l'impression d'être dans un film sur le Moyen Âge, ou dans une de ces émissions sur les moines et les abbayes dont la BBC était friande en son temps.

BouleChien se gratta le crâne, cherchant ses mots. Sa voix était éraillée. Il était fatigué de parler. La journée lui semblait interminable. Il n'en revenait pas d'avoir retardé son départ pour la Tour à cause de ça. Marrant, quand on revoyait l'impatience qui les animait en venant ici… Pourtant, la seule idée d'y passer une nuit de plus le mettait au supplice. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. La nuit était tombée.

Quoi qu'il arrive, le lendemain à la première heure, il décamperait.

— Continue, l'encouragea Chris, le stylo levé au-dessus de la feuille blanche.

— Écoute, c'est pas mon truc, répondit BouleChien. J'sais pas ce qui est important. J'sais pas raconter les histoires, seulement les blagues.

— Pas du tout. Tu t'en sors très bien. Ne t'arrête surtout pas en si bon chemin. Et laisse-*moi* m'occuper d'en faire une histoire.

— Et comment tu vas faire ça, hein ? C'est juste… des faits qui se sont passés.

— Les histoires sont partout. Il suffit de savoir les entendre.

— Tu crois ?

— Absolument. Continue.

BouleChien reprit le cours de son récit, relatant comment lui et les siens avaient retrouvé Ed, luttant pour la survie à Lambeth Bridge ; la manière dont ils avaient été séparés du reste du groupe, puis comment ils s'étaient retrouvés à dériver sur le fleuve. Ensuite, il raconta l'arrivée à la Tour, après quoi, il commenta ce qui s'était passé durant l'année écoulée : comment Jordan Hordern les avait organisés en unités militaires ; comment ils avaient protégé, fortifié et sécurisé la Tour ; comment ils avaient cultivé la terre ; les combats qu'ils avaient menés ; leurs découvertes ; les amis qu'ils avaient perdus en chemin…

Par moments, Courtney et les autres émaillaient son compte rendu de quelques précisions, ajoutant ici leurs propres souvenirs, corrigeant là certaines approximations ou comblant les blancs. De fait, BouleChien n'était pas un très bon conteur. Il avançait par à-coups, s'arrêtait, recommençait, se perdait dans des détails, perdait le cours de sa pensée.

Face à lui, Chris Marker, patient, se contentait de lui demander de clarifier telle ou telle chose ou de répéter, afin qu'il s'assure d'avoir bien compris.

Pour finir, BouleChien en arriva au périple qui les avait amenés là : la remontée du fleuve en canot, la rencontre avec Nicola et la communauté du Parlement, puis celle de Bozo et des chasseurs. Évoquant leur court séjour au palais, il ne put s'empêcher de rire en narrant la manière dont ils avaient roulé David dans la farine. Il ne riait plus du tout lorsqu'il aborda le chapitre du collectionneur. Au contraire, il bafouillait, restait vague, éludant les circonstances dans lesquelles ils avaient abandonné Olivia. Voyant qu'il était en difficulté, Courtney vola à son secours et, avec un art consommé de l'ellipse, passa directement à la fin, c'est-à-dire au moment de l'arrivée au musée et de l'expédition punitive du lendemain – avec Paul, Robbie et les autres –, qui s'était soldée par la mort du collectionneur.

BouleChien en ayant terminé, Chris posa son stylo et releva le nez pour se frotter les yeux, éteints et larmoyants à la lueur des bougies.

— Merci, dit-il en refermant le livre.

— Je me demande bien à quoi ça va pouvoir servir, répliqua BouleChien. En tout cas, moi, tout ce que ça m'inspire, c'est l'envie de retourner dare-dare à la Tour.

— On ne sait jamais à l'avance ce qui aura de l'importance ou pas, rétorqua Chris. Londres bruisse de milliers d'histoires. En ce moment même, il y a des enfants qui traversent les mêmes choses que toi et qui, à eux tous, écrivent une aventure qui les dépasse. L'histoire de notre survie, des combats et des victoires, des défaites et de la mort, des amis disparus, des ennemis pourfendus.

— Pourfendus ? s'exclama BouleChien. Personne ne dit « pourfendus ». Tu vois, même quand tu parles, on dirait un livre.

— Et alors ? dit Chris en tapotant la couverture en cuir. On est tous dans un livre. Dans *ce* livre. On fait tous partie de l'histoire. Ce soir, on y a consigné la tienne, BouleChien.

— Ouais, super. Euh… pour être franc, j'ai rien compris à ce que tu viens de dire.

— Tout ce que tu as fait depuis que tu as quitté la Tour, reprit Chris d'un ton docte, tous les gens que tu as rencontrés… tout aura un effet et qui sait où cela peut nous mener. C'est comme jeter un caillou dans une mare, les ondes vont dans toutes les directions.

BouleChien eut un rire nasillard. Il commençait à se demander si Chris Marker n'était pas complètement dingue. Avant, il ne le connaissait pratiquement pas. Ces quelques phrases étaient sans doute ce qu'il l'avait entendu dire de plus long. Au fond, il était à sa place ici, dans un monde de livres.

— Voilà que tu remets ça, Chrissy-Boy, fit BouleChien. À m'inonder avec tes trucs *deep*. Mais qui ça pourrait intéresser de lire mon histoire ?

— Moi, répondit Chris du tac au tac. Et sûrement d'autres. On est la nouvelle génération. Celle des survivants. On est en train de construire un monde nouveau. Dans le futur, les enfants voudront savoir ce qui s'est passé. Comment c'était. Et, à terme, je pense que ton périple, ta traversée de Londres, pourrait être un chapitre important de l'histoire. Entre autres, parce que tu auras été le premier à établir un lien entre des communautés qui, jusque-là, vivaient séparées. En entreprenant ce voyage, tu as jeté les bases d'une éventuelle unification de tous les enfants de Londres. En quelque sorte, tu as fait le lien, comme un explorateur. Marco Polo en Chine, Christophe Colomb en Amérique. À votre échelle, vous serez tous des figures importantes de l'histoire nouvelle. Vous serez des héros.

— Les générations futures ? railla BouleChien. Si on a de la chance.

— On va s'en sortir, affirma Chris avec assurance.

— Et qui te dit que ces générations futures, comme tu les nommes, auront envie de se souvenir ? Moi, je crois plutôt qu'elles voudront tout oublier.

— Non, coupa Chris. Tu sais ce que disait Winston Churchill ?

— Qu'on allait les combattre sur les plages, dans les champs, sur les collines et dans les rues ?

— Oui, il a dit ça aussi. Mais il a surtout dit que l'histoire était écrite par les vainqueurs. Et je pense que ça marche aussi dans l'autre sens : celui qui écrit l'histoire *devient* le vainqueur.

— Tu m'as encore perdu.

— Si on écrit notre propre histoire, qu'on relate les épisodes qui nous rassemblent, alors on sera plus forts. Tout simplement parce que l'on aura quelque chose en quoi croire. Les crevards sont incapables de cela – ce ne sont que des bêtes –, alors que *nous*, on le peut. Chaque victoire doit être relatée et diffusée, encore et encore, pour nous aider à en remporter d'autres. Les gens adorent les histoires. Ils s'en racontaient déjà avant l'invention de l'écriture. Les mythes et les légendes, les exploits de héros,

les vilenies des dieux, des méchants et des monstres. Des choses réelles se passent, le bruit s'en répand, les gens se le racontent, le déforment, retranchent, ajoutent, et peu à peu, les épisodes en question deviennent des légendes. C'est ce qu'il faut que nous fassions : donner naissance à nos propres épopées.

— Désolé, mais je me vois vraiment pas comme un héros, contra BouleChien, faisant du même coup pouffer Courtney. Me faire chier à traverser Londres et, pour finir, laisser mourir cette pauvre petite Olivia…

— Tout dépend de la manière dont tu le racontes, répondit Chris, magnanime. Disons que toi, tu es Jack, l'intrépide héros, et que le collectionneur, c'est l'ogre dans son château, les Cyclopes dans leur caverne, le Minotaure dans son labyrinthe. Olivia, c'est la jeune vierge sacrifiée ; et vous, ceux qui, en essayant de la sauver, terrassent le monstre pour qu'il ne mange plus jamais personne.

— Mmh, c'est sûr que, dit comme ça, ça sonne plutôt pas mal…

— C'est ça, le pouvoir de la narration. Tiens, imaginons la même chose du point de vue du collectionneur. C'est l'histoire d'un pauvre type, le dernier de sa lignée, qui fait ce qu'il peut pour survivre quand une bande d'impitoyables tueurs débarquent chez lui et le massacrent. Tu vois la différence ? Sous cet angle-là, on aurait tendance à s'apitoyer sur lui et, au bout du compte, cela nous compliquerait le fait d'en éliminer d'autres. Tu comprends maintenant pourquoi c'est important que ce soit nous qui écrivions l'histoire ? Parce que, dans ce cas, c'est nous qui distribuons les rôles : les enfants, les héros ; les crevards, les monstres.

— Qu'est-ce tu me prends la tête, homme-livre ? À chaque fois que je crois avoir compris, t'en rajoutes une couche et tu me largues à nouveau.

— Tout ce que je dis, c'est que tu seras un héros, BouleChien. Que ça te plaise ou non.

55

À la lumière du feu, Jester cousait une nouvelle pièce sur son manteau. Un petit carré de tissu découpé dans un vieux tee-shirt ayant appartenu à Shadowman qu'il avait trouvé dans une pile de vêtements que celui-ci avait laissés au palais. Jester avait emporté la pièce avec lui, dans sa musette…

Au cas où.

À ses yeux, il ne faisait aucun doute qu'il était mort. En cousant cette pièce, il honorait sa mémoire. De retour au palais, il verrait si Kate et Tom avaient eu plus de chance. Quant à Alfie, il estimait à proche de zéro les chances de le revoir. Mais, si tel était le cas, il allait devoir faire preuve d'une imagination sans bornes pour lui servir une histoire qu'il pourrait gober. Néanmoins, il était plus probable à ses yeux qu'il distribue ses affaires aux autres gamins et qu'il se garde juste un vêtement.

Pour y découper une pièce.

Il reposa son aiguille et son fil, et se plongea dans la contemplation des braises du foyer – le meilleur substitut de télévision qu'ils aient trouvé. En effet, dans les perpétuels mouvements sans fin du feu, on pouvait voir ce qu'on voulait. C'était comme regarder par une fenêtre ouverte. On pouvait s'imaginer l'éruption d'un volcan, la naissance d'une planète, les lumières d'une ville géante…

Ou simplement un feu.

Il se frotta le visage. Il était très tard. En dehors des gardes postés autour du camp, tout le monde dormait. Il avait eu de la chance. Le groupe d'enfants sur lequel il était tombé savait s'y prendre. Plutôt, les deux groupes, pour être précis. Chacun dans un supermarché différent. Mais, *a priori*, ce n'était pas l'amour fou entre eux. Bon à savoir. Ça pourrait se révéler utile. Après son sauvetage, il s'était arrangé pour persuader les deux clans qu'ils seraient bien mieux au palais. Il n'avait pas son pareil pour ce genre de choses : embobiner les gens par de belles paroles. Pour autant, il était conscient que s'il parvenait à faire venir ces enfants au palais, il lui faudrait déployer des trésors de persuasion encore plus grands pour les convaincre de rester et de faire ce que David disait. Au fond, il faudrait les persuader qu'ils voyaient quelque chose de blanc là où c'était noir.

Car les enfants en question étaient des durs, peu habitués à recevoir des ordres. En revanche, si d'aventure il parvenait à leur faire croire que le palais était le meilleur endroit où s'établir dans tout Londres, alors David disposerait de la plus puissante armée du coin. Ce ne serait pas facile. Tout le monde ne supportait pas David. Il arrivait à horripiler Jester lui-même.

Ouais. Y allait y avoir du taf, et il échafaudait déjà la stratégie à suivre. Les enfants d'Holloway n'étaient pas tous des guerriers. Ils avaient des petits avec eux. Or, ceux-ci apprécieraient sans aucun doute le confort et la sécurité qu'offrait le palais, c'était un début. C'est avec leurs chefs que ça allait être le plus coton. Pourtant, même de ce côté-là, les choses ne se présentaient pas trop mal puisque Arran, le commandant en chef des Waitrose, venait de tomber sous les coups de farouches adultes, lors d'une bataille rangée. Une fille nommée Maxie semblait avoir pris les rênes, mais il n'était pas certain qu'elle ait réellement la mainmise sur ses troupes. Le chef de l'autre clan, les Morrisons, ces salopards qui lui avaient fermé la porte au nez l'autre nuit, serait le plus dur à amadouer. Il se faisait appeler Blue, et c'était un sacré cas. David devrait sans doute faire des concessions s'il voulait le garder, lui offrir un semblant de pouvoir. Dans le cas contraire, Jester se ferait un plaisir de le réduire au silence. Car, de fait, jamais il ne pardonnerait à Blue et à sa bande de l'avoir éconduit à coups de pierres.

Il aurait sa revanche. Tout vient à point à qui sait attendre. Il n'y avait pas d'urgence.

Pour l'heure, la priorité consistait à les conduire sans encombre au palais. Quand ils verraient l'agréable vie que l'on y menait, ça les adoucirait.

Le problème avec la blessure d'Arran, c'est qu'ils avaient dû attendre des heures qu'il rende l'âme. Et, ensuite, Maxie avait insisté pour que son corps soit brûlé. Le temps qu'ils arrivent à Regent's Park, la nuit était tombée, et ils avaient été de nouveau attaqués – par des bêtes sauvages cette fois. Éreintés, ils avaient décidé de faire halte jusqu'au lever du soleil. Voilà comment, à présent, ils campaient dans un square entouré de grilles, situé tout au bout du parc. Des gardes faisaient des rondes, quelques autres étaient placés en vigie sur le toit d'une cabane de jardin. Jester se sentait en parfaite sécurité. Voir ces enfants en action l'avait plus qu'impressionné.

Il était fatigué. Il ne tarderait pas à dormir. Mais, avant cela, il comptait bien profiter de cet instant de calme pour planifier ce qui allait se passer. Comme ça aurait été facile avec les outils de l'ancien temps ! Les téléphones portables, les e-mails et Facebook ! Il aurait pu s'entretenir avec David, le prévenir de leur arrivée, lui dire de mettre le paquet, de préparer un festin, de sortir le grand jeu. Ils auraient pu cogiter ensemble pour accoucher d'une stratégie solide. Hélas, pour le moment, il lui fallait voler en solo.

Qu'à cela ne tienne. Il était certain que tout allait bien se passer. Il n'y avait plus long à faire. Une heure de marche, tout au plus. Ils y seraient le lendemain en début de matinée. Au bout du compte, son raid était un succès. Un succès plus éclatant qu'il ne l'aurait jamais imaginé. En partant, il pensait qu'au mieux il pourrait convaincre quelques enfants errants ou des rebelles de rejoindre une communauté plus vaste et plus établie pour une simple question de sécurité. Au lieu de ça, il avait déniché cette horde de super… guerriers, il n'y avait pas d'autre mot. Quel dommage qu'Alfie ne soit pas là pour le voir. Même chose pour Kate et Tom.

Et puis Shadowman. Alors, ça, c'était un crève-cœur. Il était proche de Shadow. Dans son cas, on pouvait même parler de meilleur ami. Pourtant, *in fine*, Shadow s'était sacrifié pour un bien plus grand. Regardez ce que Jester rapporte en échange de sa vie. Au moins trente nouvelles recrues. Si tant est qu'il y ait quelqu'un là-haut qui compte les points, ne confirmait-il pas que Jester avait fait du bon travail ? Quel intérêt de vivre par petits groupes éparpillés ? Non, ce qu'il fallait, c'était s'unir en un seul et même groupe. C'était ça, l'avenir.

Sûr que Jester avait fait plus de bien que de mal.

Non, pas de mal, d'erreurs.

Bon Dieu. En avait-il commis une seule ? C'était quand même pas sa faute si Shadowman avait bougé juste au moment où il donnait un coup de batte. S'il fallait trouver un coupable, c'était les étrangers, ces foutus adultes qui avaient fait de ce monde le merdier qu'il était.

Mais sûrement pas *lui*. Pas Jester. Tout ce que Jester faisait, c'était survivre. C'est tout ce qui comptait, maintenant. Clore cette histoire et reconstruire le monde.

Oui. Il avait agi pour le bien de l'humanité. Voilà tout.

Quand il aurait terminé sa couture, il dormirait du sommeil du juste.

Et si l'âme de Shadowman le regardait du haut des cieux, il était persuadé qu'il comprendrait.

56

Les étrangers n'allaient pas abandonner l'affaire. Le siège de la maison, ils l'avaient entamé bien avant qu'il fasse nuit. Y avait combien de temps, au juste ? Au bas mot plusieurs heures. Depuis la maison bourgeoise en partie détruite par les flammes où il s'était réfugié, à bonne distance de l'action, Shadowman peinait à distinguer ce qui se passait. En revanche, il l'entendait très bien. Les grognements et les miaulements des étrangers, les craquements du bois, entrecoupés de claquements plus secs. Des enfants se trouvaient dans cette maison, et les étrangers étaient bien décidés à les en déloger, qu'importe le temps que cela prendrait.

Il les avait suivis durant toute la journée. Au départ, ils avaient erré au hasard des rues, Shadowman sur leurs talons, progressant par sauts de puce, de bâtisse en bâtisse, assez loin derrière pour qu'aucun ne puisse flairer sa présence et assez près pour ne pas les perdre de vue. Ce n'était pas difficile. Ils se déplaçaient lentement, de façon désordonnée, s'arrêtant toutes les deux minutes, sans raison apparente, agglutinés au milieu de la rue, avant de changer de direction et de repartir. Même si les chefs s'éloignaient, Shadowman gardait toujours un œil sur les retardataires. Il ne pouvait pas se permettre de relâcher son attention. Il devait même avoir des yeux derrière la tête car de petits groupes de curieux ne cessaient d'apparaître dans le

sillage de la troupe. Par le passé, Shadowman avait plusieurs fois assisté à des affrontements de bandes rivales, agissant comme des meutes de chiens sauvages. Mais rien de tout cela cette fois-ci. Sous le commandement de Saint Georges, ces étrangers agissaient comme une armée, confirmant ses pires craintes.

Finalement, après une longue litanie de déplacements aléatoires, la tension s'était emparée des troupes. Soudain plus excités, ils se montraient plus vigilants, se déplaçaient plus vite, l'obligeant à hâter l'allure.

Intrigué par la raison de ce revirement, il avait resserré sa surveillance et remonté le groupe pour voir où en étaient les chefs. Saint Georges donnait l'impression d'avoir flairé quelque chose. Des enfants, vraisemblablement. Il avait un but en tête. Et les autres le sentaient. Ils avançaient vers le sud, ensemble, traînant des pieds, à un rythme soutenu. Shadowman les avait laissés passer avant de leur emboîter le pas.

Une vingtaine de minutes plus tard, l'agitation générale était encore montée d'un cran. Shadowman en attribua la cause à l'imminence de la bataille. Ils étaient sur les dents. De fait, de nombreuses escarmouches éclataient entre eux. Puis ils s'étaient arrêtés. Suivant leur progression sur son plan, Shadowman en concluait qu'ils étaient à peu près à mi-chemin sur Camden Road. Une fois encore, il voulut se faufiler plus près, mais s'en abstint. Trop risqué. Dans cet état d'excitation, les étrangers étaient imprévisibles et dangereux. Rongeant son frein, il garda sa position, sur les arrières, essayant d'interpréter leur comportement de plus en plus erratique.

Ils avaient attendu sur la chaussée pendant un temps interminable avant de se lancer dans une sorte de charge confuse. À l'évidence, la bataille avait éclaté. Une bataille trop éloignée pour qu'il la suive, mais dont la violence et l'ampleur ne faisaient aucun doute. Il pria pour que les cibles de cet assaut soient bien armées et préparées. De son côté, seul contre une armée, il ne pouvait absolument rien faire pour les aider. Il envisagea un instant l'idée de leur tirer dans le dos avec son arbalète, avant de se dire que cela ne servirait qu'à le faire repérer. Non, ses atouts, c'étaient l'observation et la traque. Le renseignement. C'était ça, la clé. Dans une guerre, un espion bien placé vaut bien mieux qu'un fantassin.

Des cris résonnaient au loin. Le genre de bruits qu'on entend à deux rues d'une cour d'école. À un moment, il aurait juré entendre un moteur de voiture. Toutefois, devant l'improbabilité de la chose, il songea qu'il s'était trompé.

Le combat n'avait pas duré longtemps. À peine une demi-heure. Mais une éternité pour les participants. Entre la montée d'adrénaline, l'emballement du rythme cardiaque et les forces que l'on jetait dans les premiers échanges, il était parfaitement impossible de tenir bien longtemps. Manier son arme, porter des coups et en recevoir, voilà qui vous exténuait en moins de deux. Grand fan de boxe, son père lui avait passé des matches de Muhammad Ali, sur de vieux DVD. Les rounds n'avaient beau durer que trois minutes, les deux champions peinaient à les terminer. Au moment où sonnait le gong, ils ruisselaient de sueur et regagnaient leur coin, exténués. Aujourd'hui, Shadowman était bien placé pour savoir que, lorsqu'on se battait pour sa survie, c'était encore pire. Lors de certains combats, il avait vu des enfants tellement harassés qu'ils abandonnaient la partie sans résister.

Il avait tout le loisir de penser à ça, tandis que la bataille faisait rage au bout de la rue. Et puis, aussi brutalement qu'il avait commencé, l'affrontement cessa et les étrangers commencèrent à battre en retraite. Nombre d'entre eux étaient blessés, certains gravement. Il attendit de repérer Saint Georges et le prit en chasse. Bien qu'il soit difficile de lire les émotions sur les visages grotesques des adultes, défigurés par les kystes, les plaques et les furoncles, il semblait y avoir un air de défaite et de colère qui planait sur Saint Georges et ses sbires, tous indemnes. De nouveau, ils arpentèrent les rues sans but apparent, agrégeant à eux tous les solitaires qu'ils croisaient. Mais leur hargne atteignit son paroxysme lorsqu'ils tombèrent sur deux adultes âgés essayant de s'introduire dans une villa. Shadowman comprit sur-le-champ que des enfants devaient s'y trouver.

Une sanglante lutte de territoire s'engagea aussitôt entre les deux vieux pères et ces farouches nouveaux venus, qui se solda rapidement par la mort des vieillards. Saint Georges et ses sbires s'attelèrent à la tâche, sous l'œil de Shadowman, qui observait la scène à la jumelle.

La villa donnait sur un grand square entouré de grilles. En son temps, elle avait dû appartenir à quelqu'un de la bonne bourgeoisie, même si, à présent, elle ressemblait davantage aux masures que l'on voit défiler dans les reportages sur les zones de guerre. Celui qui se trouvait à l'intérieur l'avait barricadée. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient barrées. Il se demanda depuis combien de temps les enfants étaient ainsi assiégés, comptant les assaillants initiaux. Balayant ses jumelles sur les alentours, il repéra le cadavre d'un autre étranger. Une mère âgée, à moitié dévorée.

Peut-être qu'elle faisait partie du premier groupe et que les enfants de la villa l'avaient tuée ? Et que les deux pères s'étaient servis sur la bête pour tenir, dans l'attente d'atteindre la chair fraîche, tendre et juvénile, qui se trouvait à l'intérieur. L'état du corps semblait indiquer que la mort remontait à un moment. Le sang autour était noir et sec, ce qui signifiait que le siège s'était éternisé.

Depuis qu'il était arrivé, rien n'avait bougé dans la villa. Des enfants devaient néanmoins s'y trouver, sans quoi Saint Georges aurait déjà décroché.

Shadowman opéra alors une approche, filant d'une maison à une autre jusqu'à se retrouver dans cette bâtisse calcinée. L'incendie avait dû se produire peu de temps auparavant, car une forte odeur de fumée et de charbon de bois flottait encore sur les ruines. Un moyen efficace de masquer son odeur et une des raisons pour lesquelles il avait choisi celle-ci en particulier. D'après lui, il y avait vraiment peu de chances qu'ils le découvrent ici – ce qui ne l'empêchait pas de garder son arbalète chargée à portée de main, par mesure de précaution. Du haut du troisième étage, à travers une crevasse dans la maçonnerie, il avait une vue imprenable sur le théâtre des opérations. Éventré, le toit laissait apparaître un carré de ciel maussade, dépourvu d'étoiles. Dommage qu'il ait fait si sombre, car il ne pouvait pas s'approcher davantage sans risquer d'être détecté.

Dans ses jumelles, il ne distinguait que de vagues silhouettes estompées par la pénombre. C'était bizarre de voir l'autorité que Saint Georges avait sur ses troupes. Ils semblaient le respecter. Ils paraissaient même comprendre ce qu'il attendait d'eux, quand bien même ses ordres se résumaient à des borborygmes et à de vagues gestes. Quoi qu'il en soit, ils travaillaient ensemble, en équipe, telle une colonie de fourmis. Shadowman secoua la tête. Non, c'était impossible. Il déraillait. Il n'y avait aucune chance que les étrangers aient développé une forme de télépathie en même temps qu'éclosaient les kystes et les furoncles de la maladie. Du moins l'espérait-il. Pour leur bien à tous…

Les étrangers étaient lents et empotés. Saint Georges et les siens étaient les seuls à pouvoir se servir d'outils. Tôt ou tard, néanmoins, ils pénétreraient dans la maison et tueraient les occupants, car nul doute que s'il y avait eu assez d'enfants pour battre les assiégeants, voilà longtemps

qu'ils seraient passés à la contre-offensive. Shadowman en conclut que leur nombre leur interdisait de monter quelque assaut que ce soit.

Ils étaient donc condamnés.

Des heures que les étrangers s'échinaient à assaillir la maison. À présent, un groupe se concentrait sur la porte en cognant et tambourinant à tout-va, tandis qu'un autre s'attaquait aux fenêtres. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne forcent le passage.

Il en était malade. Imaginer la terreur des enfants qui se trouvaient à l'intérieur lui fendait le cœur.

Et puis une vague d'excitation traversa les rangs des étrangers et ils se précipitèrent tous vers la porte d'entrée.

Ça y est. Ils y étaient.

Shadowman ferma les yeux. Les échos d'un horrible fracas résonnèrent à ses tympans, ainsi que des cris. Des cris d'enfants, aussi hauts perchés qu'éperdus. Des hurlements…

À croire que ça n'en finirait jamais. Au moins ne se rendaient-ils pas sans combattre. Peut-être même que les assaillants allaient en emmener quelques-uns avec eux.

Shadowman rouvrit les yeux et leva ses jumelles, qui lui faisaient l'impression de peser une tonne. Il ne voulait pas voir ça.

Il lui fallut un moment pour faire le point. Les étrangers traînaient deux corps à l'extérieur : un garçon et une fille. Le garçon était mort. La fille se débattait encore un peu. Dans le noir, il ne parvenait à identifier que Saint Georges, à sa tête d'ampoule, et Bandit manchot, à son infirmité. Ce qui ne l'empêchait pas de se figurer l'excitation et le sentiment de triomphe qui devaient animer les trois autres : Bluetooth, Man U et l'homme sans nom. Comme ce devait être terrible pour la fille de savoir sa fin si proche !

Les étrangers les jetèrent au sol. La fille s'assit, puis tenta de se relever. Un frisson glacé parcourut le dos de Shadowman. Cette fille lui disait quelque chose. Une façon particulière de se mouvoir. Il mata dans ses jumelles, maudissant les nuages.

C'est alors qu'elle lança un cri de défi aux étrangers.

La voix ne trompait pas.

C'était Kate.

Et le garçon mort, certainement Tom.

Ensuite, comme le cercle des étrangers s'était refermé autour de ses victimes, dans un concert de grognements, Shadowman ne distingua plus

rien. Bientôt, Kate cessa de crier. Ce qui allait suivre ne faisait aucun doute. Il avait assisté à suffisamment de scènes similaires pour savoir qu'ils allaient écarteler leur proie et se ruer sur le sang et la chair, creusant avec leurs ongles, plantant leurs dents dans la peau, jusqu'à la démembrer. Une affaire lente, éprouvante et *gorissime*.

Sans couteau, c'est dur de découper un corps humain.

Shadowman comprit qu'il pleurait. Il se frappa la tête des deux poings. D'impuissance. De culpabilité. Pourquoi ne s'était-il pas sacrifié ? Au moins pour montrer à Kate qu'il l'aimait.

De désespoir, il dirigea son arbalète vers la mêlée informe et appuya sur la détente. Le carreau jaillit de l'arme et plana dans l'air nocturne, invisible et silencieux. Il ignorait s'il avait touché quelque chose. Quoi qu'il en soit, quelques secondes après, un trio se détacha de la féroce ripaille et fit volte-face, déambulant d'un pas lourd, le nez au vent. Mais comme ils n'avaient pas pu voir d'où le coup était parti, ils retournèrent à leur festin.

Shadowman chargea un nouveau carreau et garda son arbalète braquée sur eux.

Crétin. Tout ce qu'il avait fait, c'était gâcher une de ses précieuses flèches. Sans parler du risque de se faire repérer. Bah, il doutait qu'ils puissent le trouver – ils ne savaient pas où regarder – *mais même*…

Imbécile.

S'il voulait survivre, il allait devoir mieux contrôler ses émotions. S'il paniquait, s'il perdait son calme, si, sous l'effet de la rage, il se découvrait, ils le tueraient aussi aisément qu'ils avaient tué Tom et Kate.

Le tueraient et le mangeraient.

Et, ça, il ne pouvait pas se permettre que ça arrive. Au grand jamais. Car il assistait là à quelque chose de nouveau. Quelque chose de terrifiant. Et quand il en aurait assez vu, il irait annoncer la nouvelle aux autres enfants.

Les adultes étaient en train de reprendre la main.

57

— T’es sûr que tu viens pas ?

— Sûr et certain, j’ai déjà eu beaucoup de chance de tenir jusque-là dans cet état, répondit Finn en levant son bras blessé, bien calé dans une écharpe immaculée. Pas question que je m’aventure de nouveau dans les rues avant que ça soit complètement guéri. Et tu conviendras que je suis aussi bien ici qu’à la Tour.

— Dis plutôt que t’as rien contre le fait de te faire dorloter par des fayottes.

Finn s’esclaffa et posa sa main valide sur l’épaule de BouleChien.

— En fait, j’suis vanné, Boule, avoua-t-il. C’est seulement quand on s’arrête qu’on s’en aperçoit. J’ai l’impression que je pourrais dormir mille ans. En plus, je sais même pas si j’aurais dû venir. Je veux dire, je n’ai pas été d’une grande aide, hein ?

— On n’y serait jamais arrivés sans toi, Finn. Tu m’as porté… Au propre comme au figuré.

— Les choses auraient été différentes, si j’avais pas été handicapé.

— Bah, t’inquiète. Dis, quand ça sera remis, tu vas te remettre à la recherche de tes potes ?

— J'sais pas. Faut que j'en parle aux chasseurs pour voir ce qu'ils en pensent. Dans quelle direction chercher. Si tant est que ça vaille le coup.

Tous deux étaient assis au soleil sur les marches du musée. Vêtu de son armure, son barda posé à côté de lui, BouleChien nettoyait son épée.

— Je suis désolé que tu ne les aies pas retrouvés, dit-il en mettant la lame à la lumière.

— Moi, je suis heureux que tu aies trouvé ce que tu cherchais, Boule.

— À ta place, je ne serais pas aussi catégorique, répondit ce dernier en se grattant le crâne d'un air perplexe. J'ai trouvé kekchose, certes, mais pas du tout ce que je venais chercher. Au point de me demander si j'aurais pas mieux fait de rester à la Tour. C'est trop grand pour moi, ici. Je me sens pas à ma place.

— Félix et Marco viennent avec toi ?

— Ouais. On se sépare pas. On est une section. On retourne à notre base.

— Et Courtney ?

— Ouais. Aussi.

— Ça va aller ? Juste vous quatre ?

— T'inquiète, on a passé un marché avec Justin. Robbie va nous escorter sur une partie du chemin. Au fond, il est cool, ce mec. Au début, je pouvais pas le blairer, mais, finalement, on se ressemble. Ni lui ni moi ne voulons être les maîtres du monde.

— Mmh… Par où vous allez passer ?

— On va couper par Hyde Park Corner, le même itinéraire qu'en venant du palais. Ensuite, on tape tout droit jusqu'à Trafalgar Square et, juste derrière, il y a le fleuve. C'est là qu'on dit *bye bye* à Robbie et sa bande.

— T'es sûr de ça ?

— Pas d'blème. Après, on n'a plus qu'à longer la Tamise jusqu'à la Tour dont, qui plus est, le flanc droit est protégé par le fleuve. Ah, fais chier qu'on n'ait plus notre canot, mais qu'est-ce tu veux ? On part tôt, bon pied bon œil… Et puis, on a bien survécu à l'aller, non ? Y a pas de raison pour que ce soit différent au retour.

— Bonne chance, dit Finn qui serra BouleChien dans ses bras. Passe le bonjour à tout le monde, d'accord ?

— Tu peux compter sur moi, soldat. Et, souviens-toi, on est des héros maintenant, quoi qu'il arrive.

Courtney, Marco et Félix attendaient BouleChien près du portail principal. La première leva les yeux et le regarda, ce benêt dégingandé qui ressemblait à un gros lézard maladroit. Franchement, c'est lui qui aurait dû être en vitrine, là-haut. De fait, il était déjà presque fossilisé. Il n'avait plus que la peau sur les os. Depuis qu'il lui avait annoncé qu'il voulait retourner à la Tour sans plus se préoccuper de Brooke, une douce sérénité s'était emparée d'elle. Elle détestait que quelqu'un puisse lui faire cet effet-là. Pourtant, c'était le cas. Maintenant, restait un dur combat à mener pour convaincre le grand échalas qu'elle était digne d'intérêt et qu'elle pouvait être autre chose qu'une simple copine ou un compagnon de route. Une petite amie. La bonne nouvelle, c'était que, dorénavant, elle avait du temps. Du temps et un vide à combler. Le vide laissé par Brooke.

Elle esquissa un sourire. Elle allait devoir sacrément rentrer le ventre pour se glisser dans un trou laissé par Brooke.

Elle regarda BouleChien dire adieu à Finn, puis trottiner au bas des marches et rengainer son épée dans son fourreau. Ensuite, il eut un geste auquel elle ne s'attendait vraiment pas. Il l'embrassa. Une fois. Rapidement. Sur les lèvres.

— En quel honneur ? demanda-t-elle, surprise.

— T'avais la tête de celle qui attend que ça.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que je suis de bonne humeur aujourd'hui, cousine. Pourquoi, ça te défrise ?

Non, ça ne la défrisait pas. Pour preuve, elle lui rendit son baiser, avant de minauder comme une gamine de cinq ans. Marco et Félix y allèrent de leurs remarques salaces ; BouleChien les injuria gaiement.

Ensuite, ce fut l'effervescence. Chacun vérifiait ses armes, harnachait son barda, épaulait son sac à dos. Et puis ils avancèrent jusqu'à Robbie, qui discutait avec ses gars près de la maison du gardien.

— Fin prêts ? demanda ce dernier en les voyant arriver.

— Fin prêts, répondit BouleChien avec un grand sourire. T'as hâte de te débarrasser de nous, hein ?

Robbie éclata de rire.

— Je t'assure que non.

— Allez, allez, je suis sûr que tu nous escortes jusqu'à la Tamise uniquement pour t'assurer qu'on met vraiment les voiles.

— Bah… C'est toi qui le dis.

— Ouais. Et tu sais que j'ai raison, soldat. Mais n'oublie pas qu'un jour, on pourrait revenir, et te pourrir encore la vie.

Robbie s'esclaffa.

— Je t'aime bien, BouleChien. T'es un putain de cinglé, mais je t'aime bien.

— Cool. On y va, alors ?

— On attend encore quelqu'un, fit Robbie en désignant le musée.

BouleChien compta les présents. Trois autres garçons et Jackson.

— Un, deux, trois, quatre, cinq. C'est ce que t'avais dit, non ? *Five guys named Moe*[1].

— Y a eu un rajout.

— Un mec que je connais ?

— Une fille.

— Quoi ? T'en as d'autres des comme Jackson ? Petit cachottier, va. Et une amazone de plus, une !

— Euh… Pas exactement.

— Qui alors ?

La réponse vint d'elle-même, sous la forme de Brooke qui dévalait les marches du perron, une fine épée d'apparat à la main. Elle avait troqué sa robe démodée pour de lourdes bottes, un jean et un sweat-shirt. Ses cheveux étaient tirés en arrière. Un gros sac pendait à son épaule.

Courtney n'arrivait pas à y croire. À quoi elle jouait ? Un grand sourire aux lèvres, BouleChien l'accueillit.

— Bon, OK, on apprécie le changement de style, mais qu'est-ce que tu fous, au juste ?

— À ton avis ? Je viens avec vous.

— Quoi ? Tu nous accompagnes ?

— Non. Je viens avec vous.

— Comment ça, tu viens avec *nous* ? J'comprends pas.

— Ah, parfois, t'es vraiment dur à la détente, Bolossien. Je vais à la Tour avec vous…

Courtney aurait voulu hurler, lui crier en pleine face qu'elle n'avait rien à faire là, qu'elle devait rester bien sagement dans son monde. Pourtant, elle sourit et se fendit même d'un timide : « Super ! »

— Je me suis dit que ça vous ferait plaisir de m'avoir à vos côtés, pérora Brooke. Pour veiller sur vos petits culs.

— C’est sur le *tien* que je vais veiller, lança BouleChien d’un air lubrique.

Brooke le fusilla du regard.

— Y a un truc qui m’intrigue, poursuivit-il. Je croyais que c’était génial ici, que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— J’ai des affaires à régler, rétorqua Brooke avant de démarrer et de rattraper Robbie, qui ouvrait le portail.

BouleChien interrogea Courtney du regard, qui lui répondit par une expression qui se voulait éloquente : *Comme c’est marrant. Du Brooke tout craché*.

Ouais. C’était ça. Du Brooke tout craché.

Elle l’aurait tuée.

1. Nom d’une célèbre comédie musicale, écrite en 1943 par Louis Jordan et régulièrement reprise. *(N.d.T.)*

58

La faim était terrible, intense, comme si une bête aux serres acérées s'était faufilée dans sa gorge et que, maintenant, elle grattait pour sortir. Et si c'était l'écureuil qu'elle avait mangé qui était revenu à la vie ?

Ça se pouvait, ça ?

Elle ne savait pas. Elle n'arrivait plus à penser. Car un autre animal lui rongeait le cerveau. Un rat. Elle se caressa le ventre en gémissant. L'écureuil ne leur avait apporté qu'un réconfort éphémère. Il y avait si peu à manger. Un peu plus tard, un des gars de la bande avait trouvé un nid de souriceaux, les plus jeunes encore roses et imberbes. Mais ce vulgaire avant-goût n'avait fait qu'aggraver les choses.

Et puis d'autres les avaient rejoints.

Des amis.

C'était ça, le terme, n'est-ce pas ? Des amis, éparpillés au hasard des rues par les chasseurs et qui, à présent, débarquaient en nombre dans les tunnels. D'une manière ou d'une autre, ils savaient revenir ici.

Jusqu'à leur reine.

Mais ça faisait plus de bouches à nourrir. Et s'ils ne mangeaient pas bientôt, une nourriture correcte s'entend, ils ne tarderaient pas à s'entretuer.

Elle se souvint d'avoir ainsi dévoré un de ces vieux amis, pas assez fort pour se battre et chasser. Ça leur avait permis de tenir pendant des jours.

Tout allait bien. Elle détenait le couteau. Elle était aux commandes. Aucun d'eux n'oserait l'attaquer.

C'était leur reine.

Tout ce qu'elle pouvait faire pour l'instant, c'était attendre. Comme à la pêche. D'abord, choisir l'endroit, puis s'asseoir et attendre qu'un poisson passe par là.

Elle serra son couteau contre sa poitrine, se lécha les babines, maculées du sang de la veille. Comme du rouge à lèvres.

Dans les tunnels, de l'eau jaillissait de la terre. Mais s'ils n'avaient pas à manger aujourd'hui, c'en serait fini d'eux. Elle ne pouvait tenir la meute plus longtemps. Et c'était à elle que revenait la décision. Il fallait qu'elle prenne soin de ses enfants.

Attendre. Se mettre à l'affût et se montrer patiente.

Tôt ou tard, ça viendrait.

Elle en était convaincue.

59

À présent qu'ils n'avaient plus à se soucier d'aucun petit, ils se déplaçaient rapidement. Félix et Marco étaient devant, avec Robbie et Jackson. Ensuite venaient BouleChien et Brooke, côte à côte. Derrière eux, Courtney, qui marchait seule, et, fermant la marche, les trois autres gars du musée.

De retour dans son monde, BouleChien était remonté à bloc. Y avait kekchose de moisi au musée. Il ne savait que penser des expériences de Justin et Einstein sur les trois crevards enfermés dans le camion. Un mal nécessaire s'ils voulaient découvrir les causes de l'épidémie, peut-être même un remède (ça, c'est sûr que ça changerait tout), mais aussi une indéniable source de malaise.

Enfin…

Pour être parfaitement honnête, il avait aussi du mal à côtoyer Paul. Les gens pouvaient dire ce qu'ils voulaient, il n'avait pas correctement veillé sur Olivia, et le pétage de plombs de Paul était là pour le lui rappeler en permanence.

Est-ce qu'il fuyait ?

Oui, sans doute.

En essayant de s'éloigner du fantôme de Léo, il était tombé dans un cauchemar encore pire.

Comme quoi la fuite ne servait à rien. Il l'avait appris à ses dépens.

Jusqu'à Hyde Park Corner, ils ne croisèrent pas âme qui vive. Il y avait bien eu un cadavre de crevard près de Wellington Arch, mais aucun de ses congénères pour se disputer la charogne. Ils étaient tous tendus en longeant le mur de Buckingham Palace, s'attendant presque à voir surgir David, à la tête d'un peloton de blazers rouges. Essaierait-il de les arrêter et de les boucler au palais pour crime de haute trahison ? C'était idiot de s'inquiéter d'autres enfants, mais l'ombre de David planait sur ce quartier de Londres, telle une grosse tache noire.

En l'occurrence, ils passèrent sans problème et sans voir personne. Tout était silencieux. Arrivés à Green Park, ils ralentirent l'allure et se mirent à marcher en profitant du soleil, comme lors d'une paisible balade dominicale d'avant le désastre. Brooke se tenait à côté de lui. Elle n'arrêtait pas de bavarder. BouleChien ne l'écoutait que d'une oreille. C'était étrange. Depuis qu'il avait admis qu'elle ne voulait pas de lui, elle avait changé de statut, s'était fondue dans la masse. Il ne se souciait pas plus d'elle que de n'importe qui d'autre. S'il ne signifiait rien à ses yeux, alors elle non plus.

Perdu dans ses pensées, il n'entendit pas la question qu'elle lui posait. Un coup de coude le ramena à la réalité.

— Pardon, chérie ? Qu'est-ce que t'as dit ? J'étais distrait.

— Merci, j'ai vu, lui reprocha Brooke. T'as pas écouté un traître mot de ce que j'ai dit.

— Pas du tout, objecta BouleChien. J'en ai entendu une partie. Une partie seulement.

— Je te demandais pour Ed.

— Ah, ben voilà pourquoi j'écoutais pas.

— Ben, écoute, maintenant. Je veux juste savoir comment il est.

— Comment ça, comment il est ? Je t'ai dit. Il est cool.

— Oui, mais… J'veux dire… à quoi y ressemble ?

— Ah, ça… ! Kif-kif. Égal à lui-même.

— Comment ça, égal à lui-même ?

— Ben… difforme, ou bien amoché, si tu préfères. En même temps, c'est pas le genre de truc auquel je fais attention. Je m'y suis habitué. Mais tu vois, genre, tu oublies… Et puis tu regardes et…

— C'est moche à ce point ?

— Tu sais quoi, moi, j'avais toujours cru qu'avoir une cicatrice, c'était trop cool. Mais, en vérité, c'est pas comme dans les films. Un côté de son visage a l'air mâché, comme si on l'avait serré avec une vis à bois. (Il fit la grimace, en prenant un drôle d'air.) C'est « Double-Face », comme dans *Batman*.

— Qui ?

— Harvey Dent.

— C'est qui, çui-là ?

— Tu connais pas *Batman* ? s'étonna BouleChien.

— Non et alors ? C'est grave ?

— Bah, un peu. Enfin, bref, ce que je veux dire, c'est que, dorénavant, Ed a peu de chances d'être élu plus beau gosse de l'école. Mais te bile pas. Comme je te l'ai dit, on s'y fait. Là-bas, personne ne fait plus attention à ça. D'autant que, moi, je suis toujours aussi mignon.

— Te fais pas d'illusions, Bolossien. Mignon, même ta mère, elle a jamais dû te le dire. T'es trop maigre, avec un cou trop long. Je parle même pas de tes yeux, qui sont trop rapprochés et de ta bouche, disproportionnée. Et puis, t'as des vers au cul. Tu portes sur les nerfs…

— Arrête, tu vas me faire rougir.

— C'était horrible pour Ed, dit Brooke à mi-voix. Quand c'est arrivé. Ça m'a tellement choquée. J'ai mal réagi. J'ai fait ma mijaurée, comme d'habitude. J'ai prétendu que ça changeait rien. Mais quand j'ai demandé à Justin d'appuyer sur le champignon pour qu'on se tire du pont, c'était ça aussi que je voulais fuir. Tout était lié, tu vois ? Je voulais tout quitter.

— Pff, d'façon, nous, on dérivait sur le fleuve à ce moment-là. Donc, ça aurait rien changé.

— Peut-être… Mais, moi, je l'ignorais… J'aurais dû vous attendre.

— Eh ben, ma belle, je te reconnais plus. Où est passée la vipère que j'ai connue ?

— Il s'en est passé des choses en un an, Bolossien. J'imagine que perdre Aleisha et Courtney m'a fait mûrir… Du moins, le croyais-je. C'est trop cool d'avoir retrouvé Courtney, tu sais. Par contre, ça craint pour Aleisha. Je sais que c'est dur de dire ça… mais, dans mon esprit, elle était déjà morte. D'façon, on n'a pas le choix. Il faut qu'on réagisse comme ça, sans états d'âme. Si on veut avancer, faut qu'on se fabrique une carapace pour ne pas sombrer dans la déprime. J'étais persuadée de ne plus jamais vous revoir. Je pensais que… Je pensais que j'avais tout perdu. C'est sûrement ça

qui m'a fait prendre conscience de l'importance des amis, de l'entraide, de la solidarité ; non pas de l'apparence extérieure, de ce que les gens peuvent penser de toi ou du besoin puéril de se sentir supérieur aux autres. Tu sais, au musée, on a vécu dans notre bulle, en vase clos. C'était génial. Je pouvais être moi-même. Sans avoir en permanence à jouer le rôle de la mégère qui casse tout le monde.

— Tu jouais un rôle ?

— On joue tous un rôle, Bolossien. Toi y compris. On renvoie aux gens l'image qu'ils attendent.

— Tu vois, même ta façon de parler a changé.

— La tienne aussi.

— Voyez-vous ça ?

— Ben ouais. Avant, tu parlais comme si tu venais de débarquer de la Jamaïque. Ça t'arrive encore, à l'occasion, quand ça t'arrange. Mais rien de comparable. Moi, pareil. Avant, je parlais comme les Blacks parce que je pensais que c'était trop cool. Mais on n'est noirs ni l'un ni l'autre, Bolossien, faut bien l'admettre. Peu importent les efforts qu'on fait pour prendre l'accent, ça changera pas la couleur de notre peau.

— Wouah, ça, c'est putain d'vrai, frangine !

Brooke rit.

— J'imagine qu'au bout d'un certain temps, on finit par parler comme ceux qui nous entourent, poursuivit-elle. Tu frayes avec des gens différents, à la Tour, donc tu t'adaptes. Quant à moi…

— T'es devenue une fayotte ?

— Peut-être bien, Bolossien, peut-être bien… La reine des fayottes. Et je vais te dire un truc, c'est pas si désagréable. Parce que au fond, je n'ai jamais été la Brooke d'avant, blonde, vulgaire et impertinente. Maintenant, ce qui compte, c'est la survie. La survie de l'équipe, de la communauté tout entière. Le reste ? C'est de la gnognotte. Point barre.

— Ben, mon vieux ! T'es devenue bonne sœur ou quoi ? Brooke, la nonne sexy… Manquerait plus que tu nous chantes « La mélodie du bonheur »…

Pour toute réponse, elle lui prit la main.

— C'est adorable que tu sois venu me chercher, reprit-elle après un moment de silence.

— Adorable ? J'ai failli y rester.

— Pourquoi t'as fait ça ?

— Bah, tu le sais très bien. Je pensais que j'avais peut-être encore une chance avec toi.

— Encore une chance ? s'exclama Brooke, faussement choquée. Pourquoi tu dis « encore » ? T'as jamais eu la moindre chance, mon pauvre Bolossien.

— Vraiment ? Jamais ?

— Non, jamais. Je t'ai toujours apprécié, mais…

— Ça va, ça va, coupa BouleChien en se renfrognant. Je sais que c'est pour Ed que tu as toujours craqué. Quel con j'ai été de croire que ça avait pu changer.

— J'ai tout gâché avec Ed. Tu sais, je ne me fais aucune illusion à son sujet. Je ne serais même pas surprise qu'il ne veuille plus me voir. Comme tu l'as dit toi-même, il n'a pas souhaité être du voyage. Mais je ne vais pas à la Tour pour me jeter à ses pieds et le supplier de sortir avec moi.

— Pourquoi tu viens, alors ?

— J'sais pas. Pour m'excuser, j'imagine. Quand tu m'as dit qu'il était encore vivant, ça m'a fichu un coup. Ni en bien ni en mal. Juste un coup, une douleur, un sentiment d'inachevé. La vie est trop courte pour qu'il y ait de la place pour les regrets et les non-dits. Des choses affreuses se produisent tous les jours, Bolossien. J'ai été témoin des pires horreurs. Le moins que je puisse faire, c'est dire à ce pauvre Ed que je me fous pas mal de sa cicatrice.

— Une seconde ! l'interrompit BouleChien en lui lâchant la main. Pourquoi y s'arrêtent ?

Ils étaient tous deux tellement absorbés par leur discussion qu'ils n'avaient pas fait attention à ce qui se passait autour.

Debout, alignés les uns à côté des autres, Robbie et ses gars fixaient quelque chose.

— C'qui se passe ? demanda Brooke avant de se figer, bouche bée, stupéfaite.

Un nuage d'un blanc immaculé flottait au-dessus de la route, silencieux et resplendissant dans le soleil. Un spectacle tellement inattendu qu'elle mit un moment à comprendre qu'il s'agissait d'une volée d'oiseaux. Des cygnes. Environ une trentaine, qui traversaient la route, la tête dressée avec élégance au-dessus de leur interminable cou. Tandis qu'elle les regardait, émerveillée, elle sentit une douce chaleur l'envahir. C'était si charmant, si paisible, si calme. L'image même de l'innocence.

Un irrésistible sourire se dessina sur ses lèvres. Dévisageant les autres, elle s'aperçut que l'effet de ce tableau était le même pour tout le monde. Toute la section ressemblait à ces grappes de gamins béats devant une mini ferme. Personne ne fit de commentaire idiot, ni mine de leur lancer quelque chose, pour ne pas rompre le charme.

La vie revenait dans la capitale. Les animaux qui, jusqu'ici, en avaient été chassés par le bruit, la pollution, les voitures et la foule de la métropole commençaient à reconquérir le terrain perdu et réinvestissaient la ville. Spontanément, les enfants applaudirent. Les cygnes se retournèrent pour les regarder, d'un geste presque hautain, sans faire aucun effort pour hâter le pas ou pour s'envoler. Ils poursuivirent nonchalamment leur route en se dandinant, jusqu'à ce que le dernier de la file disparaisse dans Green Park.

Brooke cligna des yeux. Avait-elle rêvé ? Était-ce un mirage ?

— Allez, lança Courtney en la bousculant. En route.

Attirant BouleChien auprès d'elle, Brooke lui prit le bras, et ils démarrèrent dans son sillage. Après un long silence, elle se pencha à son oreille et lui glissa à mi-voix :

— Fermons le chapitre Ed. Parle-moi plutôt de Courtney.

— Bah quoi ? Tout roule avec Courtney. Je lui ai parlé. Elle est cool.

— Surtout, lui fais pas de mal.

— Mais ça va pas ! Pourquoi voudrais-tu que je lui fasse du mal ? Je te dis, je lui ai causé, j'…

Soudain, Brooke le repoussa violemment. Surpris, il trébucha, sur le point de tomber.

— Hé !

— Chut. J'ai repéré kekchose.

— Ah merde…, grogna BouleChien en balayant du regard les alentours.

Un peu plus loin sur leur droite, quatre crevards étaient planqués à l'ombre d'une enfilade d'arcades.

— Stop ! cria-t-il.

Aussitôt, le peloton de tête s'arrêta. Robbie, Jackson, Félix et Marco regardèrent autour d'eux, avant de tourner les talons et de rejoindre Brooke et BouleChien au petit trot. Courtney ne bougea pas d'un pouce. Les trois autres gars de Robbie se dépêchèrent de rejoindre le groupe.

— Ennemis en vue ! grogna BouleChien en dégainant son épée.

— On peut se les faire, affirma Félix.

Boulechien avait déconné. Il s'était laissé distraire par les cygnes et par sa conversation avec Brooke. Mais, contrairement à ce qu'ils pouvaient penser, ils n'étaient pas en train de faire une petite promenade bucolique. L'environnement était toujours aussi dangereux.

Ils venaient de parcourir une large avenue qui les avait menés jusqu'aux abords de Piccadilly. La végétation qu'ils avaient longée jusqu'ici cédait soudain la place à un imposant immeuble élevé sur une rangée d'arcades. Un panneau sur la façade indiquait : *Ritz Hotel*.

En face, il y avait une série de bureaux de compagnies aériennes et un magasin de cosmétiques *Boots*.

— On court ? demanda timidement Brooke, moins habituée que les autres aux aléas de la rue.

— On peut se les faire, répéta Félix, confiant. On les bute et puis on continue. Simple comme bonjour.

BouleChien hésita. Ne sachant comment réagir, il jeta un coup d'œil à Robbie, qui doutait autant que lui.

— On les saigne ! cria soudain Courtney, pour passer sa colère.

Voir Brooke et BouleChien flâner bras dessus, bras dessous la rendait malade. Avant que quiconque n'ait pu la retenir, elle attrapa sa lance et avança en direction des quatre adultes.

— Venez un peu par là ! les défia-t-elle. Je suis à vous !

Les autres n'eurent d'autre choix que de la suivre. Un élan de panique s'empara de BouleChien. Ils ne devaient engager le combat que s'ils y étaient absolument obligés. Il maudit le ciel.

Quand est-ce qu'ils auraient la paix ?

60

Les crevards se retirèrent dans l'ombre. Presque comme s'ils attendaient que les enfants les attaquent.

Arrête de délirer, putain ! se dit BouleChien. Les crevards ne peuvent pas avoir de stratégie. Pas assez malins pour ça.

Pourtant, alors qu'il approchait d'eux, il jura de nouveau en les reconnaissant.

— Les bodybuildés !

— Les quoi ? bredouilla Brooke, terrorisée.

— Ceux qu'on a vus la dernière fois, en venant au palais. Je t'ai raconté. Y en avait une pleine charretée.

— Une pleine charretée, répéta Brooke, de plus en plus angoissée.

— C'était y a deux jours. Ryan et ses chasseurs étaient après eux. Peut-être qu'il n'y a plus que ces quatre-là.

— Dans ce cas, envoyons-les rejoindre leurs copains, dit Félix.

— Non, attendez, intervint BouleChien avec une telle anxiété dans la voix que tous se figèrent, Courtney y compris.

Durant quelques instants, rien ne se passa.

— Tu te laisses aller, chef, commenta Félix. Fut un temps où on les aurait massacrés direct.

Pour l'heure, une seule pensée venait à BouleChien : Je ne veux pas commander. Je ne veux pas tout faire foirer encore.

Félix et Marco rejoignirent Courtney qui poursuivait les crevards morts de trouille qui battaient en retrait sous les arcades. Le groupe de Robbie se précipita pour les prendre en tenaille. Hélas, en approchant, ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas seuls. Une escouade de bodybuildés attendait dans la perpendiculaire. Quand le groupe de Robbie arriva, ils sortirent de leur cachette et se dirigèrent vers les assaillants.

En groupe.

Organisés.

Et là, on ne parlait pas de mauviettes souffreteuses. Non, ils étaient prêts à en découdre. Certains, presque nus, exhibaient des peaux grêlées d'horribles furoncles et de plaies suppurantes. Paradoxalement, ces stigmates qui, sur d'autres, auraient pu paraître handicapants, ne faisaient que renforcer leur férocité.

— Oh là ! fit Félix en s'arrêtant brutalement au milieu de la route. Finalement, c'est peut-être mieux de courir.

Mais il était trop tard. Un troisième groupe de crevards faisait irruption, sur le trottoir d'en face. Les enfants étaient tombés dans un piège. Concentrés sur le quatuor isolé sous les arcades, ils n'avaient pas remarqué que d'autres les prenaient à revers. Au moins vingt-cinq adultes encerclaient le groupe de dix enfants. Pas le pire des ratios pour une bataille, si l'on partait du principe que les adultes n'étaient pas armés. Néanmoins, leurs chances d'en sortir tous indemnes semblaient bien minces.

BouleChien renifla, se racla la gorge et cracha un gros glaviot de morve verdâtre sur le bitume.

Il n'aurait jamais dû hésiter. Si seulement il avait donné l'ordre de courir tant qu'il en était encore temps. Car désormais, c'était foutu. Impossible de fuir sans ouvrir une brèche dans le front ennemi.

— Restez groupés, cria-t-il. On va essayer de passer en force.

De deux choses l'une, soit ils ne l'avaient pas entendu, soit ils avaient décidé de l'ignorer, car le groupe de Robbie chargea sans attendre, massacrant un ou deux pères avant que le gros des adultes ne se referme sur eux.

Une trouée s'ouvrit pour BouleChien. Il pouvait facilement passer.

Sauf que ça signifiait abandonner Robbie.

Non. Pas cette fois. Il ne serait pas dit qu'il s'était comporté en lâche. Après tout, c'était un héros, non ?

— À l'attaque !

Et il se rua sur les crevards en agitant son épée dans tous les sens. Il taillada les premiers, mais retint ses gestes, de crainte de blesser un de ses amis. Courtney joignit ses forces aux siennes en faisant feu de tout bois avec sa lance. Brooke hésitait, restait en arrière, son épée d'apparat pendant mollement au bout de son bras.

— Bats-toi, bon sang ! hurla Félix.

— Mais je ne sais pas comment faire…

— Tue-les.

Félix n'eut pas le temps d'en dire davantage. Ils étaient sur lui. Un groupe de cinq qui le pressaient tellement qu'il ne pouvait plus lever son épée. Il riposta en donnant quelques petits coups, s'aidant des coudes pour écarter ceux qui faisaient mine de s'approcher de trop près. Marco se porta à son secours. À eux deux, ils repoussèrent leurs adversaires.

Deux gars de l'équipe de Robbie gisaient en sang sur le sol. En revanche, Jackson, une lueur au fond des yeux aussi dure que de l'acier, portait le fer avec succès. Elle parvint à se défaire de ses adversaires, emportant avec elle Robbie, blessé au cou. Elle arriva à la hauteur de BouleChien et Courtney.

— Il est blessé.

— J'peux plus bouger le bras, gémit Robbie.

— Faut qu'on rentre au musée, fit Jackson.

— Et eux ? demanda BouleChien en regardant les deux gars étendus par terre, immobiles.

— Oublie, répondit Jackson. Trop gravement blessés.

— Mais…

— Oublie, je te dis !

Sur ces mots, elle se mit en marche et, avec l'aide de l'autre rescapé du peloton du musée, elle traça sa route, qu'aucun crevard ne put arrêter, en direction de Green Park.

— Restez groupés ! hurla Marco. Faut qu'on reste groupés.

— C'est ce qu'on essaie de faire, crétin.

Les crevards n'étant pas en mesure d'arrêter Jackson, ils concentrèrent toutes leurs forces sur la bande de BouleChien. Félix et Marco étaient cernés. Les garçons redoublaient d'efforts pour sortir de la masse. Bientôt, trois bodybuildés gisaient à leurs pieds.

Pourtant, ça les coinçait davantage. Ils ne pouvaient plus faire un pas sans se cogner à un macchabée. Tandis qu'ils s'échinaient pour se défaire de la meute, ils n'arrêtaient pas de glisser et de trébucher. Lui-même au cœur des combats, BouleChien ne pouvait pas leur venir en aide. Sans compter que Courtney et lui devaient aussi protéger Brooke qui, ayant lâché son épée, était désormais vulnérable. Elle essayait de crier, mais l'air restait coincé dans ses poumons.

Jackson ne les avait pas complètement abandonnés, néanmoins. Après avoir emmené Robbie à l'abri et posté son gars en faction auprès de lui, elle était de retour sur la route, prenant les crevards à revers et leur infligeant de lourdes pertes. Elle libéra ainsi Marco et Félix.

— On court ! brailla-t-elle.

Les enfants ne se le firent pas dire deux fois. Aussitôt, ils détalèrent sur la chaussée qu'ils avaient prise en venant. La bataille avait été courte, mais intense. Elle les avait vidés de leurs forces. Ils traînaient la patte et saignaient abondamment.

Mais ils n'étaient pas encore tirés d'affaire. En effet, les survivants du camp adverse ne semblaient pas disposés à abandonner la partie. Sanguinolents et baveux, ils se lançaient à la poursuite des enfants, leur souffle sifflant entre leurs dents pourries.

Jackson se précipita vers Robbie et passa l'épaule sous son aisselle, son compère faisant de même de l'autre côté. Tous les huit se mirent en route. Un peu plus loin se trouvait l'entrée de la station Green Park. Une idée traversa l'esprit de BouleChien : mieux valait s'en écarter. Les stations de métro étant typiquement le genre d'endroit où les adultes aimaient se réfugier.

Certes, mais, en l'occurrence, ils étaient derrière eux, non ? Qui plus est, il était trop exténué pour contester quoi que ce soit. Soutenant Robbie, Jackson fut la première à passer devant l'entrée, suivie de Courtney. En revanche, quand Félix et Marco arrivèrent à la hauteur de l'escalier menant à la station, un cri perçant déchira l'air et une mère équipée de lunettes de soleil bondit dans la rue avec un couteau brandi. Dans son élan, elle se précipita sur Félix et l'attaqua au visage.

Celui-ci poussa un hurlement d'épouvante en essayant de se protéger. Puis, avant qu'ils ne comprennent ce qui leur arrivait, plusieurs autres crevards, eux aussi en pleine forme physique, jaillirent dans la rue.

— Halte ! cria Jackson en s'immobilisant.

— Non ! Continue ! hurla BouleChien dans son dos. Emmène Robbie à l'abri ! On vous rattrape…

Un cri lui fit tourner la tête. Brooke était aux prises avec deux pères de l'avant-garde des poursuivants. Ils l'avaient jetée à terre. Courtney et BouleChien démarrèrent en trombe. Il ne leur fallut que quelques secondes pour les arracher à leur pâture et les lacérer de plusieurs coups de lance et d'épée. Par malheur, l'intermède avait permis au gros de la troupe de rattraper son retard. Très vite, Courtney et BouleChien se retrouvèrent de nouveau au cœur de la mêlée. À chaque assaut, l'épée de BouleChien lui paraissait plus lourde. Ses jambes tremblaient. Il avait les poumons en feu. Courtney, essoufflée elle aussi, sans pour autant faiblir, faisait vaillamment rempart pour protéger Brooke, toujours au sol, de toute attaque.

En revanche, ils avaient dû se détourner de Félix qui, aveuglé par le coup de couteau qu'il avait reçu, était une proie facile. Une mère le percuta. Félix bascula sur le côté et s'effondra sur un cadavre. C'était tout ce qu'ils attendaient. Cinq d'entre eux lui tombèrent immédiatement sur le poil, lui lacérant le dos avec leurs ongles et plantant leurs crocs au petit bonheur.

— Arrêtez ! Lâchez-moi ! sanglota Félix avec une voix de bébé.

Marco donna des coups de pied, envoya moult coups de couteau. Mais, submergé par le nombre, il ne tarda pas à tomber sur son ami. Qui étouffait sous son poids.

— Tout va bien, Félix. Je suis là. J'suis avec toi.

Puis il chercha à tâtons la main de son ami et la serra, tandis que la meute de bodybuildés se refermait sur eux.

Tremblant comme une feuille, Brooke se remit péniblement debout et alla se placer derrière ses sauveurs.

— Y vont nous submerger, haleta Courtney, tandis qu'un nombre croissant d'adultes convergeaient vers eux, de toutes les directions.

Ses pires craintes étaient en train de se réaliser. Une jeune mère lui donna un coup de griffe qui lui laboura la joue. Elle répliqua en lui écrasant sa lance en pleine face. Le visage ouvert en deux, la mère s'effondra.

Mais c'était une parmi… parmi combien, au juste ?

Submerger. Elle avait toujours trouvé que c'était un mot idiot. Et plus elle l'utilisait, plus il lui paraissait improbable, comme un mot inventé de toutes pièces.

— Non, ça ne va pas se passer comme ça, dit BouleChien. Je sais ce que tu penses, mais on ne va pas se laisser submerger, tu m'entends ? On peut

s’en sortir.

— Non, on ne peut pas.

— Si on peut, contra BouleChien en l’embrassant.

Le plus court et le plus fiévreux des baisers. Après quoi il releva son épée et s’écria :

— Avec moi, ma belle ! On va leur montrer ! Toi et moi, seuls contre tous, on va se les faire !

— Euh…

Côte à côte, ils chargèrent, armes au clair, tirant à gauche et à droite. Durant quelques secondes, il sembla bel et bien qu’ils allaient prendre l’avantage. Autour d’eux, les crevards tombaient comme des mouches. Mais ça ne pouvait pas durer éternellement. Courtney avait raison. Ils étaient trop nombreux.

Brooke ne bougeait pas. Inerte, elle regardait la foule d’adultes converger vers ses amis.

Deux pères s’approchèrent de Courtney et lui saisirent un bras, l’obligeant à baisser sa lance. De sa main libre, elle dégaina son couteau et riposta. D’une volte-face, le plus gros des deux dévia le coup et elle reçut la lame dans son propre bras. Elle s’étrangla de douleur et lâcha sa lance. Folle de rage, elle les larda de coups de poignard, jusqu’à ce qu’ils ne soient plus que deux amas de chair à vif, agonisant à ses pieds. Sans lui laisser le temps de savourer sa victoire, deux autres lui sautèrent sur le dos.

De son côté, BouleChien était bien trop en difficulté pour penser à autre chose qu’à sauver sa peau. Soudain, une douleur fulgurante à la cheville le cloua sur place. Baissant les yeux, il s’aperçut qu’une mère étendue par terre s’agrippait à sa jambe et lui mordait le mollet. Il leva l’autre pied et l’abattit sur la tête de la mère. Un coup d’épée de haut en bas, en plein dans le cou, finit de l’en débarrasser.

— Courtney ! hurla-t-il en vain.

Où est-elle ?

— Courtney !

Ici. Il se fraya un chemin jusqu’à elle et l’arracha aux adultes accrochés à son dos. Elle souffrait d’une multitude de petites coupures sur tout le corps. Son bras droit était rouge depuis l’épaule juqu’au bout des doigts, mais elle tenait toujours son couteau levé. BouleChien l’agrippa et la traîna à l’écart, en dépit des crevards qui l’assaillaient de toutes parts. Ses forces s’amenuisaient. Il doutait de pouvoir tenir bien longtemps à ce rythme.

— Tiens bon, Courtney, fit-il. Allez, chérie. Toi et moi. Toi et moi.

— Toi et moi, Boule.

— Je t'aime, ma belle…

— Moi aussi, mon beau…

Inquiète, Brooke suivait le déroulement du combat. La mère qui semblait à la tête du groupe d'adultes se dirigeait à grands pas vers ses deux amis, le couteau à la main. Ses lunettes de soleil et son sourire carnassier lui donnaient un air démoniaque.

Brooke ne put s'empêcher de frissonner en la voyant. C'était pas normal. Les adultes ne portaient pas d'armes. Trop demeurés. Et puis elle souriait.

— Attention !

Mais rien n'y fit. La mère attaqua BouleChien par-derrière et lui planta le couteau dans les côtes, entre son plastron et son sac à dos. Il poussa un cri à fendre l'âme. La mère ricana.

BouleChien tomba à genoux. Un mot brillait en lettres de feu dans son crâne : s*ubmergé*. Finalement, Courtney avait raison. Ils avaient été submergés. Son esprit partit à la dérive. Il se trouvait dans la fosse, à la banque, assailli par une nuée de bouches prêtes à lui pomper le sang. L'instant d'après, il jouait au foot dans la cour de l'école ou se creusait la tête pour résoudre un problème d'algèbre, assis en classe, ou négociait avec sa mère…

— Discute pas, M'man, pensa-t-il. *On pourrait pas s'entendre pour une fois ? Y nous reste peu de temps.*

— Comment ça, il nous reste peu de temps ? Qu'est-ce que tu veux dire, chéri ?

— Que je suis en train de mourir, M'man. Tu vois pas ? Je suis dans la fosse, à la banque, noyé dans un océan de bouches voraces. Des crevards, M'man, et ils sont beaucoup trop nombreux pour moi, alors ne discute pas.

— Mais, il faut que tu fasses tes devoirs.

C'est de l'algèbre, M'man. Tu sais bien que j'y pige rien.

— Fais un effort.

— À quoi bon ? C'est des trucs qui me serviront jamais dans la vie.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Ce que je sais, c'est que j'en ai jamais eu besoin jusqu'à maintenant et que, vu ce qui me reste à vivre, je n'aurai guère l'occasion que ça change. Mais, sincèrement, je doute qu'un meilleur niveau d'algèbre aurait pu me sauver aujourd'hui.

— Te sauver de quoi, chéri ?

— Ça t'arrive d'écouter, M'man ? Je t'ai dit : je meurs. Y a des crevards, M'man. J'ai été submergé. Cette fois, je ne vais pas m'en tirer. Y vont m'avaler tout cru.

— Est-ce que tu es seul, chéri ? Je ne supporte pas l'idée que tu puisses mourir seul.

— Non, M'man, j'suis avec ma copine, Courtney…

— Courtney…

Il cria son nom.

— Courtney… Je suis désolé…

Mais Courtney était déjà morte. Elle était tombée et s'était brisé le crâne contre l'angle saillant du trottoir. Déjà, des crevards l'écartelaient.

Brooke ne pouvait en supporter davantage. Elle n'allait tout de même pas rester là sans rien faire, à regarder ses amis se faire tuer les uns après les autres. Elle poussa un cri de guerre et courut vers BouleChien, écartant au passage tous les adultes qui se tenaient devant elle. Les autres reculèrent, effrayés par sa furie. Arrivée près de BouleChien, elle le prit dans ses bras. Il était encore en vie.

— Tu peux te lever ?

— Quoi ?

Brooke se saisit de son épée, collante de sang. Avec l'autre main, elle l'attrapa par le col et le força à se redresser, après quoi elle mit son bras autour de sa taille pour le soutenir. Trois mères approchèrent. Telles des gamines narquoises voulant se moquer d'elle, elles inclinèrent la tête sous le nez de Brooke. Elles salivaient, les yeux à la fois fous et vides.

— Ouste, les laiderons ! vociféra Brooke en leur balançant avec une violence et une détermination sans pareil un coup d'épée à la gorge.

Des giclées de sang éclaboussèrent sa poitrine. Les mères vacillèrent, les mains sur le cou.

Je l'ai fait. Je les ai eues. J'suis capable.

En réalité, elle n'en était pas convaincue. Elle avait eu de la chance. Maintenant, l'épée lui paraissait très lourde. D'un geste pathétique, elle la brandit devant les crevards qui l'encerclaient.

Mais que pouvait-elle faire, seule contre tous ?

La mort lui apparut soudain comme la seule issue possible. Oui, que les bodybuildés la tuent. Car elle ne pouvait en supporter davantage. Elle regarda les dépouilles de Félix, Marco et Courtney.

Et puis elle sentit BouleChien bouger et l'entendit gémir.

Non. Je ne permettrai pas que ça se finisse comme ça.

Elle n'était pas encore prête à mourir. Tant qu'elle aurait un souffle de vie, elle le protégerait. Et puis, il fallait survivre, au moins pour raconter les circonstances dans lesquelles ces héros étaient tombés.

Elle avisa le rictus de la mère meneuse. Elle avait dû être très belle… un jour, avec un corps impeccable, sans un gramme de gras. Pourtant, aujourd'hui, elle n'était plus qu'un monstre, ravagé par les grosseurs et les pustules qui lui mangeaient le visage. Des dents noires. Le pire, c'était qu'elle semblait savourer sa victoire. Brooke l'insulta.

Puis elle avança vers elle à grands pas, fendit l'air de son épée et la rata, encaissant en réplique un énorme coup en pleine face. Son front lui donnait l'impression d'être figé dans la glace. La douleur était insoutenable. Du sang gicla. Elle n'y voyait plus rien.

Oh non !…

À tâtons, BouleChien chercha ses mains et lui prit l'épée. Collée à lui, à sa chaleur incandescente, elle le sentit bouger et manier l'arme. À cet instant, elle l'aima plus que tout au monde.

— En fait, t'as encore toutes tes chances, murmura-t-elle.

— Je le savais, répondit-il dans un grognement rauque.

D'un revers de main, Brooke essuya le sang qui l'aveuglait.

La mère se tenait là, le regard dissimulé sous ses lunettes de soleil, les lèvres retroussées en une grimace macabre. La fille était pour elle. Elle regarda son couteau, peinant à croire qu'elle en était le maître. Elle se lécha les babines. Les autres crevards, ceux qui n'étaient pas déjà en train de dévorer les cadavres, se tenaient à distance, attendant la mise à mort.

Elle leva son poignard et avança d'un pas. Au même instant, quelque chose effaroucha les autres. Comme un seul homme, ils tournèrent les talons et déguerpirent.

Le sourire de la mère s'élargit encore. Elle leva plus haut son couteau, enivrée par sa propre puissance. Agrippée à BouleChien, Brooke ne la quittait pas des yeux. Dans un ultime effort, il donna un dernier coup d'épée. La lame tangua en l'air avant de s'écraser sur le visage de la mère, sans faire d'autre dégât que lui retirer ses lunettes de soleil.

Le monstre s'arrêta. Brooke croisa son regard. Une vague lueur d'humanité semblait briller dans ses yeux.

C'est alors qu'un miracle se produisit.

Venue de nulle part, une flèche se ficha dans son œil droit. La mère bascula la tête en arrière, poussa un cri terrible et tomba à la renverse. Dans l'instant qui suivit, d'autres bodybuildés mordirent la poussière, terrassés par une salve de flèches et des projectiles. Brooke perçut du mouvement sur sa gauche. Des enfants approchaient en provenance du nord, détruisant tout sur leur passage, tel un implacable rouleau compresseur. Une unité d'élite. Une machine de guerre. Qui décimait l'ennemi avec une redoutable efficacité. Des archers occupaient les flancs du peloton, aux côtés d'artilleurs armés de lance-pierres. À la tête de l'escadron, un jeune lancier avançait sans faire de quartier, avec la même infaillibilité que la grande Faucheuse. Brooke nota quelques détails stupides, comme les circonvolutions dessinées au rasoir sur son crâne.

Un autre garçon, un lance-pierres à la main, le visage encadré par une chevelure rouge feu, fermait la marche.

Sauvée ! Au bout du compte, tout espoir n'était peut-être pas perdu. Un jeune Black à la musculature impressionnante défonça à coups de batte le crâne de deux crevards. Il y avait une fille avec lui. Les cheveux courts en désordre. Vêtue d'un blouson de cuir. Dans sa stupeur, qui confinait au délire, Brooke se dit qu'elle aurait pu faire un peu plus attention à elle.

Faudrait qu'elle lui donne quelques conseils.

En quelques secondes, le crâne défoncé par une batte ou le corps percé de flèches, tous les bodybuildés furent anéantis. Si Brooke n'avait pas elle-même assisté à la scène, jamais elle n'aurait cru qu'une brigade d'enfants soit capable de triompher aussi aisément d'une meute d'adultes. Elle n'avait jamais vu ça.

Revenant à la réalité, elle sentit qu'elle s'était affalée sur le sol et qu'elle tenait BouleChien sur ses genoux, sa main ensanglantée agrippée à son blouson.

Le musclé s'approcha d'elle et lui parla. Elle ne le comprit pas. Une cloche tintait en continu dans sa tête. Elle tenta de s'exprimer, mais n'aurait pas juré qu'un son sortît de sa bouche.

Le gars parla de nouveau. Elle se figura des paroles réconfortantes, genre, tout va bien, tu es saine et sauve…

Saine et sauve…

Quelqu'un, alors, lui masqua le soleil. Entendant résonner une autre voix, elle leva douloureusement les yeux. Elle était si faible qu'elle avait l'impression que, d'un instant à l'autre, elle allait s'évanouir. Pour une

étrange raison, elle ressentait un incroyable détachement, comme si rien ne la concernait, et qu'elle regardait un reportage à la télé. L'état de choc l'avait changée en pierre. Du sang coulait sur son visage, sans qu'elle ait l'énergie de l'essuyer. Le jour déclinait.

Une autre fille s'approcha et, sans cesser de lui parler, déballa une trousse médicale d'urgence. Elle aurait aussi bien pu causer chinois.

Chinois…

Brooke pouffa.

On souleva délicatement BouleChien pour l'écarter d'elle. Elle aurait voulu leur dire de faire bien attention. Et puis le garçon à la tignasse rouge feu revint avec d'autres. Mais c'étaient qui ceux-là ?

Ils l'étendirent sur une sorte de civière. Où est-ce qu'ils avaient eu ça ? Elle voulut les remercier, mais les mots semblaient ne vouloir se former que dans sa tête.

Tandis qu'ils la transportaient de l'autre côté de la route, vers le parc, elle chercha ses amis du regard. Aucun signe d'eux, pas plus que des cadavres de crevards. La route était déserte. Tout cela n'avait dû être qu'un rêve. Aucun combat ne s'était déroulé ici.

Impossible.

Son cœur saignait.

Tellement de sang.

Elle ferma les yeux et s'abandonna aux ténèbres.

61

Au palais, David attendait dans son bureau, une pièce aux dimensions impressionnantes, avec une cheminée en marbre, des tableaux aux murs ainsi qu'une grande table en bois sombre qu'il mettait un point d'honneur à faire cirer régulièrement afin qu'elle soit aussi brillante qu'un miroir. De grandes fenêtres ouvraient sur les jardins, où les enfants s'activaient entre les rangs de légumes. De temps en temps, il venait se placer devant l'une d'elles et contemplait leur travail, souriant intérieurement en mesurant le chemin parcouru. Car oui, il était bel et bien là, dans les anciens appartements de la reine d'Angleterre. Et tout l'horizon lui appartenait : l'étang d'eau pure, les cultures, les enfants eux-mêmes… Quand l'épidémie s'était déclarée, on avait pensé que c'était la fin du monde. La plupart des enfants avaient alors sombré dans un profond désespoir et, de fait, nombre d'entre eux y avaient laissé la vie, soit parce qu'ils avaient été tués au combat soit parce qu'ils avaient été emportés par la maladie, le manque de soins ou la faim. Mais pas David. Lui y avait tout de suite vu une immense opportunité. Celle d'un nouveau monde sur lequel étendre son empire.

Et pourquoi pas ? Les enfants avaient besoin de quelqu'un de fort à leur tête. Qu'importe qu'ils l'aiment ou non, du moment qu'ils faisaient ce qu'on leur demandait. Au fond, il les maintenait en vie. Il prenait soin

d'eux. Il leur offrait un avenir. Quand le plus dur serait passé, quand le dernier adulte nécrosé aurait été tué, ils pourraient faire ce qu'ils voudraient. Londres serait à eux et, avec elle, l'Angleterre, voire la planète tout entière qui, tel un fruit mûr, n'attendrait que de tomber entre leurs mains.

David se considérait comme un entrepreneur. Il avait toujours aimé regarder *The Apprentice* à la télévision, et rêvé d'y participer quand il serait plus grand. Qui aurait pu croire que son rêve se réaliserait si vite et dans de telles proportions ? À quoi bon être le stagiaire quand on pouvait directement être le boss ?

Pour autant, il restait beaucoup à faire, et il en était conscient. Tant qu'un seul gamin du coin échapperait à son autorité, il ne connaîtrait pas de repos. Enfin, avec un peu de chance, la réunion de ce matin-là lui permettrait de gravir un échelon supplémentaire.

Il s'avança devant le miroir de la cheminée et vérifia son allure. L'importance de l'apparence, comme disait sa mère. Faire bonne impression. En l'occurrence, il fallait qu'il ait l'air d'un patron, qu'il respire l'autorité. Contemplant son reflet dans la glace, il esquissa un sourire.

Sa mère aurait été fière.

Il portait un costume, ainsi qu'une cravate. Ses cheveux bruns étaient impeccablement coupés et coiffés, la raie sur le côté. Sa peau claire, émaillée de taches de rousseur, était vierge de toute impureté (pas comme certains gamins du jardin, qui étaient presque aussi grêlés par l'acné que les galeux). Enfin, il avait beau n'avoir que quatorze ans, ses manières étaient celles d'un adulte.

Il était content de ce qu'il voyait.

Ce qui ne l'empêcha pas de tapoter sa mèche et de rajuster son nœud de cravate, pourtant impeccable. Il fallait bien admettre qu'il était un peu nerveux. Cette réunion était très importante pour lui. Ce n'était pas juste une question de pouvoir et de business. Ça allait au-delà. Et cet au-delà avait commencé la première fois qu'il l'avait rencontrée.

Nicola. La fille du Parlement. Celle qui se faisait appeler Premier ministre. Bah, elle avait beau faire, pour lui c'était juste un titre. Après tout, elle ne contrôlait rien d'autre que son maigre contingent d'enfants. D'ailleurs, même quand elle aurait accepté tout ce qu'il proposait – ce dont il ne doutait pas un seul instant –, il la laisserait conserver son titre et penser

ce qu'elle voulait. Il lui laisserait l'illusion qu'elle était toujours aux commandes.

Nicola. Il aurait aimé être un peu plus serein dès qu'il était question de cette fille. Mais il y avait kekchose…

Il se détourna du miroir, un peu gêné, incapable de soutenir son propre regard.

Il savait pertinemment ce que recouvrait ce kekchose. Elle était jolie. Belle, même. De longs cheveux flamboyants, des yeux verts…

Une princesse.

C'est comme ça qu'il la voyait. Royale. Il se figura le couple qu'ils pourraient former ensemble. Roi et reine. Leurs deux mondes unis l'un à l'autre, tout comme eux.

Il s'empourpra. Il allait un peu vite en besogne.

Mieux valait rester prudent. Savoir garder raison, ne pas s'emporter. Le plus important pour le moment, c'était l'accord commercial. Pour le reste ? Bah, avec un peu de chance, ça suivrait naturellement. Pour l'heure, il ne fallait pas que ça interfère avec les négociations.

Il n'avait aucune idée de ce qu'elle pensait de lui. Il n'était pas beau, mais pas moche non plus. Ce qu'il trouvait le plus ingrat chez lui, c'était ses taches de rousseur, éternelle source de moquerie de la part de ses camarades de classe… Heureusement, son pouvoir compensait largement ce petit défaut. Les femmes succombent toujours aux hommes de pouvoir, non ? Surtout en des temps aussi difficiles, où le besoin de protection se fait pressant. Oh, bien sûr ! il n'était pas Hercule, mais il était grand, svelte et gardien d'une autorité rare. Il était un roi plus qu'un guerrier.

Et les filles craquent pour ce genre d'homme.

N'est-ce pas ?

En tout cas, il en était persuadé, même si sa propre expérience en la matière se résumait à bien peu de chose. Et pour cause, puisqu'il était fils unique et qu'il avait fréquenté une école de garçons. C'est pour ça qu'il était nerveux. Il voulait se maîtriser, éviter à tout prix de trahir ses sentiments, agir en adulte.

Le problème, c'est qu'il n'était pas certain de faire le poids face au singulier pouvoir des femmes. Rien à voir avec la force, l'intelligence ou l'autorité. Non, ça venait de…

Il rougit de nouveau. Il attrapa la carafe en cristal ciselé qu'il avait posée sur un plateau d'argent au milieu de la table rutilante et se servit un verre

d’eau.

On frappa à la porte. Prenant la pause devant la cheminée, il se raidit dans l’attitude qu’il avait répétée tant de fois, mimant une des peintures du palais qui montrait quelque général d’armée bombant son torse tapissé de médailles et de décorations, les jambes légèrement écartées, les mains derrière le dos, un demi-sourire hautain sur les lèvres.

— Oui ?

Bordel ! Il aurait tant voulu que sa voix ait des accents profonds et virils, non cet éraillement pincé qui sonnait comme une crécelle.

— Ton rendez-vous est arrivé, David.

— Fais entrer.

La porte s’ouvrit. Pod, le chef de la sécurité, apparut dans l’encadrement au côté de Nicola.

Elle était aussi belle que dans son souvenir, vêtue d’une longue robe verte assortie à la couleur de ses yeux. Il s’en sentit flatté. Il n’aimait pas les filles qui portaient des jeans ailleurs qu’au travail. À ses yeux, les filles se devaient d’être élégantes, féminines…

Passe à autre chose, crétin ! Ou tu vas te remettre à rougir comme un idiot. Sois professionnel, on a dit !

— Bonjour, Nicola, commença-t-il, heureux de constater que sa voix avait retrouvé son naturel. Entre, je t’en prie. Comment vas-tu ?

— Bien, merci. Et toi ?

— Très, très bien. (Il se tourna vers Pod.) Est-ce que tout s’est passé comme prévu ?

— Pas de problème, répondit ce dernier avec un sourire de triomphe. J’ai emprunté l’escalier de service. Personne ne l’a vue entrer. Et personne ne la verra sortir. Cette rencontre restera secrète.

David se tourna alors vers son hôte.

— J’imagine que tu n’as pas fait le chemin toute seule depuis Westminster, n’est-ce pas ?

— Non. En effet. Quelques amis m’ont accompagnée, et nous avons engagé des chasseurs pour nous escorter. Les autres m’attendent dehors, dans ton annexe.

— Parfait. C’est mieux ainsi. Inutile que quiconque soit au courant de cette entrevue pour l’instant.

— Certainement.

David avisa Pod et son polo de rugby au col relevé. Ce n'était pas le gars le plus futé du palais, mais il était loyal et obéissait aux ordres.

— C'est bon, Pod. Tu peux nous laisser, maintenant.

— Bien patron, répondit celui-ci avant de prendre poliment congé et de se retirer, en prenant soin de refermer la porte.

— Voilà qui est mieux. Juste toi et moi, lâcha David, regrettant aussitôt sa remarque.

Bon sang, ça pouvait être mal interprété ! On est là pour affaires.

Afin de cacher son embarras, il fit signe à Nicola de s'asseoir et il lui servit un verre d'eau.

— Bien, reprit-il en lui tendant le verre. Nous avons beaucoup de choses à discuter aujourd'hui.

— Si tu le dis, répondit-elle, un peu embarrassée.

Tant mieux. David s'assit, but une gorgée, s'essuya la bouche, puis la regarda droit dans les yeux. Très important, le contact visuel.

— Veux-tu commencer ou préfères-tu que je m'en charge ?

— Eh bien, c'est toi qui m'as invitée à venir, répliqua Nicola en soutenant son regard.

Inconsciemment, il baissa les yeux. *Merde*.

— Certes, mais, à l'origine, c'est toi qui as suggéré qu'on se voie, répondit-il en se forçant à la regarder en face.

— T'es sûr ? objecta Nicola avec une moue dubitative. Bah, tu as peut-être raison. Je ne me souviens plus de tous les détails.

— Tu m'as fait parvenir une lettre par l'intermédiaire de Ryan Aherne.

— Oui, mais en réponse à *ta* lettre…

David se força à rire.

— Bah, oublions ça. On ne va pas se disputer là-dessus… Ce qui compte, c'est qu'on voulait *tous les deux* se voir.

— Absolument.

— Ce qui m'intrigue, dit David, c'est que je te l'avais déjà proposé. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Sans doute l'arrivée de ces enfants de la Tour.

— Ah, je vois, oui. Ils ont fait une halte ici.

— Au début, je n'y ai rien vu de particulier. C'est seulement après leur départ que j'ai commencé à me dire que c'était un peu bizarre.

— Bizarre ? répéta David avant d'avaler une nouvelle gorgée d'eau. (Décidément, il avait la gorge très sèche.)

— Oui, après tout, était-ce vraiment une coïncidence qu'ils débarquent chez nous ? Ils nous ont raconté qu'ils voulaient retrouver des amis, mais… comment savoir ? Il faut toujours se méfier. Donc on a convoqué une session et il en est ressorti qu'il pouvait aussi bien s'agir d'espions.

David se retint de sourire. Évidemment que l'hypothèse avait surgi, puisqu'il avait lui-même donné l'ordre à ses taupes du Parlement de l'émettre. C'étaient eux, les espions.

— Je suis d'accord avec toi, acquiesça-t-il. Je doute qu'ils soient ce qu'ils prétendaient être. D'ailleurs, à peine arrivés ici, ils se sont mis à fouiner partout, à poser des tonnes de questions. Ah, il faut que je te dise que ce n'était pas la première fois que je les rencontrais.

— Je sais. Ils nous ont dit qu'ils vous connaissaient.

— Enfin, à vrai dire, je connais surtout leur chef, se rengorgea David. Un garçon appelé Jordan Hordern. Il est… Comment dirais-je ? Bah, si tu le connaissais tu comprendrais. Disons simplement que c'est le genre de gars qui aime avant tout commander. D'après les renseignements que j'ai pu glaner, c'est pas rose tous les jours à la Tour. Ils pourraient avoir envie de s'établir ailleurs. Or, venant de lui, je ne serais pas étonné qu'il ait envoyé des éclaireurs, pour nous jauger et tester nos défenses en vue d'une offensive.

— C'est exactement ce qu'on se disait en session, répondit Nicola en se penchant vers lui avec excitation. Dans ces conditions, j'estime primordial que l'on institue de bonnes relations entre nous. C'est vrai, quoi, c'est ridicule de vivre si proches les uns des autres et de se considérer presque comme des ennemis.

— Tu as entièrement raison, dit David d'un air pénétré. Nous ne devons jamais oublier qui est le véritable ennemi : les adultes. La rivalité n'a pas lieu d'être entre nous. Au contraire, nous devrions nous serrer les coudes.

Nicola trempa ses lèvres dans son verre d'eau. David suivit des yeux le mouvement de sa glotte. Elle reposa délicatement le verre sur la table.

— Mais il y a aussi autre chose qui nous préoccupe, reprit-elle. La bande de Saint James Park.

— Quoi ? Les squatteurs ?

— Oui. Ils multiplient les raids. Ils nous surveillent et, dès qu'une brèche s'ouvre dans nos défenses, il s'y engouffrent et nous volent de la nourriture, du matériel, de l'eau… On ne sait plus quoi faire. On ne va quand même

pas rester enfermés derrière nos grilles en permanence ? Par exemple, ils attendent que quelqu'un sorte et hop…

— Ils se faufilent.

— Exactement. On ne veut pas se battre avec eux. Mais ils nous pourrissent la vie.

— La nôtre aussi, ajouta David. À un moment, on a tenté de mettre en valeur le parc. On y a fait des plantations. Ces sauvages ont tout déterré et attaqué nos gars. Là encore, je suis de ton avis, il est urgent d'agir.

— Mais comment ? On ne peut pas les attaquer.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que ce sont des enfants. Ça fait partie de mes promesses électorales…

— Quoi, vous avez organisé des élections ? lança David avec un sourire amusé. Je l'ignorais.

— Oh ! une simple consultation, répondit Nicola. Tous les ans, à Westminster, on vote pour élire le Premier ministre. Cette année, c'est moi qui ai remporté les élections, entre autres parce que j'ai fait quelques promesses.

— Lesquelles ?

— Par exemple, de ne jamais attaquer d'autres enfants, ou de…

Nicola pouffa, embarrassée.

— Allez, va, tu peux me le dire, l'encouragea David, ravi de voir son interlocutrice en porte à faux.

—De ne jamais rien négocier avec toi.

Cette fois, ce fut au tour de David de s'esclaffer.

— Bah, les promesses n'engagent que ceux qui les croient, ironisa-t-il. D'ailleurs, maintenant que tu es aux affaires, j'imagine que tu mesures combien la tâche est difficile, n'est-ce pas ? Sur certains sujets, il faut savoir s'adapter, quitte à se contredire. Ne t'inquiète pas, ils s'en remettront. Si tu règles les problèmes, si tu leur rends la vie plus facile, ils oublieront rapidement toutes les promesses que tu as pu faire pour être élue et je te parie même qu'ils continueront à voter pour toi.

— Si seulement…, répondit Nicola en se renfrognant. Par contre, c'est sûr que si j'arrive à faire cesser les raids des squatteurs, comme tu les appelles, je marquerai forcément des points. Mais est-ce réaliste ? Comment ? On ne va tout de même pas s'armer et les écraser… Je te rappelle que ce sont des enfants, pas des adultes.

— Certes, mais ils ne respectent pas les règles. Comme tu le dis toi-même, nous avons besoin d'ordre et de stabilité alors qu'eux ne semblent attirés que par l'anarchie et le chaos. On ne peut pas les laisser faire. Toi comme moi, nous avons travaillé dur pour améliorer notre quotidien, pour reconstruire sur les ruines de l'ancien monde. S'ils continuent à se comporter de la sorte, j'estime que nous sommes en droit de répliquer au canon à eau.

— Quoi, vous avez des canons à eau ?

— Non, sourit David. C'est une métaphore. Ce que je veux dire, c'est que, objectivement, rien ne nous interdit de nous défendre, par tous les moyens dont nous disposons.

— Tu serais prêt à les attaquer ?

David croisa les bras sur sa poitrine et allongea ses jambes avant de répondre :

— Certainement. Ils ne nous laissent pas le choix. Il faut qu'on les remette dans le droit chemin. Et, pour ça, nous devons unir nos forces.

— Imaginons, répliqua Nicola. Imaginons que nous fassions alliance. Il nous manquerait encore des guerriers. Jamais on ne réunirait assez de combattants disposés à affronter d'autres enfants.

— J'en fais mon affaire, répondit David. T'inquiète pas, j'ai mon idée sur la question. Mais nous devons aussi réfléchir au-delà du simple fait de nettoyer le parc. La question dépasse largement les squatteurs. Certes, il s'agit d'un souci commun, mais il en existe beaucoup d'autres.

— Serais-tu en train de me suggérer une alliance plus globale ? voulut savoir Nicola.

— Absolument. Je propose que l'on signe un pacte entre nos deux communautés. Pour toi, ça ne changerait strictement rien. Tu garderais toutes tes prérogatives et continuerais de gérer Westminster comme bon te semble. La seule différence, c'est que l'on travaillerait ensemble, que l'on se réunirait périodiquement pour évoquer les problèmes, que l'on mettrait nos ressources en commun et que l'on partagerait l'information, tout comme nos guerriers.

Ce disant, il se leva et s'approcha d'une desserte sur laquelle était posée une pile de documents.

— J'ai préparé un contrat, annonça-t-il en se rasseyant. C'est plus qu'un simple traité. C'est une sorte de constitution.

— Je ne sais pas, répondit Nicola tandis que David faisait glisser vers elle les papiers. C'est un peu précipité, tu ne crois pas ?

— Écoute, pourquoi es-tu venue ici ? embraya aussitôt David, pressé de concrétiser son avantage.

— Pour parler.

— De quoi ?

— Ben…

— Je vais te le dire, moi. Tu es venue parler de quelque chose qui ressemble à ça.

Nicola réfléchit un instant à ce qu'elle venait d'entendre.

— Sans doute. Mais, comme je te l'ai dit, tu n'es pas en odeur de sainteté à Westminster. Je te rappelle également que de nombreux enfants de chez nous étaient ici, avant. En clair, tu as la réputation d'être autoritaire et impérialiste. Donc l'idée d'une alliance avec toi risque d'en choquer plus d'un. Ils vont penser que tu essaies de nous envahir.

— C'est là que la famille royale entre en scène, rétorqua David avec un large sourire, tout en essayant de ne pas paraître trop imbu de lui-même.

— Que veux-tu dire ? demanda Nicola, désarçonnée.

— Tu n'es pas au courant ? Nous avons des membres de la famille royale dans nos murs.

— Effectivement, j'ai entendu des rumeurs à ce sujet, mais j'ai toujours cru que c'était une intox.

— Pas du tout. C'est la pure vérité. On les a découverts en arrivant ici. Hélas, pas des plus hauts rangs. Ceux-là sont soit morts, soit terrés dans un bunker quelque part. Les nôtres sont du menu fretin dans l'ordre de succession, mais ils n'en restent pas moins de sang royal. J'ai toujours rêvé de les réinstaller sur le trône. Comme ça, tout le monde croira que ce sont eux qui commandent et plus personne ne viendra me chercher des poux.

— Arrête-moi si je me trompe, fit Nicola, à la fois amusée et effarée. On parle bien d'adultes touchés par l'épidémie, là ? De pères et de mères ?

— Disons plutôt ducs et duchesses.

— Mais des malades ?

— Oui, bien sûr, mais ne t'inquiète pas, on les a enfermés dans une pièce aveugle pour qu'ils ne dépérissent pas trop vite.

— Jamais je n'accepterai d'être dirigée par une bande de zombis, affirma Nicola, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Qui a parlé d'être dirigée ? répliqua aussitôt David. Non. Il s'agit simplement d'en faire des figures de proue, des effigies à mettre sur des timbres. Ce qui compte, c'est qu'ils représentent l'ordre ancien, la stabilité, la tradition. Quelque chose capable de cimenter la société. Les enfants en ont besoin. Mais ça ne change rien à la réalité du pouvoir, qui restera entre nos mains.

Nicola jeta un regard dubitatif à la pile de documents.

— Loin de moi l'idée de te faire signer dès maintenant, se défendit David. Prends ce document avec toi et étudie-le tranquillement. Au besoin, corrige ce qui te pose problème. Ce n'est rien de bien compliqué, mais… Toi et moi, Nicola, on est pareils. On aime les choses claires et structurées, les règles. On apprécie que tout soit bien organisé. Peut-être que nos convictions divergent sur certains points, mais, au fond, on aspire tous les deux à la même chose : ce qu'il y a de mieux pour les nôtres, pour notre avenir et pour notre pays. Ensemble, on sera forts et l'on pourra sans crainte affronter tous les périls qui se dresseront sur notre route. Pour l'heure, ce qui nous unit, c'est la lutte contre les adultes. Mais quand ils auront été tués et que nous n'aurons plus d'ennemi commun, il y a un risque pour que tout ce que l'on a construit périclite. D'autres problèmes apparaîtront, comme les squatteurs, et Dieu sait ce que nous mijote Jordan Hordern. Je conçois ce projet comme un premier pas vers la réunification de Londres. Car, à partir du noyau dur que formeront nos deux communautés, il nous sera facile de rallier beaucoup d'autres enfants, tous unis sous une seule et même bannière, et capables d'éliminer tous les adultes qui pourraient se dresser devant nous. Ensemble, nous pourrons tirer bien meilleur parti des chasseurs, nous occuper sérieusement de gens comme Jordan Hordern. Ensemble, nous allons faire de Londres un endroit sûr… dont nous serons roi et reine.

— Pardon ?

— Bah, tu vois bien ce que je veux dire, répondit David en essayant désespérément de se rattraper. Encore une fois, c'est une métaphore. Disons cogestionnaires, si tu préfères. Ça fait moins… couple.

Nicola se pencha en avant et, les coudes sur la table, posa tranquillement le menton sur ses paumes ouvertes, le fixant du regard avec un petit sourire moqueur, pour ne pas dire condescendant, qui l'irritait au plus haut point.

— Je rêve, David ou tu me fais du gringue ?

— Non. Non. Pas du tout… Qu'est-ce que tu vas chercher ?

— Pourquoi ? Je ne te plais pas ?

— Non. Enfin si… Évidemment. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Ce que je voulais dire c'est que si on était ensemble… Pas ensemble dans ce sens-là, bien sûr. Mais imagine un instant… Ça scellerait à tout jamais notre union.

Nicola tiqua.

— Tu caches bien ton jeu, David King, hein ?

Pour toute réponse, David renifla et feuilleta les notes qu'il avait devant lui, le visage fermé.

— Écoute. Pourquoi ne prends-tu pas ce projet pour l'étudier chez toi et l'on se revoit dans quelques jours…

— Ratifier un pacte ne m'intéresse pas, l'interrompit Nicola.

— Qu'est-ce que tu veux, alors ?

— Je veux être en sécurité. Je veux que les squatteurs arrêtent de nous attaquer. Je veux l'assurance que nous n'allons pas être envahis, ni par toi ni par quelqu'un d'autre.

— Très bien. Voici ce que je te propose. Pour te prouver ma bonne foi, autant que ma détermination à mener à bien cette alliance, que dirais-tu si je m'occupais moi-même des squatteurs ? Que je les force à courber l'échine ? Devant toi ?

— Tu pourrais faire ça ?

David se leva et reprit sa pose martiale.

— Absolument, dit-il en bombant le torse. Mais, dans ce cas, est-ce que tu me promets de signer l'accord ?

— Oui, bien sûr, avec plaisir. Si tu penses que tu peux les contraindre à cesser leurs attaques, je signe des deux mains et on s'allie. Roi et reine de Londres.

— Bah, d'Angleterre, tant qu'on y est.

Nicola se leva, fit le tour de la table et s'approcha de lui. Tout près de lui. Des effluves de savon, de shampoing ainsi qu'une mystérieuse fragrance féminine lui chatouillèrent les narines.

— Ça te plairait, hein ? suggéra-t-elle avec un regard plein de sous-entendus.

— Oui, approuva David, la gorge soudain cotonneuse.

— M'avoir pour reine, murmura Nicola en se collant à lui.

— Eh bien…

On frappa à la porte. Nicola s'écarta de lui en riant.

C'était de nouveau Pod. David lui dit d'entrer. Sous le regard attentif de Nicola, il avança à grands pas vers son chef et lui glissa quelques mots à l'oreille, auxquels David répondit en hochant la tête d'un air ravi.

À l'évidence, c'étaient de bonnes nouvelles.

— Bien, Nicola, dit-il en se frottant joyeusement les mains. Je crois qu'on a fait le tour. Pod va te raccompagner auprès de tes amis. Fais au mieux. Discutes-en avec ceux que tu estimes dignes de confiance et rencontrons-nous de nouveau dans… disons… une semaine ? Ça te va ?

— Parfait.

Pod raccompagna Nicola. À peine était-elle sortie que David se précipita dans le couloir et fila à l'autre bout du palais, à la salle du balcon, où l'attendaient six de ses gars en blazer rouge. David les jaugea rapidement. Fusils à l'épaule. Martiaux. Solennels.

— On va faire une apparition au balcon, dit-il en leur adressant un dernier coup d'œil. Vous connaissez l'exercice. Ayez l'air de soldats. Il faut en imposer.

Ils acquiescèrent d'un hochement de tête unanime et se redressèrent. Après une profonde inspiration, David s'avança vers la porte-fenêtre, sa garde rapprochée en rang par deux derrière lui. Arrivé à la balustrade, il jeta un coup d'œil en contrebas.

Les enfants du palais étaient tous rassemblés sur Horse Guards Parade, pour accueillir un groupe de nouveaux arrivants, en vue du porche. David fit un compte rapide. Ils étaient au moins vingt-cinq, trente. Des garçons et des filles de tous âges, armés pour la plupart. Parmi eux, deux enfants portant une civière de fortune sur laquelle était étendue une fille dont le crâne était bandé. À la tête du détachement, plastronnait Jester. Aucun signe des ceux qui l'accompagnaient deux jours plus tôt.

— Magic-Man ! appela David en tendant les bras en signe de bienvenue. (Tous les regards se tournèrent vers lui. *David*. Le maître des lieux.) Bien joué mon ami. On commençait à se demander si on te reverrait un jour.

— Aurais-tu douté de moi, David ?

— Jamais. Où sont les autres ?

— Morts, répondit Jester.

Un frisson d'épouvante fit frémir la foule. Gémissements et lamentations s'élevèrent ici et là. Abasourdi, David se mordit la lèvre, avant de se forcer à sourire. C'était moche, certes – c'était toujours moche de perdre quelqu'un –, mais au moins Jester ramenait-il avec lui un contingent de

nouvelles recrues. L'atout maître qu'il attendait depuis si longtemps ou trente bouches de plus à nourrir ? Comme si Jester avait lu dans ses pensées, ce qu'il lui arrivait parfois de croire, celui-ci lança à la cantonade :

— Mais cette clique-là… Vous devriez les voir en action. Des guerriers hors pair.

Puis, levant les yeux vers David, il ajouta :

— Crois-moi, David, avec eux, ça va plus être la même chanson…

Celui-ci se fendit d'un sourire encore plus large. L'un dans l'autre, c'était pas une si mauvaise journée.

— Bien, bien ! Venez !

62

À aucun moment ils ne soupçonnèrent la présence de Shadowman dans la maison incendiée. Il y passa une longue nuit à les écouter ripailler. Saint Georges et les siens d'abord, puis les autres, qui se disputèrent violemment les derniers morceaux de chair, de peau et d'os. Enfin, ce fut au tour des plus esquintés de passer à table. Dans la lueur grisâtre de l'aube, il les vit d'un œil effaré ramasser les miettes et lécher le sang répandu sur l'asphalte. À la faveur des rangs qui s'éclaircissaient, Shadowman put mesurer l'ampleur du carnage. Il ne restait pratiquement rien de Tom et de Kate.

Avec le lever du jour, certains commencèrent à se retirer, d'abord seuls ou par deux, puis par groupes plus importants, errant à la recherche d'un endroit où dormir jusqu'à la nuit prochaine. Les derniers à quitter les lieux étaient les plus forts, les plus vaillants, ceux qui n'avaient pas peur de la lumière du soleil, à savoir Saint Georges et ses gars. Remontant la rue en groupe, ils passèrent devant la planque de Shadowman, l'air contents d'eux. Saint Georges ouvrait la marche, sa grosse tête bouffie trop lourde pour que son cou parvienne à la tenir droite. Et puis Bluetooth et Bandit manchot, suivis de Man U et…

Shadowman faillit éclater de rire. Finalement, le carreau qu'il avait tiré quasiment à l'aveugle avait bel et bien trouvé une cible. Le dernier de la

bande. Celui pour lequel il avait eu du mal à trouver un surnom. La flèche était fichée dans son épaule, soit parce qu'elle était plantée si profondément dans la chair qu'il lui était impossible de l'en défaire, soit parce qu'il n'avait même pas pris la peine de l'enlever. De fait, la chose n'avait pas l'air de le gêner plus que ça. Il l'arborait presque avec fierté, comme un trophée. Shadowman versa une larme en savourant cette minuscule victoire. Non seulement il avait amoché le salopard, mais en plus, cela lui conférait un signe distinctif. Ce n'était plus cet étranger sans visage.

Donner un nom à quelque chose, c'est se l'approprier.

Un grand sourire illumina son visage. Il l'avait, son surnom.

63

Là-bas, la route longeait les rails et s'enfonçait dans la forêt. Au-delà se trouvait la ville, avec ses innombrables maisons, ses parcs et ses lieux d'attraction : la cathédrale, le stade, le quartier des théâtres, le centre commercial. Juste à côté de la ville, il y avait la ferme. Là où elle vivait. Une ferme en tout point semblable à celle qu'elle avait construite en jouant à *Farmville*, sur Facebook. Les heures qu'elle avait passées là-dessus ! Elle faisait tourner sa nouvelle ferme avec autant de dévotion que la précédente, semait, cultivait des légumes, trayait les vaches, nourrissait les poulets, sortait les chevaux… Son chien de berger, Baxter, veillait sur les moutons. En bref, tout était en ordre, les animaux bien traités. Tant qu'elle resterait ici, rien de mauvais ne pourrait lui arriver. Pas comme dans le vrai monde. Pas comme dans cet insupportable désert glacial qu'était devenu Londres. Où elle ne pouvait pas empêcher ses amis de mourir.

Tout le contraire de son monde imaginaire, où le soleil brillait en permanence, où l'air était doux et où tout le monde avait un éternel sourire accroché aux lèvres. Pas de loups pour effrayer les brebis. Pas de renards pour s'en prendre au poulailler. Pas de chasseurs. Aucun adulte. Nulle part. Et puis sa ferme était cachée, à l'abri des regards. Personne ne connaissait le chemin qui y menait. Juste eux trois, Brooke, Bolossien et Courtney,

assis ensemble à la table de la cuisine. Ils mangeaient gaiement des œufs à la coque accompagnés d'une miche de pain tout juste sortie du four, et buvaient du lait froid.

Qu'importe que cette ferme n'existe pas, pas plus que la ville, la forêt ou les routes, inventées de toutes pièces à partir des fissures, des cloques et des taches qui maculaient le plafond au-dessus de son lit.

Qu'importe…

Elle pouvait rester là des heures, entre éveil et sommeil, les yeux rivés au plafond, à déambuler dans ce monde imaginaire. Elle était à ce point anéantie qu'elle avait atteint une sorte d'hébétude où plus rien ne comptait, où plus rien n'était réel. Elle était détachée de tout, y compris de son propre corps, en dépit de la douleur lancinante qui lui vrillait le crâne. De temps à autre, on lui donnait bien des antalgiques, mais sans réels résultats. Elle avait le sentiment qu'on la rationnait. Il faut dire que des cachets comme ceux-là étaient des biens rares et précieux par les temps qui couraient. On voulait sans doute les économiser. En revanche, ceux qui la soignaient n'avaient pas été avares en suture, quand ils lui avaient recousu le visage. Elle les avait sentis pincer, tirer et joindre les lambeaux de peau sur l'os de son front.

Au début, elle ne savait pas où elle était. Qu'importe… Elle s'était retranchée dans un rêve. Pourtant, peu à peu, en dépit de ses efforts pour y résister, son cerveau s'était peu à peu mis au diapason de ce qui se passait autour d'elle. Ainsi avait-elle appris qu'elle se trouvait à Buckingham Palace, dans la communauté de David, installée dans une sorte d'infirmerie. L'endroit était calme et silencieux, baigné de la lueur apaisante de quelques bougies. Des filles allaient et venaient, habillées en infirmière. C'était l'une d'elles qui l'avait recousue. Une fille appelée Rose. Elle avait l'air d'être la responsable du service. Pour preuve, c'était elle qui lui donnait ses pilules, qui prenait sa température, la nourrissait, l'emmenait aux toilettes…

Depuis combien de temps était-elle ici ? Un jour ? Deux jours ? Une semaine ? Des années…

Elle n'en avait pas la moindre idée. Elle avait perdu la notion du temps. Elle restait couchée là, sur le dos, les yeux au plafond, à regarder défiler les saisons sur sa ferme.

De toute façon, elle était mieux au milieu de ses animaux, cela lui évitait de se confronter à tout ce qu'elle voulait refouler, la réalité comme les souvenirs. Parfois, elle avait l'impression de nager dans un océan de

bonheur, de flotter sur des nuages roses, de glisser sur un arc-en-ciel, comme quand elle était assise dans cette cuisine avec ses amis. Oui, il y avait des moments où elle se sentait au chaud, à l'abri, bien nourrie, soignée, accompagnée…

Et ces moments-là étaient les plus dangereux, car c'était là qu'elle relâchait sa vigilance et que, brutalement, les souvenirs revenaient la hanter : Courtney et Bolossien qui traversaient Londres pour la retrouver ; et puis les retrouvailles, juste avant qu'on les lui arrache de nouveau. Des amis qu'elle n'avait pas vus depuis un an, qu'elle croyait morts. Massacrés par des crevards.

Insupportable.

Ses yeux se mouillaient de larmes. L'oreiller était trempé. Elle se réveillait en pleurs. Une des infirmières se précipitait alors à son chevet, lui demandait comment ça allait, séchait ses larmes, lui caressait les cheveux et Brooke pouvait de nouveau faire comme si tout allait bien.

Elle ne répondait jamais à leurs questions. De fait, elle n'avait pas prononcé un mot depuis qu'elle était arrivée ici et, en son for intérieur, il lui arrivait de se demander si elle reparlerait un jour. À quoi bon ? Vivre ou mourir, parler ou rire…

Elle voyait son avenir comme une vie de peine et de deuil. Ils n'étaient que des enfants – quelle chance avait-ils ? Ils avaient beau se prendre pour des soldats, des savants, des infirmières ou des médecins, ils étaient aussi ignorants que le cheptel de sa ferme : des moutons et des poulets voués à être mangés par les adultes.

Elle n'avait pas encore osé passer l'épreuve du miroir, ni voir à quel point la mère l'avait défigurée. En plus, la plaie s'était infectée. Les infirmières l'avaient nettoyée avec du désinfectant et de l'antiseptique. Ça l'avait brûlée. Par moments, elle imaginait que l'infection se propageait dans son cerveau et que c'était ça qui la rendait dingue. Elle repensa à Ed, autrefois si beau, revit son visage balafré, consciente que c'était ce qui l'attendait si jamais elle survivait. Elle deviendrait un monstre, tout comme les mères et les pères rongés par le mal qui erraient dans les rues. Fallait-il y voir un châtiment divin pour la manière dont elle s'était comportée avec Ed ?

Ou s'agissait-il simplement d'une cruelle déveine ?

En tout cas, elle savait déjà que ce n'était pas beau à voir, car Rose et les autres filles grimaçaient chaque fois qu'elles examinaient la plaie. Dans

leurs yeux se lisait la pitié. *La pauvre fille*, se disaient-elles en la regardant.

La pauvre fille.

Elle sentait aussi que, à cause des ecchymoses et de l'infection, tout son visage avait gonflé. Elle avait les yeux au beurre noir. Elle devait ressembler davantage à un cadavre qu'à la nana pour qui craquaient tous les mecs.

On changeait régulièrement de pansement, autant pour la soustraire au regard du monde extérieur que pour soigner la blessure. En même temps, dès qu'elle le gardait un peu trop longtemps, ça commençait à sentir.

Cependant, il y avait au moins un avantage à être méconnaissable et muette : personne ne savait rien d'elle. Ni qui elle était ni d'où elle venait. David en personne était passé la voir une fois. Après l'avoir regardée un instant, il s'était tourné vers les infirmières et leur avait parlé en faisant abstraction d'elle, comme si elle n'avait pas été là. À l'évidence, il ne l'avait pas reconnue. Il avait ordonné à Rose de la garder aussi longtemps que possible et d'empêcher tout contact avec les nouveaux arrivants. Brooke n'y voyait pas d'inconvénient, en revanche, Rose lui avait demandé quelques explications.

— Je veux qu'ils restent avec nous, avait répondu David du ton hautain et cassant dont il était coutumier. Pour l'heure, ils pensent que le palais est leur unique refuge. Donc, moins ils en sauront sur les autres communautés, mieux ce sera. Une fois qu'ils auront intégré les avantages de la vie ici, ils ne voudront plus s'en aller. En attendant, nous devons agir avec prudence. Nous ignorons tout de cette fille, mais, selon toute vraisemblance, elle appartient à une communauté importante, Westminster ou le musée d'Histoire naturelle. Je le répète, moins les nouveaux en sauront, mieux ça vaudra. Du reste, n'a-t-elle pas besoin de calme et de repos après le coup qu'elle a reçu ?

— Si, si bien sûr.

— Bien…

Bien.

Cette fille.

Vulgum pecus. Personne. En revanche, si jamais il découvrait qui elle était, il ne se priverait pas de venir la titiller. Voire pire. Elle savait pertinemment qu'il n'avait pas digéré qu'elle l'abandonne sur Lambeth Bridge, lors de l'incendie. Et il n'était pas le seul dont il fallait se méfier.

D’autres personnes étaient susceptibles de la reconnaître, comme les gars de son école, avec leur blazer à la noix.

Donc, le mieux pour l’instant, c’était de rester cachée et de s’évader dans les nuages, là où personne ne pouvait l’atteindre. Quand elle aurait repris suffisamment de forces, si tant est qu’elle survive à l’infection, alors elle pourrait commencer à penser à partir d’ici et échapper à David. La seule chose qui la raccrochait encore à la vie. Quand elle était exténuée, que les souvenirs revenaient la hanter, qu’elle devenait indifférente, ce minuscule espoir frappait son esprit et elle sentait son cœur battre plus fort. Quelque part, au plus profond d’elle-même, quelque chose luttait.

Au fil du temps, à la faveur de douleurs moins abrutissantes, elle se mit à épier les conversations de Rose et des infirmières, qui chuchotaient tout en s’affairant. Ainsi apprit-elle que les enfants qui l’avaient sauvée venaient d’Holloway, dans le nord de Londres, et que c’était un certain Jester – un garçon dont elle avait beaucoup entendu parler mais qu’elle n’avait jamais vu –, qui les avait ramenés au palais à l’issue d’une campagne de recrutement initiée par David. Quatre autres enfants avaient pris part à l’expédition. Aucun n’était revenu. Seule consolation, les nouveaux venus étaient de vaillants guerriers qu’elle avait vus à l’œuvre. David voulait se servir d’eux pour se débarrasser d’une bande de voyous qui s’étaient installés dans le parc d’à côté et qui causaient toutes sortes de méfaits.

Cela se passait sous ses yeux. Elle n’avait qu’à tendre l’oreille pour que la vie de ces gens s’étale au grand jour. Pourtant, elle avait beau écouter, cela ne voulait rien dire. Aussi préférait-elle se réfugier dans le sommeil, ou se perdre dans les taches du plafond, jusqu’au moment où, soudain, elle prit conscience qu’il y avait quelqu’un dans le lit voisin. Un garçon. Lui aussi avait la tête bandée, victime d’un coup au crâne. Elle crut reconnaître le jeune Noir musculeux qui l’avait secourue à Green Park, mais elle n’en était pas sûre.

Il était dans les vapes, inconscient. De la bouche des infirmières, Brooke apprit qu’il avait été blessé lors d’un combat contre les fameux voyous.

Un peu plus tard, David revint, cette fois accompagné de Jester. Brooke le reconnut aussitôt à son fameux manteau en patchwork. Tous deux s’entretinrent avec Rose, sans tenir compte de sa présence. David expliqua qu’il voulait maintenir le garçon – qui s’appelait Blue – sous bonne garde. À cet effet, il laisserait deux de ses blazers rouges en faction devant la

porte, afin de s'assurer que personne n'entrerait ni ne sortirait sans son autorisation.

Les gars en question ne prenaient pas leur tâche très au sérieux. Ils passaient le plus clair de leur temps dans la chambre, à discuter avec les infirmières, boire du thé ou jouer aux cartes. L'un des deux était grincheux et avait le visage couvert de boutons. L'autre, qui avait un gros nez et qui s'appelait Andy, avait l'air gentil et, apparemment, il n'en pouvait plus d'être ainsi relégué au rang de vulgaire planton. L'écoute de leurs conciliabules permettait à Brooke d'oublier ses problèmes. Pour un peu, en fermant les yeux, elle pouvait presque s'imaginer en train de suivre un feuilleton radiophonique, comme ceux qu'écoutait un des amants de sa mère, sur Radio Four. Il ne travaillait jamais. Il passait des après-midi entiers assis à la table de la cuisine, à rouler des cigarettes avec la radio allumée. Il répétait souvent que c'était bien mieux que la télévision et que seuls des crétins pouvaient perdre leur temps à regarder des âneries. Le problème, c'est que lui-même était une vraie feignasse, qui vivait aux crochets de sa mère pendant que celle-ci se tuait au travail toute la journée. Brooke n'en pouvait plus de sa radio.

Paradoxalement, par les temps qui couraient, ce souvenir lui aurait presque paru heureux. Il lui permettait de faire comme si l'épidémie, les crevards, la mort et le désespoir n'étaient que le décor d'un feuilleton radiophonique. Après tout, peut-être qu'une infime lueur brillait au bout du tunnel…

64

Cela faisait dix minutes qu'ils suivaient le garçon, de loin, pour être sûrs de ne pas se faire repérer. Il rôdait le long du mur des jardins de Buckingham, comme s'il se demandait encore ce qu'il voulait faire. À un moment, il avait essayé d'escalader le mur, avant d'abandonner. Le fil barbelé et la herse au sommet l'en avaient dissuadé. Par deux fois, il avait discrètement longé l'entrée et regardé à travers les grilles, en s'assurant d'être hors de vue des sentinelles en faction dans leurs guérites.

La nuit était sombre. Par conséquent, il était difficile de le distinguer. Tout ce qu'on pouvait voir, c'était qu'il avait une quinzaine d'années, qu'il était maigre, qu'il portait des vêtements sombres et qu'il avait un comportement étrange, pour ne pas dire confus.

Pour le moment, il faisait le tour de l'enceinte en bougonnant.

— Qu'est-ce qu'y fout ? Il essaie d'entrer ou pas ?

— Pas sûr qu'il le sache lui-même.

Le duo qui lui filait le train était deux gardes du palais en blazers rouges, envoyés là par Pod par mesure de sécurité après l'évasion de BouleChien et de sa troupe. Le niveau d'alerte avait encore grimpé d'un cran depuis l'attaque du camp des squatteurs et tout ce qui s'en était suivi. À leur grand désespoir, ces deux-là avaient raté l'essentiel du show, mais ils en avaient

beaucoup entendu parler. Un des gamins d'Holloway avait défié John, le chef des squatteurs, en combat singulier pour régler le différend qui les opposait à David.

Le champion d'Holloway avait gagné le combat, mais Pod craignait que les squatteurs ne respectent pas leur parole.

Pod leur avait annoncé que le palais était dorénavant en alerte rouge. Sans qu'on sache précisément ce que cela signifiait.

En fait, si. Ils savaient. Ça voulait dire : empêcher quiconque d'entrer ou de sortir.

— Tu crois qu'il vient de chez eux ? murmura un des gardes.

— J'sais pas. J'crois pas. Il est venu de l'ouest. Il est seul. M'a pas l'air d'être dangereux.

— On le chope alors ?

— J'sais pas.

— Moi, je crois qu'on devrait lui parler.

— Après toi…

65

Assis à son bureau, David écrivait son journal, quand Pod frappa et mit sa tête dans l'entrebâillement de la porte. David glissa précipitamment le carnet sous des papiers. Inutile que Pod soit au courant de cette marotte. Pour rien au monde il n'aurait voulu inspirer à quelqu'un l'envie de le lire. Beaucoup trop de secrets y étaient consignés. Un jour, néanmoins, ça aurait de la valeur. Son propre récit des événements. Le genre de relique qui aurait les honneurs d'un musée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On a un visiteur, répondit Pod en évitant de trop sourire.

— Nicola ? s'enquit David, d'une voix plus réjouie qu'il ne l'aurait souhaité.

— Non.

— Ah… Qui alors ?

— Deux gardes l'ont repéré qui fouinait sur la route. Apparemment, il essayait d'entrer.

— S'il te plaît, Pod… arrête tes cachotteries. C'est qui ? demanda David avec une irritation grandissante.

— Il vient du musée d'Histoire naturelle.

— Très bien. On le connaît ?

— Non. En revanche, ce qu'il a à dire est plutôt intéressant.

Se penchant au-dessus de son bureau, David demanda, avec un large sourire :

— Et il est où, maintenant ?

— On l'a enfermé dans la salle de garde, à l'écart. À part moi et les deux gardes qui l'ont interpellé, personne ne sait qu'il est là.

— Et on peut espérer qu'ils gardent le secret ?

— Bien sûr. C'est leur job.

— C'est juste qu'avec tout ce qui se passe en ce moment, il faut être très prudent, dit David. Je ne voudrais surtout pas que les nouveaux arrivants puissent parler à quelqu'un du musée.

— Je sais. Mais ce type pourrait bien être la clé dont on a besoin pour régler une fois pour toutes le problème du musée.

— Écoute, Pod. Soit tu vas le chercher, soit tu m'en dis plus, mais arrête de me mettre sur le gril comme ça.

— Je vais le chercher.

— Remonte aussi Jester. Je voudrais qu'il soit là.

— Entendu, répondit Pod en tournant les talons.

David se leva et alla regarder par la fenêtre. Dehors, la nuit était noire. Des jardins qu'il aurait dû voir ne demeurait que son reflet sur le carreau. Oserait-il, sans peur d'être déçu, caresser l'idée que tout s'imbrique aussi bien et aussi vite ? Non que ce fût garanti. Les enfants d'Holloway formaient en effet un commando hors pair, mais ils étaient aussi difficiles à manœuvrer et par essence réfractaires à l'autorité. Leur chef était reclus à l'infirmerie, sous bonne garde, ce qui était déjà un début. Et John était vaincu. Les squatteurs sous son autorité. Nicola n'aurait d'autre choix que d'accepter sa proposition. Elle ne l'avait peut-être pas encore compris, mais elle aussi lui appartenait, tout comme le reste de sa communauté. Il se frotta les mains. Si le type qu'ils avaient arrêté confirmait ce que Pod sous-entendait, alors peut-être que les enfants du musée seraient bientôt à lui.

Les événements se bousculaient à une vitesse effrayante. Pour un peu, ça aurait presque été frustrant, au regard du temps passé à tout organiser, sans violence, sans cris, mais en essayant de considérer tous les aspects de la chose. Afin qu'il n'ait plus qu'à laisser les pièces s'emboîter les unes dans les autres.

Décidément, il lui restait encore beaucoup à écrire dans son journal, ce soir-là.

Qu'importe. Il aimait veiller jusque tard dans la nuit. Ce n'était pas un gros dormeur. Certains enfants auraient volontiers passé leurs journées à dormir, mais pas lui. L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt… et veillent tard.

Il grogna. Il venait de croiser du regard une des toiles accrochées au mur : le portrait en pied d'une princesse depuis longtemps disparue. Durant un instant, elle avait ressemblé à Nicola.

Nicola…

Il aurait voulu garder la tête froide, mais ses pensées ne cessaient de revenir vers elle. Il se la remémora, assise à cette même table. Puis se levant et s'approchant de lui. Se collant à lui. Elle s'était jouée de lui. Il en était conscient. Mais ça lui était égal…

Complètement égal.

Il se rappela son parfum, les éclats d'or dans ses yeux verts… Oh que oui ! il pensait beaucoup à elle ces derniers temps. Il se la figurait debout à son côté, sur le balcon, ou…

Pod revint, accompagné d'un garçon à la pâleur et à la maigreur aussi inquiétantes que l'éclat un peu fou qui brillait au fond de ses yeux cernés. De toute évidence, il n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. Ses cheveux étaient en pagaille. Sous l'œil de David, il se gratta le crâne d'un ongle sale, puis se passa la main dans le cou. Il paraissait agité, tendu, lançait des regards anxieux aux quatre coins de la pièce, comme s'il avait vu des fantômes.

David lui servit un verre d'eau et le lui offrit. Il l'avala d'un trait.

— Voici David, annonça Pod.

— Oui, je sais, répondit le garçon. Je sais qui est David.

— Tu me cherchais ?

Le garçon le fixa en fronçant les sourcils. Il renifla et reposa précautionneusement le verre sur la table.

— Non, pas vraiment. Enfin, si. Oui et non, répondit-il avec un petit rire nerveux. Au fond, j'suis pas sûr de ce que je cherche.

— Tu aurais pu faire de mauvaises rencontres, dehors, dit David. Des étrangers. Enfin, des adultes. T'as eu de la chance.

— De la chance ! s'exclama le garçon en le fusillant du regard. Pour moi ? Ou pour eux ? Moi, les adultes, je les tue, je les massacre. Si j'en vois un, je l'étrangle, je lui éclate les couilles, je lui ratatine la gueule, je lui plante mon poignard dans le bide et je touille.

Emporté par son délire, il se pencha vers David. Les relents aigres de son haleine fétide vinrent chatouiller ses narines.

David eut un mouvement de recul.

— Je t'en prie, assieds-toi.

Le garçon s'exécuta, prêt à bondir de son siège à tout instant. Tous ses vêtements étaient de couleur noire, dont un col roulé un peu sale sur lequel il n'arrêtait pas de tirer.

— Comment tu t'appelles ?

— Paul, répondit le garçon. Paul Channing.

66

Ils promenaient sa tête sur une pique. Pauvre petit, il n'avait pas eu la moindre chance. Son visage paraissait paisible. Pourtant, nul doute qu'il était mort en hurlant de terreur. Et, une fois encore, Shadowman n'avait pu que suivre la scène sans intervenir. Pendant deux jours entiers, ils avaient assiégé l'endroit où il était retranché : le supermarché Waitrose d'Holloway Road, assez proche de l'endroit où Shadowman planquait ses armes et ses provisions pour lui permettre de battre en retraite chaque fois que la situation s'enlisait. Et qu'importe le temps qu'il passait à manger, boire ou se reposer. À son retour, il trouvait invariablement les adultes occupés à saper les fortifications du supermarché.

Shadowman s'était déniché un bon poste d'observation, dans un minuscule appartement situé au-dessus de l'échoppe d'un marchand de tapis, pile en face du théâtre des opérations, suffisamment en hauteur pour dominer la scène et suffisamment éloigné (la route était particulièrement large à cet endroit) pour passer inaperçu. Il avait approché un lit de la fenêtre et, calé sur des oreillers, il pouvait rester allongé là des heures, à suivre les événements à la jumelle.

Le supermarché était bien défendu. Shadowman avait même un temps espéré que, face à l'ampleur de la tâche, les étrangers allaient renoncer et

tenter leur chance ailleurs.

Mais rien de tel ne s'était produit.

Au terme de leurs efforts, ils étaient parvenus à enfoncer la barricade et à pénétrer dans le grand magasin. Au vu des défenses, Shadowman s'attendait à ce qu'une colonie d'enfants y soit retranchée. Pourtant, au bout du compte, ils n'en avaient sorti qu'un corps… et cette triste tête plantée au bout d'une pique. Pourquoi était-il seul, abandonné de tous ? Mystère.

Le contingent d'adultes était de plus en plus important. Chaque jour, il en arrivait de nouveaux. Et plus le siège durait, plus ils gagnaient en confiance.

Saint Georges se montrait particulièrement conquérant. Tel le commandeur vérolé d'une armée de dégénérés, il paradait sur la route, avec la tête tranchée brandie en guise de trophée.

Une sueur froide fit frissonner Shadowman. L'armée, sur le point de se mettre en route, balaierait Londres en détruisant tout au passage, tel un nuage de sauterelles. Ses rangs enfleraient encore. Et Saint Georges gagnerait en autorité, deviendrait chef des armées, tandis que l'Embroché, Bluetooth, Man U et Bandit manchot, ses généraux, étendraient leur mainmise sur les troupes. La horde. N'est-ce pas l'armée de Gengis Khan qui avait été baptisée la Horde d'Or ? Celle-ci, en revanche, n'avait rien de doré. C'était de la racaille. Pour autant, il lui fallait un nom.

Oui, mais lequel ?

La Horde ?

La Mafia ?

Les Ennemis ?

Il l'avait sur le bout de la langue.

Le terme idéal pour désigner cette armée morbide.

Inutile de s'acharner.

Ça viendrait tout seul.

67

— Je vivais au musée d'Histoire naturelle, expliqua Paul, mais je suis parti. Ils ne veulent plus de moi, ni moi d'eux. Ils se sont moqués de moi.

— Oui, tu nous l'as déjà dit, répondit patiemment David.

— Je les hais. Je les hais tous. Je veux qu'ils paient. Je veux qu'ils comprennent ce que je ressens. Je veux qu'ils… Ah si seulement vous aviez connu Olivia…

— En fait, je l'ai rencontrée. Elle a fait une halte ici avec BouleChien et les autres avant de partir à ta recherche. J'ai proposé de prendre soin d'elle, de la protéger, mais les autres ont refusé. Elle a eu beau supplier, il n'était pas question qu'elle reste ici. Ils l'ont emmenée chez le collectionneur. Ils l'ont livrée à son bourreau.

— Les autres. C'est ça, répéta Paul en secouant la tête. C'est ça. Ils l'ont fait. Parce qu'ils me détestent. Ils voulaient se venger de moi.

— T'as pas compris, dit David en le fixant du regard. Tout ça, c'est à cause d'eux.

— Qui eux ?

— Tous. Brooke, Justin, les enfants du musée… Ils étaient tous de mèche avec BouleChien et les autres. Ils ont tout planifié.

— Tu crois ?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr ! répondit David en se penchant vers Paul qui accrochait la table avec tellement de vigueur que ses doigts en étaient blancs. BouleChien avait un plan. Jester l'a surpris en train d'en parler quand il était ici. N'est-ce pas, mon ami ?

Debout devant la cheminée, Jester se retourna et répliqua :

— C'est vrai. Je les ai entendus comploter. Ils parlaient d'un plan secret qu'ils avaient avec Brooke…

— Non. Pas Brooke, coupa Paul. Je le crois pas. Brooke a été gentille avec moi. C'est ma pote. D'ailleurs, j'aurais bien voulu lui parler, mais je l'ai trouvée nulle part. Disparue.

— T'es sourd ou quoi ? Tout était prévu d'avance, poursuivit David. Ils sont tous dans la combine. BouleChien, Brooke et les enfants du musée.

— Justin ? s'étonna Paul en écarquillant de grands yeux.

— Oui, même Justin. C'est bien lui qui commande, non ?

— Si.

— Et dis-moi, Paul, est-ce qu'il t'apprécie ?

— Personne ne m'apprécie. Parce que je suis pas comme eux. C'est pour ça qu'ils m'ont affecté aux crevards.

— Puisque t'en parles, dis-nous-en un peu plus sur ces crevards, lança David.

— Y en a trois enfermés dans un camion.

— Un camion Tesco ?

— Oui. Garé sur un parking. Moi, je suis chargé de m'en occuper. De les nourrir, de les laver, de vérifier qu'ils sont bien enchaînés et muselés. Ah, pour ça ils veulent bien de moi. Mais cultiver, travailler à la bibliothèque ou dans les labos de science, ça, certainement pas. Non, Paul c'est celui qu'est juste assez bon pour bosser au cul des crevards.

— Et que se passerait-il s'ils parvenaient à s'échapper ? voulut savoir Jester.

— À ton avis ? Ils attaqueraient, pardi ! C'est tout ce qu'ils savent faire. Ah, s'ils entraient dans le musée, là, ils verraient…

— Bah, à eux seuls, trois crevards ne pourraient pas faire beaucoup de dégâts, objecta David.

— Oh, mais y a pas qu'eux ! ajouta Paul, des éclairs dans les yeux. Y en a plein d'autres à la cave, sous le musée. C'est même là qu'on a attrapé ceux du camion.

— Tu sais que ce camion était à moi, annonça David, qu'ils me l'ont volé.

Paul pouffa, faisant preuve d'une euphorie déplacée, puis s'arrêta avec, là encore, une inquiétante brusquerie.

— Parle-nous des crevards de la cave, dit Jester.

— Ça pullule là-dessous, comme des rats. Il y en a trop pour espérer s'en débarrasser. Ils sont bouclés, mais si jamais ils arrivaient à franchir les portes, ils débouleraient directement dans le musée. Personne ne pourrait les arrêter. Personne.

— Vous devez bien avoir des gardes ? Des gens chargés de surveiller les accès ?

— Robbie a été blessé. Il est pas en état d'assurer son service.

— Qui est Robbie ?

— C'est lui qui est censé assurer la sécurité. Il a été blessé au combat. Oui, les crevards pourraient facilement tout bousiller et les punir tous autant qu'y sont. Et, là, ces enfoirés en baveraient comme ils le méritent.

— Mais jamais tu ne ferais une chose pareille, n'est-ce pas, Paul ? dit Jester. C'est ton boulot, à toi, d'empêcher que ça arrive.

— Exact. Je tiens au frais les crevards du camion. Je contrôle les accès du sous-sol. Je vérifie que toutes les défenses sont en place, que les verrous sont bien mis. D'ailleurs, c'est comme ça que j'ai pu quitter le musée sans qu'ils s'en aperçoivent. Hé hé hé. Y se doutent de rien ! Je suis sorti par un soupirail. Robbie est cloué au lit. La sécurité… tu parles.

— Mais, dis-moi, est-ce que tu as vérifié que les portes étaient toutes bien fermées avant de partir ?

— Oui, oui. Y avaient des crevards, mais ils se sont pas approchés de moi. Ils savaient que je les aurais tués. Je voulais aussi buter ceux du camion, mais, après qu'ils se sont tous retournés contre moi, Justin a décrété que je n'avais plus le droit d'y aller. Même ça, ils me l'ont enlevé. Je suis plus bon à rien. Mais, ce qu'ils ont pas compris, c'est que je suis le seul qui sache vraiment m'occuper des crevards.

Fébrile, il se gratta la nuque, tel un chien assailli par une puce.

— Ils te détestent, lâcha David.

— Oui.

— Mais tu pourrais leur montrer que tu es utile, suggéra Jester. Et, en même temps, leur donner une bonne leçon.

— Leur en faire baver, ajouta David.

— Vraiment ? s'exclama Paul, les yeux exorbités.

— Il le faut, enchérit David. Dis-toi bien qu'Olivia n'était qu'un pion dans le stratagème que BouleChien et les autres ont monté. Ils s'en sont servi comme d'une monnaie d'échange avec le collectionneur. Pour qu'il se tienne tranquille. Ils l'ont volontairement sacrifiée pour pouvoir rejoindre le musée sans encombre. T'as bien dit qu'il représentait un obstacle ? Z'ont dû trouver quelque chose à lui donner…

— Et ils lui ont donné ta sœur, ajouta Jester. Ils avaient tout prévu. D'ailleurs, c'est pour ça qu'ils l'ont emmenée avec eux. Pour la sacrifier. Et, ensuite, ils ont tout arrangé avec Justin et Brooke.

— Mmh, oui. Vous avez raison. C'est comme ça que ça a dû se passer.

— Et tout ça, dans le seul but de te faire du mal, compléta David.

— Oui.

David se retint de sourire. C'était presque trop beau. Jester et lui n'avaient qu'à l'abreuver de ce qu'il voulait entendre et ils pourraient sans problème faire de lui un pantin.

— Tu ne peux pas les laisser s'en tirer comme ça. Ils méritent une bonne leçon. Et c'est à toi de la leur donner. Tout est entre tes mains.

Paul leva celles-ci et les regarda. Elles tremblaient. Autant que des mains de vieillard. Les ongles étaient rongés jusqu'au sang.

— Tu dois leur faire comprendre, dit Jester.

— Exact.

— Paul ! Tu vas retourner là-bas, poursuivit David.

— Retourner là-bas ? Non. Pas question. J'peux pas… Je me suis enfui. Je veux vivre ici, avec vous. Vous ne comprenez donc pas ?

— Si, Paul, je comprends. Mais il y a une chose que tu dois faire avant.

— D'accord.

— C'est important, Paul. Tu ne trouveras pas le repos tant que tu ne l'auras pas fait.

— D'accord, d'accord…, geignit Paul. Le repos, c'est tout ce que je désire. Vraiment. Mais je sais plus comment faire.

— Ne pleure pas, Paul. Tout va s'arranger. Tu as bien fait de venir nous trouver. On peut t'aider. On comprend. Mais, avant, il faut que tu fasses juste une petite chose.

— D'accord. Dites-moi quoi et je le ferai.

68

Quand ils avaient fait irruption dans la pièce, Brooke était à des millions de kilomètres de là, dans son royaume onirique. Plongée dans ses rêveries, elle était presque aussi imperméable au monde extérieur que si elle avait été dans le coma. Les yeux rivés au plafond, l'esprit cotonneux, elle avait la vague impression d'entendre plusieurs personnes se presser dans l'infirmerie. Durant un instant, il y eut foule. Et aussi des éclats de voix. Une dispute. Des cris…

Rien qui la concernait.

Elle se laissa aller et se rendormit.

Quand elle refit surface, le calme était revenu. La foule, partie. Même Rose et les infirmières avaient disparu. Le garçon était toujours là. Sauf que, désormais, il y avait aussi une fille, allongée dans un des lits voisins. La fille au blouson de cuir et à la chevelure en désordre qu'elle avait vue lors de la bataille. Elle s'appelait Maxie. Ils discutaient. Peu à peu, Brooke se brancha sur leur conversation. Ils parlaient de leurs problèmes, mais il y avait aussi autre chose. Brooke pressentait qu'ils ne se connaissaient pas si bien que ça. Peut-être même que, jusqu'ici, ils ne s'étaient guère appréciés. Elle soupçonnait également qu'ils éprouvaient le désir de rattraper le temps perdu, qu'ils se rapprochaient l'un de l'autre.

Ils se parlaient comme des amoureux. Brooke se sentit fondre. Le cube de glace noire qui enserrait son cœur se liquéfiait et, peu à peu, elle passa du rêve à la réalité. Non, elle n'était pas seule à souffrir en ce monde. Les mots qu'elle avait dits à Paul, quand celui-ci avait fait sa crise, au musée, lui revinrent en mémoire. « T'es pas tout seul. Il n'y a pas que ta petite douleur égoïste qui compte. Inutile d'agresser tout le monde. » Et voilà que ces mots lui revenaient en plein cœur.

Elle non plus n'était pas seule.

Certes, elle pleurait encore Bolossien et Courtney, mais si elle le désirait, elle pouvait parler à quelqu'un, exactement comme ces deux-là. Elle pouvait leur parler. Elle sentait que Blue et Maxie s'aimaient, tout comme ils aimaient les enfants dont ils avaient la charge. Ils avaient perdu des amis en chemin, comme elle, mais ils étaient aussi la preuve que l'on pouvait tisser de nouveaux liens, d'amour ou d'amitié. Bien sûr, cela ne remplacerait jamais leurs proches disparus, mais c'était déjà quelque chose. La vie continuait.

La vraie vie.

Maxie et Blue lui redonnaient espoir. Plus elle en apprenait sur eux en les écoutant, plus elle s'identifiait à leur histoire, et plus elle les appréciait. Qu'est-ce que Chris Marker n'arrêtait pas de répéter, au milieu de tous ses livres ? Auparavant, elle n'avait jamais vraiment compris après quoi il courait en collectant toutes ces histoires, tous ces destins d'enfants vivant des expériences semblables et qui, ensemble, formaient un tableau plus vaste. Finalement, peut-être qu'il avait raison, que tout était déjà écrit, qu'il suffisait de savoir écouter, de se laisser porter par le courant. Qui sait ? Peut-être que son histoire personnelle allait prendre un tour nouveau et que ces enfants allaient y jouer un rôle important. Peut-être qu'il était temps pour elle de se reposer et de suivre la chance qui se présentait ?

Au son du tic-tac de la vieille horloge qui égrenait imperturbablement les minutes et les heures au mur de l'infirmerie, elle les écoutait. Et, petit à petit, les marques du plafond lui apparurent telles qu'elles étaient : des traces. Les villes, les forêts, les routes, les trains et les villages s'évaporèrent, remplacés par de vulgaires fissures et taches. La dernière à s'estomper fut la ferme. Courtney et Bolossien étaient là, attablés à la cuisine, devant une tasse de thé, discutant joyeusement. Ils seraient toujours là au cas où elle voudrait leur rendre visite, mais, pour l'heure, elle devait leur dire au revoir.

Elle devait affronter la vraie vie.

De toute évidence, David retenait prisonniers Maxie et Blue à l'infirmerie dans l'unique but de les éloigner des leurs et ainsi de prendre plus facilement l'ascendant sur leurs troupes. Tous deux cherchaient un moyen de s'échapper du palais, exactement comme Bolossien et Courtney quelques jours auparavant.

Ils en étaient là de leur discussion quand une question surgit.

— … en admettant qu'on arrive à se tirer d'ici, on irait où ?

— On a tout Londres pour nous, répondit Maxie. C'est pas les endroits qui manquent.

Elle venait d'un milieu plus favorisé que lui, parlait différemment. Par le passé, Brooke l'aurait sans doute prise en grippe, se serait moquée d'elle, l'aurait houspillée. Mais plus maintenant. La vie s'était chargée de lui apprendre que le quartier où on est né et la manière dont on a été éduqué ne changeaient rien. Car l'épidémie ne connaissait pas de frontières. Ils avaient tous perdu des parents, des amis, des frères et des sœurs. Ils avaient dû se battre pour survivre. Tous participaient au même destin et possédaient la même préoccupation : voir la prochaine aube se lever.

Et s'ils s'échappaient d'ici pour de bon ? Tous ensemble ?

Pour la première fois depuis qu'elle avait perdu ses amis, Brooke voulut sortir de son lit et courir, crier, se battre. Rendre la monnaie de sa pièce à ce foutu monde qui avait voulu l'anéantir. Le monde des adultes, de la maladie, le monde de David…

69

— Tu crois qu'il va y arriver ?

— En tout cas, il est assez fou pour ça.

Jester gloussa.

— Je me demande si on a bien fait, dit-il, repentant.

David le regarda et secoua la tête.

— Pas de ça avec moi, Jester. T'as adoré. Normal, embobiner les gens, c'est ce que tu sais faire le mieux. C'est pas pour ça qu'on t'appelle Magic-Man ?

— OK, mais c'est de la magie blanche ou de la magie noire ?

— Bah, qu'est-ce que ça change ? répondit David, cynique. Quand tout sera fini et qu'on aura gagné, c'est nous qui écrirons les livres d'histoire et l'on sera tous les deux sur la couverture. Tout est en train de se mettre en place. Le parfait alignement de planètes. On a frappé un grand coup contre Justin et ses traîtres. Fatalement, ça va faire mal. Bientôt, ils ramperont à nos pieds pour qu'on leur vienne en aide. Ce que, dans un premier temps, nous refuserons. Et puis, après les avoir fait mariner un petit moment, on déploiera notre tout nouveau corps d'armée et l'on sauvera la mise à ces peigne-culs. Ensuite, on aura toutes les cartes en main.

David se tut, le temps de sourire.

— Mais souviens-toi, reprit-il. Justin et Brooke, ils sont pour moi.

Sur ces mots, il s'approcha d'un petit meuble ouvragé situé dans un angle de la pièce, ouvrit la porte et saisit une carafe à whisky. Il en détestait le goût, mais avait vu suffisamment de films pour savoir que, lorsque quelque chose comme ça se produit, il convient de le célébrer par un verre. Un verre et un cigare.

Il retira le bouchon et plongea le nez dans les volutes qui émanaient du liquide ambré, âpre au point de lui piquer les yeux.

— Un verre, cher ami ?

— Pourquoi pas ? répondit Jester, hilare.

70

Maxie et Blue discutaient toujours, ourdissaient leur plan, ce dernier ne cessant de revenir sur le fait qu'ils ne connaissaient pas le quartier et que les rues ne leur étaient pas familières.

— Le problème, c'est qu'on sait pas où ça craint.

— Allez, répondit Maxie, visiblement encore plus désireuse que lui de s'enfuir. Y a bien d'autres gamins comme nous quelque part. On peut pas être les seuls.

— Peut-être, mais y a peu de chances que ce soit aussi sûr qu'ici, aussi structuré. David a quand même fait du bon boulot.

C'est alors que Brooke entendit résonner une troisième voix. D'abord, elle ne comprit pas d'où elle venait. « David ment », avait-elle dit.

Elle reconnut le timbre, familier entre tous.

Évidemment, puisque c'était le sien. De retour de chez les morts. C'était sorti tout seul. Les deux autres s'assirent et la regardèrent.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Blue.

— David ment, répéta Brooke. Il vous mène en bateau depuis le début. Pourquoi croyez-vous qu'il me met ici, à l'écart ?

— Ben… à cause de tes blessures ? répondit Blue, perplexe.

— Elles ne sont pas aussi graves qu'elles en ont l'air, fit Brooke.

Et ce fut comme si on avait ouvert un robinet. Tous les mots qui s'étaient formés en elle jaillissaient de sa bouche en un flot continu, les phrases déjà toutes formées, sans passer par le prisme du cerveau.

— Les coupures au visage sont toujours impressionnantes parce qu'elles saignent beaucoup, mais Rose m'a bien soignée. OK, je vais peut-être ressembler à une vieille planche à pain toute rayée, mais c'est que de la peau. Non, la vérité, c'est que David voulait éviter que je me mêle à vous et que je parle. Dès que j'ai compris qu'il me retenait prisonnière, je n'ai plus décroché un mot, à peine esquissé un geste. J'ai juste écouté.

Pour l'instant, mieux valait éviter de passer pour une schizophrène et apparaître en pleine possession de ses moyens. Elle avait besoin de leur aide, il ne fallait surtout pas les effrayer.

— J'comprends pas, dit Blue. Tu viens d'où, toi ?

Bonne question. D'où venait-elle ?

— Du musée.

Ce n'était pas ce qu'elle avait voulu dire. Elle voulait dire… de quelque part. Un cocon. Avec sa mère. Un endroit qui n'existait plus.

— Le musée ? Quel musée ? demanda Blue.

— Le musée d'Histoire naturelle, précisa Brooke, dont les mots se déversèrent en masse.

Elle leur raconta la vie là-bas, leur parla des autres communautés établies dans le coin, de tous ces endroits où ils pourraient aller si, d'aventure, ils réussissaient à s'enfuir. Puis elle voulut aborder son expédition avec Bolossien et c'est là que le flot se tarit. Il était trop tôt pour en parler. Elle s'arrêta dès qu'elle sentit monter les larmes. Le robinet se referma.

— Tout va bien, la rassura Maxie.

Oui. Tout allait bien. Elle avait un endroit où se réfugier. Un lieu sûr. Et il fallait qu'elle y retourne, qu'elle reprenne contact avec tous ceux qu'elle avait quittés : Justin, Wiki, Arthur, sans oublier Kwanele, Zohra, la Grenouille… Tant de gens. Tant de visages. Tant d'existences. Avec l'aide de Maxie et Blue, elle pouvait y retourner.

Au bout du compte, peut-être que Courtney et Bolossien n'étaient pas morts pour rien.

Ils lui avaient permis de rencontrer ces enfants.

Une tâche les attendait.

Des histoires à écrire.

Le destin.

— Je veux rentrer chez moi, dit-elle.

71

David et Jester chahutaient en s'attrapant la gorge de manière théâtrale dans une sorte de concours à celui qui mimerait la scène de l'étouffement avec le plus de réalisme. La pièce empestait le cigare et le whisky. David tira sur son barreau de chaise, puis tenta une énième fois de boire une gorgée. Il toussa. Ce qui eut le don de faire rire aux éclats Jester. David se joignit à lui et tous deux se gondolèrent comme des bossus, à moitié écroulés dans leur fauteuil. David se tordait si fort qu'il en souffla une bougie, ce qui ne fit que décupler leur hilarité à tous les deux.

— Le whisky, c'est vraiment dégueulasse, lança David quand il eut repris son souffle.

— Bah, tu t'y feras, répondit Jester. N'oublie pas que tu n'as que quatorze ans. Même si, par moments, on a du mal à le croire.

— On n'a pas eu le choix, justifia David en reposant son verre sur la table. Il a fallu grandir vite.

— Tu devrais mettre un sous-verre, conseilla Jester. Sinon, tu vas faire une marque.

David lui lança un regard noir, puis trempa ses doigts dans le whisky et, d'une pichenette, lui en lança quelques gouttes. Jester se débattit et jura.

— Merci bien, dit David, mais je ne suis pas mûr à ce point-là. Et puis quoi encore ? La pipe et les chaussons ?

— N'empêche, regarde-nous ! Assis là, à Buckingham Palace, en train de boire du whisky et de fumer le cigare en fomentant de prendre le pouvoir sur la ville. T'y crois, toi ? Comment c'est possible ?

— C'est dingue, hein ?

La discussion s'orienta d'elle-même vers le passé, vers cet entrelacs de routes qui s'étaient croisées pour finalement les conduire ici même, dans cette pièce, dans cet édifice, cette nuit-là. Les quelques gorgées d'alcool qu'ils étaient parvenus à avaler leur réchauffaient les entrailles et leur mettaient le cœur en joie. Ils se félicitaient l'un l'autre, se rengorgeaient avec une vergogne à la hauteur de leur état d'ébriété. La conversation allait bon train. Ni l'un ni l'autre ne se montrait avare de commentaires sur les vertus de leur collaboration, sur la stupidité des autres et sur la facilité avec laquelle ils allaient les rouler dans la farine.

En un mot, ils étaient très contents d'eux.

Franchement, qu'est-ce qui pourrait venir contrarier nos plans ?

C'est alors qu'on frappa à la porte.

— Qui est-ce ?

— Jonathan.

David jeta un coup d'œil à Jester, puis se tourna à nouveau vers la porte. Jonathan était un cadet de la garde. Il était inhabituel de sa part qu'il vienne l'interrompre en plein rendez-vous. Seuls Pod et Jester possédaient ce privilège.

Il posa son cigare dans le cendrier et agita la main devant son visage pour chasser la fumée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Y a un problème.

— Ça, je m'en doute, rétorqua David d'un ton cassant. Sans quoi tu ne serais pas là. Quel genre de problème ?

Jester s'extirpa de son fauteuil et alla ouvrir la porte.

— Alors ? demanda-t-il en jetant un regard furieux à Jonathan, mal à l'aise et transpirant.

— C'est l… la-la la… famille royale, bégaya-t-il.

— Quoi, la famille royale ?

— Y se sont échappés.

72

Comment avait-il pu être aussi stupide ?

S'endormir. Ici. À un jet de pierre d'une armée d'étrangers. Baisser si lamentablement la garde…

Complètement stupide.

Après que Saint Georges eut promené la tête du garçon au bout d'une pique, les étrangers avaient mis le feu au magasin. Comment ils s'étaient débrouillés pour faire ça ? Aucune idée. S'étaient-ils rappelés comment gratter une allumette, allumer un briquet ou était-ce accidentel ?

Tout ce qu'il avait pu faire, c'était regarder, impuissant, les flammes s'élever dans la nuit. Et puis les étrangers, désœuvrés, s'étaient éparpillés sur la route en grognant et en se chamaillant les uns avec les autres. Tout semblait indiquer que rien de plus ne se passerait cette nuit-là. Déjà, de petits groupes s'éloignaient à la recherche d'un endroit où dormir.

Pour finir, Shadowman s'était assoupi, lui aussi…

Et maintenant ils étaient là.

De toute évidence, tous n'étaient pas allés dormir. Certains s'étaient même mis à arpenter les rues, en quête de nourriture. Après tout, ils n'avaient eu que l'ermite du supermarché. Ça n'avait pas dû les rassasier tous. Or, tant qu'ils avaient concentré leurs efforts pour le débusquer, ils ne

s'étaient pas souciés du reste. Ils n'en étaient que plus frustrés, affamés et l'on pouvait compter sur Saint Georges pour attiser leur rage.

Personne n'était à l'abri.

Nulle part.

Un bruit dut l'alerter, car Shadowman se réveilla en sursaut, tous les sens en alerte. Le supermarché brûlait encore. À la lueur des flammes, de lourdes silhouettes se dessinaient dans l'encadrement de la porte.

Il était allongé sur le lit, ses armes disposées autour de lui. Malgré cela, il n'eut pas le temps de s'en servir. Il n'avait pas ouvert l'œil qu'un gros père chauve agitait ses grosses paluches sous son nez. Les mains levées pour se protéger, Shadowman s'aperçut qu'il tenait encore son poignard. Il n'avait pas totalement baissé la garde. Il lacéra les avant-bras du père et roula hors du lit.

Il heurta le sol avec un bruit sourd et se retrouva au milieu d'une forêt de jambes. À vue de nez, ils étaient cinq ou six – difficile à dire malgré les quelques halos qui crevaient l'obscurité. De fait, on n'y voyait rien là-dedans. Un handicap de plus par rapport à l'ennemi qui se fiait autant à son flair qu'à sa vue. Son seul atout, c'était qu'une indescriptible cohue régnait dans la pièce. Dans leur hâte de l'attraper, les étrangers se marchaient littéralement dessus. Allongé sur le sol, il rampa sur la moquette en se tortillant pour échapper aux mains avides et en envoyant autant de coups de couteau que possible dans les chevilles des adultes.

L'un d'eux s'effondra à l'instant où il lui sectionna les tendons d'Achille. Il s'étala de tout son long en gémissant, les jambes secouées de spasmes qui répandaient du sang partout.

Shadowman se cogna à un mur. Deux pères en profitèrent pour le coincer et empoigner ses vêtements. Avant qu'ils n'aient le temps d'assurer leur prise, il se redressa d'un coup, poussant de toutes ses forces sur ses jambes, son crâne venant violemment heurter le menton de l'un d'eux. Les dents claquèrent. La tête du père bascula en arrière ; il avait la bouche en sang. Shadowman envoya un coup de coude à la gorge du second avant de lâcher une volée de coups de couteau sur les deux.

Il fallait qu'il recule jusqu'au lit pour prendre ses armes. En particulier la machette.

Hélas, un des étrangers, qui ne l'entendait pas de cette oreille, le frappa derrière la tête à l'aide d'un objet. Étourdi, Shadowman traversa la pièce en titubant. Attrapant son manteau, un autre le tira en arrière. Par chance, il lui

restait assez de présence d'esprit pour amplifier le mouvement et tamponner celui ou celle qui l'agrippait. Ils heurtèrent le mur. Il entendit un souffle chuinter dans son dos.

Ses idées s'éclaircirent et il se sentit soudain bouillir d'un instinct animal, conscient qu'il jouait là sa vie. Il pivota vivement sur lui-même en brandissant son couteau, entaillant aveuglément tout ce qui se trouvait sur son passage. Il n'avait pas poussé un cri, de peur d'attirer l'attention du reste de l'armée. Si cela arrivait, il était perdu. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était avoir affaire à un petit groupe de maraudeurs.

Il sentit des ongles lui griffer le bras, déchirer le tissu de son manteau. Au moins semblaient-ils désarmés.

À peine s'était-il fait cette réflexion qu'un long bras jaillit des ténèbres et le frappa à la poitrine à l'aide d'un objet contondant. Une violente douleur lui éreinta les côtes, dont l'une avait certainement volé en éclats sous l'impact. De l'humidité se répandit sous sa chemise.

Il répliqua par un coup de couteau en direction de l'assaillant, sa lame se fichant dans quelque chose de mou. Touché. Tel un pêcheur ferrant sa prise, il tira à lui sa victime. Une mère. Le poignard planté dans la joue. Il retira la lame et s'apprêta à sauter sur ses armes quand un nouveau coup de massue s'abattit dans son dos. Une fulgurante douleur explosa dans tout son corps quand il toucha le lit. Il étouffa un cri. On y voyait un peu mieux près de la fenêtre, aussi n'eut-il aucun mal à se saisir de son arbalète. Faisant volte-face, il tira à bout portant sur le père qu'il avait à moitié assommé avec sa tête. Le carreau dans la poitrine, celui-ci bascula en arrière en moulinant des bras.

Il bondit du lit.

Trois de moins.

La moitié de l'escouade.

Pour autant, il était loin d'être tiré d'affaire car les trois survivants l'assaillaient de toutes parts, menaçant de l'étouffer sous leur masse. N'ayant pas le temps de réarmer, il laissa choir l'arbalète, regrettant de ne pas avoir pris plutôt la machette. Alors qu'il levait comme il pouvait son couteau, un des assaillants lui attrapa le bras, un autre tenta de planter ses crocs dans sa gorge et le troisième bombarda son dos avec son arme. L'odeur était effroyable. Pris de panique, il recula d'un pas et renversa l'étranger qui se trouvait derrière lui, le glouton toujours pendu à son cou. Jambe pliée, il shoota de toutes ses forces à hauteur de genou. Un doux

craquement d'os couronna la manœuvre. Le père se ratatina sur lui-même et se replia en suffoquant de douleur.

Depuis le début du combat, Shadowman n'avait pu qu'entrapercevoir ses agresseurs. Il tourna la tête vers celui qui immobilisait son bras armé et découvrit le visage bouffi d'une mère, les traits déformés par les furoncles. Son bras immobilisé, il ne lui restait plus qu'à se battre comme un étranger. Si eux pouvaient griffer, lui aussi. Il leva la main et porta une attaque aux yeux de la mère. Une fois ses ongles au contact des paupières inférieures, il tira un coup sec vers le bas. C'était comme ôter un pansement collé à une plaie. Il y eut un bruit de déchirure. La moitié du visage s'en alla, et Shadowman se retrouva avec un gros lambeau de peau et de pus pendant au bout des doigts. La mère desserra sa prise, juste assez pour qu'il puisse enfin lever son poignard, qu'il plongea aussitôt dans le bide du père dont il avait pété la rotule. Sans briser son élan, il retourna la lame contre la mère et, d'un rapide aller-retour, lui entailla les deux côtés du cou.

Plus qu'un.

Celui qu'il avait renversé.

Qui, après avoir rampé jusqu'à la porte, s'était redressé, bloquant le passage.

Dégoulinant de sueur et de sang, Shadowman cherchait son souffle. Sa peau était constellée de petites coupures, mais, pour autant qu'il puisse en juger, aucune qui ne soit vraiment grave. Ses côtes lui faisaient un mal de chien, il avait la gorge horriblement sèche et ses jambes flageolaient. N'empêche. Il tenait encore debout.

Pour l'instant, il avait le dessus.

Il leva son poignard et grimaça. Tout son bras l'élançait. Il avait l'impression de s'être démis l'épaule.

N'y pense pas.

Oublie la douleur.

Le dernier étranger s'avança dans la lumière.

Shadowman fut stupéfait de le reconnaître.

Bandit manchot, nu jusqu'à la taille, qui agitait avec hargne son moignon, une pierre coupante à la main. Le genre de chose qu'un néandertalien aurait pu utiliser comme outil.

Quoi qu'il en soit, rien de comparable au poignard de Shadowman. Pour peu qu'il garde la tête froide, c'en serait bientôt terminé.

Le Bandit s'approcha, les gencives tellement enflées qu'on aurait dit qu'il avait deux saucisses coincées sous les lèvres. Une métaphore culinaire renforcée par ses petites dents jaunes, qui ressemblaient à autant de grains de maïs posés sur les saucisses. Il avait l'air de sourire. En fait, un simple rictus dû à l'étirement de la peau.

La pierre oscillait au bout de son bras tandis que, pas à pas, le souffle bouillonnant dans sa gorge, il s'approchait de Shadowman.

Celui-ci chargea. Et c'est alors que tout bascula. Oublieux du père à qui il avait seulement sectionné les tendons, dès qu'il eut fait deux pas, celui-ci enroula ses bras autour de ses jambes et le plaqua au sol. Pour la première fois, Shadowman laissa échapper un juron en même temps qu'il plantait sa lame dans le poitrail ennemi. Il comprit trop tard son erreur, à l'instant où son arme se coinça entre deux côtes. Alors qu'il tirait pour l'extraire, Bandit manchot lui tomba dessus.

Pour aggraver encore les choses, le coup de couteau n'avait pas tué sa cible. Le père gigotait, gargouillait, en essayant d'agripper le manche qui dépassait de sa poitrine. Shadowman se retrouvait ainsi pris en tenaille entre l'agonisant et le Bandit qui le cognait avec sa pierre. Heureusement, il était trop proche pour faire de gros dégâts. Cambré, Shadowman parvint à se dégager suffisamment pour lui envoyer un direct en pleine face qui lui ratatina le nez et lui fendit la lèvre supérieure. Avec un gémissement, Bandit manchot s'effondra sur lui et plaqua sa bouche dans son cou. Par chance, ses dents saillaient si peu des gencives qu'il ne pouvait pas vraiment mordre. En revanche, le contact mouillé de ses lèvres, couleur myrtille, était, à lui seul, insupportable. Durant un instant, Shadowman se demanda s'il n'allait pas vomir.

Refoulant un haut-le-cœur, il tenta de reprendre ses esprits. La première chose à faire était d'empêcher le poignardé de le coincer comme il le faisait. Après avoir attrapé le poignet du Bandit, il cogna sur le manche avec la pierre. Une fois, deux fois, trois fois, comme avec un marteau, jusqu'à ce que le père s'immobilise enfin. Soudain, Bandit manchot lâcha la pierre, et Shadowman fit quelque chose d'idiot.

Il lâcha le poignet du Bandit.

Les coups sur le poignard avaient dû broyer quelques os et desserrer la lame car, désormais, c'était Bandit manchot qui le brandissait. Avant que Shadowman ait compris ce qui se passait, l'autre avait armé son coup. D'instinct, il leva les mains et bloqua l'assaut *in extremis*.

La douleur était intolérable. Ses bras tremblaient sous l'effort. Il se voyait lâcher. Suspendue à quelques centimètres de son œil gauche, la pointe de la dague vibrait. Une goutte de sang perla à son extrémité et tomba. Il battit des paupières pour chasser les éclaboussures de cet affreux liquide et déglutit avec peine.

Il sentait sur sa peau le souffle fétide du Bandit. Son horrible faciès se rapprochait de plus en plus.

Empêtré dans cette funeste étreinte, asphyxié par le poids de l'étranger, il voyait venir sa fin quand, tout à coup, l'incendie du supermarché repartit. Durant quelques précieuses secondes, la pièce fut vivement éclairée. Du coin de l'œil, Shadowman avisa la machette, par terre sur la moquette, à moins d'un mètre de lui.

Mais, pour l'attraper, il fallait qu'il retire une main, or il n'était pas certain de pouvoir retenir le couteau d'une seule.

Il n'avait pas le choix. Il devait prendre le risque. La pointe du couteau se rapprochait dangereusement de son globe oculaire.

Vas-y, maintenant.

Vite.

D'façon, c'est ça ou t'y passes.

Il lâcha un juron et, d'un geste vif comme l'éclair, ramassa la machette et frappa.

Aussitôt, la poussée exercée sur sa main disparut. Le bras du Bandit lui resta dans la main, tranché net et dégoulinant de sang.

Faute d'appui, celui-ci s'effondra de tout son poids sur lui. Trop coincé sous son assaillant pour pouvoir espérer se servir de sa machette, Shadowman lui planta le couteau dans le cou.

— Ça, c'est pour Kate et Tom, gronda-t-il. Ça pour le môme d'en face… et ça, pour moi…

73

Il en mettait du temps à mourir !

Son nom, c'était Jamie. Treize ans. Paul avait été très ami avec lui, avant. Et puis Jamie s'était détourné de lui et avait rejoint une autre bande, avec laquelle il ne devait pas se priver de répandre les pires saloperies sur lui. Mais plus maintenant.

Jamie était en train d'inspecter l'étage du bas, quand il était tombé sur Paul. Il n'aurait jamais dû être seul. Si Robbie n'avait pas été convalescent, il aurait supervisé les rondes. Là, ils ne lui rendaient la tâche que plus aisée. Avisant Jamie, Paul lui avait souri, s'était approché et, avant que l'autre n'ait compris ce qui lui arrivait, avait refermé ses mains sur son cou et commencé à serrer.

Avec une force dont il ne se savait pas capable. Rien ne pouvait lui faire enlever les doigts de la gorge de Jamie. Qu'importe l'énergie avec laquelle celui-ci se débattait. Il serrait comme un fou. Combien de temps fallait-il pour étrangler quelqu'un ?

Au bout d'une minute, Jamie se débattait toujours comme un beau diable. Pensant qu'il s'y prenait mal, Paul rajusta la position de ses pouces et sentit un spasme secouer le corps du garçon qui, enfin, s'immobilisa.

Paul le déposa sur le sol, puis le traîna devant la porte. Reprenant son souffle, il enfonça la main dans sa poche à la recherche des clés. Il faisait plus chaud ici. Toujours. Même en hiver, la température était plus élevée de quelques degrés.

Et ça puait.

Ça, c'était les crevards qui vivaient terrés dans les sous-sols du musée. La plupart du temps, les enfants n'y pensaient même pas, confiants dans le fait que jamais des adultes débiles et abrutis par la maladie ne parviendraient à franchir ces portes closes.

Les crevards, non.

Mais moi, si.

La lampe que portait Jamie s'était éteinte en tombant. Paul la ramassa et la ralluma. Puis il la posa par terre au pied de la porte, mit la clé dans la serrure et tourna. Le dernier rempart. Ensuite, il remonterait au parking et relâcherait les trois autres qui étaient dans le camion. Après quoi, il n'aurait plus qu'à s'asseoir et à profiter du spectacle.

Il ouvrit la porte. Une grappe de crevards se pressaient de l'autre côté, collés les uns aux autres. L'un d'eux le fixait du regard. En revanche, les deux qui se trouvaient à côté de lui semblaient aveugles. Squelettiques, ils bougeaient à peine. Leur peau était pâle, à peine tachée par la maladie, leurs yeux enfoncés dans des orbites noires. Un mouvement furtif attira son attention. Des rats couraient sur eux. Un spécimen de belle taille pendait à l'oreille d'une mère, les dents plantées dans le lobe. Elle ne semblait pas s'en inquiéter. Un autre, assis sur l'épaule d'un jeune père, levait le museau pour flairer l'air moite et putride, avant de s'en retourner au trou qu'il était en train de creuser dans la peau. Un autre se sauva, un bout de chair grise dans la gueule.

Les crevards s'ébrouèrent. Ceux qui en étaient encore capables se traînèrent vers lui. Les autres tendirent simplement leurs mains. Deux ou trois paraissaient bel et bien morts. L'un d'eux se colla à lui et le renifla, avant de se détourner. Après avoir craché sur le corps de Jamie, Paul le traîna dans l'ouverture.

— Tenez, dit-il. Le dîner est servi. Régalez-vous. Prenez des forces. Vous allez en avoir besoin. Beaucoup d'autres vous attendent là-haut. L'immeuble entier en est plein.

À leur tour, les autres émergèrent de la mêlée, comme aimantés par la dépouille de Jamie. L'un d'eux lui palpa le corps. Soudain, Jamie ouvrit les

paupières.

Même après tout ça, il n'était pas mort.

Qu'à cela ne tienne. Il le serait bientôt.

Jamie leva vers Paul un regard suppliant. Il essaya de dire quelque chose. Une mère l'en empêcha en enfonçant une main dans sa bouche.

Paul s'accroupit à côté de lui.

— Je vais te montrer un truc, fit-il. Mon petit secret.

Joignant le geste à la parole, il tira sur son col roulé pour exposer sa gorge tandis que, de l'autre main, il approchait la lampe. Une horrible cicatrice était visible sous l'oreille droite. Une plaie suppurante et enflée. Pourtant, malgré la saleté de la blessure, son origine ne faisait guère de doute. Impossible de ne pas y voir l'empreinte d'une mâchoire.

Paul ricana.

— C'est comme ça qu'ils s'y prennent, tu vois ? C'est mon petit copain du camion qui m'a fait ça, un jour que j'avais tardé à lui mettre la muselière. Maintenant, ça va être ton tour.

Il remonta son col et se redressa. Jamie l'implorait du regard.

Pour toute réponse, Paul tourna les talons et s'engagea dans le couloir.

C'était l'heure à laquelle les ténèbres s'abattaient sur la ville.

74

Shadowman avait fait le tour de la pièce pour s'assurer que les étrangers étaient tous morts, tranchant méthodiquement la gorge de ceux qui paraissaient encore animés d'un souffle de vie, aussi infime soit-il. Et puis un bruit l'avait attiré à la fenêtre.

Saint Georges se livrait à une danse de guerre sur le toit d'une voiture. Il tapait du pied contre la tôle, en rythme, à la lueur des flammes qui continuaient de ravager le supermarché.

Subjuguées, ses troupes le regardaient tel un dieu. Et puis, un à un, ils l'imitèrent, tapant du pied par terre, les poings en l'air, et saccageant toutes les voitures de la rue dans un incompréhensible déchaînement de violence.

Trempé de sueur et de sang, Shadowman tremblait de manière incontrôlable, pris de vertiges, l'estomac retourné. Des larmes gouttaient de son menton. Il pleurait à chaudes larmes, en se mordant la langue pour ne pas hurler. Finalement, ses genoux se dérobèrent et il s'effondra sur le lit. Incapable de rester plus longtemps debout, il se recroquevilla en position fœtale, les bras autour des genoux. À ses pieds gisaient six cadavres.

C'est alors qu'il prit conscience de l'absolue terreur qu'il avait endurée. Une terreur qui dépassait l'entendement. Voilà ce que lui avait fait Saint

Georges et sa foutue armée. Et ils allaient réitérer l'opération sur d'autres enfants. Répandre leur terreur partout où ils iraient.

Cependant, il avait abattu un de ses lieutenants. Et il n'allait pas s'arrêter en si bon chemin. Sa terreur surmontée, il les tuerait un à un : Man U, l'Embroché, Bluetooth. Il trouverait bien un moyen de les châtier de ce qu'ils avaient fait à ses amis.

Et, quand l'occasion se présenterait, il massacrerait Saint Georges.

Ensuite, il se rendrait au palais et en ferait autant avec Jester. Il le zigouillerait pour lui faire payer sa trahison. C'était ça qui le faisait tenir, qui allait le tirer hors de ce lit couvert d'immondices et qui lui ferait vaincre la douleur, la faim et la soif. La vengeance.

Il se traîna de nouveau devant la fenêtre. L'armée se mettait en marche. Il fallait la suivre. C'était sa mission, dorénavant.

Et il allait la remplir, quelle que soit la frayeur que cela lui inspirait.

Il empaqueta ses armes. But quelques gorgées d'eau à sa gourde.

Il était prêt.

Car l'armée avait un nom maintenant.

Un nom qui trottait dans sa tête depuis le début, et qui s'imposait de lui-même.

La Peur.

Découvrez en avant-première
le premier chapitre
du Tome 4

Le Sacrifice

P’tit Sam n’était pas mort. Il marchait dans l’enceinte de la tour de Londres en compagnie du Kid et de toute une bande de gamins. Ils se dirigeaient vers la tour blanche, un gros cube de pierre avec des tourelles à chaque angle, qui s’élevait pile au centre du château, au sommet d’un petit monticule. Sam, qui était une sorte d’expert en châteaux, savait tout sur la tour blanche. Première place forte érigée là du temps de Guillaume le Conquérant, au XIe siècle, avec des pierres spécialement rapportées de France, et dont la construction ne s’acheva que sous son fils, Guillaume II.

Sam avait l’impression de vivre dans un rêve. Il avait toujours été fan de chevaliers et d’histoires de cape et d’épée. Il n’aurait su dire combien de fois il avait vu la trilogie du *Seigneur des anneaux*. Et voilà que, dans la vraie vie, il se retrouvait dans un château. Certains des gamins qui

l'entouraient portaient même des armures et des armes médiévales, que chacun déposait à l'entrée avant d'y pénétrer.

Le maître des lieux, le général Jordan Hordern, avait convoqué un conseil de guerre, et tout le monde au château devait y assister, y compris les nouveaux, tels que Sam et le Kid.

Une fois à l'intérieur, ils grimpèrent à l'étage, où se trouvait une immense pièce percée de fenêtres sur tous les côtés, et prirent place sur les bancs de bois alignés le long des murs. Sam, qui avait visité la tour à plusieurs reprises, essaya de se souvenir à quoi ressemblait cette pièce dans le passé. En vain. Les enfants avaient retiré l'intégralité de ce qui y était exposé, rendant à l'endroit l'aspect qu'il devait avoir au Moyen Âge. Bannières et fanions étaient suspendus aux murs de pierre nue, des bougies crevaient la pénombre. Une longue table avait été installée à un bout, derrière laquelle se tenaient quatre gardes armés de hallebardes, cette arme conçue pour être tenue à deux mains et qui rappelait un croisement entre une lance et une hache. À côté, sur une table plus petite, deux filles et un garçon prenaient des notes sur des feuilles volantes.

Ed s'avança vers l'endroit où Sam et le Kid étaient assis. C'était lui qui les avait retrouvés, deux jours auparavant, exténués, trempés jusqu'aux os, errant le long de la route qui menait à la Tour. Depuis, il avait pris sur lui de s'occuper d'eux, sans doute, en partie, parce qu'il n'arrivait pas à croire qu'ils aient pu survivre aussi longtemps dehors, tout seuls, et qu'ils soient arrivés entiers jusqu'ici. À lui dorénavant de s'assurer qu'il ne leur arriverait rien.

— Vous restez assis là, et vous écoutez, OK ?

Puis il jeta un coup d'œil au Kid. C'était un garçon étrange et imprévisible, qui plus est, avec un drôle de comportement. Du genre à la ramener sans crier gare. Ed voulait éviter qu'il n'interrompe le conseil.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Sam.

— À vrai dire, j'en sais trop rien, répondit Ed. Ce qui est sûr, c'est que je vais devoir siéger à la table, avec les autres capitaines. Je vous expliquerai tout ce que vous n'avez pas compris plus tard.

Il baissa de nouveau les yeux et chercha le regard du Kid.

— Et évite d'intervenir dans la discussion.

— À vos ordres *comandante* ! Message reçu cinq sur cinq mille.

— Sérieux, Kid, boucle-la.

Le Kid s'exécuta, allant jusqu'à mimer une fermeture à glissière devant sa bouche.

— Pour l'instant, je suis autant dans le flou que vous, poursuivit Ed. Le général a convoqué un conseil extraordinaire, donc j'imagine qu'il va nous dire de quoi il retourne.

— C'est lui, non ? s'enquit Sam.

Ed tourna la tête vers le jeune Noir affublé de grosses lunettes de militaire qui venait d'entrer dans la pièce, flanqué de deux gardes.

— C'est lui. Bon, allez, j'y vais. Et on est bien d'accord, hein ? Motus !

Sam le regarda s'éloigner et prendre place à la longue table, à côté d'autres ados.

Sam se sentait en sécurité avec Ed. Au début, il lui avait fait peur, surtout à cause de l'horrible cicatrice qui lui défigurait la moitié du visage, mais il avait vite appris qu'Ed était gentil et affectueux et pas du tout effrayant. Pourtant, il lui arrivait parfois de se murer dans le silence, les yeux dans le vague. Sam ne disait rien, mais il savait que quelque chose rendait Ed triste. Inutile de demander quoi. Ils avaient tous perdu de la famille et des amis.

Durant les dernières quarante-huit heures, on leur avait fait reprendre des forces. À part manger et dormir, Sam et le Kid n'avaient rien fait d'autre. Une fois requinqués, Ed leur avait offert une petite visite guidée. Ils étaient en train de se préparer lorsque le rassemblement avait été sonné.

Jordan Hordern s'assit, présidant une tablée de quatre garçons et trois filles. Il attendit, visage fermé, impénétrable derrière ses épaisses lunettes tenues par des bouts de sparadrap au niveau du nez et des branches.

Il attendit que le silence se fasse, sans avoir besoin de dire quoi que ce soit. Son attitude parlait pour lui.

Il embrassa la pièce du regard.

Le général Hordern ne pouvait s'en ouvrir à personne : il n'y voyait pratiquement plus. Non à cause de ses vieilles lunettes toutes rayées, mais parce que sa vue baissait de jour en jour. Des taches noires apparaissaient au centre de son champ de vision. En revanche, sur les bords, c'était encore net. Par conséquent, s'il voulait voir correctement, il devait regarder de manière oblique. Ça tombait bien, il n'avait jamais aimé regarder les gens en face. Mais, maintenant, c'était tout bonnement impossible.

Il faisait tout ce qu'il pouvait pour évacuer l'idée, pourtant, elle était là, sournoisement tapie dans un coin de son cerveau : il était en train de

devenir aveugle. De quelle utilité serait-il alors ? Comment pourrait-il conserver le commandement, s'il n'y voyait plus rien ?

L'important, c'était que personne ne le sache. Pour l'instant, il régnait en maître absolu sur la Tour. Il fallait faire en sorte que ça continue.

Un silence total planait. Il était fier. Il y avait des maîtres d'école qui n'arrivaient pas à faire taire une classe. Jordan leur en avait fait voir de toutes les couleurs. À présent, il était là, si jeune et capable de contrôler plus de cent enfants.

Sam n'arrivait pas à détourner les yeux du général. Jordan l'effrayait. Il y avait chez lui quelque chose de froid et de figé. Comme une statue ou un vieux crocodile croupissant au fond d'un zoo. À le voir assis là, sans bouger, qui sait quelles idées tordues se tramaient sous le calme apparent.

Sam sentait la tension monter dans la pièce. Comme le leur avait expliqué Ed, personne ne connaissait l'ordre du jour, mais, à en juger par l'expression de Jordan, le sujet était d'importance.

Enfin, le général rompit le silence.

— Très bien, fit-il. Allons-y.

Sam s'attendait à un discours aux accents moyenâgeux, plein de « Oyez, bonnes gens », aussi fut-il surpris d'entendre Jordan parler normalement. Mais pourquoi pas ? Après tout, ils n'étaient plus au Moyen Âge, mais bien au cœur de Londres, au XXIe siècle.

— Ceci est une réunion extraordinaire du conseil de guerre. Qui siège aujourd'hui en tant que tribunal militaire. Car oui, il s'agit bien d'un procès.

Les gamins qui faisaient office de greffiers, à la petite table, se mirent à gratter frénétiquement leur feuille blanche. Un vague murmure bourdonna parmi l'assemblée auquel Jordan mit fin en levant la main. Pour autant, tout le monde continuait à chercher du regard qui pouvait manquer à l'appel. Qui pouvait avoir été arrêté.

— La nuit dernière, un garçon a été pris en train d'essayer de voler de la nourriture dans les réserves. Comme vous le savez, lorsque j'ai pris le commandement de cette base, j'ai établi une liste de règles, au premier rang desquelles l'interdiction de voler, et en particulier de la nourriture. Vous connaissez tous les règles. Donc vous n'avez aucune excuse si vous les enfreignez. Néanmoins… souhaitant que ce procès se déroule en toute impartialité, je donne la parole au suspect, afin qu'il puisse se défendre. Amenez-le !

Toutes les têtes convergèrent vers la grande porte qui venait de s'ouvrir sur un garçon, les mains attachées dans le dos et encadré par des gardes. Il était grand, blond, et avait un gros bleu sur le visage. Sa chemise était un peu déchirée. Il semblait avoir pleuré. Ses yeux étaient rouges et gonflés. Différentes émotions faisaient trembler son visage : de la peur, de la colère, du défi, de la haine et de l'embarras.

On lui ordonna de se tenir debout devant la grande table. Puis on lui détacha les mains. Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Nom, prénom ? demanda Jordan.

— Tu sais très bien comment je m'appelle, Jordan, arrête de jouer les trouducs, rétorqua le garçon.

La pique eut le don de faire pouffer dans l'assistance. Jordan demeura impassible, encaissant l'affront sans ciller. Il restait froid, inexpressif, distant.

— Nom ?

— Non.

Jordan releva la tête et le regarda. Un geste dont il était si peu coutumier que son effet n'en était que plus fort. Le garçon baissa les yeux.

— Bren, *Brendan*, Elridge.

— De quoi es-tu inculpé, Bren ?

— Oh, pour l'amour du ciel, c'est n'importe quoi ! On n'est pas devant un tribunal. On n'est que des enfants. Je sais que j'ai fait une connerie. Donc, file-moi une claque et finissons-en avec cette histoire.

— De quoi es-tu inculpé ?

— De vol ! Et tu le sais très bien, OK ? Oui, j'ai volé des boîtes de fruits au sirop. La belle affaire ! Bouh, le vilain garçon.

— Le motif de l'inculpation est le vol, énonça Jordan en se tournant vers la petite table.

— Le casse du siècle, ironisa Bren.

Jordan marqua une courte pause puis répliqua :

— Sans nourriture, on meurt.

— Jusque-là, on est d'accord, lâcha Bren avec mépris.

— Voler d'autres enfants est un des actes les plus répréhensibles qui soit, continua Jordan sans relever. Si on ne s'occupe pas les uns des autres, si on ne fait pas preuve d'un minimum de solidarité, on va tous mourir. De ce fait, Brendan, je considère que le vol de nourriture est aussi grave que le meurtre.

— Vas-y, Jordan, arrête ton délire. C'étaient juste des pêches au sirop.

— Vraiment ?

— Mais bien sûr. Et tu le sais très bien.

Une fois de plus, Jordan se tourna vers les greffiers.

— Veuillez noter, je vous prie. Le suspect reconnaît avoir volé des pêches.

— Hé ! se récria Bren. Je reconnais rien du tout.

— J'appelle à la barre le capitaine Ford, annonça Jordan avec un signe de tête en direction du garçon de type asiatique, assis à sa droite, aux longs cheveux noirs.

Le garçon se leva.

— Pour le procès-verbal : nom complet, poste, grade et régiment ? poursuivit Jordan.

— Sérieux ?

— Fais ce qu'on te dit, Tomoki.

— Mon nom est Tomoki Ford. Capitaine de la garde à la Tour.

— Peux-tu nous dire dans quelles circonstances tu as attrapé le voleur ?

— Présumé voleur, corrigea Bren. Si tu veux un vrai procès, il faut respecter la présomption d'innocence, n'est-ce pas ?

— Tu as déjà avoué, répondit Jordan.

— J'étais pas sous serment.

— On s'en fiche. Tu as avoué avoir volé une boîte de pêches.

— Ça reste à prouver.

— OK, déclara Tomoki. Il y a environ dix jours, le capitaine Reynolds, de l'intendance, est venu me dire qu'il soupçonnait quelqu'un de se servir dans les réserves. Il avait déjà remarqué la disparition de plusieurs petites choses. Piqué au vif, il a mené l'enquête et découvert que d'autres provisions manquaient.

Il sortit de sa poche une feuille de papier et la montra au général Hordern.

— J'ai tout écrit là-dessus. Tu veux que je le lise ?

— Non. Donne ça aux greffiers, qui le consigneront.

— OK. Donc, ensuite, le capitaine Reynolds a demandé à son équipe de surveiller de près la remise et de faire l'inventaire chaque matin et chaque soir. Il est apparu très vite que, presque toutes les nuits, quelque chose disparaissait. À chaque fois, par petites quantités, le voleur pensant sûrement que ça passerait inaperçu. Je t'en ai parlé, il y a une semaine. (Le général confirma d'un hochement de tête.) Et tu m'as demandé de mettre la

remise sous surveillance. On a donc construit une planque et organisé des tours de garde la nuit. On a vu Bren se pointer juste après minuit. Il possédait une clé. On l'a vu mettre trois boîtes de pêches au sirop dans son sac à dos. Ensuite, on l'a suivi jusqu'à sa chambrée et on l'a arrêté.

— Bon, bon. Très bien, dit Bren. On va pas y passer le jour de l'An. Trois boîtes de pêches. J'avoue.

— Une fois Bren enfermé, on a fouillé sa chambre, poursuivit Tomoki. Et on a trouvé tout ça.

Tomoki se tut pendant que trois gamins apportaient des cartons remplis de vivres. Les chuchotements reprirent de plus belle. Quelqu'un siffla. La tête de Bren s'affaissa. Il avait un air honteux.

— Reconnais-tu être l'auteur de ces vols ? demanda Jordan.

— Oui, répondit Bren d'une petite voix.

— Tu as agi seul ?

Bren acquiesça en silence. Jordan interrogea Tomoki du regard.

— À première vue, il n'y avait personne d'autre avec lui, reprit ce dernier. C'est pour ça qu'on l'a suivi. Pour vérifier.

— Veux-tu ajouter quelque chose, Bren ? Je n'en vois vraiment pas l'utilité, mais si tu le souhaites.

— Non, je n'ai rien à ajouter. Juste que… je suis désolé. C'était vraiment idiot de ma part.

— J'entends ton remords.

Tomoki se rassit.

— Quelle est la sentence, dans ce cas ? s'enquit-il.

— Comme je l'ai dit, répondit Jordan sans quitter Bren des yeux. J'estime que voler de la nourriture à d'autres enfants est aussi grave qu'un meurtre. Par conséquent, la sentence est la peine capitale.

L’auteur

Charlie Higson est né britannique en 1958. Très célèbre outre-Manche, il a été chanteur puis acteur avant de se faire connaître en écrivant pour la télévision. Il est l’auteur de la série des *Young James Bond* relatant l’adolescence du fameux agent secret, mais aussi de romans policiers qui mêlent réalisme social et humour grinçant. Son goût prononcé pour les films d’horreur l’amène à écrire une série de livres de zombis, avec lesquels il espère causer de nombreuses nuits sans sommeil à ses lecteurs.

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur

www.pocketjeunesse.fr

Titre original :
The Fear

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Publié pour la première fois en 2011 par Puffin Books, an imprint of Penguin, London.

Couverture : © Corbis et Benjamin Hughes

Text copyright © Charlie Higson, 2011.
© 2014, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche, pour la traduction française et la présente édition.

ISBN : 978-2-823-81587-0

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : janvier 2014.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library